HISTOIRE

DE

L’ABBÉ JOACHIM

SURNOMMÉ LE PROPHÈTE,

RELIGIEUX DE L’ORDRE DE CÎTEAUX,

Fondateur de la Congrégation de Flore en Italie,

avec l’Analyse de ses Ouvrages.

Où l’on voit l’accomplissement de ses Prophéties sur les Papes, sur les Empereurs, sur les Rois, sur les États, et sur tous les Ordres Religieux.

PREMIÈRE PARTIE.

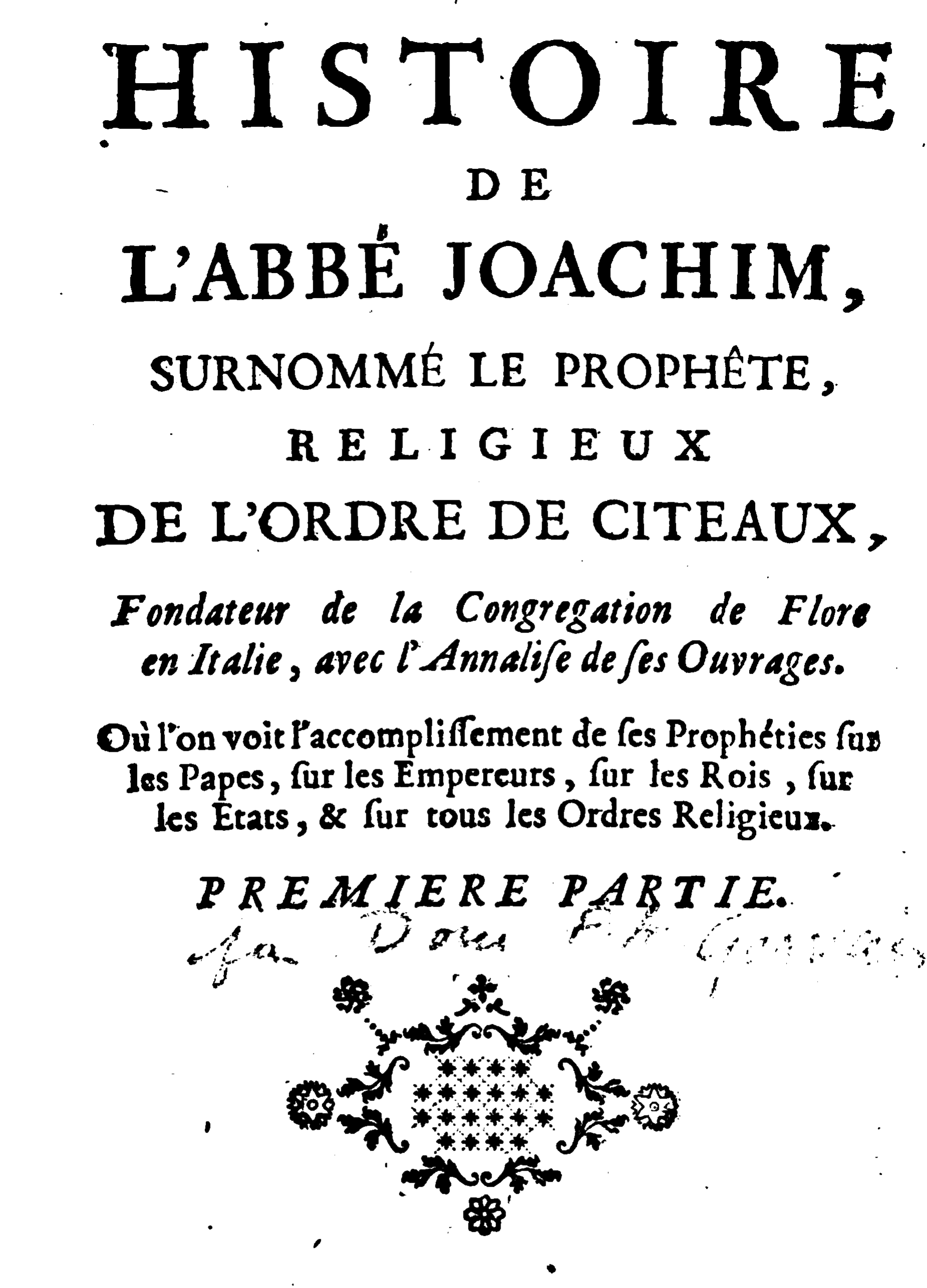
À PARIS,

Chez Pierre-François Giffart,

libraire, rue S. Jacques, à Ste Thérèse

MDCCXLV,

Avec Approbation et Permission



Avertissement de cette édition.

Les notes ajoutées par nous sont précédées du signe dièse (#).

# Sommaire de l’ouvrage

Épître. 5

LIVRE PREMIER.

§ 1. Idée générale de l’histoire de l’abbé Joachim. 8 — § 2. Sa naissance et sa famille. 8 — § 3. Il perd sa mère à l’age de sept ans, ses premières études. 9 — § 4. Sa piété dès ses plus tendres années : Dieu l’approuve par un effet extraordinaire. 9 — § 5. On le met page auprès du roi. 10 — § 6. Il se dégoûte de la vie tumultueuse de la cour. 10 — § 7. Il fait le voyage de la terre sainte. 11 — § 8. Ses bonnes œuvres sur la route. 11 — § 9. Il assiste les pestiférés à Constantinople. 11 — § 10. Donne ses habits du monde aux pauvres, et se revêt d’un sac. 11 — § 11. Dernière extrémité où il est réduit par la soif. 12 — § 12. Dieu l’en délivre d’une manière extraordinaire. 12 — § 13. La pensée des fatigues de J. C. lui rend ses forces épuisées. 12 — § 14. Il visite les solitaires de la Palestine. 12 — § 15. Les bêtes féroces entrent dans ses intentions. 13 — § 16. Les effets de la nature élevent son esprit au ciel. 13 — § 17. Lac de Sodome où il pensa périr. 13 — § 18. Il tombe entre les mains des voleurs qui veulent lui ôter la vie. 13 — § 19. Dieu arrête leurs bras. 14 — § 20. Il coupe son manteau en quatre parties, pour revêtir quatre enfants à demi-nus. 14 — § 21. Il se prosterne aussitôt qu’il aperçoit la ville de Jérusalem. 14 — § 22. Il visite tous les saints lieux avec une tendre dévotion. 14 — § 23. Ce qui lui arriva dans l’Église du S. Sépulcre, et sur le mont Thabor. 15 — § 24. Il revient en son pays, et verse des larmes sur Jérusalem, dont il prédit le saccagement. 15 — § 25. Sa chasteté est mise à de rudes épreuves. Sa victoire. 16 — § 26. Il gémit sur l’abondance des biens terrestres de sa patrie. 16 — § 27. Il est reconnu malgré lui par un habitant de Celique, qui informe sa famille de son retour. 17 — § 28. Entretien qu’il eut avec son père, qui lui permet enfin d’embraser le genre de vie qu’il voudrait. 17 — § 29. Il se retire à l’abbaye de Sambucine. 18 — § 30. Dieu lui promet l’intelligence des saintes écritures. 18 — § 31. Il prêche la pénitence publiquement. 19 — § 32. Un scrupule l’arrête au milieu de ses prédications. 19 — § 33. L’abbé de Curace l’engage à se fixer dans son abbaye. 19 — § 34. Il y fait profession. Sa ferveur. 20 — § 35. Il est fait prieur du monastère. Ensuite abbé. 20 — § 36. Il prend la fuite. 21 — § 37. Vains efforts que les religieux, la noblesse et les magistrats sont pour l’engager d’accepter. Il est contraint par l’autorité de l’archevêque de Cozense. 21 — § 38. Commencements de son gouvernement. Sa manière de prêcher dans le chapitre. 22 — § 39. Ses vertus dans cette charge. Sa pureté de corps et d’esprit. Son humilité. Son austérité et sa pénitence. Sa charité infinie envers les pauvres. Sa dévotion et sa piété envers Dieu. 23 — § 40. Ses soins du temporel de son abbaye. 25 — § 41. On commence à s’appercevoir que l’abbé Joachim est doué du don de prophétie. 26 — § 42. Il guérit deux enfants possédés du démon. 27 — § 43. Il guérit un novice d’une dangereuse tentation. 28 — § 44. Sa manière de prêcher devant le peuple. 29 — § 45. Son air aisé et facile avec en la compagnie des grands. 29 — § 46. Il se sent pressé intérieurement de travailler sur l’écriture sainte, et particulièrement sur les prophètes. 30 — § 47. Il s’adresse au pape pour ce sujet. 30 — § 48. Luce III lui ordonne en plein consistoire d’expliquer l’Apocalypse. 31 — § 49. Étrange prédiction qu’il fait à ce pape. 32 — § 50. Témoignages des grands hommes de son temps sur son érudition. 32 — § 51. La mort du pape Luce III interrompt le cours des ouvrages de l’abbé Joachim. 33 — § 52. Urbain III, son successeur lui ordonne de continuer, et refuse la démission de son abbaye. 33 — § 53. L’abbé Joachim prédit à l’empereur Barberousse sa malheureuse fin. 34 — § 54. Il confie pour quelque temps le soin de son abbaye à l’abbé de Fosseneuve, et se retire à Cassemar. 35 — § 55. La vie que l’abbé Joachim menait dans cette solitude. 35 — § 56. Sa manière d’agir dans la composition de ses ouvrages. 36 — § 57. Les religieux de Curace font de vains efforts pour l’obliger de revenir à son abbaye. 37 — § 58. Occasion de l’ouvrage qu’il composa sous ce titre : Le Psaltérion à dix Cordes. 37 — § 59. Extrait de cet ouvrage. 38 — § 60. On doute si le livre condamné dans le quatrième concile de Latran, sous le nom de l’abbé Joachim, est de lui. 38 — § 61. Il apaise miraculeusement la soif désordonnée d’un de ses religieux. 39 — § 62. Il le guérit une autre fois d’une dangereuse maladie. 39 — § 63. La mort du pape Urbain interrompt son travail. 39 — § 64. L’abbé Joachim s’en retourne à Curace. 40 — § 65. Il délie par un miracle la langue à un de ses frères. 40 — § 66. Clément III succède à Grégoire VIII. 41 — § 67. Le pape ordonne à l’abbé Joachim d’achever ses ouvrages sur l’écriture sainte. 41 — § 67. L’abbé va à Rome, et présente au pape son livre de l’accord des deux testaments. 43 — § 69. Approbation que le consistoire donne à ce livre. 44 — § 70. Le pape reçoit la démission de son abbaye, et lui permet de se retirer dans une solitude à son gré. 44 — § 71. Il se donne un successeur, et se retire à Pierre-large. 45

LIVRE SECOND. 45

§ 1. Idée générale du reste de la vie de l’abbé Joachim, 45 — § 2. Affluence de monde qui vient le chercher dans son désert. 46 — § 3. Cet évènement lui rend sa conduite suspecte. 47 — § 4. Il se retire à Flore, et y établit le premier monastère de sa réforme. 47 — § 5. Il prédit à ses frères une grande persécution qui allait survenir, où ils se trouveraient eux-mêmes enveloppés. 48 — § 6. Mort du roi Guillaume le Bon. Guerre civile dans le royaume. 48 — § 7. L’armée du pape met tout à feu et à sang dans la Sicile. 49 — § 8. Tancrède est reconnu roi de Sicile. 50 — § 9. Les solitaires de Flore sont chassés de leur désert. 50 — § 10. L’abbé Joachim va demander justice au roi. 50 — § 11. Le roi lui offre un autre monastère. L’abbé le refuse ; 51 — § 12. Le roi se voit obligé de confirmer son établissement à Flore. 51 — § 13. On commence à bâtir l’Église de Flore. Description de ce monastère. 52 — § 14. L’abbé fait de nouvelles constitutions. Le pape les approuve. 53 — § 15. Le pape exempte sa réforme de la juridiction de l’ordre de Cîteaux. Ce qui lui attire de grandes persécutions de la part de cet ordre. 53 — § 16. Le roi d’Angleterre a la curiosité d’entretenir l’abbé Joachim. 54 — § 17. Il lui prédît que son voyage ne sera pas heureux. 55 — § 18. Fausses relations de cette conférence. 55 — § 19. Elles sont la cause que plusieurs historiens sont tombés dans l’erreur. 56 — § 20. On tache en France de faire passer l’abbé Joachim pour un faux prophète. 56 — § 21. Richard, effrayé des prédictions du saint homme, fait une pénitence publique. 57 — § 22. Progrès de la nouvelle congrégation de Flore. L’abbé en est alarmé. 58 — § 23. L’empereur vient en Italie et se fait couronner par le pape. 58 — § 24. Il entre dans la Sicile, et y met tout à feu et à sang. 59 — § 25. L’abbé Joachim va au-devant de l’empereur y et l’oblige à s’en retourner. 60 — § 26. Il est accusé de crime d’État dans le conseil du roi Tancrède. Un de ses amis lui en donne avis : Réponse du saint 61 — § 27. Le roi Tancrède reprend toutes les places qu’il avait perdues. 62 — § 28. Il écrit une lettre menaçante à l’abbé Joachim. Réponse du saint. 62 — § 29. Le bienheureux Jean religieux de Flore. 63 — § 30. L’abbé Joachim fait cesser une horrible inondation, et engage toute une ville à la pénitence. 65 — § 31. Par le seul signe de la croix il guérit une jambe cassée, et un cheval de ses amis blessé à mort. 66 — § 32. L’empereur Henri revient une seconde fois en Sicile, et en triomphe. 66 — § 33. L’empereur et toute son armée, reconnaît l’abbé Joachim pour un prophète, et le comble d’honneurs. 67 — § 34. Messine compose avec Henri qui se fait couronner roi de Sicile. 68 — § 35. L’empereur fait arrêter la reine et toute la famille royale. Il accomplit sans les savoir la prophétie de l’abbé Joachim. 69 — § 36. La ville de Salerne punie rigoureusement. 69 — § 37. L’empereur rend visite au saint abbé, et lui accorde des grâces singulières. 70 — § 38. Estime générale qu’on a de l’abbé Joachim. L’impératrice souhaite le voir. 71 — § 39. Le saint homme se fait obéir par les bêtes. 71 — § 40. Il humilie l’impératrice. 72 — § 41. Il guérit une femme miraculeusement. En reconnaissance elle permet à son mari de se faire religieux. 72 — § 42. L’abbé se montre infatigable dans les travaux corporels. 73 — § 43. Son indifférence pour ses proches. Il ne s’intéresse que pour les affaires de l’Église. 73 — § 44. Sa conduite désintéressée dans les procès. 74 — § 45. Il obtient à un de ses religieux le don d’une heureuse mémoire. 75 — § 46. Sa sagesse dans les conseils qu’on lui demande. 75 — § 47. Dieu punit le mépris qu’un particulier fait de ses avis. 76 — § 48. Il présente son Apocalypse au pape, qui l’approuve. 77 — § 49. Sa dispute à Rome sur l’antéchrist avec l’abbé de Perseigne. 77 — § 50. Justification du sentiment de l’abbé Joachim. 79 — § 51. L’empereur revient en Sicile, et visite le saint abbé. 80 — § 52. Il écrit sur la Sybille et sur le prophète Jérémie à la prière de l’empereur. 80 — § 53. Prédictions de l’abbé sur la destinée de l’empereur Henry et de son fils Frédéric II. 81 — § 54. Suite des prophéties contre l’empereur Henri, et ses successeurs. ??? Célèbre prophétie de l’abbé Joachim sur l’Ordre de Cîteaux. 83 — § 55. L’abbé Joachim réconcilie les Siciliens et l’impératrice même avec l’empereur. 84 — § 56. Ce prince tombe malade, l’abbé Joachim l’assiste à la mort. 85 — § 57. Il fait demander au pape l’investiture de la Sicile pour le fils du défunt. 85 — § 58. Reconnaissance que l’impératrice témoigne à l’abbé Joachim des obligations qu’elle lui a. 86 — § 59. L’abbé achève ses commentaires sur les petits prophétes. Il sauve la vie à deux de ses religieux. 87 — § 60. Il est consulté par saint Cyrille sur une vision miraculeuse. 87 — § 61. Sa réponse. 89 — § 62. Elle est confirmée du ciel par un évènement miraculeux, plus de deux cens ans après. 89 — § 63. Mouvements que se donne l’abbé Joachim pour assurer la couronne au fils du défunt empereur. 91 — § 64. Il assiste l’impératrice dans les derniers moments de sa vie. 91 — § 65. Nouvelle fondation de l’abbé Joachim. 92 — § 66. Il consulte le pape sur une difficulté extraordinaire. Réponse de Sa sainteté. 92 — § 67. L’abbé Joachim fait son testament. 93 — § 68. Dernière fondation de l’abbé Joachim. Il tombe malade à saint Martin de Joue. 95 — § 69. Il prédit la future destruction de son ordre. 95 — § 70. Il refuse sa bénédiction à un de ses enfants qu’il en croyait indigne. Sa mort. 96 —

LITRE TROISIÈME.

§ 1. Les miracles continuent après la mort de l’abbé Joachim. 97 — § 2. Il punit un pécheur impénitent. 97 — § 3. Il guérit subitement une personne qui était sur le point de perdre la vie. 98 — § 4. Un de ses plus dignes enfants, nommé Matthieu, lui succède. 98 — § 5. On commence à le persécuter. 98 — § 6. Procès qu’on lui intente au sujet de l’abbaye de Calabro. 98 — § 7. Le pape le juge en sa faveur. 100 — § 8. Nouveaux Dons que le jeune roi de Sicile et son épouse sont à l’abbaye de Flore, en mémoire de l’abbé Joachim. 101 — § 9. Translation solennelle de son corps. Un abbé de son ordre y recouvre la santé. Figures et portraits de l’abbé Joachim. 101 — § 10. Les miracles continuent au premier lieu où il avait été inhumé. 102 — § 11. Les religieux de Flore éprouvent sa puissante protection. 103 — § 12. Punition exemplaire de ceux qui manquaient de respect au saint abbé. 103 — § 13. Les religieux de Cîteaux travaillent à faire condamner sa mémoire et ses ouvrages au concile de Latran. 104 — § 14. Le pape condamne une seule proposition, sans condamner l’auteur. 105 — § 15. Son adversaire avait été flétri d’une pareille condamnation sous Alexandre III. 105 — § 16. Novice miraculeusement guéri au tombeau du saint abbé. 106 — § 17. Autre guérison miraculeuse d’un habitant de Cucurri. 106 — § 18. Fous furieux guéris par ses reliques. 106 — § 19. L’huile de la lampe qui brûle à son tombeau produit les mêmes merveilles. 107 — § 20. On reconnaît qu’il a prédit la naissance des ordres de S. Dominique et de S. François. 107 — § 21. Les effigies de ces deux saints dans l’Église de S. Marc à Venise faussement attribuées à l’abbé Joachim. 108 — § 22. Ce qu’on doit penser de la prédiction de l’établissement des Jésuites. 109 — § 23. Véritable sens de ces prophéties de l’abbé Joachim. 110 — § 24. Suite des persécutions faites à l’abbé Joachim et à ses disciples. 111 — § 25. Le pape Honoré III en arrête le cours. 112 — § 26. Suite des miracles faits au tombeau de l’abbé Joachim. 113 — § 27. Le pape Grégoire IX arrête, par une bulle, la guerre que l’ordre de Cîteaux faisait à celui de Flore. 114 — § 28. Cruel incendie appaisé par les mérites du saint abbé. 115 — § 29. Il sauve la vie à un pèlerin qui allait à Flore, et empêche un religieux de se noyer. 116 — § 30. Un peu de raclures de son tombeau guérit toutes sortes de maladies. 116 — § 31. Le chapitre général de l’ordre député vers le pape pour procéder à sa canonisation. Ordre du pape de rédiger tous ses miracles en un volume. 117 — § 32. On lui rend un culte public dans la Calabre au su du S. Siège. Dernier de ses miracles. 118 — § 33. Témoignage que le fameux Guerra rend à la sainteté de l’abbé Joachim. 118 — § 34. On ne voit rien dans tous les saints que l’Église honore, qui ne se trouve dans l’abbé Joachim. 119 — § 35. La seconde translation de ses reliques. 121 — § 36. Gui de Perpignan est le premier qui ait mal parlé de l’abbé Joachim. Les autres n’ont fait que le copier. 121 — § 37. Justification de l’abbé Joachim, 123 — § 38. Ignorance de ceux qui traitent l’abbé Joachim de faux prophète. 125 — § 39. Règles certaines pour juger si un homme est un faux prophète. 126 — § 40. Bévues de Moreri et de ses reviseurs sur l’abbé Joachim. 128 — § 41. Liste des ouvrages de l’abbé Joachim, tant imprimés que manuscrits. 129 — § 42. Dernière destinée de l’abbaye de Flore, et de cet ordre. Conclusion de l’ouvrage. 131

———

## Épître

AU ROI

STANISLAS,

PREMIER DU NOM,

ROI de Pologne, grand Duc de Lithuanie,

de Russie, etc. Duc de Lorraine, de Bar, etc.

Sire,

Le séjour des Rois, et les Palais des Grands de ce monde ne sont point un pays inconnu au saint Homme dont j’ai l’honneur de présenter l’histoire à Votre Majesté. On l’a vu souvent durant les jours de sa vie mortelle, à la cour des Papes, à celle des Empereurs à celle des Rois : non point à la vérité par aucun des motifs qui y attirent ordinairement la plupart des hommes, intérêt, curiosité, envie de faire fortune, attrait des plaisirs et joies mondaines : il n’était pas capable d’avoir des vues si terrestres, et si peu conformes à la sainteté de son état mais pour obéir aux ordres du Tout-Puissant, qui l’envoyait dans Ces lieux, comme il y envoyait autrefois les Prophètes annoncer ses volontés aux Potentats, et leur apprendre souvent quelle serait leur destinée, et celle de leurs Empires.

On ne doit donc point être sur pris de voir aujourd’hui l’Abbé Joachim paraître à la Cour de Votre Majesté : celui qui pendant sa vie avait eu tant de liaisons avec les Têtes couronnées, ne devait se montrer en ce monde après sa mort, que sous les auspices et sous la protection d’un grand Roi.

Il est vrai SIRE, que ce Prophète, comme un autre Jérémie, n’avait été envoyé de Dieu aux Princes de la terre que pour leur annoncer des malheurs, et leur prédire les châtiments dont sa justice avait résolu de punir leurs crimes. Heureux si par une prompte pénitence ils eussent su les éviter. L’Empereur Frédéric I le vit, et il entendit de sa bouche l’oracle qui le condamnait à périr dans une expédition dont il ne s’était promis que de la gloire. Les Rois de France et d’Angleterre le virent, et il leur annonça que c’était en vain qu’ils avaient rassemblé toutes les forces de leurs États pour la délivrance de la ville de Jérusalem, que Dieu voulait laisser gémir encore longtemps sous la tyrannie des infidèles. L’Empereur Henri VI le vit, mais ce ne fut que pour apprendre de ce Prophète, qu’il perdrait bientôt l’Empire et la vie, quoique dans la fleur de son âge ; que sa postérité serait éteinte, et que l’épée dont il s’était servi pour faire périr les héritiers légitimes du Royaume de Sicile, dévorerait ses propres enfant. Enfin le Pape Luce III le vit ; et ce ne fut que pour en être terrassé par ces paroles foudroyantes : Mettez ordre à vos affaires, car vous n’avez plus que quelques jours à vivre.

On aurait vu toute autre chose, SIRE, si ce grand Homme eut vécu dans notre siècle. Il n’aurait paru devant Votre Majesté, que pour louer ses vertus, approuver sa justice, animer son zèle, et l’encourager à marcher à grands pas, comme elle fait, dans les sentiers qui conduisent au bonheur éternel.

Il aurait admiré le bon ordre qui règne dans sa Cour, dont elle est l’exemple ; les vertus qui s’y pratiquent, le vice qui en est banni, la justice qui y est rendue à tout le monde, le Seigneur qui y est glorifié, jusqu’à laisser en doute, si son Palais n’est point plutôt un temple consacré au Tout-Puissant pour y célébrer ses louanges nuit et jour, qu’une demeure destinée à loger un Prince mortel.

Loin de lui prédire, comme il fit à l’Empereur Henri, que son nom devait périr avec sa personne, il lui aurait annoncé que son nom sera immortel, et qu’elle doit survivre à Elle-même dans, son Auguste postérité, qui possèdera toujours sur la terre une couronne aussi brillante que les étoiles du Firmament.

Il l’aurait congratulée d’avoir donné à notre France une Reine dont les vertus capables de sanctifier plusieurs Empires, embaument tous ceux qui ont le bonheur d’en être les témoins, et attirent sur tout le Royaume une bénédiction que nous ne méritons point, ou du moins que nous n’osions espérer si abondante : digne rejeton d’un si digne Père.

Heureux des Peuples gouvernés avec tant de sagesse, défendus avec tant de bravoure, maintenus avec tant de gloire, Conduits avec tant de justice. Ceux de Pologne l’ont déjà éprouvé, SIRE, ceux de Lorraine se flattent d’un pareil bonheur, et se le promettent. Déjà on les entend dire qu’après tant de Héros sous lesquels ils avaient vécu jusqu’à présent, il ne leur fallait pas un Prince moins glorieux, ni moins recommandable par tant d’augustes qualités, pour les gouverner.

Établissement d’une mission perpétuelle, accompagnée de grandes aumônes.

Les effets, SIRE surpassent déjà de beaucoup leur attente. Que pouvait faire Votre Majesté, de plus grand et de plus magnifique pour immortaliser son zèle ; sa piété et son amour paternel envers ses nouveaux Sujets, que l’établissement si salutaire, dont Elle vient d’enrichir ses États ? Le monde l’a vu et l’a admiré. Tout y brille ; tout y est grand, tout y est digne d’un Souverain également pieux et bienfaisant.

Il est grand par sa fin et par ses vues ; il ne tend que la plus grande gloire de Dieu, au salut, de son Peuple, au soulagement des misérables.

Il est grand par sa durée, il subsistera autant que le monde. Votre Majesté a pris toutes les mesures pour le rendre éternel.

Les fonds en sont de six à sept cent mille livres.

Il est grand par sa singularité. Où a-t-on vu jusqu’à présent les Rois s’appauvrir pour enrichir leurs Peuples, leur donner au lieu de leur demander, employer leurs fonds et leurs biens, patrimoniaux, pour subvenir à leur indigence ?

Il est grand par son universalité. Il ne va pas seulement au soulagement de quelque particulier, ni même de quelque famille : il comprend tous ceux qui sont dans le besoin

Il est grand par son étendue ; le corps et l’âme, le temps et éternité tout y entre : comme si Votre Majesté eut voulu exprimer les sentiments de ce grand Évêque, qui disait : Qu’il ne se croirait pas heureux dans le Ciel, s’il n’y voyait aussi son Peuple participer à sa gloire (S. Cypr. de Laps.)

Que dirai-je de cet autre établissement magnifique qu’Elle a fait pour les pauvres malades de ses Sujets, qui étant sans secours, auraient souvent besoin pour leur guérison des eaux médicinales qui se trouvent dans ses États ? Ils périssaient tous les jours faute de ce remède que leur pauvreté ne leur permettait pas de prendre. Votre compassion, SI RE, pour ces misérables, y a pourvu d’une manière digne de sa magnificence : ils trouvent dans l’Hôpital qu’Elle a fondé à Plombières pour ce sujet, tous les soulagements que les riches du siècle trouvent à peine en ce lieu avec toute leur abondance.

Vos vues, SIRE, vont encore plus loin. Elles percent dans l’avenir : et après avoir pourvu d’une manière toute Royale au salut de ses Sujets par les secours spirituels que Votre Majesté leur a procurés ; à leur indigence, par les aumônes abondantes qu’Elle leur fait distribuer tous les ans ; à leurs maladies, par les Hôpitaux qu’Elle a fondés pour les y recevoir dans cet état d’infirmité, Elle a encore pensé à les défendre au dehors des ennemis qui oseraient les attaquer, en leur procurant de vaillants Capitaines, qui par leur courage magnanime, par leur habileté dans le métier de la guerre, et par l’amour de la gloire dont ils sont animés, les rendît invincibles quand ils seront à leur tête dans les Armées.

C’est où tend cette belle Académie, où Votre Majesté, rassemble toute la jeune Noblesse de ses États, pour l’instruire sous ses yeux, et sous la discipline des plus excellents Maîtres qu’Elle leur a donnés dans tous, les Arts, dans toutes les Sciences, dans toutes les connaissances qui servent à former des Héros Chrétiens, et de grands Capitaines, sans qu’il en coûte rien à leurs familles. Pouvait-on porter plus loin la prévoyance, et remplir plus dignement tous les devoirs d’un grand Monarque, d’un Prince qui ambitionne plus la qualité de Père du Peuple, que celle de Roi ?

Le roi en arrivant à Nancy, fut mettre aux pieds de l’image miraculeuse qui est à Bon-Secours, deux sceptres et deux couronnes d’or de Ducat.

Tous ces établissements, SIRE, sont dignes d’un Prince, qui arrivant dans ses États a déposé son Sceptre et sa Couronne aux pieds de la Mère de miséricorde et ne s’est réservé que le soin d’exercer cette vertu en son nom et pour sa plus grande gloire.

Il ne faut donc plus s’étonner, SIRE, tous les Vœux de la Lorraine ne sont que pour la conservation de notre Personne sacrée. Le ciel et la terre s’y trouvent intéressés ; tout ce qu’il y a de gens de bien au monde, le demandent à Dieu avec instance ; mais j’ose dire, SIRE, que personne ne les fait ces vœux avec plus d’ardeur, que celui qui à l’honneur d’être avec un très profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté ;

le très humble et très obéissant

serviteur \*\*\*.

L’HISTOIRE

DE

L’ABBÉ JOACHIM,

RELIGIEUX

DE L’ORDRE DE CÎTEAUX ;

Fondateur de la congrégation de Flore en Italie

# LIVRE PREMIER.

## § 1. Idée générale de l’histoire de l’abbé Joachim.

J’entreprends d’écrire l’histoire d’un homme, qui après avoir joué dans le monde un grand rôle, et fait beaucoup de bruit dans sa vie, est encore après sa mort comme un problème que les plus savants ne peuvent résoudre ; d’un homme dont on n’a jamais rien dit de médiocre, sait pour le bien, sait pour le mal ; d’un homme enfin dont toute la conduite a toujours été si singulière, que les génies les plus sublimes se sont trouvés embarrassés lorsqu’il a fallu porter un jugement équitable de sa personne, etc. décider, je ne dis pas seulement de sa probité et de son mérite, mais de sa soi même, et de sa religion.

L’abbé Joachim était-il un des plus habiles docteurs, un prophète des plus éclairés, un des plus grands saints que l’Église ait jamais eu, un des plus dignes supérieurs qui ait paru dans l’ordre monastique, comme ses partisans l’ont avancé ? Était-ce un hypocrite, un trompeur, un hérétique rempli de présomption, comme ses ennemis l’ont publié ? Ou ne se pourrait-il point faire que ce ne fut ni un prophète, ni un trompeur, ni un hérétique, mais seulement un visionnaire, qui prenait ses méditations pour autant d’oracles, comme quelques-uns[[1]](#footnote-2) se le sont persuadé ? C’est ce qui partage jusqu’à présent les sentiments des savants, ou plutôt du monde entier, et ce qui les partagera toujours, jusqu’à ce que l’on ait approfondi la vie et la conduite de cet homme extraordinaire, qu’on peut sans se méprendre, appeler le prodige de son temps, dans le sens que le prophète royal disait de lui-même, tanquam prodígium factus sum multis (Ps. LXX).

Ce n’est pas cependant pour prévenir le jugement du public que j’écris. Je fais que les lecteurs sont jaloux de ce droit : ils veulent qu’on leur laisse la décision des difficultés qu’on leur propose. Je ne prendrai donc ni le parti de ses ennemis, ni celui de ses amis ; en fidèle historien j’exposerai simplement ce qui s’est passé à son sujet dans le siècle où il a vécu, j’irai à la source ; je découvrirai, sans toucher aux décisions de l’Église, les ressorts qu’on a fait jouer ou pour le condamner ou pour l’absoudre ; les différents intérêts qui ont fait agir contre lui, ou en sa faveur ; enfin, ce qui est de la dernière conséquence pour bien juger du mérite d’une personne, et de les qualités, je tâcherai de mettre dans tout son jour, son génie, son caractére, ses inclinations, ses vues, ses pensées, ses écrits, sa conduite : par-là j’espère que l’abbé Joachim, ne sera plus un problème, et que les sentiments du public, jusqu’à présent si partagés à son sujet, se réuniront dans un seul. Telle est la force invincible de la vérité : elle se fait jour à travers les ténèbres les plus épaisses. Fasse le ciel que dans tout cet ouvrage, mes pas soient toujours conduits par ce divin flambeau !

## § 2. Sa naissance et sa famille.

On était déjà dans le douzième siècle de l’Église[[2]](#footnote-3), lorsque ce nouvel astre parut au monde. Je ne rapporterai point ici les prodiges dont oh dit que sa naissance fut précédée, ni les avertissements que à mère reçut du ciel, touchant la future sainteté de cet enfant. On ne voit rien de plus merveilleux dans la naissance de S. Jean-Baptiste, si l’on en veut croire quelques anciens auteurs de sa vie. Mais ces merveilles étaient bonnes pour ces siècles reculés avides de prodiges et de miracles : le nôtre est plus circonspect ; il n’en faudrait pas davantage aujourd’hui pour décrier une histoire.

Je me contenterai donc de dire, que si l’on pouvait juger du mérite et de la probité des enfants, par celle de leurs parents, Joachim devait être un saint du premier ordre. Maur et Gemme[[3]](#footnote-4) ses père et mère, vivaient à Celique, petite ville de la Calabre citérieure[[4]](#footnote-5), proche de Cozence, dans une estime générale de tous leurs compatriotes. Ce n’était ni la grandeur de leurs richesses, ni l’éclat des charges qu’ils possédaient, qui leur attirait cette vénération. Un petit bien qu’ils avaient à la campagne, fournissait à la subsistance de leur famille. Mais leur piété, leur droiture, leur affabilité envers tout le monde, les rendaient aimables ; et dans une fortune si médiocre, on les voyait assister les pauvres plus abondamment que ne faisaient les personnes les plus aisées de la ville.

Je trouve dans un ancien auteur, que son père exerçait dans Celique l’office de notaire. On doit néanmoins, supposer qu’il était noble, puisque nous le verrons bientôt mettre son fils page chez le roi. Ou il faudrait dire qu’on n’y prenait pas garde de si près en ce temps-là, surtout en Italie, et que les qualités du corps et de l’esprit, suppléaient quelquefois au défaut de noblesse, parmi les pages des rois de Sicile.

Si la famille des Jaccins à Cozence, était la même que celle de l’abbé Joachim, comme la plupart des italiens l’assurent, on ne pourrait se dispenser de regarder celle-ci comme une des plus nobles et des plus anciennes de la Calabre. On en voit encore aujourd’hui les mausolées dans l’Église des Carmes de cette ville. Les épitaphes et les armoiries font foi que sous ces marbres reposent les cendres de plusieurs héros. Cette famille porte à champ d’azur trois montagnes d’or, au milieu desquelles est perché un épervier surmonté de trois lys d’or. Mais en ce cas il faudrait convenir que le nom de notre abbé s’est corrompu avec le temps, et qu’au lieu de Joachim, il faudrait dire Jaccin, ainsi que quelques auteurs l’appellent Jean Jaccin.

Cela n’est pas impossible. Nous serons voir dans la suite que son nom de baptême était Jean ; cependant je trouve dans ses lettres[[5]](#footnote-6), qu’il s’appelle lui-même Joachim. Les brefs[[6]](#footnote-7) que les papes lui adressèrent durant sa vie, le nomment de même ; enfin on ne lui donne point aujourd’hui d’autre nom.

Quoi qu’il en fait, il est toujours certain que dans le douzième siècle la famille de l’abbé Joachim n’était pas des plus considérables, et ces monuments qu’on nous oppose ne prouvent point le contraire, puisqu’ils sont fort postérieurs à ce temps mais comme S. François de Paule son compatriote n’était pas d’une race plus relevée lorsqu’il vint en France avec ses neveux, quoiqu’on les voie aujourd’hui revivre et se perpétuer dans d’illustres familles, il se pourrait faire que celle des Jaccins descendît aussi de celle de l’abbé Joachim, quoiqu’assez obscure dans son origine. Mais comme nous cherchons moins ici un héros selon le siècle, qu’un grand homme selon Dieu, nous n’aurons point de dispute avec ces historiens, et nous leur accorderons volontiers tout ce qu’ils exigent de nous sur la noblesse de l’abbé Joachim, pourvu qu’ils nous laissent la liberté de passer à des choses plus importantes.

## § 3. Il perd sa mère à l’age de sept ans, ses premières études.

À peine avait-il atteint l’âge de sept ans, qu’il perdit sa pieuse mère. Il n’était point encore baptisé, et ne le fut qu’à dix ans : peut-être par un reste de cette ancienne coutume qui faisait différer aux personnes distinguées le baptême de leurs enfants jusqu’à un âge avancé, pour des raisons qui ne sont pas goûtées de tout le monde ; car tous n’ont pas des intentions si pures que sainte Monique, qui empêcha que son fils Augustin ne fut baptisé à l’âge même de quinze ans, dans une grande maladie qu’il eut alors, quoiqu’il demandât lui-même le baptême, parce que cette sainte femme, connaissant déjà ses passions fort vives, appréhendait qu’ayant recouvré sa santé, il ne perdît bientôt la robe de l’innocence qu’il allait recevoir dans ce sacrement : ce qu’elle regardait comme le plus grand de tous les malheurs.

Cependant le père destitué par cette mort, du puissant secours qu’il avait chez lui pour l’éducation de ses enfants, envoya Joachim aux études, et retint sa sœur plus jeune que lui dans la maison. C’était-là ou se bornait toute sa famille. On l’appliqua aux humanités jusqu’à l’âge de quinze ans : il y fit de grands progrès, parce qu’il avait l’esprit vif, et une heureuse mémoire. On le vît en peu de temps laisser fort loin derrière lui tous ceux qui l’avaient devancé dans ces sortes d’études ; aussi faut-il avouer qu’il y a peu d’auteurs de son siècle qui parlent mieux latin que lui. Il ne paraît pas par ses ouvrages qu’il ait eu aucune teinture du grec.

## § 4. Sa piété dès ses plus tendres années : Dieu l’approuve par un effet extraordinaire.

De retour dans la maison paternelle, il y vécut comme il avait toujours fait depuis son baptême, dans une grande piété et dans une innocence qui ne se trouve guère dans les jeunes gens de son âge. Comme l’on n’avait jamais remarqué de puérilités dans son enfance, on ne vît aussi aucune légèreté dans sa jeunesse : toujours grave et sérieux, quoique d’un air doux et affable, occupé sans cesse des vérités éternelles, et de ces grandes leçons qu’on lui avait données à son baptême.

Son père avait une vigne peu éloignée de sa maison, et au bout de cette vigne était un bosquet fort épais, qui s’étendait jusqu’aux rives de la rivière, qu’on nomme Cannavine. Là était une longue et large pierre, tellement disposée par la nature, qu’elle pouvait servir de prie-Dieu et de lit de repos. C’était dans ce lieu solitaire que le jeune Joachim allait souvent adresser à Dieu ses prières, qu’il accompagnait ordinairement de ses larmes. Les fréquents attouchements de ce corps si pur et si chaste, amollirent, pour ainsi dire, la dureté de cette pierre, il en sortit une fleur, qui comme un autre dictamne avait la vertu de guérir les plaies, et diverses maladies ; cela fut bientôt connu dans le pays : mais il arriva qu’une femme des environs ayant plusieurs bestiaux malades, s’imagina que la fleur aurait sur eux le même pouvoir qu’elle avait sur les hommes ; et pour s’épargner la peine d’y conduire ses bestiaux, elle arracha la plante avec ses feuilles et ses fleurs, et l’emporta chez elle.

On ne fait si sa témérité ne fut point punie par la mort de ses bestiaux, au lieu de leur guérison qu’elle s’était promise ; mais ce qu’il y a de certain, c’est que le voisinage fut si fort contristé de la perte de cette fleur merveilleuse, que le jeune Joachim touché de leur dévotion, le mit en prières au même lieu, et il en sortit, non pas véritablement une pareille fleur, mais une liqueur qui produisant les mêmes effets, n’était point sujette à être enlevée, et ne cessa, dit-on, de couler qu’à la fin de la vie du S. Abbé.

## § 5. On le met page auprès du roi.

Cependant son père pensait à ce qu’il serait de ce jeune homme, et à quel emploi il le destinerait. Il crut que pour le mettre en état de soutenir, et peut-être même de rétablir sa famille, il devait le mettre auprès du prince en qualité de page. Ces vues étaient toutes humaines, Dieu en avait d’autres sur la personne de son fils : mais il laissa agir les hommes, sachant ce qu’il avait à faire lui-même. Le prince dont il s’agit était Roger II, du nom, duc de Calabre, et ensuite roi de Sicile. Il descendait de ces premiers princes normands, qui ne trouvant pas de quoi subsister honorablement dans leur pays, étaient venus en Italie pour s’y établir; et par la force de leurs armes s’y étaient fait un beau royaume des deux Siciles, dont ils avaient chassé les Sarrasins sous la conduite du fameux Fierabras.

Le jeune Joachim plut au roi et à toute sa cour. Il était effectivement bien fait de sa personne, il avait une taille avantageuse, les traits du visage fort doux et fort réguliers ; en un mot une physionomie prévenante, qui marquait une âme bien née, et une grande pureté dans les mœurs, il avait alors un peu plus de seize ans.

Il s’acquitta de tous ses devoirs avec beaucoup d’exactitude et de zèle, pour le prince qu’il servait. On remarqua même en plus d’une rencontre qu’il ne manquait pas de bravoure, et qu’un jour à venir il pourrait être un excellent officier de guerre ; c’est ce qui lui attira plus particulièrement l’affection du prince.

## § 6. Il se dégoûte de la vie tumultueuse de la cour.

Mais aux approches d’une fortune riante, dont on appercevait déjà l’aurore, Joachim ne fut pas longtemps à connaître le danger où il était, et que la cour des rois de la terre n’est pas ordinairement un séjour fort sûr pour la vertu ; il priait Dieu souvent de le préserver des pièges du démon, et de la vanité du siècle ; il faisait de saintes lectures avec assiduité ; il redoublait ses aumônes envers les pauvres, et tachait par ces exercices de piété de se raidir contre le torrent qui entraîne ordinairement la jeunesse.

Enfin après quelques années de service, cette vie tumultueuse d’une cour mondaine, lui devint insupportable ; il forma la résolution de la quitter, et de s’en éloigner par quelque long pèlerinage, qui le dérobant à la vue de sa famille et de ses amis, leur fit perdre en même temps le dessein de l’engager de nouveau dans un genre de vie qu’il croyait peu compatible avec son salut.

Il n’avait encore rien déterminé sur le lieu, et sa résolution paraissait peu affermie. Les chagrins qu’il allait causer à son père et à toute sa famille, dont il était l’unique appui, une jeune sœur qu’il abandonnait, et dont on s’était imaginé qu’il serait un jour la fortune, mille autres raisons qui se présentaient à son esprit, balancèrent durant quelque temps les mouvements intérieurs dont il se sentait agité : elles suspendirent l’exécution de son dessein.

## § 7. Il fait le voyage de la terre sainte.

Mais enfin la grâce l’emporta dans son cœur, et l’esprit de Dieu qui le conduisait invisiblement le détermina à aller visiter les lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ, et par tous les mystères les plus augustes de notre sainte religion, qu’il y avait opérés. C’était la dévotion du temps, elle était alors fort commune, peut-être paraîtrait-elle fort extraordinaire de nos jours.

Quoique Joachim n’eut guère alors que vingt ans, la raison paraissait déjà au-dessus de son âge, comme si elle eut été jointe à une longue expérience. Il comprit que ce voyage n’était pas sans quelques dangers, que c’était trop s’exposer que de le faire seul, il cherchait quelque compagnon. Dans le voisinage était un solitaire nommé André, avec lequel il avait eu quelques entretiens. C’était un homme assez simple, qui dégoûté de la vie du siècle, s’était retiré dans un ermitage, où il menait une vie assez édifiante. Il était plus âgé que Joachim, mais il s’en fallait beaucoup qu’il fut si spirituel, ni si avancé dans les voies intérieures. Il lui confia son dessein, lui proposa le voyage de la terre sainte, il fut assez heureux pour le persuader, ils partent.

## § 8. Ses bonnes œuvres sur la route.

Sur la route, ce fut un exercice continuel de bonnes œuvres, particulièrement de charité envers les pauvres. Tous les pèlerins que Joachim rencontrait, il les assistait de son argent, et les exhortait à faire ce voyage dans un esprit de piété et de religion. Mais parmi tant de bonnes actions, Dieu lui fit connaître qu’il n’était pas si avancé dans la vertu qu’il aurait pu se le persuader, et qu’il avait encore bien des passions à dompter. Le saint jour de Pâques approchait, Joachim s’avisa de se faire faire un habit neuf pour cette grande fête : ses intentions pouvaient être bonnes ; mais il n’eut pas plutôt mis cet habit, qu’il s’apperçut qu’il s’était en même temps revêtu de l’amour propre, de la vanité, de la complaisance en soi-même, et de tous les autres vices, auxquels il semblait avoir renoncé. Il en eut tant de honte, que se tournant du côté de Dieu, seigneur, lui dit-il, avec une ferveur incroyable, faites-moi la grâce, je vous en supplie, de dompter ces Amorrhéens et ces Jébuséens, qui voudraient se rendre maîtres de mon cœur. Il dit et aussitôt il sentit par les saintes émotions de son âme, qu’il avait obtenu d’être exaucé, quoiqu’il ne connut pas encore en ce moment de quelle manière Dieu lui serait la grâce de remporter cette victoire.

## § 9. Il assiste les pestiférés à Constantinople.

Partant par Constantinople, il trouva dans cette ville une mortalité affreuse. Un souffle contagieux en avait même infecté tous les environs. C était partout des monceaux de corps morts. Les moins spirituels se trouvaient obligés d’avouer que ce peuple était frappé de la main de Dieu pour ses péchés, et personne ne pensait à en faire pénitence.

La justice divine redoublait ses coups, le mal augmentait, les maisons devenaient désertes, les cœurs ne se convertissaient point. Un spectacle si touchant arrêta quelque temps nos deux voyageurs. Ils employèrent plusieurs jours à soulager ces misérables, à les exhorter à retourner à Dieu, et à leur procurer tous les secours dont ils étaient capables, ne dédaignant pas même comme un autre Tobie, de prendre sur leurs épaules ces cadavres à demi pourris, pour leur procurer la sépulture. Ils comptaient bien d’y perdre eux-mêmes la vie, et ils en avaient déjà faits le sacrifice à Dieu. Sa bonté néanmoins les préserva l’un et l’autre de cet accident, et alors Joachim, par un esprit de reconnaissance, promis au seigneur : de renoncer pour toujours au monde.

## § 10. Donne ses habits du monde aux pauvres, et se revêt d’un sac.

Dans l’instant il se dépouilla des livrées du siècle ; dont il fit part aux pauvres, et se revêtit d’un habit de bure, content d’une tunique et d’un manteau pardessus ; il quitta même ses bas et ses souliers, mais le plus grand sacrifice qu’il fit à Dieu dans cette occasion, fut de couper ses cheveux. Il les avait naturellement très beaux, et comme ils descendaient fort bas sur ses épaules, où ils se terminaient en boucles, cela produisait un objet assez agréable à la vue. C’était en effet une des circonstances qui avaient rendu sa personne si aimable à la cour du roi de Sicile. Ce fut donc dans un équipage si pauvre et si méprisable en apparence qu’il acheva son pèlerinage ; mais la providence lui préparait encore d’autres épreuves.

## § 11. Dernière extrémité où il est réduit par la soif.

La plus rude et la moins supportable de routes fut la soif. Dans les plaines de sablons brûlants qu’il leur fallut traverser, ils y souffrirent plus qu’on ne peut exprimer. Il semblait qu’ils marchaient entre deux soleils également chauds, l’un qui du haut des cieux leur dardait ses rayons sur la tête, l’autre qui se faisait sentir sous leurs pieds par les ardeurs qui avaient rendu la terre comme enflammée. Il fallut plus d’un miracle pour leur conserver la vie dans ces rudes traverses où l’on en voit tant qui périssent, des hommes comme des animaux.

Un jour qu’ils étaient réduits aux abois [Ex Jac. Græc. c. 2], et ne n’attendaient plus que la mort par la cruelle soif qui avait épuisé toutes leurs forces, Joachim s’éloigna un peu de son compagnon qui était déjà étendu sur le sable, pour n’avoir point la douleur de le voir expirer devant ses yeux. Ce fut ainsi qu’autrefois l’infortunée Agar, errante avec son fils qu’elle portait entre ses bras dans les affreuses solitudes de Bersabée, et n’ayant plus d’eau à donner a ce cher nourrisson altéré, le déposa sous un arbre, en l’abandonnant à la providence, et ne pensant qu’à s’épargner par la suite le cruel déplaisir de le voir mourir. Non vidébo moriéntem púerum (Gen. XXI).

## § 12. Dieu l’en délivre d’une manière extraordinaire.

Mais celui qui n’abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance dans les ressources inépuisables de ses bontés, secourut les uns et les autres. Il inspira à Joachim de s’ensevelir jusqu’à la ceinture dans le sable, comme dans son tombeau ; il le regardait effectivement comme tel : et quoiqu’il conservât toujours une grande espérance en Dieu, il ne s’attendait pas néanmoins avoir jamais d’autre sépulture.

Dans cet état il répétait souvent ces paroles du fils de Dieu : Que celui qui a soif vienne à moi, et qu’il boive. (Joan. VII) Il s’assoupit dans la méditation de ces mystérieuses paroles. C’était un effet de l’extrême lassitude où il se trouvait ; mais à son réveil il se sentit si soulagé, et une si grande fraîcheur dans toutes les parties de son corps, qu’il eut besoin de marcher pour se réchauffer. Son compagnon, qui à son exemple avait fait la même chose, reçut par ses prières le même soulagement.

## § 13. La pensée des fatigues de J. C. lui rend ses forces épuisées.

Une autre fois que la lassitude les avait mis hors d’état d’avancer, ils rencontrèrent un puits sur les bords duquel ils s’assirent. Alors Joachim venant à faire réflexion sur cet endroit de l’évangile, où il est dit, que Jésus-Christ fatigué d’une longue traite, s’était trouvé en Samarie dans une pareille situation, cette circonstance de la vie du fils de Dieu le toucha, et s’étant insensiblement engagé dans une profonde méditation de ce mystère, il trouva dans ces douces pensées avec son compagnon le renouvellement de leurs forces, qui leur permirent de continuer leur route avec une légèreté dont eux-mêmes étaient surpris.

## § 14. Il visite les solitaires de la Palestine.

Le souvenir de la vie admirable que menaient les solitaires des déserts de la Syrie, les engagea à prendre leur chemin de ce côté là, et à visiter les laures qui étaient répandues dans ces vastes solitudes : mais ils crurent que pour n’être point à charge à ces hommes tout divins, qui avaient à peine de quoi subsister et se loger, il était à propos de se séparer, et de prendre chacun une route différente, avec promesse de se rejoindre dans la ville de Jérusalem.

La soifs était toujours ce qu’il y avait de plus difficile à supporter dans ccs campagnes sablonneuses, desséchées par les ardeurs du soleil. Joachim pour trouver quelque tempérament à ce mal, marchait autant qu’il pouvait entre deux montagnes, persuadé que s’il y avait quelque fontaine ou quelque ruisseau dans ces quartiers-là, ce serait dans les vallées qu’on en trouverait les écoulements. Après une longue traite, il apperçut effectivement une petite fontaine dans un vallon, mais une troupe d’ânes sauvages, et d’autres bêtes féroces, qui avaient coutume d’y venir de toutes les parties les plus reculées de ce désert, pour se désaltérer dans ces eaux vives, en bordaient tellement l’entrée, que l’homme le plus hardi, n’aurait jamais osé en approcher,

## § 15. Les bêtes féroces entrent dans ses intentions.

Joachim qui faisait sa nourriture ordinaire des saintes écritures, pensa aussitôt à ce passage des psaumes : Expectábunt ónagri in siti sua. (Ps. CIII) Les ânes sauvages dans leur plus grande soif attendront, et prendront patience. Dans le moment tous ces animaux, quoique pressés par la soif, se retirent, comme pour lui laisser le passage libre : mais le saint homme n’eut pas plutôt pris autant d’eau qu’il lui en fallait pour étancher sa soif, que la fontaine et tous ces animaux disparurent, sans qu’il en put remarquer aucunes traces, ce qui ne lui donna pas peu à penser.

## § 16. Les effets de la nature élevent son esprit au ciel.

Une autre fois s’étant retiré dans un antre sur l’heure de midi, autant pour se mettre à l’abri des ardeurs du soleil, que pour éviter la rencontre des Sarrasins, qui faisaient des courses continuelles dans le pays, il fut étonné de sentir par deux fentes de cette caverne, deux vents entièrement contraires, l’un extrêmement froid, et l’autre extrêmement chaud, dont par conséquent il était également incommodé. Ne pouvant deviner la cause d’un évènement si extraordinaire, il revint à l’entrée de la caverne ou l’air était uniforme. Instruit depuis longtemps dans l’école de la sagesse, il mettait tout à profit, ces évènements lui fournissaient une ample matière de méditation sur les ouvrages de la nature et sur la puissance divine. Qui sommes-nous, s’écriait-il souvent, pour oser résister à un Dieu qui fait tant de choses si surprenantes, que tous les hommes ensemble, avec ce bel esprit dont ils se flattent, ne peuvent les comprendre ?

## § 17. Lac de Sodome où il pensa périr.

Enfin il arriva dans la Pentapole, sur les confins de la mer morte, où les tristes restes des embrasements de Sodome et de Gomorrhe, lui firent faire de grandes réflexions sur la justice de Dieu, et sur l’horreur qu’il a du péché. Là est un grand lac, dont les livres sacrés n’ont pas même dédaigné de faire mention ; à la vue de ces eaux, les grandes chaleurs dont notre voyageur se sentait accablé, lui firent naître l’envie de se laver. Mais à peine fut-il descendu dans le lac, qu’il s’apperçut que ce n’était quasi que du soufre et du bitume. La surprise lui fit faire quelques pas en arrière, il en sortit aussitôt, mais il n’était plus temps. En un moment son corps fut tout pelé, comme s’il se fut plongé dans un étang de chaux bouillante, et il ressentit de si vives douleurs, que si Dieu dans la vue de sa simplicité et de son innocence, ne l’eut miraculeusement guéri, il semble qu’il ne pouvait éviter la mort.

Dans la route qui conduit de la laure de S. Sabas à la ville de Jérusalem, il lui fallait passer par un chemin fort difficile : ce n’était que montagnes, escarpées, plaines de ronces et d’épines. Il s’y engagea, parce qu’il ne connaissait point d’autre chemin, et qu’il s’imaginait en devoir bientôt trouver un, sinon plus uni, au moins plus praticable. Mais plus il avançait, plus il courait à sa perte. Comme il était nu-pied, il ne fut pa longtemps sans se voir tout en sang. Que faire, dans un pays inconnu ? Retourner sur ses pas, s’était s’engager dans un second martyre semblable à celui qu’il venait d’éprouver, et sans savoir l’issue par où il sortirait de ce labyrinthe, Dans l’espérance d’en voir bientôt la fin, il continue la route. Mais il en eut pour le reste du jour, et il ne sortit de cette affreuse montagne qu’au coucher du soleil, le corps couvert de plaies, épuisé, de forces, et plus mort que vifs mille fois il crut aller rendre l’âme. Il n’y eut que la grandeur de sa foi, la confiance qu’il avait dans le secours divin, et le désir extrême qu’il sentait de toucher bientôt cette terre sanctifiée par les pas de Jésus-Christ, qui le soutinrent dans cette rude épreuve.

Ce qu’il avait vu de la vie admirable de ces hommes célestes qui habitaient ces affreuses solitudes, les entretiens qu’il avait eu avec eux, et les exemples d’une pénitence qui semblait surpasser les forces humaines, redoublaient son courage. Tout lui paraissait doux lorsqu’il venait à comparer ce qu’il souffrait pendant un jour, avec ce que ces anges mortels enduraient pendant toute leur vie. Il en avait été reçu avec toutes les démonstrations de la plus tendre charité; son cœur était encore tout enflammé des discours célestes qu’ils lui avaient tenus ; et Joachim, comme une prudente abeille, avait ramassé de toutes ces fleurs un miel céleste qui fortifiait toutes les puissances de son âme.

## § 18. Il tombe entre les mains des voleurs qui veulent lui ôter la vie.

Avant que d’arriver à Jérusalem, il eut encore une autre épreuve ; qui ne cede en rien à la rigueur des autres. Semblable à cet infortuné israëlite, qui tomba entre les mains des voleurs entre la ville de Jéricho et celle de Jérusalem, il se trouva par hasard près d’une caverne qui servait de retraite à trois Sarrasins, dont le métier était de dévaliser les passants, et souvent de les égorger. Ils commençaient même assez souvent par leur ôter la vie : ils avaient avec eux une femme qui leur était commune. Du plus loin qu’ils aperçurent notre voyageur, ils formèrent le dessein de le tuer : son habit le trahissait, et faisait connaitre la religion. C’en était assez pour être condamné à mort. Il passe, on l’arrête ; on le mène avec violence dans le fond de la caverne.

## § 19. Dieu arrête leurs bras.

Déjà le cimeterre était levé pour lui trancher la tête ; c’était fait de sa vie, si Dieu n’avait touché le cœur de cette malheureuse, qui par ses larmes et par ses prières obtint d’eux qu’ils ne lui feraient aucun mal, il y en eut même un d’entre eux, qui dans des sentiments fort différents de ceux qu’il avait conçus peu auparavant, eût la charité de le remettre dans son chemin, dont il s’était écarté, et lui indiqua un village où il pourrait trouver l’hospitalité. Car Joachim depuis longtemps avait distribué tout son argent aux pauvres, et ne vivait plus lui-même que des charités des fidèles.

## § 20. Il coupe son manteau en quatre parties, pour revêtir quatre enfants à demi-nus.

Échappé à un danger si évident, il en rendit grâces au seigneur en chantant le cantique des trois enfants délivrés miraculeusement de la fournaise de Babylone, et ne pensa plus qu’à s’avancer vers le village qui lui avait été indiqué. Il y fut accueilli par un pauvre homme qui lui fit part volontiers de ce qui se trouva dans sa chaumière. On peut s’imaginer quel repas il y fit. Cependant comme Joachim avait un grand cœur et que la charité y régnait, il ne put voir sans être touché de compassion, quatre ou cinq petits enfants, presque nus à la table de ce bon homme. Sans hésiter sur ce qu’il avait à faire, il se lève, prend son manteau, le coupe en autant de parts qu’il leur distribue pour s’habiller, content d’une seule tunique qui lui restait.

Dieu ne laissa pas sans récompense une telle miséricorde. Ce corps épuisé par tant de fatigues et tant de mauvais traitements, succomba enfin. Joachim tomba malade au même lieu, sans pouvoir continuer sa route. Mais ces enfants qu’il avait revêtus, ne l’abandonnèrent point, et en prirent autant de soin que si c’eut été leur propre père. Tandis que deux veillaient auprès de lui pour lui tenir compagnie, les autres allaient dans les bois chercher des fruits quelques rafraîchissements qu’ils lui apportaient. Ce furent les seuls remèdes dont Dieu se servit pour lui rendre la santé.

## § 21. Il se prosterne aussitôt qu’il aperçoit la ville de Jérusalem.

Enfin après avoir évité tant de dangers, après avoir passé, pour ainsi dire, par l’eau et par le feu, il arriva heureusement au terme si fort désiré de son voyage, je veux dire à Jérusalem, où son compagnon l’attendait depuis quelques jours. Qui pourrait exprimer quelle fut alors la joie de son cœur. Les tours et les clochers n’eurent pas plutôt frappé sa vue, qu’il salua cette ville, dirai-je heureuse ou malheureuse ? Heureuse d’avoir été choisie de toute éternité pour être le lieu où l’ineffable et l’incompréhensible mystères de à rédemption des hommes devait s’opérer ; malheureuse de n’avoir pas connu le tems de sa visite, et d’avoir mis à mort celui qui venait pour lui procurer la vie. Frappé de cette pensée, il se prosterna en terre, y adora Jésus-Christ, et baisa humblement cette terre qui avait été sanctifiée par ses sueurs, par son sang et par ses vestiges.

## § 22. Il visite tous les saints lieux avec une tendre dévotion.

Il visita tous les saints lieux, et les arrosa de ses larmes la vivacité de sa foi lui représentait tout ce qui s’y était passé, et ce que Jésus-Christ avait fait pour notre salut. Ici ses prédications, là tel et tél miracle d’un côte le lieu où il avait institué l’adorable sacrement de son corps et de son sang ; d’un autre, celui où il avait été maltraité, jugé condamné : enfin l’endroit où il avait consommé son sacrifice, et celui où ce corps que la divinité n’avait jamais abandonné, avait reposé trois jours avant que de reprendre une vie, que ce divin Sauveur n’avait quittée que par sa propre volonté.

Il se faisait instruire par les chrétiens du pays de toutes les circonstances que sa pieuse curiosité désirait savoir. On le menait dans tous les endroits qu’on croyait avoir été sanctifiés par la présence du fils de Dieu. Là il y épanchait son cœur, comme s’il eut vu des yeux du corps ce divin Sauveur : et il en sortait toujours pénétré d’une nouvelle ardeur, et d’un esprit de reconnaissance dont la vivacité ne s’effaça jamais du fond de son âme.

## § 23. Ce qui lui arriva dans l’Église du S. Sépulcre, et sur le mont Thabor.

Étant en prière dans l’Église du S. Sépulcre, il se trouva comme hors de lui-même dans une espèce d’extase. Alors il crut voir un ange qui lui ceignait les reins, et un autre qui lui ouvrant le livre de l’Apocalypse, lui en expliquait les mystères. C’est cette vision qu’il racontait depuis fort simplement à ses amis, qui a donné lieu par la suite à ceux qui voulaient le rendre ridicule, de dire que des son enfance il avait reçu le don de prophétie. Ce qui est certain, c’est que depuis ce temps-là, il fit une étude particulière des livres sacrés, ou pour mieux dire, il n’eut plus d’autre étude. On fait d’ailleurs que sa pureté fut si grande, que de l’aveu de ceux qui l’ont connu à fond, et qui n’avaient aucun intérêt à le louer, on pouvait le proposer pour un modèle admirable de chasteté. C’est-là, ce me semble, où aboutit toute cette vision qu’il eut dans l’Église du S. Sépulcre.

Les dehors de Jérusalem, qui sont le plus en vénération parmi les chrétiens, à cause des mystères qui s’y sont accomplis, n’échapperont pas à sa piété. Bethléem où ce divin Sauveur a pris naissance, Béthanie où il a ressuscité Lazare, Gethsémani où il a sué sang et eau, le mont des olives où il a tant passé de nuits en prières, et où enfin il a terminé sa course en montant aux cieux, Emmaüs même où il s’était fait voir ressuscité aux deux disciples, tout fut visité avec une tendre dévotion, qui partait d’une foi vive d’une charité enflammée, jusqu’à ce qu’enfin étant arrivé au mont de Thabor, il se trouva si pénétré d’amour et de reconnaissance pour Jésus-Christ, qu’il y passa toute la sainte quarantaine dans une oraison continuelle, et dans une si sublime contemplation de nos mystères, qu’il a avoué depuis y avoir appris plus de choses, qu’il n’avait fait en toute sa vie par une étude assidue des saintes écritures.

Ce fut particulièrement le saint jour de Pâques, qu’il reçut de plus vives lumières au ciel, et une intelligence si étendue des livres sacrés et des mystères qui y sont renfermés, qu’il y avait peu de personnes de son temps qui les eut si médités. Son accord des deux testaments, son commentaire sur l’Apocalypse, et son Psaltérion en sont des preuves évidentes. Enfin son séjour sur le mont Thabor, fut pour lui une espèce de béatitude anticipée. Semblable à S. Pierre, lorsqu’il y était avec J. C. il disait, quoique dans un sens différent de celui de cet apôtre : Seigneur, qu’il fait bon ici pour nous, dressons-y nos tentes, faisons-y notre demeure.

Il y serait resté effectivement, si Dieu qui le destinait à de plus grandes chosés, et qui voulait le conserver pour le salut de plusieurs ne lui eut inspiré d’autres sentiments. Mais les faveurs qu’il avait reçues sur le mont Thabor, sont toujours restées tellement gravées dans son esprit, et dans celui de ses disciples, que lorsqu’après son décès, la plupart des églises de la Calabre commencèrent à faire mémoire de lui dans les divins offices, comme d’un bienheureux, elles choisirent cet endroit de là vie pour en composer la collecte, elle était conçue en ces termes.

 » Ô Dieu, qui avez manifesté votre gloire à trois de vos disciples sur le mont Thabor, et qui dans le même lieu avez révélé au bienheureux Joachim la vérité de vos écritures, accordez-nous, nous vous en supplions, par ses mérites et par son intercession, de pouvoir arriver jusqu’à celui qui est la voie, la vérité et la vie ; c’est vous-même qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

## § 24. Il revient en son pays, et verse des larmes sur Jérusalem, dont il prédit le saccagement.

Joachim ayant donc satisfait à tous ses pieux désirs, prit enfin la résolution de retourner en Italie. Semblable à un autre Moïse, on le vit descendre de la montagne, où il avait passé quarante jours avec Dieu, tout resplendissant de sa gloire, rempli de son esprit, animé de son zèle, embrasé de son amour : ce fut dans ces heureuses dispositions qu’il revint à son peuple ; mais ce ne fut pas sans avoir beaucoup versé de larmes sur la ville de Jérusalem, et sur toute la terre sainte, qu’il prévit dès-lors devoir être bientôt arrachée des mains des chrétiens, qui par leurs péchés s’étaient rendus indignes de conserver plus longtemps ce précieux trésor. C’est ce qui arriva trente-cinq ans après, lorsque les Sarrasins, sous la conduite de Saladin, prirent Jérusalem en 1187, et inondèrent toute la Palestine du sang des chrétiens, par où finit le royaume de Jérusalem qu’ils avaient possédé l’espace de 88 ans depuis Godefroi de Bouillon qui l’avait conquis, et en avait été le premier monarque, jusqu’à Gui de Lusignan.

## § 25. Sa chasteté est mise à de rudes épreuves. Sa victoire.

Lorsque Joachim, dans son retour, passait par cette partie de l’Asie, qui est entre l’Euphrate et la mer Méditerranée, on lui indiqua une veuve fort renommée dans le pays pour une personne aisée, et très charitable envers les pèlerins. Il y fut, et on l’y reçut effectivement avec beaucoup de charité. Aucun des soulagements, dont on a besoin dans cet état, ne furent oubliés ; mais Joseph (Gen. XXXIX), quoique juste, et d’une intention pure droite, ne laissa pas que de donner dans les yeux de sa maîtresse, et de faire naître dans le cœur de cette femme des désirs dont il n’était pas coupable. [Luc. Coz. Græc. ap. Boll.] La grande jeunesse de Joachim, son port gracieux, un esprit vif, une conversation agréable, produisent à peu près les mêmes effets dans l’âme de la jeune veuve, et moins elle reconnut dans son hôte d’expérience du monde, moins aussi eut-elle de peine à se persuader que la conquête en serait facile. Elle prit, en effet, si bien ses mesures qu’il ne paraissait pas que le jeune homme put éviter le piège qu’on lui tendait ; mais certaines expressions qui étaient échappées à la dame durant le souper, avec ce qu’elle lui dit en le conduisant à la chambre qui lui avait été préparée, trahirent son secret, et ne laissèrent plus aucun doute de ses intentions criminelles.

Le jeune homme, effrayé du danger où il se trouvait, n’eut recours qu’à Dieu. Il s’enferma le mieux qu’il put dans sa chambre, y passa la nuit en prières. Tout son soin fut de demander à Dieu qu’il lui fit la grâce d’éviter le péril dont il était menacé. Il n’en reçut point d’autre réponse que de fuir : la fuite étant l’unique remède à ces sortes de maux. Semblable à ces peuples qui ayant formé le dessein de vaincre les Amazones, de les subjuguer à leur empire, eurent soin en combattant de détourner toujours les yeux de dessus elles, et de ne tirer leurs flèches, contre leurs ennemies, qu’en tournant le dos, pour n’être pas amollis par la vue de ces nobles guerrières qui joignaient, dit-on, à toute la valeur militaire, une beauté peu commune. Ainsi Joachim docile aux inspirations du ciel, n’eut pas plutôt apperçu le jour qui commençait à paraître, que sans dire un mot à personne, il prit la fuite, quoique la dame lui eût fait promettre dès le soir, qu’il passerait quelques jours chez elle pour se délasser des fatigues du voyage.

## § 26. Il gémit sur l’abondance des biens terrestres de sa patrie.

Étant abordé en Sicile, il jeta les yeux sur ces campagnes fertiles si abondantes en toute sorte de fruits, qu’on dirait que toute la graisse de la terre y est descendue ; il en gémit, sachant que cette fécondité est cause de la vie molle des habitants de cette île, et entraîne après soi les vices les plus grossiers. Pour entretenir dans son cœur ce sentiment de compassion, il entra dans un antre proche du mont-Etna, peu éloigné d’un monastère de Grecs[[7]](#footnote-8), dont on croit qu’Henri, comte de Policastre ; est fondateur en 1136. Joachim passa dans cette grotte trois jours et trois nuits en prières pour demander à Dieu la conversion de ses compatriotes, et la grâce de lui inspirer ce qu’il devait faire lui-même pour contribuer à leur salut. Occupé de ces saintes pensées, l’exemple de St. Martin lui vint dans l’esprit. On sait que cet aimable solitaire, après, une longue retraite, fut inspiré de Dieu de faire un tour en son pays pour essayer de lui communiquer quelque chose de cet esprit céleste dont il était rempli. Joachim dans les mêmes vues résolut d’aller dans la Calabre. Il passa dans la vallée de Gratti, arrosée par la rivière du Bisanto si renommée dans l’histoire par le tombeau du fameux Alaric[[8]](#footnote-9) qui y est : mais il dédaigna d’entrer dans Cozense qu’il regardait comme une ville reprouvée de Dieu, à cause de la vie voluptueuse qu’on y menait ; une aventure singulière l’obligea néanmoins malgré lui d’y paraître.

Son compagnon de voyage qui marchait quelques pas derrière lui, ayant apperçu dans un jardin qui se trouvait sur la route, de beaux fruits qui lui donnèrent dans la vue, il s’y glissa adroitement, et se mit à en cueillir. Il fut pris sur le fait, on le mene en prison comme un voleur. Le bruit et les clameurs de ceux qui l’y conduisent, obligent Joachim détourner la tête pourvoir ce que c’était ; il aperçoit André qu’on traduisait en justice, et en apprend le sujet, avec une honte et une confusion à laquelle il ne s’attendait pas. Alors il se trouva fort embarrassé. La charité néanmoins l’emporta sur toutes les raisons qu’il avait de ne point entrer dans la ville. Il résolut de travailler promptement à la délivrance de cet infortuné, et de l’aller demander au juge du lieu. Dieu le lui rendit favorable ; il réussit, et obtint tout ce qu’il souhaitait ; mais cette démarche, toute charitable qu’elle était, fut ce qui le trahit.

## § 27. Il est reconnu malgré lui par un habitant de Celique, qui informe sa famille de son retour.

En sortant de la maison de ce magistrat, un habitant de Cylique qui y entrait, crut le reconnaître, et s’approchant de lui, n’êtes-vous pas, lui dit-il, le fils du seigneur Maur ? Joachim se trouble à ces paroles, il hésite, le rouge lui monte au visage, il est quelque temps sans répondre. Cependant comme il était d’une candeur et d’une simplicité admirable, il ne put cacher par un mensonge ou par quelque équivoque la vérité du fait : Il lui avoua ce qui en était ; mais en même temps il le supplia de ne le point déceler. Je serais cruel et le plus inhumain de tous les mortels, lui répondit cet homme, si je ne découvrais à votre famille que vous vivez encore, vous dont elle pleure la perte depuis si longtemps comme d’un homme mort.

Après quelques disputes sur ce sujet, enfin ils convinrent que ce bourgeois de Cylique[[9]](#footnote-10) lui amènerait seulement son père dans une maison encartée qu’il lui marqua, et que nul autre de sa famille ne serait informé de son retour dans le pays. Qui pourrait dire quels furent les transports de ce père affligé, lorsqu’il apperçut son fils devant ses yeux ! La joie et la douleur, passions si différentes et si opposées, agitaient également son cœur. Il voyait ce cher fils dont la perte apparente lui avait coûté tant de larmes ; pouvait-il n’en pas ressentir de la joie ? Mais il le voyait revêtu d’un habit de pénitence, le visage pale et défait, des yeux languissants, tout le corps abattu sous les rigueurs d’une vie dure et laborieuse ; il voyait toutes ses espérances pour le siècle confondues, et une mort, pour ainsi dire, réelle et véritable sous les ombres d’une vie apparente ; qu’elle douleur !

## § 28. Entretien qu’il eut avec son père, qui lui permet enfin d’embraser le genre de vie qu’il voudrait.

Il fut longtemps entre ses bras, le visage collé contre le sien qu’il arrosait de ses larmes : Enfin, d’une voix tremblante, il prononça ce peu de paroles que les sanglots lui permirent à peine d’articuler. « Malheureux que je suis ! pourquoi le ciel m’a-t-il réservé jusqu’-à cette heure ? Quoi, mon cher fils, avez-vous bien pu vous résoudre à me causer une si grande affliction ? Est-ce donc là où se réduit tout ce que j’attendais de vous ! Nous espérions que par les belles qualités que le ciel vous avait départi si libéralement, vous relèveriez la gloire de notre famille, et en seriez-vous même le plus bel ornement ; mais hélas ! je ne vais plus en vous qu’un homme vagabond, errant, pour ainsi dire, par toute, la terre, sans amitié et sans tendresse pour ceux qui vous ont donné la vie. »

Il en allait dire davantage, lorsque le pieux solitaire l’interrompit par ces paroles : « Pouvez-vous, trouver mauvais, mon père, que j’aye quitté le service d’un roi de la terre, pour aller combattre sous les étendards du rois du ciel ? Ne savez-vous pas, qu’il y a des couronnes immortelles promises à ceux qui n’auront témoigné que du mépris, pour les délices de la cour des princes de ce monde ? Et avez-vous oublié que Jésus-Christ nous a dit que celui qui ne hait pas son père, sa mère, et soi-même, ne peut être son disciple ? » Il lui parla ensuite avec tant de force et tant d’onction, qu’il arrêta non seulement le cours de ses larmes, mais qu’il en obtint la permission d’embrasser le genre de vie que Dieu lui inspirerait.

## § 29. Il se retire à l’abbaye de Sambucine.

Après une séparation si touchante, Joachim se retira dans l’abbaye de Sambucine de l’ordre de Cîteaux. Cet ordre était alors dans sa plus grande ferveur. St. Bernard, qui venait de mourir[[10]](#footnote-11), lui avait acquis une réputation de sainteté par toute la terre, dont on n’avait jamais vu d’exemple : Aussi peut-on dire avec vérité, qu’autant de religieux de cette congrégation naissante, étaient presque autant de saints. Les miracles, la doctrine, la profonde sagesse, le zèle, la ferveur, la pénitence de ces admirables solitaires, avaient répandu dans le monde une odeur de sainteté qui embaumait toute l’Église. Le saint abbé de Clairvaux qui avait fait plusieurs voyages en Italie pour les affaires du St. Siège, avec ces heureux succès que tout le monde sait, y avait aussi fondé plusieurs monastères de son ordre. C’étaient des suites nécessaires de sa haute réputation ; on court après les saints d’une si haute volée y chacun s’empresse à qui aura l’honneur d’être de leurs disciples, cette pieuse émulation dure encore après leur décès, tant que la piété de leurs enfants persévère.

C’est dans cette vue que le comte Geoffroi et sa mère Berthe, avaient fondé au commencement de cette année 1156, une abbaye de son ordre, appelée Sambucine, à cinq ou six lieues de Cozense dans le diocèse de Bisiniano, afin d’avoir dans leurs terres des disciples de ce grand homme. On les tira de l’abbaye de Case-Mar[[11]](#footnote-12), et l’on donna pour abbé à cette nouvelle colonie un nommé Siméon, sous le gouvernement duquel elle fit de grands progrès, tant dans le spirituel que dans le temporel. Tout y était donc alors dans la ferveur : C’est le partage ordinaire des nouveaux établissements, et c’est peut-être par ce motif que Joachim demanda d’y être admis. Il fallait à un homme de cette trempe, un genre de vie extraordinaire, et qui eut quelque rapport à la ferveur dont il était animé; il le trouvait dans l’ordre de Cîteaux.

On ne sait à quelles conditions l’abbé de Sambucine le reçut ; mais il est certain qu’il ne s’y engagea jamais par la profession solennelle, et que cet abbé, soit pour l’éprouver, soit dans le dessein de le retenir toujours dans la condition de laïc, le fit aussitôt portier du monastère, emploi où durant l’année qu’il y resta, il donna toute l’édification qu’on avait sujet d’attendre de la ferveur, qui dès-lors était extraordinaire, et c’est peut-être ce qui adonné lieu à quelques auteurs de l’appeler religieux de Sambucine.

## § 30. Dieu lui promet l’intelligence des saintes écritures.

On dit que[[12]](#footnote-13), se promenant un jour dans le jardin, tout occupé des grandeurs de Dieu, et de l’excellence des ouvrages du créateur, il vit dans une espèce d’extase, un homme d’une beauté ravissante, qui lui présentant un vase plein de vin, lui dit : Joachim, buvez de cette liqueur, car elle est toute divine. Il le prit en but autant qu’il crut en avoir besoin, puis il rendit le vase à celui qui le lui avait présenté ; mais celui-ci le reprenant avec un air d’indignation, et un visage courroucé, si vous eussiez tout bu, lui dit-il, il n’y a point de science dans le monde dont vous n’eussiez été parfaitement instruit : maintenant vous n’aurez que l’intelligence des écritures,

C’est ainsi que le prophète Élisée (IV Reg. XIII), étant au lit de la mort, ordonna à Joas, roi d’Israël, de frapper la terre de son javelot, et ce prince l’ayant fait par trois fois, l’homme de Dieu se mit en colère contre lui, et lui dit avec indignation, si vous eussiez frappé cinq ou six fois la terre, vous auriez renversé entièrement le royaume de Syrie : maintenant vous ne remporterez que trois victoires contre ces peuples. L’évènement fit connaître la vérité de la prophétie.

Joachim avait déjà eu une vision à peu près semblable à celle-ci sur le mont Thabor, et depuis ce moment, il acquit une intelligence si profonde des saintes écritures, que ceux qui avaient employé toute leur vie pour en découvrir les trésors cachés, n’en avaient pas une connaissance plus parfaite.

## § 31. Il prêche la pénitence publiquement.

Au sortir de ce cellier mystérieux, il se trouva animé d’une telle ferveur, qu’on aurait pu porter de lui le même jugement que les Juifs firent des apôtres qui venaient de recevoir le saint-esprit. (Act. II, 13.) Ne pouvant plus contenir ce feu sacré au-dedans de lui-même, il ne pensa, comme eux, qu’à le répandre au dehors. Les peuples de Rhenda[[13]](#footnote-14) furent des premiers à en recevoir les impressions. Il y prêcha la pénitence avec tant de zèle, que les pécheurs les plus endurcis, furent persuadés de changer de vie. C’était un second Jonas dans Ninive, et si l’on ne vit pas toute la ville se revêtir d’un sac, et se couvrir de cendres, on y vit, ce qui est beaucoup moins équivoque, des conversions admirables, les vertus chrétiennes prendre la place du vice, les femmes débauchées embrasser la chasteté, l’usurier donner son bien aux pauvres, les ennemis les plus opiniâtres ce réconcilier, et le chameau passer par le trou d’une aiguille.

## § 32. Un scrupule l’arrête au milieu de ses prédications.

Le cours de tant de victoires remportées sur le monde et sur le démon, ne fut interrompu que par un reproche qu’il crut avoir lieu de se faire. Convient-il à un pécheur, et à un laïc tel que je suis, se dit-il à lui-même, d’annoncer la parole de Dieu, et de le faire sans mission ? Puis-je ignorer la défense que Dieu en fait par son prophète[[14]](#footnote-15) ? Et l’apôtre ne dit-il pas qu’on ne peut prêcher sans être envoyé ? (Rom. X) Agité de ses pensées, et dans la crainte que ce ne fut ici une tentation de l’ennemi, il eut recours à la prière, et il en sortit plus persuadé que jamais qu’il faut observer les règles de l’Église, quelque assuré que l’on croie être d’une mission extraordinaire de la part de Dieu. Il forma donc le dessein de s’aller présenter à l’évêque de Catanzaro[[15]](#footnote-16), de lui découvrir tous les mouvements de son cœur, et d’attendre de lui la résolution de ses doutes, pour agir ensuite conformément à ses ordres.

## § 33. L’abbé de Curace l’engage à se fixer dans son abbaye.

Sur sa route il lui fallut passer par Curace, autre abbaye de l’ordre de Cîteaux dans le diocèse de Marherano. Les commencements de ce monastère, qui n’avait guères que dix ans de fondation, étaient encore faibles, mais la charité y était grande. Joachim y fut reçu avec cet esprit de christianisme qui régnait si fort dans les premiers siècles de l’Église : Douceur, affabilité, prévenances, tous les soins qui peuvent rendre l’hospitalité agréable, et en diminuer la honte, furent mis en usage, mais comme il n’est pas possible de cacher entièrement la lumière d’un flambeau ardent, ni de soustraire aux yeux des passants la vue d’une ville bâtie sur une montagne, le mérite de Joachim fut bientôt découvert. Ses discours pleins de piété et d’onction, cette facilité qu’il avait à manier les saintes écritures, les justes applications qu’il en faisait à tout propos, firent bientôt juger au religieux chargé du soin de recevoir les hôtes, que ce n’était pas ici un homme du commun, et qu’il y avait sous un habit assez vil en apparence, quelque trésor caché qu’on pouvait bien comparer à la perle évangélique. Il en avertit l’abbé[[16]](#footnote-17), qui après quelques conversations, en porta aussi le même jugement; et dans le désir d’attirer à son monastère un si rare sujet, il lui proposa de s’y fixer et d’en embrasser l’institut.

Les raisins pour appuyer sa proposition ne lui manquèrent pas. Une vie errante telle que la menait le jeune homme, est environnée d’écueils ; à force de fréquenter le monde, on en prend les manières et les usages ; la prédication et les fonctions apostoliques, qui d’ailleurs ne conviennent qu’à une personne consacrée au saint ministère, ne laissent pas que d’avoir aussi leurs dangers. La solitude et la retraite du cloître, semblent être un port assuré contre tous les naufragés dont l’homme, depuis son péché, est menacé sur la mer orageuse de ce monde. Peut être, ajouta-t-il, vous me direz qu’en ce cas Sambucine, où vous êtes déjà depuis un an, vous pourra servir de retraite ; maïs cette maison est un établissement encore nouveau, et si peu assuré, qu’on ne peut y faire fonds. D’ailleurs qui ne sait que ces sortes de monastères, qui ne peuvent pas encore supporter un nombre suffisant de religieux pour y pratiquer la règle dans toute son étendue, sont un faible secours pour ceux, qui, comme vous, aspirent à une vie parfaite.

Joachim écoutait attentivement cette morale. Il la goutait sans se rendre. Certains attraits qu’il sentait pour la conversion des âmes, et que le sang de Jésus-Christ, dont il avait vu les traces à Jérusalem dans tous les lieux saints, avait gravé profondément dans son cœur le retenaient encore ; il se contenta donc d’applaudir aux raisons de l’abbé, et différa quelques jours à se déterminer. La prudence avait part à cette conduite. En peut-on trop avoir quand il s’agit de faire choix d’un état où l’on doit passer le reste de ses jours, et d’où dépend souvent nôtre bonheur, ou notre malheur éternel ? Enfin la grâce vint au secours ; les raisons de l’abbé lui semblèrent encore plus fortes qu’elles ne lui avaient paru les jours précédents ; il dit un éternel adieu au monde, et ne pensa plus qu’à le fuir dans cette affreuse solitude de Curace.

## § 34. Il y fait profession. Sa ferveur.

Qui pourrait exprimer quelle fut alors la ferveur de ce néophyte ? Il parcourut la carrière du noviciat à grands pas ; chaque démarche était autant de course dont les autres admiraient la rapidité, tout pliait sous l’ardeur qui paraissait dans ses actions et dans sa conduite ; on n’y voyait plus rien de l’homme, en eut dit qu’il était parfait dans un état où les autres commencent à peine d’atteindre le premier degré de la perfection.

Par-là on peut juger avec quel zèle il prononça les vœux qui devaient former les liens de son engagement. Il y en a trois dans l’ordre de Cîteaux conformément à la règle de St. Benoît, dont il fit profession : Conversion des mœurs, habilité dans le monastère, obéissance à la règle : Jamais personne ne les accomplit plus exactement ; il avait alors environ vingt-sept ans.

Sa course, après son engagement, fut celle d’un géant que personne ne peut atteindre. Sa ferveur dans tous les exercices du cloître causait de l’admiration. On ne pouvait comprendre comment il se trouvait en état de satisfaire à tant de différents devoirs, et d’en ajouter encore tant d’autres qu’il s’était fait, mais qui n’étaient que de surérogation. Infatigable dans les travaux, assidu dans la prière, exact à toutes les veilles, immobile dans l’Église, ardent à la psalmodie, faisant de son corps tout ce qu’il voulait sans que la promptitude de l’esprit se ressentit de la faiblesse de la chair. Il poussait les jeûnes et l’austérité dans la nourriture, plus loin encore que la règle ne la porte. Son recueillement était si grand, qu’on eut dit que sa conversation était toujours dans les cieux ; il méditait sans cesse les divines écritures, et il s’en était fait une si grande habitude, qu’on croyait qu’il savait par cœur l’un et l’autre testament. Mais cette vertu toute austère qu’elle était, ne paraissait point sauvage ; une sainte joie était répandue sur l’on visage, et imprimait à tous ceux qui le regardaient, cet amour respectueux qu’on ne peut refuser à la solide vertu.

Plusieurs années se passèrent ainsi dans une vie toute angélique, on voyait bien que ce jeune religieux serait un jour un grand homme, et un des ornements de son ordre, mais on ne s’appercevait pas encore qu’il ferait tant parler de lui dans la suite. Tout était doux et humain dans les manières ; il fuyait la singularité, et cachait ses austérités sous des apparences communes qui ne donnaient aucun lieu ni au murmure ni à la jalousie.

## § 35. Il est fait prieur du monastère. Ensuite abbé.

Alors la charge de prieur du monastère vint à vaquer. L’idée que Joachim avait donné de sa vertu depuis qu’il vivait à Curace, avait fait une si douce impression dans l’esprit des frères, que de toute cette nombreuse communauté il ne se forma qu’une seule voix qui demandait le saint homme dans ce poste. La brigue n’eut donc aucune part à cette érection, parce que personne n’osa jamais se mettre en parallèle avec tant de mérite. Mais ce qui est de plus admirable, c’est que quelque temps après l’abbé tant décédé, une même unanimité porta Joachim sur le siège abbatial qui avait été rempli si dignement par le défunt.

Loin que sa première élévation eut changé quelque chose dans sa conduite ou dans ses mœurs, ce qui n’arrive que trop souvent dans les autres ; loin que la supériorité, qui engage dans la correction des inférieurs, eut aliéné les esprits, ni que l’austérité de ses maximes, qui semblait extrême en tout ce qui le regardait, en eut découragé aucun, on ne vit jamais tant de concorde. Les forts et les faibles, les savants comme les ignorants, les peuples des environs où sa sainteté avait déjà pénétré, comme les religieux du monastère, tous le demandèrent également pour abbé.

Il n’en fut pas de même de la part de Joachim, sa résistance ne put être vaincue. Si l’on n’a voit vu qu’une humble docilité en sa personne, lorsqu’il s’agissait d’être prieur, on ne trouva qu’une résistance insurmontable pour accepter la charge d’abbé. Dans la première il n’envisageait que le travail, et un exercice continuel de charité envers ses frères, qui ne lui ravissait point le bien de l’obéissance, et n’effarouchait point sa modestie ; dans la seconde une sainte frayeur le saisissait. L’indépendance, la charge des âmes, des devoirs presque infinis à remplir, le soin du temporel, une haute élévation, mais environnée de précipices ; l’aveugle ambition ne les connaît point, la foi les découvre : Qui peut ne pas trembler lorsqu’on en a autant que ce saint homme qui vivait de la foi ?

## § 36. Il prend la fuite.

Dans cette détresse où se trouvait son âme, il ne connut point d’autre moyen d’éviter le péril qui le menaçait, que la fuite. C’est ainsi que Jésus Christ se retira dans le désert, lorsqu’il vit les peuples résolus de le faire roi (Joan. VI), et c’est ainsi qu’à son exemple les Ambroise, les Grégoire, et tous les héros du christianisme, ont pris la suite lorsqu’on a voulu les élever à la prélature. Joachim, instruit dans cette divine école, n’eut pas plutôt su le résultat de l’assemblée, qu’il prit son temps adroitement, et sans qu’aucun des frères s’en apperçut, il sortit de Curace, et se retira en l’abbaye de la sainte Trinité, située aux portes d’Acry[[17]](#footnote-18). Mais la vertu, lorsqu’elle est humble, est toujours timide. Il ne se crut pas encore en sureté dans cette retraite ; la proximité de la ville lui fit soupçonner quelque trahison, il passa secrètement à Sambucine.

Les moines de cette abbaye furent étrangement surpris lorsqu’ils apprirent le sujet de son arrivée. Ils ne voulaient point le recevoir, sachant le tort qu’ils allaient faire à leurs confrères de Curace, s’ils contribuaient à cette évasion ; à peine lui accordèrent-ils le couvert pour une nuit ; mais le lendemain il fut si bien les persuader des raisons qu’il avait d’en, agir ainsi, que ne pouvant trop admirer la vertu de ce grand homme, et combien il était éloigné de toute ambition, ils résolurent de laisser agir la providence, et de ne le point déceler, persuadés que si cette élection était l’ouvrage de Dieu, il y mettrait lui-même la dernière main indépendamment des hommes, et rendrait cette suite inutile.

Cependant on était dans de terribles inquiétudes à Curace. On le fit chercher par tout, mais en vain. Déjà on soupçonnait qu’il avait repris le chemin de Jérusalem pour vivre caché dans les déserts de Syrie. Mais lorsqu’on eut enfin découvert qu’il était à Sambucine, on ne désespéra plus de vaincre sa résistance. Les religieux de Curace commencèrent à lui faite savoir qu’ils ne procéderaient jamais à une autre élection tant qu’il vivrait ; que c’était à lui à voir s’il voulait laisser leur maison sans supérieur, c’est-à-dire, destituée de tous les moyens nécessaires pour y conserver la discipline, et prendre sur son compte la ruine de cette abbaye, tant au spirituel qu’au temporel. Cette première tentative n’ayant pas réussi, parce que Joachim avait fermé les oreilles à ces sirènes, c’est ainsi qu’il appelait toutes les raisons dont on se servait pour lui persuader d’accepter la charge d’abbé, ils résolurent d’aller eux-mêmes sur les lieux, se flattant que leur présence serait plus efficace qu’une simple lettre, à laquelle il n’avait pas même fait de réponse

## § 37. Vains efforts que les religieux, la noblesse et les magistrats sont pour l’engager d’accepter. Il est contraint par l’autorité de l’archevêque de Cozense.

L’abbé de Sambucine[[18]](#footnote-19), son prieur[[19]](#footnote-20), les principaux religieux de cette abbaye, se joignirent à eux pour tâcher de dompter l’inflexibilité de Joachim. Raisons, prières, larmes, menaces des jugements de Dieu, tout fut employé, mais sans aucun fruit. La noblesse des environs de Curace, qui s’intéressait beaucoup à la gloire de cette abbaye fit les derniers efforts pour lui persuader de ne pas résister plus longtemps. On parlait déjà de l’enlever de force, et de le contraindre d’accepter une charge qui lui était déférée par un consentement si unanime. Les magistrats[[20]](#footnote-21) vinrent en corps lui représenter les vœux de toute la ville et des peuples circonvoisins. Mais la plus forte batterie qu’on employa fut la présence et l’autorité de l’archevêque de Cozense[[21]](#footnote-22). Ce prélat, qui alors avait une juridiction sur tous les monastères de sa province, étant informé de l’affaire, crut qu’il était inutile d’user de raisons contre un homme qui avait tant de talents pour faire valoir les siennes, il le servit de son pouvoir, et commanda à Joachim, en vertu de la sainte obéissance qu’il lui devait, et de la part de Dieu, de se soumettre à ce qu’on exigeait de lui, le menaçant même de l’excommunication s’il refusait d’obéir.

Ce coup d’autorité que le saint homme n’a voit pas prévu, l’abattit entièrement. Les armes lui tombèrent des mains ; et sachant, comme le dit le saint-esprit, que la désobéissance aux ordres de Dieu, qu’il envisageait en la personne de son supérieur archevêque, était un crime qui allait de pair avec l’idolâtrie, il se soumit n’ayant plus recours qu’à ses larmes. Aussitôt il fut reconduit comme en triomphe à son monastère de Curace, ou le même archevêque quelque temps après le bénit solennellement : et il commença dès-lors à prendre le gouvernement de cette abbaye, dont il fut le troisième abbé en 1176, âgé alors d’environ 46 ans.

Au reste cette affaire fit beaucoup de bruit dans le monde. On n’y était pas accoutumé à voir des gens refuser les prélatures, avec tant d’opiniâtreté. L’ambition surtout en Italie, avait fort peu de bornes. Cependant comme cet exemple pouvait avoir des suites, par rapport au bien des monastères, Clément III, qui en fut informé quelques années après, jugea à propos de remédier aux inconvéniens qui pouvaient arriver par ces sortes de résistances, assez fréquentes alors dans l’ordre de Cîteaux. De-là cette bulle qu’il donna à Pérouse, au mois de Juin de l’an 1188, adressée à tout l’ordre, par laquelle il ordonne que tout religieux élu canoniquement pour quelque charge que ce soit, si d’ailleurs il en est digne, soit tenu de s’y soumettre et de l’accepter, sous de très grièves peines qu’il laisse au jugement des supérieurs : Bulle aujourd’hui assez inutile, tant il est vrai que les temps apportent de grands changements, dans ses mœurs.

## § 38. Commencements de son gouvernement. Sa manière de prêcher dans le chapitre.

Les premiers soins du nouvel abbé fut d’établir dans son monastère une discipline si exacte, et de faire observer la règle, et les constitutions avec tant de fidélité, qu’il devint en peu de temps le modèle de toutes les abbayes de l’ordre en Italie : lui-même en donnait l’exemple, et tel qu’il avait été simple religieux, tel on le vit à la tête de la communauté, toujours rigide observateur des lois, et ennemi des indulgences que l’amour propre s’efforce sans cesse d’y introduire.

Ce n’était pas néanmoins une piété purement extérieure, qui s’attachât seulement à la lettre. Il savait qu’elle tue lorsqu’elle n’est pas vivifiée par l’esprit (cf. II Cor. III) ; ainsi il s’appliquait à faire goûter les lois à ses religieux, à leur en découvrir le véritable sens et l’esprit, à leur en montrer l’importance, et les suites dangereuses de l’infraction : persuadé que ce qui se fait par inclination et par amour, est de plus longue durée ; en vain la justice des hommes arme-t-elle les lois de peines et de châtiments, elle peut bien par là intimider les méchants, leur inspirer de la terreur : mais si elle arrête le bras, change-t-elle le cœur ?

La plupart de ses instructions roulaient sur ces grands principes. Dieu est esprit, leur disait-il souvent, et il veut être adoré en esprit et en vérité. Ôter ce culte intérieur qui coule surtout de la charité, il n’y a plus que l’écorce et l’apparence de la religion. C’est ainsi qu’il s’efforçait de donner à Dieu en la personne de ses religieux de véritables adorateurs.

Quelquefois il s’élevait comme un aigle, et donnant l’essor à son esprit, il se laissait emporter à l’ardeur dont son cœur était embrasé. Alors on le voyait entrer dans ces nuées mystérieuses de nos plus hauts points de la religion. Là il développait les énigmes sacrés de la prédestination et de la grâce ; ici il découvrait les rayons de la gloire qui environne les saints dans le ciel ; d’autres fois montant encore plus haut, il pénétrait comme le disciple bien-aimé jusque dans le sein du père, pour y révéler les merveilles de son innascibilité, de la génération éternelle de son fils, et de la production de son saint-esprit : mais il avait soin de tempérer son vol selon la portée de ses auditeurs, et descendait aussitôt à des morales de pratique qui échauffaient le cœur, autant que ses spéculations avaient éclairé l’esprit.

Cependant il faut l’avouer, jamais il ne réussissait mieux, et ne se rendait jamais plus admirable, que lorsqu’il portait le flambeau dans ces obscurités impénétrables de l’Apocalypse et des prophètes de l’ancien testament. Alors on aurait cru que le voile était tiré, que le temps de la révélation était venu, et que c’était à d’autres qu’à nous autres mortels, à qui il avait été dit : Nous ne voyons à présent qu’en en énigme, et comme à travers un miroir. (I Cor. XIII)

Il commençait toujours ses discours d’un ton assez bas : peu à peu il élevait sa voix, et continuait ensuite avec une force et une vivacité surprenante. L’impression qu’il faisait sur ses auditeurs, était telle, qu’on ne trouvait jamais ses sermons trop longs, où s’ils étaient longs, on ne pouvait s’y ennuyer ; et la fin venait toujours trop tôt au gré de ceux qui avaient le bonheur de l’entendre. C’est le témoignage qu’en rend un illustre archevêque[[22]](#footnote-23), qui dans sa jeunesse avait été son disciple, il ne rapporte que ce qu’il a vu de ses yeux, et entendu de ses oreilles. Un témoignage si caractérisé ne peut être suspect.

## § 39. Ses vertus dans cette charge. Sa pureté de corps et d’esprit. Son humilité. Son austérité et sa pénitence. Sa charité infinie envers les pauvres. Sa dévotion et sa piété envers Dieu.

À l’instruction, il joignait l’exemple de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Son amour pour la chasteté était extrême. Il poussait le scrupule sur cet article aussi loin qu’il puisse aller : aussi aimait-il particulièrement ceux qu’il savait exceller dans cette vertu. Il les retenait ordinairement auprès de sa personne, ou les avançait dans les charges, ou les mettait dans les emplois préférablement aux autres. Toute faute en ce genre était punie de lui avec la dernière rigueur : c’est ce qui lui faisait dire qu’il n’y avait rien de petit dans cette matière : maxime que nos casuistes ont toujours défendue.

Cette pureté était cause qu’il portait une dévotion singulière à saint Jean l’évangéliste, que l’histoire sacrée nous apprend avoir été pour ce sujet plus aimé de Jésus-Christ que tous les autres apôtres : et lorsqu’il se vit dans la suite fondateur d’ordre, il lui dédia sa première Église et son premier monastère, qui porta toujours le nom de saint Jean de Flore[[23]](#footnote-24).

L’humilité est la gardienne de la chasteté, et sa plus fidèle compagne ; elle fut aussi une des vertus favorites de l’abbé Joachim. Lorsque Dieu dans la suite lui eut accordé le don des miracles, jamais saint n’a plus travaillé à en éviter la gloire devant les hommes. Non seulement il l’a rapportait toute à Dieu, mais il était persuadé intérieurement qu’il n’y avait aucune part. Tantôt il les attribuait à la foi de ceux en faveur de qui ils étaient faits, tantôt aux prières de ses frères, tantôt à la force des exorcismes, ou à la vertu des cérémonies de l’Église ou du signe de la croix. Tout autre que lui, si on l’en eut crû, aurait opéré la même guérison.

Il en était de même à l’égard de ses prophéties. Il en avait le don, nous le ferons voir dans la suite par des preuves qui ne souffrent point de réplique. Cependant il était si éloigné de le croire, que lorsque les choses étaient arrivées telles qu’il les avait prédites, il ne pouvait se le persuader : et dans les plus grandes évidences, il avait recours à l’intelligence des saintes écritures, qu’il avouait simplement avoir reçue de Dieu ; tout indigne qu’il en était. Mais pour le don de prophétie, on n’a jamais pu le lui faire avouer, bien loin de s’en venter, comme quelques écrivains jaloux de sa gloire ont osé l’avancer.

Ses actions et toute sa conduite étaient une vive expression des humbles sentiments de son cœur. On le voyait, quoiqu’abbé, balayer l’infirmerie, faire les lits des malades, leur rendre les services les plus vils et les plus dégoûtants. Dans les travaux journaliers il était toujours à la tête de ses frères, il s’en acquittait avec un zèle édifiant, et ce qu’il y avait de plus rude ou de plus humiliant dans ces travaux, était ordinairement son partage. On ne le distinguait dans la communauté que par ses habits, toujours plus pauvres et plus usés que ceux de ses religieux, sans aucune attention sur lui-même, ni sur la manière dont il était vêtu. Cette parole de S. Hilarion était souvent dans sa bouche : Il ne faut pas dans un cilice chercher tant de propreté. Dans ses voyages il descendait quelquefois de cheval, et y faisait monter son valet pour le délasser, tandis que lui-même continuait sa route à pied derrière lui. Ils sont hommes comme nous, disait-il, et ils n’ont pas un corps de fer.

Cependant il traitait lui-même le sien comme s’il eut été effectivement de fer. Pénétré de ces paroles du grand apôtre : châtie mon corps, et je le réduits en servitude, pour n’être pas moi-même m réprouvé ; il n’y a point de rigueur qu’il n’exerçât contre lui-même. Il souffrait avec une patience admirable le froid et le chaud, la faim et la soif, la pluie et la grêle, et toutes les intempéries de l’air et des saisons ; jamais il ne s’en plaignait. Les carêmes il les passait ordinairement au pain et à l’eau, à l’exception des fêtes et des dimanches. Dès le samedi avant la passion, il redoublait son jeûne et sa pénitence : depuis le mercredi saint, jusqu’au jour de Pâques, il ne prenait aucune nourriture.

Plus il faisait d’abstinence, plus il paraissait avoir de forces et de gaieté. On l’a souvent entendu dire qu’il aurait souhaité que le carême durât toute l’année, et qu’il ne se trouvait jamais ni plus léger ni plus dispos que durant ce temps-là.

S’il arrivait que le religieux qui était chargé de distribuer le vin au réfectoire, oubliât d’en mettre à sa place, ce qui arrivait assez souvent, il n’en demandait point, et se contenait ce jour-là de boire de l’eau. Il ne se mettait en peine ni de la quantité, ni de la qualité de la nourriture : et qui lui aurait demandé au sortir de table ce qu’on lui avait servi, il n’aurait pu le dire.

Cet homme si dur à son corps, était d’une charité immense pour les autres, et d’une tendre compassion envers les pauvres. On l’a vu dans de rudes revers, leur donner jusqu’à ses propres habits, après avoir épuisé toutes ses autres ressources. Ce fut dans un de ces hivers, qu’allant de son abbaye à Cozense, il se vit accablé de pauvres sur sa route : bientôt il eut consumé tout ce qu’il avait d’argent sur lui, sans penser à son retour ; et ne se voyant plus rien, il n’hésita pas de donner son manteau, puis sa robe, de sorte qu’on le vit entrer dans la ville, couvert seulement d’une petite tunique et d’un scapulaire. Et comme on lui représentait qu’il allait s’exposer à la risée du monde, n’étant pas dans un état assez décent, mon maître, dit-il, m’a appris qu’il ne fallait pas rougir de l’évangile.

Tous les pauvres étaient bien reçus à sa table, il les y voyait même plus volontiers que les grands du monde, quoiqu’il ne refusât ni les uns ni les autres. Mais dans ceux-là, disait-il, j’y trouve une plus vive image de Jésus-Christ, je le vais souffrant dans ses membres, je l’entends qui me dit : ce que vous faites au moindre des miens, vous le faites à moi-même. C’est ce que la vivacité de sa foi lui faisait appercevoir.

Dans une famine affreuse qui de son temps désola les deux Siciles, et durant laquelle une infinité de pauvres périt, faute de pain. Il fit des prodiges inouïs pour les soulager, et pour leur sauver la vie. Après leur avoir donné libéralement tous ce qu’il avait, il engagea son abbaye par tant de sommes considérables qu’il empruntait de toutes parts, qu’on crut qu’elle ne s’en relèverait jamais. S’ils arrivaient malades à son monastère, il les y recevait avec bonté, leur faisait donner tout ce qui était nécessaire pour les guérir, les servait lui-même, pansait leurs plaies, et ne les renvoyait qu’après avoir recouvré la santé, n’oubliant pas d’y ajouter de quoi faire leur voyage.

Sa piété envers Dieu, était des plus tendres et des plus affectueuses. Lorsqu’il se préparait pour célébrer les saints mystères, on le voyait souvent fondre en larmes : mais à l’autel, c’était plutôt un séraphin, qu’un homme mortel. Sa face devenait enflammée, et comme lumineuse, ses yeux vers le ciel, dans un recueillement admirable, surtout lorsqu’il venait à ces paroles du canon : Hanc ígitur oblatiónem. Peut-être croyait-il, que cette prière de l’Église, jusqu’aux paroles de Jésus-Christ inclusivement, Ceci est mon corps, entrait dans la forme essentielle de la consécration, comme quelques docteurs l’ont cru. C’est pourquoi il les prononçait toutes plus posément et plus distinctement que le reste du canon, afin de renouveler son attention, et celle des assistants, dans l’opération d’une merveille qui surpasse l’intelligence des hommes et des anges.

Durant la semaine sainte, on voyait un cœur dans l’amertume, un homme pénétré de douleur, comme s’il eut effectivement ressenti toutes celles de Jésus-Christ souffrant. Son agonie était peinte sur son visage ; et qui eut voulu représenter au naturel un Ecce Homo, n’avait qu’à peindre ce saint abbé durant ce temps ; c’était une vive expression de cet homme de douleurs si souvent annoncé par les prophètes ; une tendre compassion l’attachait avec lui à la colonne pour y être flagellé, et à la croix pour y être crucifié : et dans un état si triste en apparence, son âme était comblée de tant de suavités, qu’il se plaignait souvent que ces jours durassent si peu.

Aux jours solennels, qui dans l’ordre de Cîteaux sont appelés fêtes de sermon, parce que l’abbé est tenu ces jours-là de faire un sermon à ses religieux dans le chapitre, sur le saint dont on fait la fête, ou sur le mystère qu’on célèbre, sa piété et sa ferveur s’y faisaient encore plus remarquer que dans d’autres temps. Il commençait par un discours familier en apparence, et à la portée de tout le monde ; mais un moment après l’ardeur de son zèle l’emportait, et il disait des choses si sublimes et si relevées, en même temps si vives et si pathétiques, que ses auditeurs n’en sortaient jamais que pénétrés de crainte et de componction, tout disposés à une vie nouvelle, et à une plus haute perfection. Hélas ! disaient-ils en eux-mêmes, qui pourra donc être sauvé ?

Quelques longs que soient les offices de la nuit dans l’ordre de Cîteaux, on ne l’a jamais vu s’y assoupir, lui qui passant tout le jour, et même une partie de la nuit dans des travaux continuels de corps et d’esprit, semblait devoir être accablé par le sommeil, et succomber aux besoins de la nature, qui, pour se soulager cherche alors un peu de repos. Mais sa piété qui lui faisait envisager dans le chant des divins cantiques l’exercice des anges des saints dans le ciel, le rendait supérieur à toutes les nécessités du corps. Il en était de même lorsqu’il prenait sa réfection : il paraissait comme un homme en extase, et qui pense à toute autre chose qu’à ce qu’il a devant les yeux. Il se trouvait en esprit à la table des anges.

Dans les calamités publiques, il était jour et nuit prosterné devant le S. Sacrement, et s’offrait à Dieu en tant que membre de J. C. notre divin chef, comme une victime pour l’expiation des péchés du monde, et pour apaiser la colère divine qui ne se manifestait que trop par ces fléaux extraordinaires, où souvent par un jugement de Dieu, qu’on ne peut comprendre, le juste le trouve également enveloppé avec le pécheur.

S’il se trouvait obligé de sortir de son monastère pendant les octaves de Pâques ou de Pentecôte, ce qu’il évitait autant qu’il lui était possible, il faisait porter avec lui tout ce qui était nécessaire pour célébrer les saints mystères, même au milieu de la campagne, quand il ne pouvait faire autrement. Sa raison était que ce serait une chose honteuse pour des chrétiens, que de se laisser surmonter en piété par les Juifs, qui passaient tous ces saints jours dans des exercices continuels de religion, puisque l’évangile était autant au-dessus de la loi, que la vérité l’est au-dessus de l’ombre et de la figure. Il en agissait à peu près de même, lorsqu’il s’acquittait de l’office divin durant ses voyages. Il le récitait toujours à genoux devant une croix qu’il faisait élever avec deux cierges allumés, observant avec le religieux qui l’accompagnait, presque les mêmes cérémonies qui s’observent dans l’Église. Si ce n’était l’esprit de la règle de S. Benoît[[24]](#footnote-25), comme il le pensait, c’était au moins l’effet d’une tendre piété, et d’une foi très vive.

Voilà un extrait des vertus qui parurent dans ce grand homme aussitôt qu’il fut abbé, elles crûrent avec l’âge et avec les années jusqu’à la fin de sa vie, sans jamais se démentir, malgré les oppositions des hommes, et la contradiction des temps. Nous l’avons tiré de ces anciens auteurs cités dans notre préface et les originaux s’en conservent dans les archives de Flore. Les doctes écrivains de la compagnie de Jésus, qui ont recueilli en tant de volumes les actes des saints, ne les ont pas oubliées. Après l’examen de tels critiques, on peut y ajouter foi.

## § 40. Ses soins du temporel de son abbaye.

Quoique ces fondements de piété et de religion fissent la principale occupation du nouvel abbé, il ne négligeait pas cependant le temporel de son monastère. Il est vrai que sous ses prédécesseurs l’abbaye de Curace était déjà dans quelque considération ; mais sous l’abbé Joachim elle s’acquit une gloire toute nouvelle, et devint aussi opulente qu’elle avait paru pauvre et destituée des commodités de la vie les plus nécessaires. Les peuples des environs charmés d’une si haute sainteté qui répandait de toutes parts une odeur de vie, venaient comme du temps des apôtres apporter leurs biens aux pieds du St. homme, et les princes, dont il était également aimé et admiré, lui accordèrent de beaux privilèges dont son abbaye jouit encore aujourd’hui. C’était à son mérite et à sa vertu que tous ces dons se faisaient ; c’était pour louer et glorifier Dieu en la personne de son serviteur, et avoir quelque part en ses prières dont l’efficace paraissait tous les jours. On voit dans les archives de ce monastère les chartes des donations faites à l’abbé Joachim par Guillaume[[25]](#footnote-26), roi de Sicile en 1178. On en voit d’autres des ducs de la Pouille, et des princes de Capoue, on en voit des évêques de Marturano, et surtout de l’évêque Michel, qui exempte l’abbaye de Curace de toute juridiction épiscopale[[26]](#footnote-27), l’acte est de 1177, il n’y avait guère qu’un an que Joachim était abbé ; dès-lors il porta sa réputation dans toute l’Italie. Bientôt nous la verrons étendue jusqu’aux extrémités du monde.

## § 41. On commence à s’appercevoir que l’abbé Joachim est doué du don de prophétie.

Ce fut vers ce temps-là que les habitants de Syllano[[27]](#footnote-28), effrayés par l’apparition d’un signe céleste qui durant plusieurs mois frappa leurs yeux, eurent recours à l’abbé Joachim pour apprendre de lui ce qu’il leur pronostiquait. La grande idée qu’ils avaient de sa vertu leur donna cette confiance, et ils crurent d’ailleurs qu’étant si voisins de l’abbaye de Curace, à qui ils avaient toujours témoigné beaucoup de bonté et de bienveillance, ils avaient plus de droit que le reste des hommes d’exiger du saint abbé un éclaircissement qui paraissait les toucher de si près[[28]](#footnote-29). Une croix d’une grandeur extraordinaire et d’une couleur lugubre comme d’un feu enfoncé et obscur, avait paru sur le cimetière de l’Église paroissiale pendant une partie de l’été. Soit que ce fut un phénomène naturel produit par diverses exhalaisons qui sortent quelquefois de la terre où il y a des cadavres, soit qu’il y eut quelque chose de surnaturel dans cette vision, elle fut le sujet de plusieurs jugements, et chacun en raisonnait selon ses préjugés. Le peuple, accoutumé à prendre ces apparitions pour des mauvais présages, criait déjà miséricorde, et se croyait proche du dernier jugement. Les personnes de piété voulaient qu’on fît des processions publiques pour apaiser la colère de Dieu que les péchés des hommes n’irritent que trop souvent contre eux. Les esprits prétendus forts, et même les libertins, s’en moquaient. Enfin, on résolut de consulter le saint abbé sur un évènement si extraordinaire et de s’en rapporter à ce qu’il dirait.

Joachim n’avait point vu cette espèce de prodige : Les seuls habitants de Syllano en avaient été témoins ; ainsi la science de l’astrologie ne pouvait avoir part à sa décision, à peine même put-on lui dire si le phénomène avait paru dans la moyenne région de l’air, ou dans le ciel de la lune.

Accoutumé à ne rien décider que par les saintes écritures, il dit d’abord que le signe de la croix était pour les réprouvés une folie qui les conduisait à leur perte, et pour les élus une vertu divine qui opère leur salut. (I Cor. I, 18.) L’apôtre, en effet, en parle en ces termes, d’où il inférait que ce signe marquait quelque châtiment éclatant sur les pécheurs, mais que les justes en tireraient quelque avantage pour leur perfection. On ne fut point content de cette réponse qui, étant trop générale, semblait ne rien apprendre de nouveau, et laisser toujours les esprits en suspens. On le pressa de s’expliquer davantage ; mais le pieux abbé, qui ne s’avançait pas volontiers dans des affaires de cette importance, demanda du temps pour consulter Dieu dans la prière, et quelques jours après les mêmes députés étant revenus ; il leur annonça de la part du ciel le saccagement de leur ville dans lequel la plupart des habitants périraient, les uns par l’épée, les autres par le feu, et que presque toutes leurs maisons seraient réduites en cendres.

De si tristes nouvelles jetèrent tout le monde dans la consternation, mais comme le saint ne marquait point le temps auquel tout cela devait arriver, qu’il répondait à ceux que la curiosité poussait à le lui demander, que Dieu seul en connaissait l’heure et le moment, et que d’ailleurs toute l’Italie était en paix, il n’y avait aucune apparence de guerre, on prit la prédiction de l’abbé pour une chimère, ou pour une idée lâchée à l’aventure ; en peu de mais elle s’effaça entièrement des esprits, on n’y pensait plus,

Mais la suite des temps ne vérifia que trop la vérité de l’oracle. Deux ans après il s’éleva dans la ville une si horrible sédition, que tous les habitants prirent les armes les uns contre les autres[[29]](#footnote-30). On s’égorgea impitoyablement, on mit le feu aux maisons, on dressa les béliers et les autres machines de guerre pour en renverser les murailles, toute la ville fut inondée de sang et de carnage, et l’on poussa si loin la fureur, la haine, et l’animosité, qu’elles passèrent jusqu’aux enfants des enfants. Durant plus de trois cents ans, cette ville infortunée fut le théâtre d’une des plus cruelles guerres civiles qu’on ait jamais vu, sans que les exhortations des princes voisins, ni leur médiation, sans que les menaces et les châtiments des rois de Sicile, leurs souverains, aient pu arrêter ce feu impétueux, calmer ces esprits emportés, et éteindre dans leur cœur cette fureur infernale que le sang de leurs pères avait en mourant fait couler dans leurs veines; on assure même qu’il y a encore aujourd’hui dans Syllano des familles entières, tant parmi les nobles que parmi le peuple, qui se haïssent si fort depuis ce temps là, que si aucun de leurs enfants avait seulement pensé à s’allier avec quelqu’une de ces familles ennemies, c’en serait assez pour être déshérité par ses parents. Tant il est vrai qu’une étincelle cause souvent de terribles incendies, il ne s’agissait dans l’origine de cette querelle que de l’élection d’un magistrat.

Ce furent-là les prémices de cet esprit de prophétie qu’on a toujours attribué à l’abbé Joachim, et depuis ce temps il fut regardé comme un oracle qu’il fallait consulter sur les grands évènements de la vie, comme un homme inspiré à qui Dieu faisait part des secrets de l’avenir. Sa réputation alla toujours en augmentant, et nous verrons bientôt les plus puissants rois de la terre le consulter sur leurs hautes entreprises, le rendre l’arbitre de leur sort, et remettre entre ses mains la décision de la paix ou de la guerre.

Je n’ignore pas qu’il y a un historien[[30]](#footnote-31) qui prétend que ce ne fut pas ainsi que l’abbé Joachim expliqua ce signe miraculeux de la croix qui avait paru de son temps sur le cimetière de Syllano, mais qu’il avait déclaré que cela devait s’entendre de la magnifique Église qu’on bâtirait un jour en ce lieu, et dont la première pierre serait marquée du signe de la croix. Mais il y a bien de l’apparence que cet écrivain, qui n’est que du seizième siècle, a tourné lui-même cette prophétie en ce sens pour faire honneur à ses jours et donner à sa nouvelle Église un air de merveilleux qu’elle n’aurait pas sans cette explication.

J’avoue qu’au mois d’Août 1579. Marianus de Camerini, évêque de Marturano, et depuis cardinal de l’Église romaine, voyant la paroisse de Syllano tomber en ruine, la fit abattre, et posa la première pierre d’un nouveau temple, sur laquelle il fit graver le signe de la croix. Mais quel moyen de se persuader que Dieu eut voulu, par un signe si extraordinaire, annoncer cinq ou six cents ans auparavant un évènement si commun qu’on voit arriver tous les jours, et qui d’ailleurs intéressait si peu les habitants de Syllano du temps de l’abbé Joachim ? Je me trompe fort si ce n’est ici une adresse de l’historien en faveur de son mécène ; car le prélat, à qui il dédie son ouvrage de la vie de l’abbé Joachim, avait fait tout nouvellement la consécration de cette Église, et il fallait bien relever cette action par quelques miracles en la faisant annoncer par les prophétes plusieurs siècles auparavant. Les autres historiens, qui n’avaient pas cet intérêt, ont parlé comme nous.

Au reste, de quelque manière qu’on l’entende, ou de l’horrible sédition de Syllano, arrivée deux ans après la prophétie de l’abbé Joachim, ce qui est le véritable sens de la prédiction, ou de la nouvelle Église qui devait être bâtie en ce lieu cinq cents ans après, ce qui n’y convient guère, c’est toujours une prophétie qui ne diminue rien de la gloire du prophète, si ce n’est peut-être qu’il lui soit plus glorieux de prédire des choses qui ne sont arrivées que dans cinq cents ans, que d’en prédire dont on a vu l’évènement deux ans après.

## § 42. Il guérit deux enfants possédés du démon.

Au don de prophétie, dont nous verrons des preuves beaucoup plus éclatantes dans la suite, succéda celui des miracles. Le premier qui fait venu à notre connaissance, est à l’égard de Robert Benetti, seigneur de Myde et de plusieurs autres lieux dans le diocèse de Néocastre. Ce gentilhomme eut le chagrin de voir son fils unique possédé du démon, mais d’une manière si cruelle, que semblable à ce père infortuné, dont il est parlé dans l’évangile, il pouvait dire, tantôt l’esprit malin le jette dans le feu, et tantôt il le précipite dans les étangs, etc. (Matth. XVII.)

Il n’est point de notre sujet d’expliquer ici comment cela se peut faire, ni les raisons que Dieu peut avoir de donner un si grand pouvoir sur les hommes à ce prince des ténèbres ; il suffit que l’évangile soit plein de pareilles obsessions, et quoiqu’elles soient plus rares dans le monde depuis la venue de Jésus-Christ, elles ne sont pas néanmoins sans exemples, et l’histoire ecclésiastique nous en fournit encore un grand nombre. Ce seigneur[[31]](#footnote-32) donc après avoir épuisé inutilement tous les remèdes humains pour la guérison de son fils, entendit parler des merveilles qui s’opéraient par la foi et par les mérites du prophète ; c’est le nom qu’on donnait dès-lors à l’abbé Joachim, il l’envoya prier avec instance de venir voir son fils malade, sans lui dire de quelle nature était son mal. La charité dont le saint était animé, ne lui permit pas de refuser cette humble prière ; mais ayant reconnu sur les lieux ce que c’était, il s’en retourna aussitôt à son monastère qui en était éloigné de dix lieues, de crainte qu’on n’attribuât à ses prières la guérison du malade. Il se contenta donc pour lors d’exhorter le père et la mère de l’enfant à mettre en Dieu toute leur confiance, et à lui demander par d’instantes prières la santé de leur fils ; c’est le seul moyen, leur dit-il, de l’obtenir.

Étant de retour à son abbaye, il conta la chose à ses frères, et leur ordonna un jeûne de trois jours avec une continuelle prière pendant tout ce temps, pour implorer le secours du ciel dans une nécessité si affligeante. Au bout de ce terme, il retourna encore à Myde; on lui présente l’enfant, que ses parents accompagnaient baignés de larmes. Dans le moment le démon l’agita avec tant de fureur qu’on crut que l’enfant allait expirer. Mais le saint sans s’étonner se mit à genoux tenant les mains et les yeux vers le ciel ; puis se relevant aussitôt ; je te commande esprit malin, dit-il, au nom de Notre seigneur Jésus-Christ, de laisser en paix cette créature de Dieu, et de ne la plus molester. Il n’en fallut pas davantage pour mettre en fuite le démon. L’abbé prit la main de l’enfant qui était encore couché par terre et le rendit à ses parents en parfaite santé au grand étonnement de tous les assistants.

Peu de temps après la même chose arriva au même lieu, mais comme les habitants de cette ville savaient que pour rejeter la gloire du premier miracle, sur l’efficacité des prières de ses religieux, Joachim s’en était retourné à son monastère ; ils fermèrent si bien toutes les avenues, qu’il lui fut impossible d’échapper. Ainsi, sans sortir de la maison, il se vit obligé, par les instances importunes d’une mère qui voulait qu’il guérît son fils, de faire le signe de la croix sur lui, et le démon sortit aussitôt. On ne peut croire combien ce double miracle étendit et réputation dans toute la province.

## § 43. Il guérit un novice d’une dangereuse tentation.

On en vit bientôt des effets dans l’abbaye de Sambucine. Là était un novice nommé Maxime, qui depuis quelque temps était violemment tenté de retourner au siècle, et d’abandonner le dessein qu’il a voit eu de se faire religieux. Il était prêt de succomber à une tentation si dangereuse, lorsque l’abbé Joachim passa par ce monastère pour aller ailleurs[[32]](#footnote-33). La nouvelle de son arrivée étant répandue dans toute la maison, le novice vint à faire réflexion sur la grande sainteté de cet homme miraculeux ; et comme il était à table, il disait en lui-même, ah ! s’il m’était permis de manger quelque chose de ce qui est dans le plat où le saint abbé met la main, je crois que je serais délivré de la tentation qui me tourmente depuis si longtemps. Dieu fit connaître aussitôt à son serviteur la pensée de ce novice. Il lui envoya le plat et ce qui y restait celui-ci en mangea avec action de grâces, et au sortir de table, il se trouva dans une paix si profonde, qu’il ne pensa plus qu’à consommer son sacrifice. Ce fut dans la suite un des plus parfaits religieux de ce monastère. Il racontait souvent cette heureuse aventure à ses amis, et attribuait cette persévérance dans la religion au bienheureux abbé qu’il regardait après Dieu comme la cause de son salut.

Dieu, qui avait donné ce saint homme au monde pour être le père d’une infinité d’enfants spirituels, soit dans les cloîtres, soit dans le siècle, lui avait en même temps départi tous les dons nécessaires pour être à leur égard une source de salut, une vie exemplaire, une grâce merveilleuse à parler, le talent de plaire à tout le monde, et de faire goûter les choses les plus dures à la nature, un accès facile pour tous ceux qui l’abordaient, des manières respectueuses, mais sans bassesses, avec les grands, des façons plus populaires avec les gens du commun ; de sorte qu’on ne pouvait s’empêcher d’avouer, pour peu qu’on l’eut pratiqué, que cet homme était merveilleux, et digne de route vénération.

Instruit dans l’école du seigneur il savait que l’esprit de Dieu ne se repose que sur les âmes véritablement humbles et petites à leurs yeux ; sur celles dont le cœur est toujours pénétré d’une crainte salutaire qui leur inspire un profond respect pour toutes ses paroles et ses enseignements. C’est ce qui lui avait donné un éloignement infini pour tout ce qui se ressentait de l’orgueil et de là vanité. Ses sentiments étaient si humbles, qu’il ne sortait jamais aucune parole de sa bouche à sa louange, et tandis que tout le monde l’admirait et le regardait comme un saint, il se croyait un serviteur inutile, et un pécheur, digne du dernier mépris ; ce qui ne l’empêchait pas cependant lorsqu’il annonçait les volontés de Dieu à son peuple, de parler avec fermeté, même aux têtes couronnées, et de leur faire sentir, par la force et par l’énergie de ses paroles, qu’il y avait un souverain au-dessus d’eux, dont il leur intimait les ordres qui s’accompliraient dans leur temps.

## § 44. Sa manière de prêcher devant le peuple.

À l’exemple de saint Benoît il allait quelquefois prêcher dans les villes d’alentour, et quoiqu’il le fit le plus rarement qu’il lui fut possible, il se trouvait si fort pressé de toutes parts, le désir de l’entendre était si grand et si universel, qu’il se voyait de temps en temps obligé de céder à la violence qu’on lui faisait. Alors sa seule présence en chaire imprimait la crainte et le respect. Quand il parlait contre l’impureté, c’était un foudre et un éclair qui terrassait les pécheurs et les accablait. Il était rare qu’on n’en vît plusieurs fondre en larmes à ses sermons, qui étaient toujours suivis de quelques conversions extraordinaires. Dans les temps misérables, où les pauvres souffrent le plus, il prêchait ordinairement sur l’aumône, et il exhortait ses auditeurs, par des paroles si touchantes et si pathétiques, à la faire aux pauvres avec abondance, qu’on n’a jamais vu tant de bourses ouvertes, ni tant de charité que de son temps. « Faites-vous, mes chers enfants, s’écriait-il, faites-vous des amis pour le ciel, de ces richesses trompeuses qui vous échapperont lorsque vous y penserez le moins, afin qu’au sortir de cette vie, vous trouviez de puissants protecteurs qui vous reçoivent avec joie dans les tabernacles éternels. Tout vous quittera alors, parents, amis, grandeurs, dignités, crédit dans le monde : les pauvres que vous aurez soulagés seront les seuls qui plaideront votre cause devant le tribunal de Jésus-Christ, les seuls qui vous prêteront la main pour faire ce grand voyage de l’éternité. Pouvez-vous les négliger, ou les mépriser en cette vie, sans être cruels à vous-mêmes ? »

On a vu quelquefois, lorsqu’il parlait de l’amour des ennemis et de l’obligation indispensable de se réconcilier avec eux, des gens sortir de leurs places, et sans attendre la fin du sermon aller en présence de l’assemblée se jeter au col de leurs ennemis, et les embrasser en signe de paix, quoique ces inimitiés parurent devoir être éternelles. Il se servait dans ces occasions d’un crucifix, ce qui n’est pas extraordinaire en Italie, et le présentant à ces cœurs ulcérés : « Dites, mon frère, s’écriait-il, dites, si vous l’osez, que vous avez plus de sujet que votre Sauveur de vous plaindre, dites que vous êtes plus maltraités, que le tort qu’on vous a fait est plus grand, l’injure plus atroce, l’ingratitude plus noire, les plaies plus profondes, les outrages plus sanglants, et alors je vous permets de ne point pardonner, et même de vous venger. Sinon, foulez donc aux pieds ce crucifix, marchez-lui sur le ventre, et malgré les ordres, les défenses et l’exemple de votre divin maître, allez plonger le poignard dans le sein de votre ennemi pour qui Jésus-Christ a versé tout son sang. »

Ainsi ses sermons devant le peuple n’étaient que de pure morale, et d’une morale pratique ; c’était l’évangile seulement paraphrasé : bien différents de ceux qu’il faisait dans son cloître à ses religieux, où le sublime, où la plus fine théologie, où les plus hautes maximes de la perfection étaient étalées, tant il savait le proportionner à son auditoire, et employer les moyens les plus propres pour parvenir a ses fins, qui étaient le salut des uns et des autres. C’était un homme qui savait et s’abaisser et s’élever quand il se fallait, et que les besoins de ses auditeurs le requéraient. Nous en verrons encore quelques exemples dans la suite, et fort singuliers.

## § 45. Son air aisé et facile avec en la compagnie des grands.

Il en agissait de même dans toutes les autres conjonctures de la vie. On a vu avec étonnement cet air sérieux, cette situation extatique, ce visage pénitent, cette mortification presqu’outrée qui paraissait au réfectoire lorsqu’il prenait sa réfection avec ses frères ; mais s’il lui arrivait de manger hors de son cloître, et que la nécessité des affaires de l’Église, ou de son abbaye, l’obligeassent de se trouver à la table des grands, ce n’était plus cela. Alors il prenait un visage plus ouvert, un air riant dont la seule vue réjouissait tous ceux qui étaient à la table. Il mangeait sans distinction tout ce qu’on lui présentait, toujours néanmoins des choses que la règle permet ; mais il ne laissait pas échapper les occasions favorables d’élever les esprits au-dessus de la chair et des sens, par des moralités agréables qui n’étant point hors de temps, apprenaient aux gens du monde à spiritualiser leurs repas.

Toutes ces vertus le rendaient si respectable, que sa seule présence contenait dans le respect les plus libertins ; personne n’a jamais osé devant lui professer aucune parole indécente, ni faire la moindre action qui put malédifier ; on l’aimait et on le craignait.

Les guérisons miraculeuses qu’il avait déjà opérées en plusieurs rencontres, avaient donné de lui une idée si avantageuse qu’on ne faisait plus difficulté d’avoir recours à lui, lorsque les secrets de la médecine étaient épuisés, et que les hommes avouaient ne pouvoir plus rien sur les maladies dont on était affligé. Passant un jour par la ville de Sygliano[[33]](#footnote-34), une femme qui depuis plusieurs années tombait du haut-mal[[34]](#footnote-35), l’apperçut, courut après lui, et se jetant à ses pieds, elle le suppliait avec larmes de vouloir bien la guérir d’une maladie si honteuse, qui la rendait, disait-elle, insupportable à tout le monde.

À la vue de ce spectacle, la charité et l’humilité combattirent quelque temps dans le cœur du St. Abbé. Mais enfin il trouva le moyen de les accorder. Venez un de ces jours à l’abbaye, lui dit-il, le seigneur aura peut-être pitié de vous. Elle ne tarda pas à y venir, et se tenant à la porte, elle envoya prier l’abbé de lui donner de loin sa bénédiction qu’il lui avait fait espérer. Le saint homme, qui avait d’autres vues, ne fit point ce qu’elle souhaitait ; mais ayant trempé dans un verre d’eau une relique, il y en avait beaucoup dans le trésor de l’abbaye, il lui envoya dire de boire cette eau ; ce qu’ayant fait avec beaucoup de piété et une grande foi, elle se trouva guérie pour toujours d’une maladie si humiliante. Ainsi le saint, sans s’exposer à la vanité que la gloire d’un miracle éclatant aurait pu exciter, satisfit aux mouvements de la plus tendre charité.

## § 46. Il se sent pressé intérieurement de travailler sur l’écriture sainte, et particulièrement sur les prophètes.

Au milieu de tant de soins que lui donnaient le gouvernement de son monastère, et la nécessité où il se trouvait de satisfaire à la dévotion des peuples qui avoient recours à lui, Joachim ne laissait pas de s’occuper encore autant qu’il le pouvoir de l’étude des saintes écritures. Dieu qui, comme nous avons vu, lui en avait donné l’intelligence d’une manière si particulière, lui faisait y trouver des sens qui semblaient avoir été cachés aux plus grands hommes de l’antiquité. On était surpris de l’entendre quelquefois, ou dans ses exhortations, ou dans ses entretiens, expliquer des passages de l’ancien et au nouveau testament qui avaient paru jusqu’alors d’une obscurité impénétrable. Le saint homme en lisant se contentait d’en faire quelques remarques sur le papier pour son instruction particulière à mesure que Dieu lui communiquait ses lumières, mais il n’osait les rendre publiques, beaucoup moins faire un commentaire sur ces livres sacrés, parce que cela était défendu par un statut de son ordre, qui avait même étendu cette défense jusques sur les livres du droit civil et du droit canon[[35]](#footnote-36). Il fallait une permission expresse du chapitre général pour ces sortes d’ouvrages, permission qui ne s’accordait que très difficilement, et dont on n’avait point encore d’exemple qu’en la personne de saint Bernard ; encore son ouvrage, sur le cantique des cantiques, pouvait passer plutôt pour de simples sermons, que pour un commentaire littéral sur ce livre mystérieux.

Joachim cependant se trouvait pressé intérieurement de ne pas priver le public de tous ces ouvrages ; et quand il faisait réflexion sur ces paroles : Ceux qui m’éclairciront auront la vie éternelle (Eccli. XXIV, 31), c’est le saint-esprit qui parle dans le livre de la sagesse, il ne pouvait ne pas se plaindre de cette loi de son ordre, qui lui paraissait un peu dure, comme si elle eut voulu mettre des bornes à l’esprit de Dieu qui souffle là où il lui plaît.

## § 47. Il s’adresse au pape pour ce sujet.

Pour accorder la délicatesse de sa conscience avec les mouvements intérieurs qu’il sentait de travailler sur l’écriture sainte, il s’adressa au pape. Cette voie lui parut la plus canonique pour s’assurer davantage de la volonté de Dieu, et ne pas prendre, ce qui peut arriver facilement dans de pareilles occasions, ses idées particulières pour des inspirations divines ; mais ce fut-là, ce qu’il ne pouvait pas prévoir, la source de toutes les persécutions qu’il a eu à essuyer dans la suite de la part de son ordre. Inde prima mali labes*[[36]](#footnote-37)*. Pourquoi, disait-on, secouer ainsi le joug de l’obéissance naturelle ? Pourquoi ne pas s’adresser à ses supérieurs ? De quoi se mêle-t-il de vouloir écrire sur les livres sacrés. Que ne se tient-il en repos dans son cloître ; ainsi partaient les hommes.

Il faut, pourtant rendre cette justice à l’ordre, qu’il ne paraît point que ces murmures, au moins dans ces commencements, se soient élevés hors de la Calabre, ni que les supérieurs majeurs y aient eu aucune part. Ils étaient trop éclairés pour ne pas savoir qu’il y a quelquefois des voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit les âmes ; qu’alors les lois communes, dont tout le pouvoir se borne à une autorité humaine, ne peuvent rien prescrire contre les volontés divines, et qu’il appartient, plus qu’à tout autre, au souverain pontife d’en décider. On vit pourtant quelques années après, paraître un statut du chapitre général, par lequel il était défendu à tous les religieux de l’ordre, sous de très grièves peines, d’écrire en cour de Rome, ni de s’adresser au saint Siège, pour quelque affaire que ce put être, sans une permission du chapitre ; et je ne sais si ce ne serait point à cette occasion que cette loi aurait été faite, mais elle ne plut pas à Rome.

Quoi qu’il en soit, l’abbé de Curace alla jusqu’à Velitri[[37]](#footnote-38) où le pape faisait alors sa résidence, c’était Luce III[[38]](#footnote-39). Les romains toujours séditieux avaient chassé honteusement de Rome ce digne pontife pour n’avoir pas eu la complaisance de suivre certaines coutumes que ses prédécesseurs avaient laissé introduire au désavantage du saint Siège. L’abbé lui exposa l’état de son âme, les mouvements intérieurs qu’il sentait de s’appliquer uniquement à expliquer les saintes écritures, et particulièrement les prophétes, laissant néanmoins au jugement de Sa sainteté la décision de son sort, persuadé que si telle était la volonté de Dieu, il lui inspirerait celle d’approuver ce dessein, et de confirmer, par une autorité apostolique, un ouvrage destiné pour expliquer les saintes écritures.

Le pape fut surpris de cette proposition, elle lui parut extraordinaire, parce que les particuliers jusqu’alors ne s’étaient point donné cette licence effrénée de commenter les livres sacrés, et d’en donner des explications arbitraires. On se contentait de celles que les saints docteurs des quatre premiers siècles avaient laissé à l’Église, parce qu’on était persuadé que pour expliquer dignement les saintes écritures, il fallait être animé du même esprit qui les avait dictées, ce qu’un mortel ne doit pas présumer aisément de lui-même.

## § 48. Luce III lui ordonne en plein consistoire d’expliquer l’Apocalypse.

Ainsi pour ne procéder en cette affaire qu’avec beaucoup de maturité et de jugement, le pape assembla son consistoire, et y fit venir l’abbé. On lui fit alors plusieurs questions sur les marques qu’il avait que Dieu demandait de lui cette entreprise, on lui proposa quelques endroits des plus difficiles de la Bible pour savoir le sens qu’il y donnait, on lui demanda le plan de l’ouvrage qu’il avait proposé au pape touchant l’accord des deux testaments ; on le pressa particulièrement sur certains passages de l’Apocalypse qui paraissent impénétrables. Joachim satisfit à tout, et ses réponses, aussi modestes qu’elles étaient savantes, contentèrent tellement le pape et ses cardinaux, qu’ils se virent obligés d’avouer, qu’il y avait quelque chose d’extraordinaire dans cet homme aussi bien que dans son érudition. La permission qu’il demandait lui fut donc accordée ; le pape fit plus, il honora cette entreprise d’un commandement exprès de la part de Dieu, et exhorta l’abbé de mettre au plutôt la main à l’œuvre, et de travailler particulièrement sur l’Apocalypse.

C’est ce que ce saint homme nous apprend lui-même dans la préface[[39]](#footnote-40) qu’il a mise à la tête de ce livre mystérieux. Loin de se glorifier de ces ordres qui lui sont tant d’honneur, il en prend occasion de s’humilier, et de nous dire que s’il se trouve quelque chose de bon dans l’explication de cette prophétie, on ne doit pas le lui attribuer, parce qu’il ne peut rien sortir de bon d’un si mauvais fonds que le sien, mais uniquement à l’autorité apostolique qui l’a engagé dans ce travail immense qui surpasse de beaucoup les forces de l’homme.

## § 49. Étrange prédiction qu’il fait à ce pape.

Lorsqu’il alla prendre congé du pape pour s’en retourner à son abbaye, il se passa quelque chose de plus merveilleux dans cette entrevue. Luce, qui avait déjà conçu une haute idée de la sainteté de l’abbé Joachim, prit cette occasion pour lui dire quelque chose de ses souffrances, et de l’indigne conduite des seigneurs romains à son égard ; il finit en se recommandant à ses prières, et lui enjoignit de demander à Dieu pour lui la patience et la fermeté. Joachim, qui avait écouté ce triste récit avec beaucoup de tranquillité en apparence, voulut consoler Sa sainteté en lui faisant espérer que cette persécution ne durerait pas, et qu’on le verrait au premier jour rentrer dans Rome avec beaucoup de gloire, à la honte et à la confusion de ses ennemis ; mais tout d’un coup il se sentit obligé de changer de discours, et comme s’il eut été agité d’un esprit supérieur qui l’empêchait de dire ce qu’il voulait, il ne prédit au pape que des croix et des souffrances ; il entra dans un détail humiliant, et lui prédit des choses qui n’avaient encore aucune apparence, mais que l’évènement a fait connaître véritables. Il passa plus loin[[40]](#footnote-41), et après lui avoir parlé de ce qui regardait sa personne, il lui annonça le malheur qui allait arriver à toute l’Église par la prise de la sainte cité qui devait bientôt tomber dans les mains des infidèles.

En effet, les princes d’Italie, peu de temps après, armèrent en faveur de ce pontife, et contraignirent les romains de se soumettre, et de la recevoir dans Rome. Mais ils n’eurent pas plutôt posé les armes, croyant cette affaire finie, que la persécution recommença ; Luce pensa y perdre la vie. Pour éviter la fureur de ce peuple mutiné, il se vit obligé de prendre la fuite, et de le retirer dans les États de Venise, où il mourut comme en exil accablé de douleurs et de chagrins. La prise de Jérusalem suivit quelque temps après. Ainsi, l’abbé Joachim, qui avait tant de sujet de se louer de ce saint pape, fut pour lui un autre Jérémie qui ne lui annonça que des malheurs. Heureux s’il eut pu les éviter en dissimulant pour un peu de temps avec les seigneurs romains, comme l’abbé Joachim lui avait conseillé !

En traversant la Calabre pour s’en retourner à son abbaye de Curace, il s’arrêta quelque temps à Case-Mar. Ce fut-là où Luc, alors jeune religieux de ce monastère, mais depuis archevêque de Cozense et le premier historien de sa vie, le vit pour la première fois. L’époque est certaine, puisqu’il assure que c’était la seconde année du pontificat de Luce, par conséquent sur la fin de 1183. « Je m’étonnais dit-il[[41]](#footnote-42), de voir un homme d’un si grand nom, et si puissant en œuvres et en paroles, porter de si vieux habits, et brûlés par les bords ; mais je reconnus dans la suite qu’il avait toujours eu un souverain mépris pour la gloire du monde. Je me faisais un plaisir de lui servir la messe, admirant toutes ses manières ; car quand il bénissait l’hostie, il levait la main plus haut que les autres prêtres, et faisait toutes les cérémonies avec plus d’attention. En cette action son visage ordinairement pale changeait de couleur, et paressait angélique. » Ainsi parlait ce jeune religieux qui dans la suite eut des liaisons beaucoup plus étroites avec le St. homme. Nous aurons lieu d’en parler souvent.

## § 50. Témoignages des grands hommes de son temps sur son érudition.

Étant de retour en son abbaye de Curace, il ne pensa plus qu’à jouir de la sainte liberté qu’il avait obtenue du pape. Il, renonça autant qu’il lui fut possible à toutes les occupations extérieures, ne souffrant qu’avec peine qu’on lui parlât d’affaires temporelles. Il paraissait n’avoir plus de goût, d’inclination, ni d’amour que pour l’intelligence des saintes écritures ; aussi faut-il avouer qu’il y excellait, et que Dieu lui en avait donné une connaissance des plus sublimes. Sans parler ici de ses ouvrages qui prouvent cette vérité d’une manière à n’en pouvoir douter, les personnes les plus désintéressées dans cette affaire, en ont rendu un témoignage qui ne peut être suspect. Saint Cyrille[[42]](#footnote-43), qui vivait de son temps, Guillaume, évêque de Paris, qui s’est rendu si célèbre par son érudition, le cardinal Bellarmin, si éclairé en toutes sortes de sciences Vincent de Beauvais, fameux historien, et plusieurs autres de ce rang, sont des gens qui ne pourront jamais être soupçonnés de flatterie ; tous néanmoins conviennent que si ce pieux abbé n’avait pas le don de prophétie, comme on le croyait communément, au moins avait-il celui d’entendement qui est un don du saint esprit, et qui a beaucoup d’affinité avec celui de la prophétie. Il consiste à pénétrer clairement et distinctement les endroits les plus obscurs des livres sacrés, à découvrir les sens que le saint esprit a eu en vue lorsqu’il les a dictés, don précieux que Jésus-Christ accorda à ses apôtres après sa résurrection, selon le témoignage que saint Luc en a rendu par ces paroles : Alors il leur ouvrit l’esprit afin qu’ils entendirent les Écritures. (Luc. XXIV)

Mais ce qui est infiniment plus considérable dans l’abbé Joachim, c’est que le saint-esprit, qui lui avait départi ce don, l’avait accompagné en même temps d’une si grande suavité dans la recherche qu’il faisait jour et nuit des véritables sens de ces livres sacrés qu’on ne pouvait l’en retirer qu’en lui faisant une espèce de violence, qui lui était plus sensible que tous les tourments du monde.

De-là on peut juger avec quelle peine il supportait la charge dont il était revêtu puisqu’elle lui ravissait une grande partie de son temps, et que celui qu’il employait au gouvernement de son monastère, il ne pouvait le donner à cette précieuse recherche. C’est ce qui lui fit former dès-lors le dessein de s’en défaire à la première occasion qui se présenterait.

## § 51. La mort du pape Luce III interrompt le cours des ouvrages de l’abbé Joachim.

Cependant il travaillait toujours sur l’Apocalypse, et sur la Concorde des deux testaments comme le pape lui avait ordonné ; mais il ne put rien achever du vivant de Luce, qui décéda à Vérone le 25 de Novembre 1185, après avoir tenu le saint Siège quatre ans et quelques mois. Cette mort causa quelque dérangement dans les études et les compositions de l’abbé Joachim. Comme il ne voulait rien faire que par obéissance, il douta s’il devait continuer ses ouvrages, puisque celui qui lui en avait fait le commandement n’était plus au monde.

On apprit bientôt que dès le jour même de la mort de Luce, les cardinaux, qui étaient auprès de sa personne, s’étaient assemblés à Vérone, et lui avaient donné pour successeur Lambert Grivelly, archevêque de Milan, qui prit le nom d’Urbain III. L’abbé Joachim crut qu’il n’avait rien de mieux à faire pour le repos de sa conscience, pour aplanir toutes les difficultés, et lever tous ses doutes, que d’aller trouver le nouveau pontife. Il se transporta donc à Vérone, lui exposa tout ce qui s’était passé sous son prédécesseur au sujet des ouvrages auxquels il travaillait actuellement, et le pria de lui dire ce qu’il avait à faire dans les conjonctures présentes.

## § 52. Urbain III, son successeur lui ordonne de continuer, et refuse la démission de son abbaye.

Urbain, confirmant ce qu’avait fait Luce, pressa fort l’abbé de mettre la dernière main à ses compositions, et le congédia. Mais Joachim lui ayant représenté qu’étant accablé des affaires que le gouvernement de son abbaye lui procurait, il lui serait fort difficile d’exécuter les ordres de Sa sainteté, il le pressa à son tour d’accepter la démission de son abbaye, et de le décharger de tout emploi, afin qu’il put se livrer entièrement à ce que Dieu semblait exiger de lui par la bouche de ses vicaires en terre.

Le pape ne goûta point cette proposition ; mais pour lui donner plus de loisir de vaquer à les études, il lui permit de se décharger pour quelque temps sur son prieur, ou sur tel autre qu’il voudrait, du soin de son monastère, et cependant de choisir telle abbaye de son ordre qui lui plairait le plus pour y vivre dans le repos et dans le silence, si propres aux contemplatifs, et si nécessaires à l’exécution des ouvrages dont il était chargé. C’est tout ce que notre abbé put obtenir du nouveau pape, qui comptait apparemment que ce serait ici une affaire d’un an ou deux.

Au reste il parut si satisfait des sentiments et des entretiens de l’abbé, qu’il ne se lassait point d’en parler à ses cardinaux, dont plusieurs qui l’avaient vu sous son prédécesseur, lui racontaient à leur tour les prédictions qu’il lui avait faites, et l’estime générale qu’il s’était acquise à sa cour lorsqu’il y était venu.

On dit[[43]](#footnote-44) que ce fut pendant le temps que Joachim était à Vérone, qu’il poussa jusqu’à Venise pour voir cet auguste temple de saint Marc qu’on y élevait en l’honneur de Dieu, et qu’y étant arrivé, il fit peindre sur les murs les images de saint François et de saint Dominique dans l’habit de leur ordre, avec assurance que c’était deux grands prophètes que Dieu enverrait bientôt au secours de son Église pour en retrancher les abus, et former les fidèles dans la perfection du christianisme. Comme ces deux patriarches n’étaient pas encore au monde, ce fait, s’il était vrai, serait sans contredit une preuve bien authentique de l’esprit de prophétie dont l’abbé Jóachim était doué. Mais la chose est assez de conséquence pour mériter qu’on l’examine de plus près. Nous en parlerons en son temps, et nous dirons avec une liberté toute chrétienne ce qu’il nous en semble.

## § 53. L’abbé Joachim prédit à l’empereur Barberousse sa malheureuse fin.

Mais si ce fait n’est pas bien avéré, en voici un autre beaucoup plus constant. L’empereur Frédéric, surnommé Barberousse, si fameux dans l’histoire par les grands démêlés qu’il à eu avec tant de papes, se trouva pour lors à Vérone pour se plaindre au nouveau pontife de la conduite de son prédécesseur qui l’avait souvent menacé de l’excommunier, et pour prendre avec lui de nouvelles mesures qui entretinssent la paix entre l’empire et le sacerdoce.

Urbain n’avait pas plus de sujet d’être content de ce prince que ses prédécesseurs ; cependant il lui dit qu’il oublierait tout le passé s’il voulait prendre la croix avec les autres princes chrétiens, et aller secourir les fidèles de la Palestine. L’empereur reculait, et sous différents prétextes il s’excusait de cette entreprise. L’abbé Joachim qui était présent à cette conférence, exhortait Frédéric à donner cette satisfaction au pape, et lui apportait de puissantes raisons pour l’engager à ne pas différer davantage une chose qu’il avait déjà tant de fois promise sans l’avoir jamais exécuté ; mais l’empereur éludait autant qu’il pouvait : « Vous ne voulez donc pas, prince, lui dit alors l’abbé, rendre ce service à Jésus-Christ et à son Église ? Un jour viendra que vous le serez malgré vous, mais que vous y trouverez votre perte ; et au lieu de lauriers que vous auriez moissonnés présentement, la honte et la contusion sera tout ce que vous remporterez de votre entreprise. »

C’est ce qui arriva quatre ans après. L’empereur vécut encore en dissension avec Urbain III, et avec Grégoire VIII, qui lui succéda. Il se vit obligé sous Clément III, de, faire sa paix avec le saint Siège. La première condition fut le voyage de la terre sainte. Il partit en 1189, avec un appareil formidable. Son armée était composée de cent cinquante mille hommes. C’était plus qu’il n’en fallait pour dompter toute l’Asie. En effet, il n’eut pas plutôt passe l’Hellespont[[44]](#footnote-45), qu’il défit les Turcs en deux grandes batailles, l’une le 7 Mai, où six mille de ces infidèles restèrent sur la place, l’autre le 13 du même mais, jour de la Pentecôte, où il en périt dix mille ; mais comme il s’avançait vers la Palestine, après avoir pris Cogne[[45]](#footnote-46), il eut le malheur de se noyer en se baignant dans la rivière de Cydne[[46]](#footnote-47) qui passe par la ville de Tharse en Cilicie. C’est ce qui arriva le 10 jour de Juin 1190. Alors la consternation se mit dans son armée ; les soldats se débandèrent comme un troupeau de moutons qui n’a plus de pasteur. Les ennemis leur dressèrent mille pièges sur leur route, où la plupart périrent ; et ses lieutenants[[47]](#footnote-48) déconcertés, eurent bien de la peine à reconduire en Allemagne les pitoyables restes d’une si belle armée. Tel fut l’évènement de cette fameuse prédiction de l’abbé Joachim. Fut-ce une pure conjecture qui par hasard se rencontra juste, ou une véritable prophétie dont Dieu lui avait révélé la suite et les circonstances ? c’est ce que je n’examine point, j’en laisse le jugement à mon lecteur.

À peine était-il-de retour à son abbaye, qu’il lui arriva une chose qui le fit hâter de se délivrer du soin de cette maison. Il faut l’entendre lui-même, il va nous la raconter. « J’étais, dit-il[[48]](#footnote-49), dès ma jeunesse fort appliqué à entendre la parole de Dieu, et à tâcher d’y découvrir les grandes vérités qui y sont renfermées ; pour ce sujet je lisais continuellement les saintes écritures, m’imaginant qu’à force de lire et de ruminer, j’y parviendrais ; mais plus je m’appliquais à cette étude, plus l’esprit de Dieu s’éloignait de moi : vous eussiez dit qu’il prenait les ailes d’un aigle pour s’envoler plus loin avec plus de rapidité. Cependant lorsque j’eus pris goût à la psalmodie, ce qui est un don de Dieu, je m’apperçus qu’en psalmodiant, j’entendais et je comprenais des choses dans ces livres sacrés, que je n’aurais jamais pu comprendre avec toute mon étude. Un jour que je chantais au chœur ces paroles du prophète roi : Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, seigneur, ils vous loueront dans tous les siècles des siècles. (Ps. LXXXIII) Je me sentis si pénétré du bonheur de ceux qui sont dans le ciel, et cette joie céleste se répandit avec tant de profusion dans toutes les puissances de mon âme, qu’il me semblait déjà être un habitant de la céleste Jérusalem, et voir à découvert le divin objet qui fait le bonheur des saints. Au milieu de toutes les grandeurs que je découvrais dans cette simple et indivisible occupation des bienheureux, on me vint tirer de l’Église pour des affaires temporelles du monastère : toutes ces lumières que j’avais reçues s’évanouirent alors, et je me vis réduit à m’écrier avec de grands gémissements : Malheureux que je suis ? mon exil durera-sil toujours, serai-je sans cesse obligé de retourner chez les habitants de Cédar ? Je ne faisais que commencer à hourdir ma toile, et l’on en a déjà coupé la trame. (Ps. XXXVIII)

Comme il ajoute que cela lui arriva quelques années avant que de commencer son ouvrage du Psaltérion, nous ne pouvons nous tromper en plaçant cet évènement à son retour de Vérone ; mais ce qui mérite notre attention et ce qui est digne de remarque, c’est que l’abbé Joachim avait longtemps médité les saintes écritures aux pieds de Jésus-Christ avant de rien écrire, ce qui nous doit faire présumer qu’il en apprit plus de l’esprit saint que par le secours des livres.

## § 54. Il confie pour quelque temps le soin de son abbaye à l’abbé de Fosseneuve, et se retire à Cassemar.

Il ne tarda pas après cela de se décharger sur quelqu’un du gouvernement de son abbaye, conformément à la permission que le pape lui en avait donnée, et de prendre les ailes de la colombe pour s’envoler promptement dans les déserts. Soit qu’il ne trouvât personne de sa communauté capable d’un emploi de cette conséquence, ou pour d’autres raisons que nous ne savons pas, il fut chercher ailleurs ce secours. Il s’adressa premièrement à l’abbé de Sambucine qui le refusa, sous prétexte qu’il manquait de sujets, et que sa communauté n’était pas assez nombreuse pour oser la dégarnir. Cette tentative devenue inutile, il crut que l’abbaye de Casemar pourrait lui rendre ce bon office ; il y trouva la même difficulté ; Enfin, il eut recours aux religieux de Fosseneuve[[49]](#footnote-50), autre abbaye de son ordre, fort recommandable alors par sa ferveur et par les rares sujets qui s’y trouvaient ; mais devenue dans la suite plus illustre par l’honneur qu’elle a eu de donner la sépulture à saint Thomas d’Aquin[[50]](#footnote-51), et d’être pendant plusieurs années la dépositaire d’un si précieux trésor.

L’abbé de Fosseneuve, qui n’était éloigné de Curace[[51]](#footnote-52) que d’une petite lieue, voulut donc bien pour faire plaisir à ce grand homme, et lui procurer le loisir d’enrichir l’Église de ses doctes écrits, se charger du soin de son abbaye, qui depuis ce moment est devenue une des filles de Fosseneuve[[52]](#footnote-53), la proximité des lieux lui rendait ce double emploi plus facile, puisque rien ne l’empêchait d’avoir en même temps l’œil sur sa propre maison tandis qu’il serait à Curace, et d’y venir souvent.

Casemar fut le monastère qu’il choisit pour sa retraite, comme le lieu le plus solitaire et le moins fréquenté qu’il y eut aux environs. Il y mena avec lui deux de ses religieux pour lui servir de secrétaires ; l’un s’appelait frère Jean, et l’autre frère Nicolas. Il s’en était déjà servi à Curace ; et leur trouvait toutes les qualités nécessaires pour bien s’acquitter de cet emploi ; sages, modestes, dociles, laborieux, outre le talent qu’ils avaient de bien écrire. Le premier dans la suite en fut abbé, et l’autre prieur.

L’abbé de Casemar, nommé Gérard, leur donna un appartement éloigné de tout bruit, où ils s’enfermèrent pour travailler sans relâche aux ouvrages dont Joachim était chargé par les ordres du souverain pontife.

## § 55. La vie que l’abbé Joachim menait dans cette solitude.

Qui pourrait présentement exprimer la vie admirable que ce saint homme mena dans cette solitude ? Elle nous paraîtrait incroyable si Dieu n’avait suscité dès-lors un religieux de ce monastère pour en instruire la postérité par des mémoires authentiques qu’il en a laissé, et que nous avons encore[[53]](#footnote-54). Le jeûne était sa nourriture, et la prière son délassement ; il suivait la communauté jour et nuit dans tous ses exercices réguliers, et se trouvait toujours le premier à tout ce qu’il y avait de dur et de fatiguant, il aurait pu légitimement s’exempter du travail des mains, chargé comme il l’était par le saint Siège d’un travail qui paraissait plus important ; sa situation présente hors de son abbaye, et dans une maison comme étrangère, où il se trouvait en qualité d’hôte, semblait encore l’en dispenser : Aucune de ces considérations ne lui parut suffisante pour le faire, il employait tout le temps prescrit par la règle, à ces exercices laborieux ; les plus humiliants et les plus rudes faisaient ordinairement son partage.

L’abbé de Casemar, qui avec beaucoup de bonnes qualités, n’avait pas le don de la parole, s’était déchargé sur lui des instructions ordinaires qui se font dans le chapitre. Le saint homme, comme nous avons vu, excellait dans ces fonctions apostoliques : et les religieux de Casemar auraient voulu le posséder toujours, pour avoir le plaisir de l’entendre souvent. Un homme si puissant en œuvres et en paroles devint en peu de temps, non seulement l’exemple, mais l’admiration de cette communauté ; il en renouvela la ferveur, et y répandit un esprit de piété et de religion qui dura longtemps après lui. On s’en souvenait, encore après sa mort, et ce souvenir animait les plus tièdes et les moins fervents.

## § 56. Sa manière d’agir dans la composition de ses ouvrages.

Il n’avait donc de temps pour travailler à ses compositions que celui que les frères employaient tous les jours à la lecture, et une partie de la nuit qu’il dérobait au sommeil, content d’y donner trois ou quatre heures par jour, et cependant il occupait continuellement trois secrétaires, les deux qu’il avait amenés de Curace ne lui suffisant pas, il pria l’abbé Gérard de lui donner encore un jeune religieux qui était auprès de lui, en qui il avait remarqué beaucoup d’esprit et de piété. C’est celui qui dans la suite écrivit les mémoires dont nous venons de parler. Au sortir de l’Église ou du travail, il leur dictait ce que l’esprit de Dieu lui avait inspiré durant ce temps, ne se servant d’aucun livre que du texte de la Bible, il prenait ensuite leurs cahiers, les relisait, les corrigeait, puis les leur donnait à transcrire ; telles étaient leurs occupations.

S’il tombait sur quelque endroit de l’écriture qu’il ne comprît pas, ou dont il ne vît ni la suite ni les liaisons avec ce qu’il avait déjà dit, ou ce qu’il devait dire, il le laissait là sans y toucher davantage, et passait aussitôt à d’autres pour ne point faire perdre de temps à ses écrivains à qui il ordonnait de laisser une feuille en blanc. Alors il avait recours à la prière, et ne revenait à l’endroit qui l’avait arrêté qu’après que Dieu avait daigné lui en donner l’intelligence, ce qui n’arrivait quelquefois qu’après des années entières.

C’est ce que nous apprenons de lui même sur un endroit de l’Apocalypse dont il parle en ces termes[[54]](#footnote-55) : « Lorsque je sus arrivé au verset dixième qui commence ainsi : Un jour de Dimanche étant enlevé en esprit, etc. je me trouvai si embarrassé, dit-il, j’apperçus de si grandes difficultés, et mon esprit, contre son ordinaire, me parut si bouché, que je ne pus y rien comprendre. Il me semblait que ces grandes vérités qui sont cachées sous ces paroles, étaient comme dans un sépulcre au devant duquel était une pierre immense que nulle force humaine ne pouvait remuer ; ainsi rendant gloire à Dieu qui ouvre et ferme ses trésors comme il lui plaît, j’abandonnai cet endroit, et en laissai l’intelligence au souverain maître, pour m’appliquer à la suite du livre. Les affaires qui survinrent, firent que je ne pensais plus à l’endroit qui m’avait arrêté, près d’un an se passa dans cet oubli. Alors arriva le saint jour de Pâques, et comme à mon réveil pour Matines, je méditais sur quelques versets de ce livre sacré, il me vint quelques lumières et quelques connaissances qui me rendirent plus hardi pour écrire : Je découvris une partie de ce que je cherchais : l’autre m’était encore cachée et inconnue ; mais l’aurore étant venue, où l’on croit communément que Jésus-Christ sortit glorieux de son tombeau, tout le mystère de ce livre me fut révélé, et je compris très distinctement le merveilleux accord qui se trouve entre l’un et l’autre testament. »

C’en serait assez, si je ne me trompe, pour connaître que c’est beaucoup moins par l’étude que par les lumières du saint esprit que l’abbé Joachim a composé ses ouvrages.

## § 57. Les religieux de Curace font de vains efforts pour l’obliger de revenir à son abbaye.

Tandis qu’il jouissait à Casemar de ce doux repos, l’abbaye de Curace n’était pas si tranquille. Les religieux de cette maison indignés d’une retraite qui leur paraissait si déraisonnable, ou peut-être peu satisfaits de la conduite de leur nouveau supérieur, comme la suite semble le marquer, firent les derniers efforts pour engager l’abbé Joachim à revenir dans son monastère[[55]](#footnote-56). Soit qu’ils se crussent déshonorés par cette retraite qu’on pouvait regarder dans le monde comme une suite des mécontentements de l’abbé, de l’indocilité de ses moines, soit que connaissant parfaitement le mérite et les talents de leur abbé, ils craignissent de tomber en d’autres mains qui ne leur seraient pas si favorables, ni si avantageuses au bien spirituel et temporel de leur maison, après avoir employé inutilement les prières les plus humbles, les instances les plus sortes, les larmes les plus touchantes pour le faire revenir, ils résolurent par l’avis des plus anciens d’envoyer deux de leur corps vers le pape pour en obtenir un bref, qui ordonnât à Joachim de reprendre l’administration de son abbaye.

Ils avaient devant leurs yeux un exemple assez récent d’une pareille conduite. C’était ainsi que les religieux de Molême, d’où était sorti l’ordre de Cîteaux, en avaient agi auprès d’Urbain II, pour faire revenir le saint abbé Robert, qui les avait abandonnés ; et leur conduite avait été approuvée du saint Siège. Animés par cet exemple, ils espéraient une aussi heureuse issue de leur entreprise. Mais ils ne trouvèrent pas en la personne d’Urbain III, les mêmes dispositions que les religieux de Molême avaient rencontrées en celle d’Urbain II, leur demande ne fut pas trouvée raisonnable ; le pape confirma ce qu’il avait fait avec connaissance de cause. Il les consola néanmoins par l’assurance qu’il leur donna que cette absence ne serait pas longue, qu’il ne consentirait jamais à sa démission, quoiqu’il l’eût fort pressé de l’accepter, et que dans peu ils le reverraient à la tête de sa communauté. Flattés de ces douces espérances, ils s’en revinrent à Curace, et n’inquiétèrent plus leur abbé, quoiqu’ils le regrettassent continuellement.

Ce fut donc dans cette solitude de Casemar, que le saint abbé continua près de deux ans à travailler sur l’Apocalypse, et sur l’accord des deux testaments, en la manière que nous avons vue : mais ces deux ouvrages étaient quelquefois interrompus par d’autres, selon les différentes lumières qu’il recevait du ciel. Lui-même va nous apprendre quelle fut l’occasion d’un autre livre qu’il composa en ce lieu, mais qu’il n’y acheva pas. Il portait pour titre : Le Psaltérion à dix cordes.

## § 58. Occasion de l’ouvrage qu’il composa sous ce titre : Le Psaltérion à dix Cordes.

« Étant à Casemar, dit-il[[56]](#footnote-57), où le vénérable abbé Gérard, et tous ses religieux me retenaient par les liens d’une charité infinie, arriva le jour de la Pentecôte. Quelques affaires qui ne pouvaient se différer, m’obligèrent d’être absent du chœur une bonne partie de la journée, dont je me trouvai fort affligé. Pour me dédommager en quelque façon d’une si grande perte, je me proposai en moi-même lorsque je serais débarrassé de ces affaires, d’aller à l’Église réciter un certain nombre de psaumes en l’honneur du saint-esprit, dans l’espérance qu’il répandrait dans mon âme quelque chose de ces divines lumières, dont il avait rempli les apôtres à pareil jour. Je ne fus pas plutôt entré dans l’Église, pour y adorer Dieu devant son saint autel, que je me trouvai attaqué d’une furieuse tentation contre la foi du mystère de la sainte Trinité. Comment se peut-il faire, disais-je en moi-même, que dans un seul Dieu il se trouve trois personnes, et que ces trois personnes ne fassent qu’un seul Dieu ? J’eus horreur d’une telle pensée, qui était un doute dans la foi, et je me prosternai en terre, invoquant de toutes mes forces le saint-esprit, dont on faisait la fête ce jour-là, afin qu’il eut la bonté de dissiper mes doutes sur ce mystère ineffable de la sainte Trinité, dans lequel toutes les autres vérités sont renfermées : cependant pour vaincre cette tentation, je me mis à réciter les psaumes que je m’étais proposés ; à peine avais-je commencé que la figure du Psaltérion à dix cordes me vînt dans l’esprit, et je crus trouver dans cet instrument de musique un emblème si convenable du mystère adorable de la sainte Trinité, que je ne pus m’empêcher de m’écrier : C’est vous, seigneur, qui faites tant de merveilles, y a- t’il un Dieu semblable à vous ? »

## § 59. Extrait de cet ouvrage.

C’est sous cette idée, qu’il composa l’ouvrage, qui porte pour titre le Psaltérion. Il est divisé en trois livres, qui ont rapport aux trois personnes de la sainte Trinité. Dans le premier il traite du corps de l’instrument même, qui est comme la source de toute la mélodie qu’il produit, et qui nous représente la personne du père de qui toutes choses procèdent, comme dit l’apôtre, a quo ómnia. Dans le second, il parle du nombre des psaumes qui se chantent sur cet instrument, qui sous le nom de sagesse nous représentent cette seconde personne, par qui toutes choses ont été faites, per quem ómnia. Car toutes choses n’ont pas seulement été faites avec, sagesse, mais dans la sagesse même, ómnia in sapiéntia fecísti. Dans le troisième, il explique la manière de psalmodier, manière qui par sa douceur et sa mélodie nous représente l’onction du saint esprit, in quo ómnia.

On ne peut disconvenir que dans tous les ouvrages de l’abbé Joachim, il ne se trouve un esprit sublime, un discours élevé, un style vif et animé, des comparaisons heureuses, des raisons solides, et des beautés qui frappent le lecteur, soit lorsqu’il creuse dans les profondeurs sacrées des divines écritures, et qu’il entre dans les sens les plus cachés et les plus difficiles ; soit lorsqu’avec un courage plus qu’humain il reprend les vices de son temps, et particulièrement ceux qui régnaient alors dans l’Église, en punition desquels il lui prédit les malheurs dont elle doit être affligée ; soit lorsqu’adressant la parole à l’empereur, qui d’ailleurs avait pour le saint homme une singulière vénération, toujours accompagnée d’une infinité de bienfaits, il le reprend de ses fautes ; il lui reproche ses violences et ses concussions ; il lui prédit tous les maux que lui et successeurs doivent faire à l’Église : mais il faut avouer qu’il s’est surpassé lui-même dans son Psaltérion, et qu’on ne peut expliquer avec plus de majesté, plus d’apparence, plus de spiritualité, le plus grand et le plus ineffable de tous nos mystères, qui est celui de la sainte Trinité.

Il y emploie tout ce que la foi, tout ce que la raison, tout ce que les sciences divines et humaines peuvent fournir de connaissances pour le prouver. Tantôt il s’élève contre Arius tantôt contre Sabellius, tantôt contre Gilbert de la Porée. Il fait voir au premier la divinité du verbe, au second la Trinité des personnes dans une seule nature, au dernier son blasphème qui en introduisit quatre, s’il était vrai, comme ce prélat le soutenait, que l’essence divine fut quelque chose de distingué des trois personnes. Il s’étend beaucoup sur cette matière; et la pousse encore plus loin que n’avait fait saint Bernard. Il semble qu’il prévoyait qu’un jour à venir on l’accuserait lui-même d’être tombé dans 1’erreur qu’il combattait, et que son dessein était de se disculper par avance.

## § 60. On doute si le livre condamné dans le quatrième concile de Latran, sous le nom de l’abbé Joachim, est de lui.

C’est ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire, et même d’entreprendre de prouver, que le livre qu’on présenta au concile de Latran sous le nom de l’abbé Joachim en 1215, treize ans après sa mort, n’était point de lui. Ce sentiment n’a pas paru seulement en Italie et en France, mais encore dans les Pays-Bas ; et les savants Jésuites, qui ont succédé à Bollandus[[57]](#footnote-58) dans la continuation de l’ouvrage immense qu’il avait commencé, ont entrepris de le prouver dans ces derniers temps.

En effet, disent les pères de cette sainte assemblée, l’auteur de ce livre ne met dans les trois personnes divines d’autre unité de nature et de substance que celle qui se trouve dans ces propositions : Je vous demande, mon père, qu’ils ne soient tous qu’un en nous, comme nous ne sommes qu’un. Joan. XVII, 21. Nous ne femmes tous qu’un corps en Jésus-Christ. Gal. III, 28. Celui qui est attaché à Dieu, n’est qu’un même esprit avec lui. I Cor. VI, 17. Tous les premiers fidèles n’étaient qu’un cœur et une âme. Act. II, 32. ce qui ne fait qu’une unité impropre, compatible avec la pluralité réelle et effective. Ce serait donc admettre plusieurs dieux, que d’entrer dans cette pensée, ainsi raisonnent les pères de ce concile, et ils raisonnent juste. Or l’abbé Joachim dans son Psaltérion, fait voir que l’unité de nature et de substance, qui est dans les trois personnes divines, n’est point une unité Semblable à celle qui le trouve dans tous les exemples que nous venons de rapporter, et qu’il rapporte lui-même les uns après les autres, parce que, dit-il, ce ne serait qu’une unité impropre, une unité morale, une unité qui peut se trouver dans la multitude ; il pensait donc comme le concile sur ce sujet.

Mais peut-être aurons-nous lieu dans la suite d’en dire davantage. C’est assez pour le présent d’avoir fait cette remarque au sujet du livre qu’il composait alors.

## § 61. Il apaise miraculeusement la soif désordonnée d’un de ses religieux.

Comme il paraissait que rien ne devait troubler son repos, les plaintes de ses religieux de Curace ayant été apaisées par l’autorité du saint Siège, il ne pensa plus qu’à s’acquitter fidèlement des ordres que Sa sainteté lui avait donné. Il travaillait jour et nuit à ces ouvrages d’esprit, et ne les interrompait que pour des affaires indispensables. Il lui en survint une qui l’engagea dans un voyage de quelques jours. Il prit un de ses secrétaires pour l’accompagner, ce fut le frère Luc. La première journée fut longue[[58]](#footnote-59), et ils s’étaient trouvés fort tourmentés de la soif pendant le chemin. Lorsqu’ils furent arrivés sur le soir à l’hospice, la fatigue et la lassitude ne leur permirent pas de souper autant qu’il aurait été nécessaire, ce qui fut cause que pendant la nuit frère Luc se sentant plus altéré que jamais, et hors d’état par conséquent de dormir, se leva pour aller chercher de l’eau. Cette conduite qui n’est pas selon l’esprit de la règle, puisqu’elle défend de rien prendre hors des repas ordinaires, ne plut pas à l’abbé, qui était rigide observateur des lois ; cependant il dissimula, quoiqu’avec un peu de peine, une action qui ne l’édifiait point. Mais le peu d’eau que le jeune religieux avait pris, n’ayant été, pour ainsi dire, que comme une goûte jetée sur un grand brasier, elle avait allumé davantage l’ardeur de sa soif. Il se relève une seconde fois pour boire. Alors l’abbé Joachim ne put plus retenir son zèle, il lui fit une sévère réprimandé de cette infraction de la règle, lui remontra que c’était une suggestion du démon qu’il fallait combattre, et l’exhorta d’avoir plutôt recours à Dieu qu’à ces secours trop humains, lui promettant de prier aussi de son côte, afin qu’il lui fit la grâce de le délivrer de cette tentation. Frère Luc se recouche sans oser boire davantage ; mais la prière du saint fut si efficace, que le jeune homme a avoué que non seulement sa soif s’apaisa dans le moment, mais que du reste de ses jours il ne s’était trouvé dans de pareilles ardeurs, ni dans l’occasion de violer ce point de règle.

## § 62. Il le guérit une autre fois d’une dangereuse maladie.

Quelque temps après ce même religieux qu’il goutait fort, et dont il ne pouvait quasi plus se passer depuis qu’il l’avait pratiqué, tomba malade à Casemar. De longues et malignes fièvres l’avaient tellement épuisé qu’on désespérait de sa vie. Ce qui s’opposait le plus au recouvrement de sa santé, était un dégoût si grand et si universel, que quelque chose qu’on lui présentât, fut-ce même des viandes les mieux apprêtées, il n’en pouvait manger. Joachim touché d’un état si déplorable, qui d’ailleurs portait préjudice à ses études, et retardait beaucoup ses compositions, ordonna qu’on lui préparât des choux, tels qu’on en donnait ordinairement à la communauté, et que la faim seule pouvait faire manger. Le saint homme les ayant bénis, mangez de cela, dit-il à son religieux, je vous l’ordonne au nom du seigneur, et ayez confiance. Chose étonnante, à peine eut-il rempli son estomac, que ce qui devait naturellement redoubler sa fièvre et augmenter son dégoût, lui procura une santé si parfaite, qu’il fut en état dès le même jour de s’acquitter de tous ses devoirs, et d’écrire comme à son ordinaire ce que le saint homme lui dictait.

## § 63. La mort du pape Urbain interrompt son travail.

Des occupations si innocentes et d’ailleurs si utiles à l’Église, n’auraient jamais dû être traversées ; mais tout est sujet dans cette vie à de cruelles variations. Dans le temps même que l’abbé Joachim jouissait d’un si doux repos, une mort subite et imprévue qui enleva tout d’un coup de ce monde le pape Urbain, fit changer de face et à sa situation et à ses études ; tout demeura en suspens.

Ce pontife depuis son exaltation avait travaillé avec une application infatigable à réunir tous les princes chrétiens, afin qu’ils portassent ensemble leurs armes contre les infidèles qui ravageaient toute la Palestine, et s’étaient déjà rendu maîtres de la plus grande partie des places qu’y occupaient les chrétiens. Déjà un puissant secours était prêt, et l’on délibérait sur la route qu’on prendrait pour arriver promptement, lorsqu’on apprit que tout était désespéré, et que Saladin, roi d’Égypte, après quelques victoires, avait forcé la ville de Jérusalem, et s’en était emparé sous le règne de Louis de Lusignan, dernier monarque de ce royaume infortuné.

Tous les chrétiens qui s’y étaient rencontrés après le carnage, avaient été obligés de se racheter par de grosses rançons ; la Palestine nageait dans le sang des disciples de Jésus-Christ ; les lieux saints étaient profanés, et l’impiété avait été poussée aussi loin qu’on devait l’attendre d’un superbe vainqueur ennemi du nom chrétien.

Une si triste nouvelle jeta la consternation dans toute l’Europe ; mais personne n’y fut si sensible que le pape. Il vit par ce coup fatal tous ses grands desseins avortés, les affaires de l’Église ruinées en Orient, ses trésors épuisés sans aucun fruit, nulle ressource à tant de malheurs. Il ne put survivre à une si grande perte. Deux jours après il en mourut de déplaisir. Ce fut à Ferrare le 20 d’Octobre 1187. Jérusalem avait été prise le 2 du même mois.

## § 64. L’abbé Joachim s’en retourne à Curace.

Joachim, après ce funeste accident, ne pensa plus à ses compositions. Il crut même que son absence de son abbaye ne paraîtrait plus légitime, n’étant plus appuyée d’une autorité supérieure. Il prit donc le parti de retourner à son monastère, laissant à la providence le soin de conduire à une fin heureuse les ouvrages qu’il avait entrepris. Sa Concorde des deux testaments, son Explication de l’Apocalypse, son Psaltérion, tout était avancé, mais rien d’achevé.

Il trouva à Curace de quoi occuper son zèle. Son absence de deux ans y avait causé de grands préjudices à sa régularité, tout y était empiré. Les brebis n’entendent pas volontiers la voix d’un pasteur étranger, elles le fuient au lieu de le suivre. Le troupeau dispersé, les ouailles errantes çà et là, l’observance ralentie, le temporel en mauvais état, ce sont les suites ordinaires de ces longues absences. En peu de temps néanmoins le saint homme remit les choses sur le pied qu’elles devaient être ; mais il lui en coûta beaucoup de peines et de travaux, et ce qui l’affligeait davantage, ses études furent interrompues, et ces doux moments qu’il employait à Casemar dans la contemplation, ne se trouvaient plus dans cet embarras d’affaires tumultueuses.

On travaillait cependant à Ferrare à donner à l’Église un nouveau pontife. Le conclave ne fut pas de longue durée. Des le lendemain de la mort d’Urbain, Albert de Mora, qu’Adrien IV avait fait cardinal en 1155, fut élu, et prit le nom de Grégoire VIII. On attendait beaucoup de ce pape, qui avait de rares qualités, et marchait déjà sur les traces de son prédécesseur, mais tous ses hauts desseins furent interrompus par sa mort qui arriva le 15 de Décembre de la même année, n’ayant pas occupé le saint Siège deux mois entiers. De son temps il ne fut point parlé de l’abbé Joachim.

## § 65. Il délie par un miracle la langue à un de ses frères.

Celui-ci continuait toujours à Curace la vie sainte et édifiante qu’il y menait depuis tant d’années, et Dieu continuait aussi à faire de temps en temps quelque miracle par le ministère de ce fidèle serviteur. Il arriva que passant alors par l’abbaye de Sambucine, dont l’abbé était décédé depuis quelques jours, la communauté travaillait à une nouvelle élection : mais quoiqu’il y eut grand nombre de dignes sujets dans ce monastère, aucun néanmoins par le sentiment d’une humilité qu’on ne voit plus guères à présent, ne voulait accepter cette charge. L’assemblée souvent tenue pour cette affaire, fut rompue autant de fois, sans pouvoir s’accorder sur un choix. On consulte l’abbé Joachim, et par son conseil et celui de Reigner[[59]](#footnote-60), une des meilleures têtes de cette communauté, on les mit tous d’accord en choisissant Luc, qui n’était pas de la maison. Celui-ci refusa absolument cet honneur, non seulement parce qu’il s’en croyait indigne, et que son âge même, qui n’était que de 32 ans, semblait l’en exclure, mais parce qu’il savait en être véritablement incapable, à cause d’un empêchement de langue qu’il avait, et qui le réduisait à ne pouvoir quasi parler qu’en balbutiant.

C’est ainsi que Moïse qui avait le même défaut, refusait d’accomplir l’ordre de Dieu, qui le mettait à la tête de son peuple : Je vous supplie, seigneur, disait-il, d’envoyer un autre, vous savez, que j’ai peine à m’énoncer. (Ex. IV) Les religieux de Sambucine, sans avoir égard à cette raison, persistaient dans leur choix, et Luc dans son refus. Quelques jours se passèrent dans cette pieuse contestation. Enfin l’abbé Joachim étant de retour à son monastère, écrivit à Luc, qui demeurait fort en repos dans son cloître de Casemar, persuadé qu’on ne pensait plus à lui, et que son élection était plutôt un jeu pour se moquer de lui, qu’une affaire sérieuse. L’abbé lui mandait qu’il était persuadé par toutes les circonstances qui avaient accompagné son élection, que Dieu le voulait dans cette charge, et l’exhortait par de vives raisons à se soumettre à la volonté divine. Sur la fin de sa lettre, il ajoutait ces paroles fort remarquables : À l’égard de la difficulté que vous avez, à parler, et qui fait la principale cause de votre refus, ne vous en embarrassez point, Dieu par sa bonté y pourvoira en son temps.

Luc qui avait déjà expérimenté plus d’une fois, tant en sa personne qu’en celle des autres, la vérité des paroles du saint homme, n’hésita plus. Plein de confiance en la bonté de Dieu, et dans les promesses de son serviteur, il mit la lettre dans son sein, et partit pour Sambucine, où il fut reçu en qualité d’abbé, comme un ange descendu du ciel.

Quelque temps après arriva le premier Dimanche de l’Avent, jour auquel les abbés de l’ordre sont tenus de prêcher dans le chapitre, en présence de toute la communauté. Luc s’y était préparé, quoiqu’avec quelque répugnance, et quelque dégoût à cause de cette difficulté qu’il avait à parler. Il commença son discours à son ordinaire ; c’est-à-dire, en bégayant, mais il n’eut pas plutôt prononcé deux ou trois périodes, dont lui-même commençait déjà à rougir par la confusion que cela lui causait, que tout d’un coup sa langue se délia et il acheva son sermon avec autant de facilité et de précision, que s’il n’eut jamais été atteint de cette incommodité ; ce fut même un des hommes des plus diserts de son temps. Tout le monde en fut surpris : et le nouvel abbé ayant expliqué comment la chose s’était passée, chacun rendit gloire à Dieu des merveilles qu’il opérait par le ministère de son serviteur Joachim. C’est ce Luc, élu abbé de Sambucine d’une manière si singulière, qui dans la suite fut un des plus illustres archevêques de Cozense, où il est mort en odeur de sainteté. Son corps repose dans son abbaye, où il fut porté en exécution de ses dernières volontés. C’est le premier auteur que nous ayons de la vie de l’abbé Joachim.

## § 66. Clément III succède à Grégoire VIII.

Il y avait déjà plus de vingt jours que le saint Siège était vacant, lorsqu’enfin les électeurs se déterminèrent à donner leurs voix à Paul Scholari cardinal, évêque de Préneste. Il était romain de naissance, et devait son élévation au pape Alexandre III, qui l’avait fait cardinal, quoiqu’il ne fut pas d’une famille fort illustre. Il prit le nom de Clément III, et s’appliqua aussitôt aux affaires de l’Église.

Les plus pressantes étaient celles de la terre sainte. Saladin, Soudan d’Égypte, depuis la prise de Jérusalem l’avait presque entièrement désolée, et il ne restait plus aux chrétiens qu’un très petit nombre de places dans la Palestine, comme Tyr, et quelques autres moins importantes. Clément unit les rois de France et d’Angleterre, et les engagea à joindre leurs forces pour aller venger les injures faites à Jésus-Christ par ces infidèles. Celui de France, c’était Philippe Auguste, représenta au pape qu’il ne pouvait pas s’engager dans cette expédition, sans un puissant secours d’argent de la part de l’Église. Clément lui accorda pour ce sujet la permission de lever sur le clergé de son royaume une subvention, qui fut appelée la dîme saladine. La dîme, parce qu’elle consistait à prendre le dixième du revenu de tous les biens ecclésiastiques : Saladine, parce que ces deniers devaient être employés contre Saladin, tant que cette guerre durerait.

## § 67. Le pape ordonne à l’abbé Joachim d’achever ses ouvrages sur l’écriture sainte.

Ces choses étant ainsi réglées, le pape pensa à d’autres. Celles de l’abbé Joachim, dont la réputation augmentait tous les jours de plus en plus, furent des premières. Informé par les cardinaux de ce qui s’était passé à son sujet sous ses prédécesseurs, il crut devoir suivre leurs traces, et obliger ce grand homme à continuer ses ouvrages sur les saintes écritures. Il savait que les explications qu’il y donnait, étaient toutes mystérieuses, que c’était autant de prophéties où l’on voyait tout ce qui devait arriver de plus extraordinaire dans l’État et dans l’Église, la curiosité pouvait avoir quelque part dans cette découverte, Clément lui adressa donc un bref, par lequel il l’exhorte à ne pas enfouir les talents que Dieu lui avait donné, de crainte d’être traité comme ce mauvais serviteur de l’évangile, qui pour une pareille faute avait été privé de tous ses avantages, et condamné au supplice : et après quelques louanges sur sa vertu et son érudition, il lui ordonne de mettre au plutôt la dernière main à tous ses ouvrages, principalement à son explication de l’Apocalypse ; c’était celle que le pape avait plus d’envie de voir, et demandait qu’on lui envoyât, afin qu’après l’avoir lue, il put en faire part a toute l’Église. Ce bref commence ainsi. « Clément évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Joachim, abbé de Curace, etc. » Il est daté de S. Jean de Latran le 6 des Ides de Juin, l’an premier de son pontificat, c’est-à-dire, le 8 de Juin de l’an 1188, par où nous voyons que Clément était alors retourné à Rome.

L’annaliste de Cîteaux[[60]](#footnote-61) prétend que le motif de ce bref n’était autre que les bruits différents qui courraient déjà dans le monde au sujet de cet abbé, que plusieurs personnes traitaient de saint, de docteur admirable, de prophète envoyé du ciel, tandis que les autres l’appelaient imposteur, ou le regardaient au moins comme un homme qui était dans l’illusion, et trompé par son propre esprit ; ce qui causait, dit cet historien, de grandes perplexités aux supérieurs de l’ordre, et alarmait également la conscience de l’abbé Joachim. Ceux-là craignaient qu’il ne trompât le monde, celui-ci craignait d’être trompé lui-même, ou que voulant trop approfondir les mystères divins, contre la défense de Dieu même, il ne se trouvât accablé par la gloire qui en rejaillissait[[61]](#footnote-62).

D’autres, selon cet écrivain, disaient : si cet homme cherche à conduire les âmes, n’a-t-il pas dans la bergerie de Curace des brebis et des agneaux rachetés du sang de Jésus-Christ. S’il a reçu de Dieu le don de sagesse, que ne l’emploie-t-il à la conduite de ces âmes : et cela ne serait il pas et plus utile et plus convenable, que de s’occuper entièrement à faire des prophéties chimériques et à prédire les évènements des siècles futurs qui ne le regardent point ? Il se peut faire que ces grands dons qu’il produit au dehors, viennent du ciel, et il se peut faire aussi qu’ils n’en soient pas, et que ce ne soit que des illusions. Dans le doute, il ne risque rien en tenant ces dons cachés ; au lieu que tout est à craindre en les produisant au dehors, puisque si ses révélations sont fausses, et que la fausseté vienne à se découvrir, ce qui ne manquera jamais d’arriver avec le temps, ce sera un scandale pour le monde, une honte et une confusion pour son ordre, un sujet de réprobation pour lui-même.

Il n’est pas impossible que dès ce temps-là les hommes parlassent ainsi de ce célébré abbé : et quoique l’historien ne produise aucun garant de ce qu’il avance, nous lui passons volontiers tous ces faits qui d’eux-mêmes sont assez probables ; mais n’est-ce pas ainsi que les hommes parlaient de Jésus-Christ même durant les jours de sa vie mortelle ? Il y avait bien du bruit dans le monde à son sujet, dit saint Jean, les uns disaient c’est un homme de bien, les autres disaient, non, c’est un séducteur qui trompe le peuple. (Joan. VII) Jésus-Christ qui n’ignorait rien de tous ses bruits, semble vouloir prendre plaisir à faire parler aussi ses disciples sur ce sujet. Que dit-on de moi dans le monde, leur demanda-t-il un jour dans un entretien particulier ? (Matt. XVI, 13 ; Marc. VIII, 27 ; Luc IX, 18)

On en disait autant de saint Bernard lorsqu’il commença à faire des miracles, et ses propres frères furent des premiers à le traiter d’orgueilleux et de présomptueux, et à exiger de lui qu’il se renfermât dans son cloître. Le saint en fut alarmé lui-même, et craignit d’être séduit du démon[[62]](#footnote-63), voyant des gens si sages désapprouver sa conduite. La même chose arriva à sainte Thérèse lorsque ses extases et ses révélations commencèrent à être connues dans le monde. Elle eut peur d’être dans l’illusion, son état la faisait trembler. Ainsi de tout temps les hommes extraordinaires ont été sujets à faire parler d’eux fort diversement dans le monde, et ceux qui ont un peu approfondi les replis du cœur humain n’ont pas de peine à comprendre d’où vient cette diversité de pensées et de jugements sur une seule personne lorsqu’elle a certains talents qui la font briller dans le monde, ou que Dieu la conduit par des voies extraordinaires.

Quoi qu’il en soit, ou que ces bruits aient déterminé le pape à écrire à l’abbé Joachim, comme le prétend l’annaliste de Cîteaux, ou que Sa sainteté s’y soit portée d’elle-même sur les remontrances de ses cardinaux, comme nous l’avons dit, nous allons donner une fidèle traduction de la lettre du pape, afin que le lecteur en juge mieux, et puisse plus facilement reconnaître les motifs qui le firent agir dans cette occasion.

Bref du pape Clément III, à l’abbé Joachim.

« Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Joachim, abbé de Curace : Salut et bénédiction apostolique.

« Le bon ordre demande, et les devoirs de la charité exigent, que dans toutes nos actions nous prenions garde sur toutes choses, qu’elles soient faites selon les règles de l’évangile, afin qu’elles paraissent aux hommes comme une brillante lumière, et qu’elles leurs servent d’exemple et de sujet pour s’avancer dans la vertu. Puis donc qu’on assure que le pape Luce d’heureuse mémoire, l’un de nos prédécesseurs, vous a exhorté et même commandé de travailler sur l’Apocalypse, et de faire un autre ouvrage sur l’accord des deux testaments, ce que vous avez commencé de faire de son temps, et avez continué après sa mort, sous l’autorité du pape Urbain, nous nous sentons obligé d’avertir votre charité, et de l’exhorter puissamment dans le seigneur, par ces lettres apostoliques, à travailler incessamment, avec la grâce de Dieu, à corriger et à finir ces ouvrages tant désirés pour l’utilité du prochain, afin que vous puissiez au plutôt, si votre commodité vous le permet, vous venir présenter au Siège apostolique pour en faire l’examen, et en porter un jugement équitable, car si vous voulez tenir toujours cachés ces ouvrages, je ne sais comment vous pourrez vous excuser devant le souverain père de famille, d’avoir enfoui ce grand talent de la science qu’il vous a confié, et éviter son indignation. Donné à Rome, etc. »

L’évêque de Martiniano fut chargé de ces lettres apostoliques, et eut ordre en même temps d’en presser l’exécution. Comme Curace était de son diocèse, et même peu éloigné de la ville épiscopale et, il ne tarda pas à se rendre à cette abbaye pour s’acquitter de sa commission, L’abbé Joachim, qui s’était persuadé qu’on ne pensait plus à lui à la cour de Rome, fut fort surpris de ce bref ; mais l’évêque lui fit entendre que c’était ici un commandement de la part du pape, et qu’il n’y avait point à reculer. Il ne lui dissimula pas même que Sa sainteté l’avait chargé d’y avoir l’œil. En vain l’abbé lui représenta-t-il qu’il se voyait alors hors d’état de s’appliquer à ces ouvrages, ayant trouvé à son retour de Casemar une infinité d’affaires dans son abbaye qui demandaient tout son temps, et toute son application ; toute la réponse qu’il en put avoir, fut celle-ci : Vous irez, vous-même, si vous le jugez, à propos, porter vos excuses au pape, mais pour moi, je n’ai point d’ordre d’en recevoir aucune. Ce qu’ayant dit, il prit congé de lui.

## § 67. L’abbé va à Rome, et présente au pape son livre de l’accord des deux testaments.

L’abbé se vit assez embarrassé. D’un côté il ne voulait point désobéir au pape ; de l’autre il se trouvait comme dans l’impossibilité de le satisfaire. Sa prudence lui fit prendre un juste milieu dans ces deux extrémités. Ce fut d’aller à Rome porter au pape son livre de l’accord des deux testaments qu’il venait d’achever, et sur le reste de demander grâce à Sa sainteté, au moins pour quelques années, jusqu’à ce qu’il eut mis ordre à toutes les affaires de son abbaye. La chose paraissait si raisonnable, qu’il partit dans une ferme assurance que le pape lui accorderait cette grâce. Il en fut parfaitement bien reçu, et tous les cardinaux lui firent un accueil des plus gracieux. Il présenta son livre au pape, qui prit la peine de le lire lui-même, et le donna ensuite aux plus habiles cardinaux de son conseil pour l’examiner.

Tout l’ouvrage est divisé en cinq livres, et il le finit par ces paroles fort remarquables. « Ayant donc achevé ce petit ouvrage, avec le secours de la grâce de Jésus-Christ, je me vois obligé de répondre à ceux qui me traitent de présomptueux, que je ne l’ai point composé dans la vue d’aucune gloire mondaine, mais par le seul motif de la charité ; car je sais qu’il est écrit : Le seigneur dissipera les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes ; et comme Dieu les méprise, ils ne remporteront que de la confusion. (Ps. LII) Qu’ils sachent donc, et je prie Dieu qu’ils le sachent bien, que je n’ai point entrepris cet ouvrage en m’appuyant présomptueusement sur une révélation divine, ni sur une éminente piété dont je n’ai garde de me flatter, encore moins sur mon esprit, ou sur un génie fécond en imaginations, à Dieu ne plaise ; mais j’ai déclaré ces choses au monde, parce que le temps est arrivé qu’elles lui devaient être déclarées, et que celui qui dans tous les siècles opère des merveilles quand il veut, et par qui il veut, et en la manière qu’il le veut, a voulu que le secret de ces mystères fut révélé à ses serviteurs dans cet ouvrage, non pas pour satisfaire leur curiosité, mais pour les secourir dans leurs nécessités, et ces connaissances qu’il nous a données ne nous rendent pas plus saints, ni plus dignes de vénération ou de respect dans le monde ; mais elles nous apprennent quels châtiments nos péchés ont mérité, afin que s’il y a encore quelqu’un de la famille de Loth, il se hâte de s’éloigner des villes de Sodome, et que s’il reste quelqu’un de la famille de Noë, il se sauve promptement dans l’arche, afin de ne pas périr avec le reste des hommes. »

On voit par cet épilogue que l’abbé Joachim dans cet ouvrage est un autre Jérémie qui ne prédit que des malheurs, et n’annonce aux hommes que des choses fâcheuses, après les avoir repris de leurs vices, leur avoir reproché leur ingratitude envers Dieu, et leur désobéissance continuelle à ses ordres, pour lesquels crimes ils vont être punis par un déluge de maux qu’ils ne pourront éviter que par la pénitence, l’unique planche après le naufrage. Ceux qui la feront, il les compare à Noë qui se sauva du déluge universel en entrant dans l’arche avec toute sa famille, et à Loth qui évita l’embrasement de Sodome prenant la suite.

## § 69. Approbation que le consistoire donne à ce livre.

Tandis qu’on examinait à Rome ce livre de l’abbé Joachim, il eut souvent occasion de converser familièrement, tantôt avec le pape, tantôt avec les prélats de sa cour. Ils se mirent souvent sur l’Apocalypse, et ils ne pouvaient se lasser de l’entendre raisonner sur les prophéties de ce livre. Il en faisait l’application aux affaires présentes de l’Église, et l’on eut dit, de la manière dont il tournait les choses, que c’était précisément ce siècle que saint Jean avait eu en vue lorsqu’il avait écrit ces merveilleuses obscurités, où nous ne comprenons encore rien aujourd’hui, même sur les choses qui sont déjà passées et par conséquent accomplies, puisque les interprètes ne peuvent s’accorder, et que ce que les uns expliquent d’une façon, les autres l’expliquent d’un autre. Beaucoup moins pouvons-nous entendre celles qui regardent l’avenir, et dont l’accomplissement est différé jusqu’à la dernière heure, c’est-à-dire, jusqu’à la fin du monde.

Après un séjour de trois semaines ou un mais à Rome, l’abbé Joachim, qui avait appris que son livre de la Concorde était fort goûté, demanda son congé au pape. Sa sainteté différa jusqu’au lendemain de le lui donner, parce qu’elle était bien aise d’en conférer auparavant avec ses cardinaux. Joachim les trouva tous le lendemain à l’heure marquée assemblés auprès du pape. On y donna encore de grands éloges à son ouvrage, on l’exhorta à continuer ses travaux, et surtout son Apocalypse, dont on était fort curieux.

L’abbé représenta que rien ne pouvait lui être, ni plus honorable, ni plus selon son goût, que cette commission ; mais qu’il lui était impossible dans les conjonctures présentes de satisfaire aux désirs de Sa sainteté, accablé comme il était des soins où l’engageait le gouvernement de son abbaye ; que de pareils ouvrages demandaient beaucoup de repos et de loisir, une grande tranquillité d’esprit, du temps pour prier et pour méditer, avantages qui ne se trouvaient pas dans la place où il était ; mais que s’il plaisait à Sa sainteté de le délivrer de cet esclavage, et de lui permettre de vivre à lui-même, dans une entière désoccupation de ce qui pouvait le distraire, il se promettait de la bonté de Dieu de conduire bientôt tous ces ouvrages à une heureuse fin, et qu’il ne doutait point que le seigneur n’en tirât sa gloire, puisqu’ils étaient entrepris tous les auspices et par les ordres d’un si saint pontife.

## § 70. Le pape reçoit la démission de son abbaye, et lui permet de se retirer dans une solitude à son gré.

L’affaire mise en délibération, on jugea à propos d’accepter la démission de son abbaye qu’il offrait. Ordre aux religieux de Curace de procéder à l’élection d’un nouvel abbé à laquelle il présiderait lui-même ; que du reste il lui serait permis de se retirer dans telle solitude qui serait le plus de son goût avec un ou deux religieux de son ordre qui lui conviendraient davantage, et là affranchi de tout joug et de toute servitude, vaquer uniquement à la contemplation des choses divines, et à l’explication des saintes écritures. C’était tout ce que l’abbé demandait, rien n’était plus conforme à ses désirs. Il partit après avoir reçu la bénédiction du pape, laissant à toute la cour de Rome une grande idée de sa vertu et de son mérite.

Il n’en fut pas ainsi des supérieurs de l’ordre, qui trouvèrent ce procédé fort mauvais. Ils regardèrent Joachim comme un volontaire qui ne cherchait qu’à secouer le joug de la religion et à se rendre indépendant de leur autorité. Ce recours au pape à leur insu, et contre les lois qu’ils avaient faites eux-mêmes dans leurs chapitres généraux, leur déplut infiniment. Ils hésitèrent quelque temps s’ils ne procéderaient point contre lui dans toutes les formes en déclarant qu’il avait encouru les censures portées contre ceux qui avaient recours à Rome dans les affaires de l’ordre. D’autres voulaient qu’on le déclarât fugitif, et comme n’étant plus de l’ordre, privé après sa mort des suffrages qui sont dus à tous les religieux de Cîteaux ; mais la crainte d’offenser le pape, et de s’attirer de la part de la cour de Rome quelque fâcheuse affaire, arrêta leurs mauvais desseins, qui dans le fonds étaient mal appuyés, puisque leurs lois qui défendaient d’avoir recours aux puissances étrangères, et même au pape, n’étaient que contre ceux qui cherchaient des mitigations et des adoucissements de la sévérité de la règle.

Quoi qu’il en fait, depuis ce moment ce saint abbé fut regardé comme un ennemi de l’ordre, et l’on chercha toutes les occasions de lui faire de la peine pendant se vie et après sa mort. D’une autre part, ses religieux de Curace étaient désolés, et rien ne pouvait arrêter le cours de leurs larmes. Leur perte effectivement était grande, mais ils ne pouvaient l’empêcher après que le pape s’était déclaré si hautement par des ordres qui paraissaient irrévocables.

## § 71. Il se donne un successeur, et se retire à Pierre-large.

Les premiers soins de l’abbé Joachim, lorsqu’il fut de retour à son abbaye de Curace, furent de se donner un successeur. Il en fut, pour ainsi dire, le maître, et ses religieux assemblés lui en laissèrent le choix, tant était grande la vénération qu’ils avaient pour sa personne, qu’ils regardaient avec justice comme un homme de Dieu, éclairé de ses plus pures lumières. Ce fut donc par son conseil qu’ils élurent d’une voix unanime dom Jean, qui avait été secrétaire du saint homme et l’élection ayant été confirmée par le père immédiat, Joachim se retira dans un lieu écarté qui s appelait Pierre-large[[63]](#footnote-64), et qui semblait avoir toutes les commodités d’un agréable désert, sans qu’on fut obligé de courir fort loin pour avoir les choses nécessaires, ce qui aurait fort dérangé le genre de vie qu’il méditait.

Il ne prit avec lui qu’un seul compagnon, nommé Reignier, homme d’esprit et de qualité, qui, après la mort de l’abbé Joachim, fut fait cardinal de l’Église romaine[[64]](#footnote-65). Mais il n’est pas sûr qu’il fût déjà religieux en ce temps-là. Il paraît au contraire qu’il était encore laïc, et qu’attiré par la grande réputation qu’avait dès-lors l’abbé Joachim, il était venu de l’île Pontia pour entendre la sagesse de ce nouveau Salomon, et s’attacher inviolablement à sa personne. On était alors au commencement de l’année 1189, et l’abbé Joachim pouvait avoir quelques 58 ans.

Fin du premier livre.

²

L’HISTOIRE

DE

L’ABBÉ JOACHIM,

RELIGIEUX

DE L’ORDRE DE CÎTEAUX,

Fondateur de la congrégation de Flore en Italie.

# LIVRE SECOND.

## § 1. Idée générale du reste de la vie de l’abbé Joachim,

L’homme est sujet durant le cours de cette vie mortelle à prendre des routes qui le conduisent fort loin du terme qu’il s’est proposé ; soit que ses vues soient trop courtes pour percer dans l’avenir, soit que Dieu qui se sert également de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins, fasse naître de ceux que prennent les hommes selon les lumières naturelles, des effets entièrement opposés à ceux qu’ils s’étaient imaginés. Que prétendait l’abbé Joachim en se démettant de son abbaye, en s’affranchissant de toute sorte de joug, en ne vivant plus qu’à lui-même dans une solitude éloignée de tout commerce ? Que prétendait le pape, en lui accordant toutes ces grâces, sinon de lui procurer un doux loisir qu’il pût employer uniquement à la contemplation des vérités éternelles, à l’étude des livres saints, à l’explication des mystères qui y sont renfermés, et enfin à produire au dehors pour l’utilité de l’Église ces trésors de sagesse, et ces connaissances sublimes, dont il paraissait que le ciel l’avait favorisé ?

La conduite d’un grand monastère, l’abord de tant de peuples qui avaient recours à lui dans leurs plus pressants besoins ; cette haute réputation qu’il s’était déjà acquise, et qui attirait tant de monde à son abbaye, la dépendance des supérieurs de l’ordre qui pouvaient l’occuper à toute autre chose : tout cela paraissait autant d’obstacles à ces pieux desseins ; la fuite dans un lieu inconnu, sous la protection immédiate du saint Siège, semblait remédier à ces inconvéniens. Que pouvait-il alors survenir à ce solitaire qui l’empêchât de suivre l’attrait de la grâce, et exécuter fidèlement les ordres qu’il avait reçus du souverain pontife ? Cependant ce fut cette heureuse liberté qu’il avait eu tant de peines à obtenir, qui fut cause que ce saint homme, contre ses désirs, ne fut jamais moins solitaire, n’eut jamais plus de disciples à conduire, plus de monastères à gouverner, plus de peuples à satisfaire, plus de princes à diriger, plus de travaux à soutenir, plus de persécutions à essuyer, plus de gloire mondaine à combattre. Il devint le Moïse du peuple de Dieu, l’oracle de son siècle, l’admiration des peuples, le fléau des méchants, le Dieu de Pharaon, le restaurateur de la sainteté de l’état monastique ; et ce qui peut à peine se comprendre, au milieu d’une vie si publique, disons mieux, d’une vie si traversée et si tumultueuse, en apparence, jamais il ne sortit de sa plume tant de beaux ouvrages, ni de si savantes explications des saintes écritures. Ce sont toutes ces merveilles qui nous restent à déduire dans ce second livre.

## § 2. Affluence de monde qui vient le chercher dans son désert.

L’abbé Joachim accompagné de son cher Reignier, commençait à goûter les douceurs de sa nouvelle solitude ; celui-ci comme une autre Marie aux pieds de Jésus, écoutait dans un humble silence les instructions de ce savant maître. Ce n’est pas que Reignier ne fut lui-même fort habile, mais dans les lettres humaines seulement ; il avait même une éloquence naturelle, et pouvait passer pour un homme disert : du reste, peu versé dans la science des saints, quoiqu’il eut pour les divines écritures une estime générale, et beaucoup de respect. Mais lorsqu’il eut entendu l’abbé Joachim dans quelques conférences[[65]](#footnote-66), qui roulaient toutes sur les livres sacrés, il sentit dans son cœur un si grand amour pour cette science divine, qu’oubliant sa patrie, et tous les avantages qu’une naissance soutenue par une fortune au-dessus de la médiocre pouvait lui faire espérer, il ne pensa plus qu’à se rendre le disciple de ce célebre docteur, qu’il ne voulut plus abandonner.

Tel était alors l’état de Reignier. Attentif aux grandes vérités que Joachim lui expliquait, il en faisait la nourriture de son âme ; il les savourait, elles devenaient ses plus chastes délices : aussi devint-il lui-même à son tour si profond dans les saintes écritures, que jamais disciple n’a fait plus d’honneur à son maître. L’un et l’autre formaient comme deux astres brillants dans ce nouveau ciel. Joachim en était le soleil, Reignier comme recevant les influences et sa principale lumière de ce bel astre, en était la lune. Ainsi les jours et les nuits de ce désert étaient sans cesse éclairés, on ne s’y trouvait jamais dans les ténèbres.

Ce fut à sa prière[[66]](#footnote-67), et sur ses instances réitérées, que Joachim expliqua le prophète Isaïe : Ouvrage qui peut aller de pair avec son Apocalypse. Nous avons déjà remarqué qu’après la mort de son maître, il fut fait cardinal de l’Église romaine.

Rien ne troublait donc les douceurs de la vie angélique que ces deux solitaires menaient à Pierre-large. Joachim y jouissait d’un profond repos, son âme élevée dans une contemplation sublime, se trouvait comme enivrée des consolations célestes, qui répandaient dans son esprit des lumières et des connaissances surnaturelles qu’on voit encore briller dans tous les ouvrages : heureux si cette charmante situation eut pu durer longtemps ! Mais il n’était pas possible qu’une si grande lumière demeurât toujours cachée ; on découvrit bientôt le lieu de leur retraite : ce fut alors une affluence de monde, que rien ne pouvait arrêter ; on abordait de toutes parts à ce désert, pour y voir ce nouveau Jean-Baptiste prêcher la pénitence, et entendre les oracles qui sortaient de sa bouche. Une infinité de personnes de tout rang et de toute condition, que la rareté du fait avait attirées dans cette solitude, partaient déjà de s’y établir. La réputation du saint abbé volait par toute l’Italie. Il tâchait de contenter tout le monde avec beaucoup de douceur et d’affabilité : mais ces manières engageantes qui venaient d’un fond de vertu, ne faisaient qu’augmenter l’affluence du monde ; Pierre-large n’était plus un désert, les plus grandes villes n’étaient pas si fréquentées.

## § 3. Cet évènement lui rend sa conduite suspecte.

Alors sa conduite commença à lui devenir suspecte. Il fut effrayé de ce grand concours de peuples. N’est-ce point un piège du démon, disait le saint homme à son disciple, pour me faire tomber dans l’embarras du siècle, et m’en faire reprendre les maximes, après m’avoir tiré du cloître, où j’étais à l’abri de ces dangers ? N’allons-nous point contre les intentions du pape, qui ne m’a affranchi des liens de la servitude où je me trouvais engagé, que pour vaquer à la contemplation des choses célestes, et méditer jour et nuit les livres sacrés ? Cette affluence de monde m’en ôte presque tous les moyens. Il est vrai que je prends une partie de la nuit pour vaquer à ces exercices intérieurs : mais qui sait si le tumulte du monde ne me sera point perdre durant le jour ce que j’ai acquis pendant la nuit ? Je ne puis ignorer que l’esprit de Dieu, cet esprit saint et adorable, qui m’est si nécessaire pour pénétrer les secrets mystérieux de ses divines écritures, ne se trouve point dans le trouble, et ne peut compatir avec les embarras du monde : Non in commotióne Dóminus. Croyez-moi, mon cher Reignier, fuyons, cachons-nous dans les lieux les plus sombres et les plus reculés du désert : tout est à craindre ici, et pour vous et pour moi ; une vertu naissante, lorsqu’elle ne haït pas encore le grand jour, n’est pas loin de faire naufrage : en même temps il part pour aller chercher une autre solitude.

À l’Orient, de la ville de Cozence, règne une chaîne de montagnes qu’on appelle les monts de Sylla, qui venant se joindre à ceux qui séparent toute la Calabre en deux, ont donné lieu aux géographes d’appeler Calabre ultérieure la partie qui est située au-delà de ces monts, et Calabre citérieure celle qui se trouve en deçà. Les vallées à droite et à gauche, qu’on pourrait mieux nommer des précipices, sont arrosées par des fleuves et des torrents ; on y voit de sombres et affreuses forêts, qui, par leur obscurité et leur morne silence, inspirent aux passants une secrète horreur. Là règne un hiver continuel ; il n’y a point dans toutes les Alpes de région plus froide, vous diriez que les aquilons y ont établi leur empire, et que la mer glaciale y a pris naissance comme dans sa véritable source. À la descente de ces montagnes, le terrain s’élargit, et forme une solitude plus agréable : deux ruisseaux, l’un nommé le Neth, et l’autre Albula, sortis de deux différentes fontaines, en sont une Presqu’ile, et tout l’espace qui est entre deux est appelé Flore.

## § 4. Il se retire à Flore, et y établit le premier monastère de sa réforme.

Ce fut-là où le pieux abbé forma le dessein de s’établir. Il était accompagné dans ce voyagé de deux laïcs, qui, depuis quelque temps, aspiraient à l’honneur de devenir ses disciples. Il leur ordonna d’élever en ce lieu des cabanes de bergers, tandis qu’il irait rejoindre son cher Reignier qu’il avait laissé à Pierre-large. Il n’y fut pas longtemps sans apprendre que ses ordres avaient été exécutés, et qu’à la manière des anciens pères des déserts, on voyait déjà dans Flore un grand nombre de cases propres à loger des solitaires qui ne tiennent plus au monde que par les liens du corps, et dont toute la conversation est dans le ciel.

Joachim ne tarda pas à s’y transporter ; mais Reignier ne fut pas le seul qui le suivit, une multitude innombrable de ceux que sa réputation lui avait attiré, et qui avaient déjà formé le dessein de marcher sur ses pas, l’y accompagnèrent. La vue de ce désert, qui avait ses agréments, les combla de joie ; et comme ils vivaient sous un prince pieux et débonnaire[[67]](#footnote-68), qui d’ailleurs jouissait d’une paix profonde dans tous ses États, ils crurent qu’il ne trouverait pas mauvais qu’ils fissent leur demeure en ce lieu, et qu’ils y établirent un monastère. En effet, la permission leur en fut accordée aussitôt que l’abbé Joachim l’eut demandée, elle est du 18 Juillet 1189.

La joie était peinte sur le visage de tous ces solitaires. Plus contents sous ces pauvres cabanes, que ne sont les grands du monde dans leurs palais magnifiques, ils servaient Dieu dans la simplicité du cœur. La prière, le travail des mains, l’étude des saintes écritures, partageaient toutes les heures du jour et de la nuit. Le jeûne faisait leurs délices, et ils trouvaient dans les consolations intérieures, dont Dieu les favorisait, toutes les forces que leur corps exténué par l’austérité et par la pénitence, semblait leur refuser.

Tels furent les commencements de la congrégation de Flore, qui forma bientôt dans l’Église un ordre distingué de celui de Cîteaux ; et quoique celui-ci fut encore dans son premier siècle, et par conséquent peu éloigné de sa première ferveur, cependant l’abbé Joachim établit parmi les gens une austérité si grande, une si exacte séparation du monde, une oraison si continuelle ; en un mot, une vie si mortifiée, que Cîteaux parut comme un ordre relâché qui avait déjà besoin de reforme en comparaison de celui de Flore. De là, l’émulation, les jalousies, les persécutions qui survinrent ; mais ne précipitons rien, nous déduirons chaque chose en son temps.

## § 5. Il prédit à ses frères une grande persécution qui allait survenir, où ils se trouveraient eux-mêmes enveloppés.

Au milieu de la joie qui paraissait parmi ces nouveaux solitaires de Flore, l’abbé Joachim n’était pas tout-à-fait si tranquille. Dieu, qui lui faisait la grâce de pénétrer dans l’avenir, lui avait découvert des mystères affligeants. Il crut en devoir faire part à ses frères, soit pour modérer cette joie extrême qui semblait les transporter hors eux-mêmes, soit parce que les coups qui ont été prévus, ne causent pas de si cuisantes douleurs, soit enfin, pour les engager à redoubler leurs prières et en adresser au ciel de si ferventes, qu’elles fussent capables, s’il était possible, de détourner l’orage dont ils étaient menacés.

Il prit donc à l’écart trois de ses disciples dont la vertu et le mérite lui étaient plus connus[[68]](#footnote-69) ; Bonace, Pérégrin, et Jacques son frère. Il les conduisit sur le haut de la montagne, comme Jésus-Christ avait autrefois conduit Pierre, Jacques et Jean, sur le Thabor ; mais ce ne fut pas pour leur découvrir sa gloire et les enivrer des douceurs de la béatitude : Ce ne fut au contraire que pour leur prédire sa passion, et leur faire un triste détail des malheurs qui leur devaient arriver. « Quelque agréable que vous paraisse la situation où vous vous trouvez aujourd’hui, mes frères, leur dit-il, sachez que la tribulation est proche, et que vous allez essuyer des persécutions qui mettront votre vertu aux dernières épreuves. Le moment va venir, et il n’est pas éloigné, que le bras de Dieu, levé depuis si longtemps sur la tête de ce peuple, pour en punir les péchés, va se déployer dans toute sa colère. Ils n’échapperont à aucun des malheurs dont il les a menacés par ses prophètes ; tout sera accompli. Vous-mêmes serez enveloppés dans cette calamité publique ; mais celui qui m’a découvert ses terribles secrets, n’a pas jugé à propos de me montrer le remède à tant de maux, ni les voies par où nous pourrions éviter ces malheurs. Je n’en sache point d’autres que d’avoir recours à la prière. Priez donc, et priez sans cesse, priez avec ferveur, et dans une grande componction. Qui sait si le seigneur ne se laissera point fléchir par vos soupirs et par vos larmes ? »

On peut juger de la surprise de ces bons religieux, et de l’impression qu’un tel discours fit sur leurs esprits. Ils avaient déjà tant de preuves de la vérité des choses que le saint abbé leur prédisait quelquefois, qu’ils ne doutèrent point de l’accomplissement de celles-ci ; mais ils ne pouvaient s’imaginer d’où leur pouvait venir cette persécution générale, ni quelle en devait être la cause, encore moins quelle en serait l’issue, ni s’ils auraient assez de courage pour persévérer jusqu’à la fin.

## § 6. Mort du roi Guillaume le Bon. Guerre civile dans le royaume.

L’année n’était pas encore écoulée lorsque le roi[[69]](#footnote-70) mourut. Les peuples, assez satisfaits du défunt qui les avait gouvernés avec beaucoup de douceur par les conseils de Pierre de Blois, qui avait été son précepteur, et ensuite chancelier du royaume, lui avaient donné le nom de Guillaume le Bon, autant pour son humeur bienfaisante, que pour le distinguer de Guillaume I, son père, qu’on avait surnommé le mauvais, et auquel il avait succédé en 1166. Mais comme il ne laissait point d’enfants de Jeanne d’Angleterre[[70]](#footnote-71), son épouse, le royaume de Sicile restait en proie à l’ambition des grands, et par conséquent exposé à toute la fureur des guerres civiles ; car que ne fait-on point pour s’emparer d’une couronne ? C’est une des plus fortes et des plus dangereuses tentations de la vie humaine.

En effet Tancrède, comte de la Liche, et fils naturel du duc Roger[[71]](#footnote-72), mais qui par de grandes qualités couvrait le défaut de sa naissance, sut si bien captiver l’esprit des peuples, qu’il se fit élire roi de Sicile, et fut couronné comme tel quelque temps après à Palerme par Mathieu, chancelier du royaume.

Une telle conduite lui suscita de puissants ennemis. Elle était directement opposée à la foi qu’il avait donnée à Constance, tante du défunt, et mariée à Henri, qui fut depuis empereur sous le nom d’Henri VI. Au défaut de mâles légitimes cette succession semblait appartenir à cette princesse, comme plus proche parente de Guillaume le Bon, puisque la couronne de Sicile, ainsi que plusieurs autres en Europe, tombe en quenouille, et que les filles n’en sont point exclues. C’était même à ces conditions qu’Henri avait épousé Constance[[72]](#footnote-73).

Mais personne n’était plus indigné que le pape. C’était Clément III. Il savait les obligations infinies que ces princes normands avaient au saint Siège, lorsque sous la conduite de Robert Guischard ils s’étaient emparés de la Sicile, qui de tout temps[[73]](#footnote-74) avait été un fief de l’Église. Ils s’étaient contentés au commencement de la qualité de Comtes que les papes leur avaient accordée. Ensuite ils prirent celle de ducs avec la permission d’Honorius en 1127. Enfin, Innocent II avait érigé ce duché en royaume en 1139, dépendamment toujours du saint Siège, dont ces princes demeuraient feudataires. C’était donc une entreprise insoutenable dans Tancrède de s’être emparé de ce royaume, sans en avoir obtenu l’investiture du pape, et malgré la honte de son origine qui lui en donnait l’exclusion.

## § 7. L’armée du pape met tout à feu et à sang dans la Sicile.

Clément, outré d’une telle conduite, leva, pour en avoir raison, une puissante armée qui mit tout à feu et à sang dans les deux Siciles. Rien ne fut épargné, ni le sacré, ni le profane. Les déserts les plus reculés, tel qu’était celui de Flore, se ressentirent de cette calamité publique, et le soldat, toujours avide du butin, voulut trouver le secret de tirer de l’huile du rocher le plus impénétrable, je veux dire des richesses et des biens de ce monde chez des solitaires qui y avaient entièrement renoncé, et qui pour tout trésor n’avaient que la pauvreté de Jésus-Christ dont ils s’étaient revêtus.

Les uns furent battus de verges, les autres furent tourmentés en mille manières pour les obliger d’avouer ce qu’ils ne pouvaient dire sans trahir la vérité, et blesser leur conscience. Enfin, ils furent réduits à une si grande indigence, que les choses les plus nécessaires à la vie leur manquèrent ; il n’y eut que la grandeur de leur foi, et les puissantes exhortations du saint abbé qui les soutinrent, et les empêchèrent d’abandonner ce lieu.

La paix néanmoins étant faite, lorsqu’on la croyait la plus éloignée, puisque les deux armées étaient en présence, et que les chefs des partis ne demandaient qu’à décider cette couronne par l’effusion du sang, on commença à respirer ; mais ce ne fut à l’égard des religieux de Flore que pour passer à d’autres épreuves qui ne leur furent pas moins sensibles que les premières.

Le droit du pape paraissait si naturel, et si bien fondé, qu’il semblait qu’on ne pouvoir y donner atteinte. La Sicile, comme nous avons dit, était un fief de l’Église ; et la première loi des fiefs est de retourner au seigneur suzerain par le défaut d’enfants mâles. On se trouvait alors dans le cas. En vain l’empereur Frédéric prétendait-il à cette couronne pour son fils Henri, qui avait épousé Constance, fille posthume du duc Roger, et par conséquent sœur de Guillaume le mauvais, et tante de Guillaume le Bon, décédé sans enfants, on convenait que ses prétentions étaient frivoles, non pas parce que cette princesse avait été religieuse, et que le pape n’avait pu la dispenser de ses vœux, pour lui faire épouser Henri, comme on l’a dit depuis ; les savants d’aujourd’hui reconnaissent que tout ceci n’est qu’une fable[[74]](#footnote-75), et le cardinal Baronius l’a assez bien réfuté; mais parce que les filles n’empêchent point la réversibilité des fiefs au premier seigneur quand il n’y a point de mâles.

## § 8. Tancrède est reconnu roi de Sicile.

Frédéric cependant n’aurait pas laissé que de bien faire valoir ses droits, tous chimériques qu’ils étaient, comme il le fit en effet dans la suite, s’il avait eu une bonne armée sur pied, mais c’est ce qui lui manquait alors. Ainsi, pour terminer ce différend, et empêcher la ruine entière d’un si beau royaume, on convint que Tancrède reconnaîtrait tenir sa couronne du saint Siège, en qualité de vassal, et que le pape lui en donnerait l’investiture, ce qui fut exécuté.

Mais comme après la mort de Pharaon, ses successeurs, qui ne connaissaient point Joseph, et ne savaient point les obligations que l’État lui avait, n’eurent pas beaucoup d’égard pour ce patriarche et pour sa famille ; ainsi après la mort du roi Guillaume, qui avait pour l’abbé Joachim une singulière vénération, le regardant comme l’ange tutélaire de les États, Tancrède, qui lui succéda, fit voir qu’il ne connaissait point ce nouveau prophète, et l’abandonna à l’avarice et à l’ambition de ses officiers, qui, sous prétexte de remplir les coffres de leur maître, épuisés par une longue guerre, ne cherchaient, comme il arrive ordinairement dans ces sortes d’occasions, qu’à s’enrichir eux-mêmes.

## § 9. Les solitaires de Flore sont chassés de leur désert.

Ils firent d’abord une recherche exacte de tous les droits du roi. Par cette voie, ils firent rentrer dans le fisc un nombre presque infini de terres et de domaines, sans épargner ceux dont le défunt avait fait don à quelques particuliers, ou par charité, ou par reconnaissance. Le monastère de Flore y fut compris, particulièrement un bois de haute futaie qui en faisait les délices et le principal ornement. On poussa la violence jusqu’à chasser les solitaires de ce poste à main armée, sans que leurs humbles prières, ni la douceur avec laquelle ils répondaient aux outrages et aux injures dont on les accablait, put amollir le cœur de ces barbares. Toute l’éloquence du saint abbé, à qui rien jusqu’alors n’avait résisté, fut trop faible dans cette occasion. Il avait à faire à des gens qui se moquaient et de ses prophéties, et des menaces qu’il leur faisait des jugements de Dieu. Des hommes affamés des biens de ce monde, et peu touchés de ceux du ciel, en connaissent-ils d’autres que l’or et l’argent ?

Cette persécution fut envisagée par les religieux de Cîteaux[[75]](#footnote-76), et par ceux de Flore, d’un œil fort différent. Ceux-ci la regardèrent comme l’effet de la malice du démon jaloux de la gloire que cette nouvelle fondation devait procurer à Jésus-Christ et à son Église, envieux du bonheur qu’y trouveraient tant d’ames qui devaient se retirer dans cette solitude pour y assurer leur salut éternel. Ceux-là comme un châtiment visible ordonné du ciel pour punir l’audace, et venger le crime de leur désertion. Car c’est ainsi qu’ils appelaient leur retraite de l’ordre ; elle passait dans leur esprit pour une apostasie.

Mais ne se pouvait-il pas faire que les uns et les autres se trompaient dans leurs idées, et que c’était ici seulement un de ces évènements que la divine providence permet si souvent dans le monde, et qui n’ont d’autre source que la cupidité des hommes, un vil intérêt, des motifs tout humains, des passions ordinaires, quoique Dieu, qui sait tirer du bien des plus grands maux, les permet toujours à l’avantage de ses élus ?

## § 10. L’abbé Joachim va demander justice au roi.

Quoi qu’il en soit, l’abbé Joachim, réduit avec Ces frères à de si fâcheuses extrémités, eut bientôt pris son parti. Il résolut de s’aller jeter lui-même aux pieds du nouveau roi, et de lui demander justice. Ce prince, qui était alors à Palerme, fut frappé au premier abord de ce saint homme. Il voyait sous un port majestueux, une grâce singulière qui reluisait dans ses yeux et sur tout son visage, une douceur dans ses paroles capable d’arrêter les mouvements les plus impétueux de la colère, un air qui sans s’éloigner du respect qui est dû à la majesté royale, avait quelque chose d’imposant, et imprimait dans les esprits une vénération secrète qu’on ne pouvait s’empêcher de ressentir pour sa personne.

« Quoi donc, grand prince, lui dit-il, est-ce par vos ordres qu’on persécute les serviteurs de Dieu, et qu’on les poursuit à main armée dans les bois et dans les forêts, comme on ferait des bêtes féroces ? Sera-t-il dit, que sous votre règne elles trouveront une retraite assurée dans vos déserts de Sylla, et que ceux que Dieu a séparés du monde par sa grâce pour ne vaquer qu’à son service, et lui offrir le sacrifice d’un cœur humilié et anéanti, pousser vers le ciel des gémissements et des prières où vous avez tant de part, ne puissent y posséder en repos quelques méchantes cabanes pour se mettre à l’abri des injures des saisons ? »

Il lui expliqua ensuite le droit que lui et ses religieux avaient sur le désert de Flore par la concession du roi son prédécesseur, les persécutions qu’ils avaient eu à essuyer durant tant d’années, et la malheureuse nécessité où ils se trouvaient réduits à aller comme des brebis errantes poursuivies par les loups, chercher sur le bord des rivières un asile à leur innocence.

## § 11. Le roi lui offre un autre monastère. L’abbé le refuse ;

Tancrède, touché d’un discours si pathétique, chercha quelque tempérament pour arrêter ces pieux solitaires dans ses États, sans rien perdre de ses droits et de ses prétentions. Il n’eut garde de blâmer la conduite de ses officiers, elle lui était trop avantageuse. Il prit un autre biais. La forêt de Sylla, lui dit-il, est à ma bienséance ; je ne puis, sans faire tort à mon domaine, vous en laisser une partie : cela interrompt le cours et la suite de mes plaisirs aussi bien que de mes revenus ; mais je vous placerai ailleurs ; et au lieu de vos chaumines, je vous donnerai un monastère tout bâti avec de bons revenus. Je veux vous mettre à Matina[[76]](#footnote-77), vous ne perdrez rien au change.

Matina était une ancienne abbaye de bénédictins, fondée en 1066 par Robert, duc de Calabre et de la Pouille, de concert avec Sirlegatte son épouse. Mais depuis près d’un siècle, elle était fort déchue, et ce prince n’était pas content de la conduite de ces moines. Ils avaient pris ouvertement le parti du pape contre lui dans les dernières guerres ; ils avaient fourni sous main de grosses sommes pour soudoyer ses troupes, et s’étaient donné d’autres mouvements qui n’avaient pas plu à Tancrède. On était au moins persuadé à la cour que c’étaient des esprits turbulents et inquiets qui s’intriguaient beaucoup dans le monde, et étaient capables de causer beaucoup de mal. Soit donc que le prince voulut leur faire sentir qu’il était informé de leur conduite, soit que la vie peu régulière qu’ils y mendient fut un prétexte spécieux pour les chasser de la Sicile, leur perte était résolue dans le conseil. L’occasion qui se présentait était assez belle, capable même d’éblouir les yeux du peuple : On substituait à des moines relâchés une troupe de solitaires qui faisaient l’édification de la province ; il n’en coutait rien au prince ni à l’État ; il semble que Joachim ne devait pas hésiter un moment d’accepter des offres si avantageuses.

Mais cette âme généreuse avait bien d’autres sentiments. « À Dieu ne plaise, grand prince, répondit-il, que je mette jamais la faux dans la moisson d’autrui. Il ne me convient point d’entrer dans les travaux des autres, et je m’attirerais, avec justice, ce reproche que J. C. faisait autrefois à quelques-uns de ses disciples : Vous avez moissonné ce que vous n’aviez, point semé. D’ailleurs le seigneur m’a ordonné de conduire son peuple dans le désert pour lui offrir des sacrifices : Matina est trop proche des villes. Il faut nous éloigner de ce siècle corrompu, de crainte que les enfants de Dieu, venant à considérer les filles des hommes, leur cœur ne s’amollisse par une vue si dangereuse, et qu’après avoir vaincu le monde, ils ne soient eux-mêmes vaincus par celui qu’ils avaient terrassé si glorieusement. Je retournerai donc, s’il vous plaît, dans mon affreuse solitude. »

## § 12. Le roi se voit obligé de confirmer son établissement à Flore.

Tancrède ne put tenir plus longtemps contre les raisons de ce saint homme, et Dieu, qui tient en sa main le cœur des rois pour les tourner comme il lui plaît, inspira à ce prince, malgré ses premières résolutions, d’accorder à son serviteur tout ce qu’il lui demandait. Les ordres furent donnés de ne plus inquiéter ces bons religieux, et de leur laisser autant de terrain qu’il leur en fallait pour établir un monastère dans la forêt de Sylla. Le roi même, en se recommandant à ses prières, lui enjoignit de le venir voir quelquefois, et de s’adresser immédiatement à lui dans toutes les affaires qui pourraient lui survenir. « Fasse le ciel, répondit Joachim, en poussant un profond soupir, que le règne de votre majesté soit aussi long que je le souhaite. » Ses vœux ne furent pas exaucés. En effet, ce prince mourut au bout de quatre ans.

Qui pourrait exprimer la joie de tous ces solitaires au retour de leur abbé, porteur de si bonnes nouvelles. Ils ne l’avaient vu partir pour la cour qu’avec frayeur. Ils connaissaient l’inflexibilité du prince ; ils savaient les raisons qu’il avait de ne les pas souffrir en ce lieu ; et la dureté avec laquelle ses officiers les avaient traités ne leur pronostiquait qu’un refus honteux, et peut-être quelque chose de pire. Leurs larmes furent changées en jubilations et en actions de grâces. Béni soit le seigneur tout-puissant, disaient-ils, qui n’a point abandonné ceux qui espéraient en lui.

## § 13. On commence à bâtir l’Église de Flore. Description de ce monastère.

Aussitôt on forma le dessein d’élever un monastère plus régulier, où l’on put pratiquer exactement la règle de S. Benoît. Chacun y contribua de ses facultés. La plupart de ces néophytes étaient gens aisés dans le monde, qui crurent ne pouvoir mieux commencer leur sacrifice, qu’en consacrant une partie de leurs biens au seigneur ; les peuples du voisinage voulurent partager avec eux le mérite d’une action si louable ; tout le monde mit la main à l’œuvre ; en peu de temps on vit de pauvres cabanes changées en une célèbre abbaye, qui prit le nom de Flore, du lieu où elle était située, et qu’elle communiqua ensuite à toute la congrégation formée de différents monastères qu’elle produisit, du vivant même de son fondateur. Ce fut comme une belle fleur au milieu de la campagne, comme un lys entre les épines, comme un arbre d’un excellent fruit entouré de sauvageons.

En descendant de la montagne[[77]](#footnote-78), le premier objet qui se présentait à la vue, était un temple magnifique, élevé en l’honneur de Dieu, sous les auspices de la sainte vierge, et de S. Jean l’évangéliste[[78]](#footnote-79). Derrière étaient de longs dortoirs, où ces saints, comme le roi pénitent, arrosaient souvent leurs couches de l’abondance de leurs larmes. À côté sur la droite, on voyait un hôpital pour tous les malades qui y abordaient, et qui y trouvaient dans la charité de ces saints religieux des remèdes aussi efficaces pour la santé de leurs corps, que pour celle de leurs âmes. Sur la gauche, paraissait l’hospice pour les passants, ou pour ceux que la piété, souvent la curiosité, amenaient au monastère. Les autres lieux réguliers étaient renfermés au milieu de ces grands édifices ; le reste n’était que des jardins, dont la culture fournissait abondamment à la subsistance de tant de personnes. Cette fécondité ne doit point surprendre. Ils étaient arrosés par les sueurs de ces admirables solitaires, qui trouvaient dans la grandeur de leur foi, de leur pénitence et de leur charité, des ressources à tant de besoins auxquels les revenus des grands du monde auraient à peine suffi. C’est ce que nous apprenons des bulles des papes et des chartres, dont les rois et les empereurs honorèrent en ces temps-la l’abbaye de Flore.

En entrant dans ce temple, on y voyait régner une noble simplicité également éloignée des vanités profanes et de ces bâtiments superbes qui se trouvent en certaines églises, comme de cette rusticité et de ces airs grossiers ou mal propres qui se trouvent en d’autres. Le saint abbé ne pouvait souffrir ceux qui, sous prétexte que la religion chrétienne est toute spirituelle, et que Dieu ne demande que la pureté du cœur, se mettent fort peu en peine de la décoration des autels, et ne sont point difficulté de célébrer nos plus augustes mystères avec des vases sacrés et des ornements indécents ou par leur vétusté, ou par la bassesse de la matière et de l’étoffe. Ces indécences lui paraissaient un crime de lèse-majesté divine. La foi de ces faux philosophes lui était suspecte, il voulait qu’on les évitât; lui-même les confondait par l’exemple du temple de Salomon qui n’était que la figure de nos églises, et qui cependant avait été règle par l’esprit de Dieu même, dans ce bel ordre, dans cette propreté, dans cette juste économie qui fit le sujet de l’admiration de la reine du midi. Aussi de son temps l’Église de Flore, et celles de tous les monastères qui en dépendaient, étaient d’une si grande propreté, l’office divin s’y célébrait avec tant de décence de majesté, que ceux qui en étaient témoins s’en trouvaient édifiés, et ne pouvaient s’empêcher d’en glorifier Dieu.

## § 14. L’abbé fait de nouvelles constitutions. Le pape les approuve.

Il avait toujours cru que les premiers instituteurs de l’ordre de Cîteaux avaient poussé trop loin leur zèle pour la pauvreté évangélique, en l’étendant jusque sur les temples du Tout-puissant, dont ils avaient banni l’or et l’argent, la soie et la pourpre en réduisant tous les ornements à des étoffes de laine, à des aubes unies d’une toile grossière, à des chandeliers et des encensoirs de fer, à des cierges de cire jaune, à des croix de bois. Dieu veuille, disait-il quelquefois, qu’ils ne l’aient pas fait par un esprit de contradiction ; et pour contrecarrer les religieux de là congrégation de Clugni, d’où ils étaient fortis. L’abbé Joachim supprima toutes ces singularités qu’il traitait de rusticité, et introduisit dans ses églises, un culte plus majestueux, qu’on ne pouvait dire néanmoins blesser la pauvreté religieuse. Il en gardait toute la rigueur pour la personne et pour les religieux, sans l’étendre jusque sur le sanctuaire.

Il trouva encore que dans l’ordre de Cîteaux, on donnait trop au travail des mains, et trop peu à l’oraison mentale ; que par-là le corps et l’esprit étaient accablés en même temps, et devenaient incapables de se soutenir mutuellement comme il faut qu’ils se fassent si l’on veut que la vie ne devienne pas ennuyeuse, et presque insupportable. Car quel moyen, qu’après un rude travail qui a duré quatre ou cinq heures de suite, comme il paraît dans la règle de saint Benoît[[79]](#footnote-80), le corps ne soit pas entièrement épuisé de forces et l’esprit abattu, hors d’état par conséquent de s’élever à Dieu par une douce contemplation.

L’abbé fit donc de nouvelles constitutions pour son ordre, eut soin de les faire approuver et confirmer par le saint Siège, la bulle est de Célestin III en datte du 25 d’Août, et s’adresse au fondateur même qui vivait encore. Le pape après lui avoir donné les louanges qu’il méritait, déclare que ces constitutions, pleines de sagesse et de l’esprit de Dieu, sont non seulement pour l’abbaye de Flore, mais aussi pour tous les monastères qui en dépendent ou qui en dépendront dans la suite. Il n’y en avait encore que trois ou quatre en 1196, mais ils se multiplièrent de telle sorte, qu’au bout de 20 ans on en comptait déjà plus de soixante en Italie, surtout dans la Calabre.

Plusieurs filles embrassèrent aussi le même institut du vivant même du saint fondateur, et il y en avait déjà plusieurs monastères, lorsqu’il plut à Dieu de le retirer de ce monde, entre autres la célèbre abbaye de sainte Hélène, proche la ville d’Amalphie, où l’on comptait dès-lors plus de cinquante religieuses, qui ne cédaient en rien dans l’austérité de la vie aux plus fervents religieux de Flore.

## § 15. Le pape exempte sa réforme de la juridiction de l’ordre de Cîteaux. Ce qui lui attire de grandes persécutions de la part de cet ordre.

Dans la même bulle le pape exempte tous ces monastères, de la juridiction de l’ordre de Cîteaux, et les soumet à l’abbé de Flore, qui ne dépendra lui-même que du saint Siège. Cette précaution parut nécessaire à ce sage pontife, pour prévenir les persécutions que cette congrégation naissante semblait ne pouvoir éviter. Mais qui est l’homme sur la terre, qui par son autorité suprême puisse mettre des barrières aux funestes passions de l’envie et de la jalousie ? Qui semblable à l’auteur, de la nature puisse dire avec empire, à cette mer orageuse : Tu viendras jusqu’ici, et tu ne passeras pas les bornes que je te prescris ? L’orage fut prévu, mais il ne put être évité.

Le nouvel ordre de Flore devint si fleurissant, même dès ses commencements, qu’il parut éclipser entièrement celui de Cîteaux dans toute l’Italie : et au lieu que celui-ci depuis soixante et dix ans qu’il s’y était introduit y avait déjà fondé près de soixante abbayes, cette rapidité de fondations cessa tout d’un coup, lorsque la réforme de l’abbé Joachim parut : une affreuse stérilité en prit la place; et à peine depuis ce temps-là a-t-il pu acquérir une ou deux maisons dans les royaumes de Sicile et de Naples, quoiqu’il s’en soit fait encore plusieurs fondations dans les autres États ; toute la dévotion des peuples en Italie était pour la réforme de Flore, on courrait de toutes parts avec empressement s’enrôler sous les étendards du nouveau prophète, on voulait partout avoir de ses religieux.

On ne trouve pas toujours parmi les ministres du seigneur des saint Paul, qui sacrifient avec plaisir leur propre gloire à celle de J. C. et de son Église : qui disent avec ce grand apôtre, pourvu que J. C. soit annoncé, que m’importe ? (Phil. I, 18) Que ce soit par Jean ou par Pierre, que ce soit par occasion ou par un vrai zèle, pourvu que les âmes le sauvent, et que J. C. soit glorifié, je m’en réjouis et je m’en réjouirai toujours. Les cisterciens n’entrèrent point dans ces sentiments. La gloire de la nouvelle réforme leur fit ombrage, et le fondateur devint pour eux, par un faux zèle pour leur ordre, un objet de haine et de persécution : ils se firent un devoir de religion d’exterminer et la réforme et le réformateur. Écoutons ce qu’en dira un auteur non suspect, c’est l’annaliste de l’ordre de Cîteaux.

Alors, dit cet historien[[80]](#footnote-81), commença cette longue guerre, que cet abbé eut à soutenir pendant toute sa vie contre les religieux de Cîteaux, et qui dura encore après sa mort. Ils ne pouvaient souffrir qu’il établît un ordre différent du leur, qu’il se distinguât si fort de leurs manières d’agir, qu’il dressât d’autres lois, comme si les leurs n’étaient pas assez sages, et qu’il trouvât le moyen de faire goûter toutes ces nouveautés, de les faire même appuyer et favoriser par toutes les puissances ecclésiastiques et séculières. Ils appelaient cela dresser autel contre autel, condamner la conduite de tant de saints personnages qui avaient établi l’ordre de Cîteaux, ou pour mieux dire, diviser l’ordre, et y introduire un cruel schisme.

De ces reproches vagues et généraux, ils passèrent à des accusations qui attaquaient la personne du saint abbé. C’était peu d’avoir voulu le faire passer pour un ambitieux, pour un visionnaire, pour un fanatique, ennemi du joug et de la dépendance, rebelle aux ordres de ses supérieurs et aux lois de son ordre ; ils tâchèrent de rendre encore sa foi suspecte, et de persuader au monde que c’était un hérétique; ils furent des premiers à le déférer au concile de Latran, comme un homme qui avait des sentiments erronés sur le mystère de la Trinité, et qui formait des disciples dans toutes ces erreurs. La persécution fut violente : il l’avait prédite longtemps avant qu’elle arrivât, aussi bien que la punition que Dieu en ferait. Nous verrons dans la suite en détail ce que cet historien ne dit ici qu’en gros et en général.

## § 16. Le roi d’Angleterre a la curiosité d’entretenir l’abbé Joachim.

Cependant toute l’Europe était en mouvement par les grands préparatifs qu’on faisait pour aller arracher des mains de Saladin la ville sainte, dont il s’était emparé, et venger sur cet impie tous les outrages qu’il avait faits à la religion chrétienne. Le pape[[81]](#footnote-82) outre les secours d’hommes et d’argent qu’il fournissait, avait su, comme nous l’avons déjà remarqué, réunir les rois de France et d’Angleterre pour cette expédition. Ils avaient pris la mer[[82]](#footnote-83), et étaient déjà arrivés à Messine avec une puissante flotte, lorsque le roi d’Angleterre, c’était Richard cœur de Lion, se vit obligé de rester quelques temps en ce lieu, pour terminer certaines affaires qu’il avait avec Tancrède, dont la principale regardait le douaire de la sœur Jeanne, veuve du dernier roi de Sicile[[83]](#footnote-84). Ce séjour occasionna bien des choses qui regardent l’abbé Joachim.

Richard en entendit parler à la cour de Tancrède, non seulement comme d’un homme d’une grande réputation pour sa science et pour la vertu, mais aussi comme d’un prophète qui connaissait également et le passé et l’avenir. Sa curiosité le porta à engager le roi de Sicile de faire venir à la cour cet homme extraordinaire, pour savoir de lui quel serait l’issue de cette croisade. Joachim par les ordres du roi vint à Messine, et y eut de longues conférences avec Richard, en présence de toute sa cour. Ce prince se plaisait fort dans ses entretiens, et l’écoutait avec plaisir, surtout dans les explications qu’il lui donnait de l’Apocalypse. Il lui demanda ce que voulait dire saint Jean, par ces paroles du chapitre 12. Un grand signe a paru, c’était une femme revêtue du soleil, etc. L’abbé lui expliqua tout ce chapitre, et lui dit que cette femme marquait l’Église ; que le dragon qui l’attaque est le démon ; que ses sept têtes sont les principaux persécuteurs de l’Église, Hérode, Néron, Constance, Mahomet, Melsemut, Saladin et l’antéchrist. On ne sait pas au vrai qui est ce Melsemut, dont il veut parler : mais il y a bien de l’apparence qu’il vouloir désigner Frédéric I, qui a tant fait de maux à l’Église, et dont nous avons vu la triste destinée. La nouvelle en était arrivée à Messine depuis quelques jours.

## § 17. Il lui prédît que son voyage ne sera pas heureux.

Les cinq premiers, ajouta-t-il, sont ceux que saint Jean dit être déjà tombés. Saladin est celui qui subsiste, et l’antéchrist, celui qui n’est pas encore venu. Et quand est-ce, demanda le roi, que Saladin rendra Jérusalem ? Sire, répondit l’abbé, le temps n’en est pas encore arrivé. Pourquoi donc, répliqua le roi tout en colère, sommes-nous venus sitôt ? Votre présence, dit l’abbé, ne sera pas inutile pour les affaires de l’Église, quoique votre entreprise ne doive pas être heureuse pour vous.

À ces mots tous les prélats de sa cour qui étaient présents s’élevèrent contre le saint homme, et le maltraitèrent de paroles. Un entre les autres nommé Pierre Kala, qui était parent du roi Richard, et qui passait pour un des plus habiles théologiens de son temps, se mit dans une étrange colère contre lui, et le traitant de faux prophète et d’antéchrist[[84]](#footnote-85). Sire, dit il, en s’adressant au roi, ne croyez rien de tout ce que vous dit cet insensé : peut-il rien sortir de bon et de véritable de dessous un froc ?

Alors le saint abbé voyant ce prélat si échauffé, se prosterna à ses pieds, conformément aux lois[[85]](#footnote-86) et aux pratiques de l’ordre, qui veulent que par cette humble satisfaction on apaise les mouvements de colère qu’on a excités dans l’âme de son frère, quand même on l’aurait fait innocemment, et que toute la faute viendrait de celui qui se serait mis en colère sans aucune raison.

Mais le prélat fut si frappé de cette action d’humilité à laquelle il ne s’attendait pas, qu’il le releva aussitôt, avouant depuis à ses amis, qu’il avait crû voir auprès du saint un ange, qui lui disait : C’est à lui que Dieu révélé ses secrets. En effet, les évènements ne vérifièrent que trop, ce que l’abbé avait prédit. Le roi Richard fut de quelque utilité aux chrétiens d’Orient, il leur aida à prendre la ville d’Acre, autrement Ptolémaïde, qui fut durant plusieurs années comme le boulevard de la chrétienté dans la Palestine. Il défit même Saladin, dans une bataille, avec des troupes fort inférieures à celles de ce prince. Mais voilà aussi où se terminèrent tous ses grands exploits. Il ne reprit point la sainte cité, il n’osa même en former le siège, il fit une paix honteuse avec Saladin, et en s’en retournant dans ses États, où régnait la division depuis son absence, il fut fait prisonnier par le duc d’Autriche, qu’il avait cruellement offensé pendant le siège d’Acre ; et celui-ci le livra à l’empereur son ennemi déclaré[[86]](#footnote-87), qui ne lui rendit la liberté qu’après une longue prison, et une rançon si forte, que son royaume en fut presqu’épuisé. C’est ce que l’abbé Joachim lui avait dit assez clairement, en l’assurant que son entreprise ne serait pas inutile aux affaires de l’Église, mais que la fin n’en serait pas heureuse pour lui.

## § 18. Fausses relations de cette conférence.

Mais ce que je ne dois point omettre, c’est que le bruit de cette conférence de l’abbé Joachim avec le roi d’Angleterre à Messine, s’étant répandu dans toute l’Italie, avec des circonstances que chacun ajoutait à sa fantaisie, et toutes au désavantage de ce prince, ses courtisans appréhendèrent que ces relations ne passassent en Angleterre, ne produisissent de très mauvais effets dans l’esprit d’un peuple naturellement remuant, et porté à la sédition. Cette crainte les engagea à composer eux-mêmes une autre relation de cette conférence où ils tournaient toutes les prophéties du saint homme à leur avantage, l’envoyèrent en Angleterre, dont il se répandit bientôt une infinité de copies dans tout le royaume. Là on lisait qu’un grand prophète qu’on élevait fort au-dessus de Pierre l’ermite, avait prédit à leur maître toutes sortes de prospérités, de grandes victoires sur les infidèles, et la prise même de Jérusalem en 1194, on y ajoutait qu’il avait déclaré que l’antéchrist était déjà venu, qu’on touchait à la fin du monde ; on y voyait plusieurs autres choses aussi peu véritables, qui ne sont jamais sorties de la bouche de ce saint homme, comme le témoigne assez son livre de l’Apocalypse, où il parle de l’antéchrist d’une manière fort différente, et entièrement conforme à ce que S. Augustin et les autres docteurs catholiques en ont dit. Mais ces mensonges étaient nécessaires aux fins que s’étaient proposées les auteurs de cette relation. Ils tenaient par là les esprits en suspens, qui craignaient d’offenser par leur sédition un prince qui allait revenir victorieux des ennemis de l’Église, et en état de punir sévèrement ceux qu’il trouverait réfractaires à ses ordres : cette fin du monde qu’on leur disait être assez proche, selon l’oracle du prophète, détachait leurs cœurs des biens périssables de cette vie, et les disposait à accorder plus facilement les subsides que le roi leur demandait pour conduire à une fin si heureuse cette grande entreprise.

C’est ainsi qu’on abuse souvent les peuples par des écrits séduisants qui n’ont rien de solide, mais qui flattent nos passions, et se trouvant conformes à nos désirs paraissent avoir tout ce qu’il faut pour nous y faire ajouter foi.

## § 19. Elles sont la cause que plusieurs historiens sont tombés dans l’erreur.

C’est sur cette fausse relation, envoyée alors en Angleterre par les partisans du roi, que Roger Hoveden, anglais, composa quelques années après son histoire du voyage de Richard en Orient, et c’est ce guide infidèle qu’ont suivi plusieurs de nos historiens, quand ils ont voulu parler de l’abbé Joachim, et le faire passer pour un faux prophète qui avait prédit à dix princes des choses fort opposées à ce qui est arrivé. Mais il se trouve tant de contradictions dans tout ce que Roger a avancé de cet abbé, et tant d’anachronismes, qu’il est étonnant que le cardinal Baronius l’ait pu copier sans s’appercevoir qu’il suivait un auteur qui se rendait indigne de toute croyance par ses contradictions. Sa faute est d’autant plus grande, qu’il a fait tomber dans le piège plusieurs de nos historiens français[[87]](#footnote-88), éblouis par l’autorité de cet annaliste de Rome.

Il faut être plus attentif qu’on ne croit ordinairement le devoir être, lorsqu’il s’agit de prononcer sur des faits éloignés ; et sans nous écarter de notre sujet, quelle absence d’esprit le fameux Trithème n’a-t-il pas fait paraître lorsque pour prouver que l’abbé Joachim était un homme qui ne prophétisait que par conjectures, il en parle en ces termes[[88]](#footnote-89).

« Ce religieux s’est imaginé que l’empereur Frédéric serait un tyran, et un persécuteur de l’Église ; toutes ses prétendues prophéties aboutissent à le dénoncer pour tel à toute la terre, et cependant nous avons tous été témoins que ce prince, jusqu’au dernier moment de sa vie, a toujours été fidèle à l’Église et parfaitement soumis au pape. »

Qui ne croirait, après un témoignage si positif, que l’abbé Joachim est ou un visionnaire ou un imposteur ? Mais malheureusement pour Trithème, ce Frédéric qu’il dit avoir toujours vu parfaitement soumis à l’Église, est Frédéric III, au lieu que celui dont l’abbé Joachim a prédit tant de choses, est Frédéric II, qui n’était même encore qu’au berceau lorsque ce saint homme parlait de lui, et prédisait les maux infinis Qu’il devait causer à l’Église. Ils ne sont que trop connus dans l’histoire, et Trithème lui-même ne pouvait les ignorer, encore moins les nier. Tant il est vrai qu’un historien est sujet à se tromper, et par une suite nécessaire à en tromper beaucoup d’autres, lorsqu’il écrit sur la foi d’autrui, ou sur des préventions qu’il n’a pas assez vérifiées sur les pièces originales.

## § 20. On tache en France de faire passer l’abbé Joachim pour un faux prophète.

Le roi de France qui était aussi présent à cette conversation, et qui se trouvait enveloppé dans cette prophétie qui annonçait en général que cette expédition où il faisait le principal acteur, ne serait pas heureuse, prit d’autres voies pour l’éluder ; et empêcher que ses peuples ne s’en alarmassent. Il ne s’avisa pas comme Richard de faire publier de fausses relations, mais il ordonna à ses prédicateurs français, d’avertir les peuples que cet homme était un faux prophète, et qu’on ne devait rien craindre. C’est ce que le cardinal Henri, religieux de Cîteaux[[89]](#footnote-90), et quelques autres abbés du même ordre qui étaient chargés de prêcher la croisade en France, firent avec beaucoup de véhémence dans tous leurs sermons, et en dirent encore plus que le roi ne leur avait ordonné. Il est certain qu’ils n’étaient pas déjà fort portés d’eux-mêmes à faire l’éloge de ce prophète qu’ils regardaient comme un schismatique dans leur ordre ; aussi le faisaient-ils passer partout pour un esprit de contradiction qui s’était fait un devoir de désapprouver toutes les entreprises dont il n’était pas lui-même l’auteur. Ils croyaient user envers lui d’une grande modération en ne le traitant pas publiquement de séducteur et d’antéchrist, mais pour les qualités de visionnaire, d’homme singulier, d’esprit hétéroclite, elles ne lui furent pas épargnées, ce qui augmenta beaucoup, dit l’historien de l’ordre, les haines et les inimitiés entre les deux congrégations. C’est ainsi, selon la remarque de S. Ambroise[[90]](#footnote-91), que l’envie et la jalousie dévorent quelquefois les saints mêmes. C’est un feu qui n’épargne pas les professions les plus sacrées ; et si les saints n’en sont pas consumés comme les pécheurs, ils ont peine au moins à n’être pas noircis de la fumée qui en exhale.

## § 21. Richard, effrayé des prédictions du saint homme, fait une pénitence publique.

Au reste, quelque bonne contenance que le roi d’Angleterre affectât de faire paraître au dehors contre les prophéties du saint homme, il ne laissa pas d’en être touché intérieurement, et sa conscience se trouva alarmée. Il craignit, et avec raison, que ses crimes ne fussent un obstacle à la réussite de ses entreprises, quelques saintes qu’elles pussent être en elles-mêmes. Pour apaiser la colère de Dieu, et attirer sur sa personne et sur son armée ses miséricordes, il résolut avant que de mettre à la voile, de faire une pénitence publique, d’autant plus éclatante, qu’elle était moins attendue d’un prince, qui comme lui, semblait ne craindre ni Dieu ni les hommes.

Il fit donc assembler dans la chapelle du château de Messine tous les prélats de son royaume[[91]](#footnote-92), qui avaient suivi dans cette expédition, avec les principaux de sa cour : et là il parut nu en chemise, la corde au col y et se prosternant à leurs pieds, il fit une confession générale de tous ses crimes. Ils étaient assez connus dans le monde, il ne leur apprenait rien de nouveau. Ses impiétés envers Dieu, ses rebellions et ses inhumanités envers son père, ses vexations envers son peuple, ses débauches et ses impudicités avaient fait assez de bruit en Europe. Mais un humble aveu de tous ces crimes à la face de l’Église, semblait devoir les effacer. Peut-être s’attendait-il qu’imitant la pénitence du roi Achab, Dieu tiendrait aussi à son égard la conduite qu’il avait tenue avec ce prince, et qu’il viendrait dire à l’abbé Joachim, ce qu’il avait dit autrefois au prophète Élie : N’avez-vous pas remarqué comme Achab est profondément humilié en ma présence ? Puis donc qu’il est entré dans ces sentiments d’humiliation pour l’amour de moi je ne lui serai point le mal que j’avais résolu de lui faire, tant qu’il vivra. (III Reg. XXI) Mais il n’en fut pas de même à l’égard du roi Richard. Il s’humilia, il avoua son péché, les prélats lui en donnèrent l’absolution, ils lui en imposèrent même la pénitence, dont le premier article fut le voyage de la terre sainte ; mais tout ce que le saint homme lui avait prédit, ne laissa pas que d’arriver.

Philippe Auguste roi de France, ne fut pas plus heureux. On peut dire qu’il ne fit rien en Orient ; on le vit revenir quasi sur ses pas, pour aller à Rome demander au pape la dispensé de son vœu. Ainsi tous ces grands préparatifs n’aboutirent qu’à épuiser ses États d’hommes et d’argent ; tous les stratagèmes dont ils s’étaient servis pour éluder l’accomplissement des prédictions de l’abbé Joachim, qui les avait assurés que cette croisade ne serait pas heureuse, et pour le faire passer pour un faux prophète, devinrent inutiles ; tout s’accomplit malgré eux, comme il leur avait été prédit. C’est ainsi que Dieu se joue de ces vastes desseins que les hommes conçoivent, et se mettent en état d’exécuter, souvent sans avoir consulté ses volontés adorables.

## § 22. Progrès de la nouvelle congrégation de Flore. L’abbé en est alarmé.

Malgré tant d’ennemis qu’avait l’abbé Joachim, sa réputation croissait tous les jours. En peu de temps elle devint si étendue, aussi bien que celle de son monastère, que de toutes les parties de l’Europe on y voyait aborder des sujets pour s’enrôler dans cette sainte milice[[92]](#footnote-93), sous la conduite d’un si sage et si savant maître, sans que la grandeur des travaux et de la pénitence qui semblaient surpasser les forces humaines, pût ébranler leur foi, diminuer leur zèle, refroidir leurs saintes ardeurs. On voyait dans les déserts de Sylla refleurir ceux de la Thébaïde, et ce genre de vie tout angélique, qui autrefois a donné tant d’édification à l’Église, qui a tiré de la bouche et de la plume des saints docteurs, tant d’éloges magnifiques, revivre dans la solitude de Flore, au moins était-ce l’idée qu’on en avait alors dans le monde.

Ces heureux succès auraient pu flatter la vanité ou l’ambition d’un homme moins fondé dans l’humilité que le saint-abbé. Ils produisirent dans son cœur des sentiments fort opposés. Jamais il ne se trouva si alarmé[[93]](#footnote-94) ; et la prospérité fit, ce que toutes les adversités précédentes n’avaient pu produire. Cette grande âme se trouva ébranlée, une crainte effrayante se saisit de toutes ses puissances : sont-ce là, se disait-il à lui-même, des signes de prédestination ? Est-ce à ce coin que Dieu a marqué ses élus ? Et ne voyons-nous pas au contraire, qu’il n’a laissé en partage à ceux qui sont à lui, que des persécutions de la part des hommes, des calomnies, des privations affreuses, des larmes et des gémissements en ce monde ? Animé par ces réflexions, il ne cessait d’exhorter ses religieux à se tenir continuellement sur leurs gardes, à redoubler leurs prières et leurs pénitences, à servir Dieu avec crainte et tremblement : persuadé que l’élévation engendre la sécurité, et que la sécurité n’est pas éloignée de la chute. Lorsque dans le chapitre il prêchait sur ces paroles de l’apôtre : Que celui qui est debout prenne garde de tomber (I Cor. X.), tout le monde tremblait pour soi-même ; et les plus intrépides étaient saisis d’une crainte salutaire.

## § 23. L’empereur vient en Italie et se fait couronner par le pape.

Dieu qui voulait conserver l’abbaye de Flore, en conservant ses religieux dans l’humilité, ne fut pas longtemps sans permettre que leur vertu fut mise à de nouvelles épreuves, Henri, qui depuis vingt ans était roi des romains[[94]](#footnote-95), ayant appris que l’empereur Frédéric son père était décédé en Orient de la manière tragique que nous avons racontée, et qui lui avait été prédite par l’abbé Joachim, ne tarda pas de se mettre en état de venir à Rome, prendre des mains du pape la couronne impériale, selon la coutume de ses prédécesseurs.

Il en était fort proche à la tête d’une armée florissante dès la fin de Mars 1191[[95]](#footnote-96), lorsque le pape Clément III, vint à mourir. Cet accident aurait pu déconcerter tous ses projets, si le saint Siège eut vaqué longtemps ; mais heureusement pour Henri, deux jours après le cardinal Hyacinthe, qui était diacre depuis plus de 65 ans, fut élu pour lui succéder, et prit le nom de Célestin III, à l’âge de 86 ans[[96]](#footnote-97).

L’empereur aux portes de Rome avec une puissante armée, étonna ce vénérable vieillard. On avait tant d’exemples en la personne des empereurs précédents, qui sous prétexte de prendre la couronne impériale des mains du pape, n’étaient venus en Italie que pour la piller, et s’emparer de ses meilleures places, qu’il y avait lieu de soupçonner dans Henri un pareil dessein. Il avait beau dire qu’il ne venait que comme pèlerin, pour visiter le tombeau de S. Pierre, honorer la ville de Rome, et rendre au vicaire de J. C. en terre ses respects et ses soumissions ; cette excuse était trop usée, pour trouver place dans les esprits. Les pèlerins, disait-on, ne viennent point si bien accompagnés, et n’ont pas besoin de tant de troupes. On crut que dans ces conjonctures[[97]](#footnote-98), il fallait amuser ce prince, laisser morfondre son armée aux portes de Rome, et par la disette des vivres ; car on avait fait défense par tout de porter aucunes provisions au camp, pour le mettre dans la nécessité de s’en retourner en Allemagne. On publia donc que le nouveau pape ne voulait point se faire sacrer, et qu’il avait des raisons pour différer son sacre à l’année suivante. C’était dire à l’empereur qu’il ne pouvait être couronné de longtemps, puisque cette cérémonie ne le peut faire par un pape, qui n’est ni prêtre ni évêque.

L’empereur sur cette nouvelle ne tarda pas à prendre son parti[[98]](#footnote-99). Il fit faire le dégât aux environs de Rome : les vignes, les oliviers, les moissons, tout fut pillé et ravagé. Il n’en fallait pas davantage pour alarmer les bourgeois de cette ville. Ils vinrent en foule trouver le nouveau pape, et le pressèrent si fort de couronner l’empereur, qu’il se vit obligé, crainte d’une sédition générale d’acquiescer à leurs prières. Le samedi veille de Pâques 13 d’Avril 1191, il se fit ordonner prêtre. Le lendemain il fut sacré évêque ; et dès le lundi suivant il couronna l’empereur Henri VI, et Constance sa femme, avec toutes les cérémonies les plus augustes usitées en pareil cas.

On dit que le pape étant assis dans sa chaire pontificale, poussa du pied la couronne impériale, qui était proche de lui, et la fit tomber à terre, pour montrer le pouvoir qu’il avait de déposer l’empereur, s’il le méritait, et qu’aussitôt les cardinaux la relevèrent et la mirent sur la tête de ce prince. Mais comme nous ne voyons rien de semblable dans aucun couronnement des empereurs, qui ont précédé ou suivi Henri VI, il faut croire que ce ne fut ici qu’un accident imprévu fort éloigné de la pensée qu’on attribue à ce pape, sans fondement.

L’empereur fort satisfait de la conduite de Célestin, et des romains, remit entre leurs mains la ville de Tusculum, comme il l’avait promis ; et aussitôt cette ville infortunée, qui avait été depuis si longtemps une pierre de scandale, fut détruite de fond en comble. Il n’en resta pas pierre sur pierre ; et sa destinée depuis tant de siècles n’a pas encore changé : elle n’a jamais été rebâtie. Une partie des habitants se dispersa dans les lieux circonvoisins ; les autres qui ne voulaient point abandonner ce terrain où ils avaient des héritages, firent des feuillées dans les ruines d’un des faubourgs, d’où est venu le nom de Fresci, à la petite ville où l’évêque de Tusculum fait aujourd’hui la résidence : lieu des plus agréables pour l’été qu’il y ait aux environs de Rome.

## § 24. Il entre dans la Sicile, et y met tout à feu et à sang.

Tandis que les romains exerçaient ainsi leur vengeance sur des pierres et sur des murs qui les avaient tenus si longtemps en haleine, tant qu’ils avaient été au pouvoir des empereurs, Henri méditait des desseins plus importants. Son couronnement n’était que le prétexte de son voyage en Italie. Le principal motif était de s’emparer du royaume de Sicile, qu’il regardait comme la dote de sa femme. Ainsi au lieu de s’en retourner en Allemagne[[99]](#footnote-100), il fit défiler ses troupes du côté de Naples, dont il s’empara sans beaucoup de résistance[[100]](#footnote-101), mit tout à feu et à sang dans cette ville, qui est la capitale du royaume, et une des plus belles de l’Europe, afin d’intimider les peuples, et les obliger de venir se jeter entre ses bras, et de le reconnaître pour leur souverain, s’ils voulaient éviter un pareil traitement.

Cette conduite lui réussît en partie. Plusieurs villes vinrent d’elles-mêmes se soumettre, et apporter leurs clefs, celles qui voulurent résister éprouvèrent tout ce que la fureur du soldat, animé par l’espérance du pillage, peut inspirer de dur et de barbare.

L’annaliste de Rome[[101]](#footnote-102) prétend que cette entreprise se fit, non seulement sans consulter le pape, mais contre la défense très expresse que Sa sainteté avait faite à l’empereur de toucher à la Sicile, et d’y troubler Tancrède, à qui Clément son prédécesseur avait accordé l’investiture de ce royaume. Mais le fameux historien des vies des papes[[102]](#footnote-103), que plusieurs autres ont suivi, nous assure au contraire que ce fut Célestin qui conseilla cette expédition à Henri, et qui l’anima même par de puissants motifs à l’entreprendre pour punir Tancrède, qu’il regardait comme un tyran, et comme un usurpateur, qui avait obligé les papes les armes à la main de lui accorder une couronne, dont il était indigne par sa naissance, au préjudice de Constance sa sœur, née en légitime mariage.

En effet, qui considérera avec attention l’indolence de Célestin dans cette affaire, avec quel œil indiffèrent il envisagea cette irruption, sans se soucier d’arrêter les ravages et les cruautés que l’empereur exerçait dans toute la Sicile, aura peine à se persuader qu’il ne fut pas d’intelligence avec ce prince. On ne peut douter au moins qu’il ne se sentit plus porté à favoriser Constance, que son ennemi. Sans cela, peut-on croire que le pape fut resté dans l’inaction ?

Quoi qu’il en fait, Henri fier de ces premiers succès, porta plus loin ses desseins ambitieux ; il crut que tout le reste ne lui serait pas plus difficile, et qu’ayant à faire à un prince, qui se fiant trop sur son courage et sur sa bonne fortune, n’avait usé d’aucunes précautions contre les surprises, les deux Siciles allaient lui tendre les bras, et chasser l’usurpateur. Il passe donc dans la Pouille[[103]](#footnote-104), y prend plusieurs places, s’empare de Salerne, qui est la capitale, et il y laisse l’impératrice son épouse avec de bonnes troupes, pour tenir cette ville et toute la province dans le devoir ; pour lui il descend dans la Calabre, résolu de pousser jusqu’à Messine, pour y assiéger Tancrède, comme dans son dernier retranchement.

Mais les choses tournèrent autrement qu’il ne s’était imaginé. Rien n’est plus journalier que les armes. Henri, qui dans cette entreprise s’était appuyé sur un bras de chair, sentit tout d’un coup la main de Dieu s’appesantir sur lui. Les maladies se mirent dans son camp ; la plupart de ses généraux lui furent enlevés, il perdit son chancelier, et Philippe archevêque de Cologne, qui étaient l’âme de son conseil, et sur lesquels il se reposait uniquement ; ses meilleures troupes périrent en Sicile, beaucoup plus par les maladies, que par l’épée ennemie ; son armée se vit réduite presqu’à rien, et hors d’état de faire aucune entreprise.

## § 25. L’abbé Joachim va au-devant de l’empereur y et l’oblige à s’en retourner.

Cependant ce prince se roidissait contre la mauvaise fortune, et mordait la pierre qui lui avait été jetée sans élever les yeux vers le bras qui l’avait lancée. Les meurtres, les incendies et le pillage continuaient toujours. Alors l’abbé Joachim qui avait un cœur tendre pour sa patrie, et qu’on pouvait en un sens appeler le père du peuple, souffrait intérieurement plus qu’on ne peut dire, de la voir affligée de tant de maux. Plein de confiance en la bonté divine, il résolut de faire ce que le grand saint Léon avait fait dans une pareille occasion à l’égard d’Attila. Il fut trouver l’empereur pour l’obliger à faire cesser ces désordres, et lui parla en ces termes[[104]](#footnote-105).

« Jusqu’à quand, prince, persécuterez-vous ainsi le peuple de Dieu ? Jusqu’à quand ferez-vous tant de veuves et d’orphelins, désolerez-vous tant de pays, réduirez-vous tant de monde à la mendicité ? Votre épée n’est-elle donc pas encore rassasiée du sang chrétien ? Faut-il que vous traitiez vos frères en Jésus-Christ comme vous feriez des païens et infidèles qui n’ont aucune connaissance de Dieu ni de son Christ ? Ne voyez-vous pas que c’est pour vous en punir que le ciel a envoyé cet esprit d’infirmité dans votre armée ? Je vous jure par sa puissance que si vous ne faites cesser au plutôt tous ces désordres, il ne vous restera pas un seul homme : et à la honte de l’empire romain, vous serez obligé de vous en retourner chez vous sans être accompagné de personne. »

Tout ce qui est prédit aux mortels de la part de Dieu, n’est pas toujours regardé d’eux comme venant de lui. Mille passions aveuglent les grands hommes, et leur cœur à force de résister aux grâces et aux lumières du ciel, arrive enfin au comble de l’endurcissement. Souvent même ce malheur leur est causé par les lâches courtisans qui les environnent : ils les empêchent de faire le bien qu’on leur propose, et de marcher dans les voies de la justice qu’on leur montre.

C’est l’état où se trouvait Henri dans cette occasion. Les remontrances du saint abbé lui paraissaient assez raisonnables : mais le soldat acharné au pillage, et les officiers qui en profitaient, les regardaient comme des contes et des rêveries ; ils voulaient même qu’on punit sur le champ la hardiesse de ce moine qu’ils traitaient d’insolence. Alors le saint homme prenant à part un de ces officiers qui Lui avait paru moins indocile que les autres[[105]](#footnote-106). « Sachez, lui dit-il, d’un ton prophétique, qui pouvait être entendu de l’empereur, qu’il arrivera, et le temps est proche, que le roi de Babylone viendra, qu’il détruira Tyr, qu’il renversera tout cet État. » Puis se tournant vers le prince qu’il regarda d’un œil perçant : « Et vous, lui dit-il, après avoir ravagé cette province, et causé tous les maux que le prophète Ézéchiel a prédits, vous vous en retournerez chez vous honteux et confus : mais vous reviendrez, et alors vous entrerez en possession de ce royaume sans aucune résistance. » Ce qu’il lui confirma par plusieurs passages de l’écriture, et lui expliqua tout le chapitre VII d’Ézéchiel, faisant une juste application des paroles de ce prophète aux affaires présentes, et aux derniers évènements de la vie de l’empereur.

Ce prince ou persuadé de ses raisons, ou effrayé de ses menaces, ou attiré par les promesses d’un heureux succès dans quelque temps qu’on lui annonçait, parut vouloir se rendre et suivre les avis du saint homme : de sorte qu’étant revenu prendre congé de lui, il craignit pour sa vie, parce qu’il lui fallait passer au milieu de son armée, et qu’il savait que ses soldats, qui n’avaient pu ignorer que cet abbé n’était venu que pour l’arrêter et l’empêcher de pousser sa pointe, étaient irrités contre lui. C’est pourquoi il lui donna une escorte pour le conduire jusqu’à Salerne, ce qui ne put empêcher néanmoins que passant par les files des soldats, on ne les entendit se dire les uns aux autres en murmurant : que de malice cachée sous ce froc ! Peu s’en fallut qu’ils ne perdissent le respect, et que malgré les ordres de l’empereur, et l’escorte qui l’accompagnait, on ne lui fit de plus fâcheuses insultes.

Cependant le prince ayant fait de sérieuses réflexions sur tout ce que lui avait dit le saint homme, il ne put se dispenser de reconnaître qu’il y avait quelque chose d’extraordinaire dans sa mission, et venant à les comparer à l’état où son armée était réduite, il prit le parti de la retraite[[106]](#footnote-107), quoiqu’elle lui fut fort honteuse devant les hommes, et accomplit ainsi, sans y penser, ce que Joachim lui avait prédit.

Le départ de l’armée impériale causa une joie indicible à tous les peuples de l’Italie, mais particulièrement à ceux de la Calabre, qui se trouvait par là exempte de tous les ravages que ces troupes avaient fait dans les autres provinces. Ils regardaient l’abbé de Flore comme leur libérateur, et donnaient mille louanges à sa charité et à son intrépidité. Voilà, disait-on, le véritable pasteur, qui ne craint point d’exposer sa vie pour le salut du peuple : béni soit celui qui nous l’a envoyé. Qu’il vive à jamais. Nous n’avons rien à craindre sous un si puissant protecteur à qui les rois et les empereurs obéissent.

## § 26. Il est accusé de crime d’État dans le conseil du roi Tancrède. Un de ses amis lui en donne avis : Réponse du saint

Il n’en était pas de même à la cour de Tancrède. Cette conférence de l’abbé de Flore avec l’empereur y causa de cruelles alarmes. Ses prédictions y furent prises pour des discours séditieux qui disposaient les peuples à une révolte générale : et celui qu’on regardait partout ailleurs comme un nomme miraculeux qui avait sauvé l’État, y était pris pour un traître et un rebelle digne du dernier supplice. Tancrède entra dans une étrange colère contre lui : et il n’y eut que l’accomplissement subit de toutes les choses qu’il avait prédites qui mirent ce prince infortuné hors d’état de lui faire tout le mal qu’il avait projette : mais qui peut résister aux ordres du Tout-puissant, changer quelque chose dans les desseins qu’il a formés, ou arrêter la foudre que son bras déjà levé, est prêt de lancer ?

Un ami que le saint avait à la cour lui écrivit pour lui faire savoir que le roi était fort indigné contre lui, qu’il avait tout à craindre de son ressentiment, et qu’il lui conseillait de chercher les tempéraments les plus doux pour apaiser sa colère, et lui faire goûter les raisons qui l’avaient porté à aller trouver l’empereur dans son camp. Il ajoutait que les honneurs que ce prince lui avait rendus, l’escorte qu’il lui avait donnée pour le reconduire à Salerne, le rendaient fort suspect, et le faisaient soupçonner qu’il avait quelque secrète intelligence avec les ennemis de l’État ; qu’il n’en croyait rien, et qu’il avait de sa personne des sentiments fort différents ; que cependant il se croyait obligé de l’en avertir, afin qu’il pensât au plus tôt à se purger de tous ces soupçons injurieux qui faisaient tort à sa réputation et à sa sainteté.

Cette lettre ne fut pas sans réponse : mais telle que la devait faire un homme d’un courage intrépide, que son innocence rendait encore plus fort et plus hardi : elle est datée du 5 d’Octobre 1191.

« J’ai reçu votre lettre, dit-il à cet ami, j’y ai vu les menaces que le roi fait contre moi et contre mes enfants. Mais, sachez que la protection du Tout-puissant conservera non seulement notre monastère et ma patrie, mais qu’elle saura encore tirer de grands avantages des maux qu’on nous veut faire. Car il suscitera du côté de l’aquilon une puissance formidable[[107]](#footnote-108), qui viendra pour une seconde fois briser les cornes du superbe, etc. » Il n’écrivit point au roi pour s’excuser.

## § 27. Le roi Tancrède reprend toutes les places qu’il avait perdues.

On pensait cependant à la cour de Tancrède à reprendre les places dont l’empereur s’était emparé en différentes provinces du royaume. On leva des troupes pour renforcer l’armée, le roi se mit à leur tête, et en moins de quatre ou cinq mois il rentra sans beaucoup de peine dans toutes ces villes que la crainte beaucoup plus que l’impuissance avait livrées aux ennemis. Comme ils n’avaient point d’armée en campagne, elles ne devaient point se flatter d’aucun secours ; les garnisons que l’empereur y avait laissées étaient trop faibles pour pouvoir se promettre une longue résistance : et les peuples qui n’étaient pas encore accoutumés à ce nouveau joug, qui n’avaient pas même eu le temps d’effacer de leur cœur l’amour naturel qu’on a pour sa patrie, donnaient aux troupes impériales au moins autant de sujet de craindre au dedans, que l’armée de Tancrède leur en donnait au dehors. Avant la fin de l’année suivante 1192[[108]](#footnote-109), tout était déjà rentré dans le devoir, l’ennemi chassé entièrement du royaume, les ruines réparées, et ce qui paraît incroyable, l’impératrice trahie, et livrée honteusement à son plus grand ennemi, qui l’envoya à Messine sous une sûre garde, et l’y retint resserrée fort étroitement. Ce fut une des clauses de la capitulation de Salerne pour éviter le saccagement entier de la ville, dont les habitants étaient menacés.

Telle fut la suite de cette guerre, et la destinée de la malheureuse Constance, qui croyant trouver une couronne en Sicile, ni trouva que les fers, et la perte de sa liberté.

## § 28. Il écrit une lettre menaçante à l’abbé Joachim. Réponse du saint.

Tout étant ainsi appaisé, on examina sérieusement dans le conseil du roi, quels étaient les auteurs de cette révolution qui avait mis l’État à deux doigts de sa perte. On convenait qu’elle n’avait pu se faire, si l’empereur n’avait eu quelque intelligence secrète avec les Siciliens : et on était déjà assuré que Frédéric Lancea napolitain, était un des principaux entre ces traîtres : mais on cherchait les autres pour en faire justice ; et les courtisans pour flatter le prince et ses injustes soupçons, lui nommaient hardiment ceux dont ils savaient que la dénonciation ne lui serait pas désagréable. L’abbé Joachim en fut un. On spécifiait les circonstances de ce prétendu complot, et l’on ajoutait malicieusement qu’il avait encouragé Henri à poursuivre sa pointe par des prédictions favorables, lui promettant de la part de Dieu un heureux succès de son entreprise.

Il n’en fallut pas davantage pour renouveler dans l’esprit de Tancrède les fâcheuses impressions qu’il avait prises contre ce saint homme dès l’année précédente. Il se répandit en plaintes amères contre lui, et les premiers mouvements de sa colère étant trop violents pour pouvoir les contenir au dedans de lui-même, il les exhala au-dehors par une lettre terrible qu’il lui écrivit : lettre capable de jeter l’épouvante dans une âme plus susceptible des mouvements de crainte que forme ordinairement l’indignation d’un grand roi.

Après de vifs reproches qu’il lui fait de son ingratitude, après une superbe exagération des services que ses ancêtres ont rendus à l’Église, et en particulier à sa congrégation naissante, sans oublier ce qui était assez récent, tout ce que Guillaume le Bon avait fait pour délivrer l’Église romaine de l’oppression ou Frédéric Barberousse l’avait réduite :

« C’est néanmoins ce monstre et ce tyran[[109]](#footnote-110), ajoute-t-il, que vous avez soutenu et favorisé, et que vous soutenez encore. C’est vous, qui non content de tous ces attentats commis contre ma personne et contre mon royaume, avez rappelé Henri de Souabe, et Frédéric Lancea le napolitain, pour faire une nouvelle irruption dans mes États, et soulever mon peuple contre moi. Mais j’atteste le ciel, que j’en tirerai vengeance, et que dans peu je détruirai de fond en comble tous les monastères de votre ordre, qui sont dans les deux Siciles, en sorte qu’il n’en restera que le souvenir à la postérité. »

On a voulu dire que cet orage contre l’abbé Joachim, lui avait été suscité par les religieux de Cîteaux qui avaient du crédit en cour, et dont quelques-uns entraient même dans le conseil du roi. Cela n’est pas impossible. Ils étaient dès lors assez envenimés contre cet abbé, pour croire qu’ils n’auraient pas négligé les occasions de nuire à une congrégation naissante qu’ils n’avaient pas sujet d’aimer, en parlant selon l’homme. Cependant je remarque des expressions dans la lettre du roi qui pourraient persuader le contraire ; car puisqu’il le menace de détruire tous les monastères de son ordre qui sont en Sicile, il est visible, qu’il confondait alors l’ordre de Cîteaux avec celui de Flore, puisqu’en cette année 1193, l’abbé Joachim n’avait point encore d’autre monastère que celui de Flore. Ainsi ce prince paraissait également irrité, contre tous les religieux de Cîteaux qui étaient dans ses États, et qu’il soupçonnait d’avoir trempé dans cette conspiration générale. Si ce n’est qu’on voulut dire que Tancrède par les monastères de l’ordre de l’abbé Joachim, entendait ceux dont la fondation était proche, car on en parlait déjà, et plusieurs personnes offraient d’en fonder sur leurs terres.

Quoi qu’il en soit, on ne peut douter que la colère du roi ne fut extrême : tous les termes de sa lettre portent, et nous dépeignent un homme irrité jusqu’à la fureur, résolu de s’en prendre jusqu’aux autels mêmes, tout innocents qu’ils étaient dans cette querelle. Joachim fut quelque temps sans répondre à ce prince, soit qu’il ne le jugeât pas dans les dispositions où il le voyait, capable d’entendre raison, et de recevoir ses excuses, soit qu’il voulut consulter l’oracle, et demander à Dieu dans la prière les lumières dont il croyait avoir besoin pour répondre comme il fallait, sans blesser le respect qui est dû à la majesté royale, mais aussi sans trahir sa conscience, ni dissimuler certaines vérités qu’il était à propos que Tancrède n’ignorât pas. On va voir par sa lettre, que Dieu lui avait révélé tout ce qui devait arriver à ce prince, et les malheurs qui pendaient sur sa tête. Elle est conçue en ces termes.

Lettre de l’abbé Joachim au Roi Tancrède.

« J’ai lu avec beaucoup d’attention la lettre menaçante de Votre majesté, à qui je n’ai jamais pensé faire aucun tort. Dieu le sait : mais je n’ai pu me dispenser d’exécuter les ordres du seigneur, qui est le roi des rois. Voici donc ce que dit le seigneur, écoutez-le. Mon indignation va éclater pour la seconde fois contre le roi impie, et il y périra ; celui qui était élevé sur le pinacle sera renversé. Ses enfants seront mis par le fer hors d’état d’avoir jamais aucune postérité. Après cet outrage on leur crèvera les yeux par le feu, afin que sa race soit entièrement éteinte. Je vous avoue néanmoins, et je vous le proteste, que je suis jour et nuit en prières, pour conjurer mon seigneur et mon Dieu de vouloir bien détourner tous ces maux de dessus Votre majesté, pour qui j’ai, comme j’y suis obligé, un respect et une vénération singulière.

Du monastère de Flore,

ce 5 Juillet 1193.

Comme toutes ces lettres se conservent encore en original dans les archives de cette abbaye, elles ne peuvent être suspectes. On y voit celle du roi, celle de l’abbé, celle de cet ami qu’il avait à la cours et les réponses qu’il y fit. Leur date confrontée avec les révolutions qui arrivèrent l’année d’après, fait voir que le saint homme parlait par un esprit de prophétie, et que Dieu lui avait révélé distinctement la malheureuse destinée de Tancrède.

En effet, Roger[[110]](#footnote-111), fils aîné de ce prince, qu’il avait déjà associé à sa couronne, pour s’assurer d’un successeur, étant décédé, le père en mourut de chagrin au mois de Février 1194, il lui restait encore trois enfants, deux filles et un garçon âgé de dix ou douze ans, nommé Guillaume, qui fut déclaré roi de Sicile après la mort de son père, sous la tutelle de la reine sa mère. Mais son règne ne fut pas de longue durée. Nous verrons dans peu le malheureux sort des enfants et de la mère, et l’accomplissement entière du saint abbé, sans qu’aucune circonstance y manque.

## § 29. Le bienheureux Jean religieux de Flore.

Cependant le ciel versait avec profusion ses bénédictions sur l’abbaye de Flore. Il y venait de rares sujets, dont la sainteté donnait encore un plus grand lustre à cette congrégation naissante. Déjà elle effaçait la gloire des plus célèbres abbayes. L’histoire fait mention entre plusieurs autres d’un jeune homme qui se présenta alors pour être reçu à Flore[[111]](#footnote-112). Il s’appelait Jean, et avait pris naissance à Bayonne, l’une des principales villes de l’Aquitaine[[112]](#footnote-113), ce qui lui fit donner dans la suite le nom de Jean d’Aquitaine. Sa famille était des plus illustres dans la province, et les biens qui s’y trouvaient en abondance, lui promettaient une fortune riante, de grands établissements, une vie aisée telle que les amateurs du siècle la peuvent souhaiter. Mais dès son enfance Dieu l’avait prévenu de ses grâces. Ses mœurs étaient pures, sa piété sincère, sa charité envers les pauvres abondante. Il se faisait un devoir d’accorder l’hospitalité aux passants, et surtout aux religieux qu’il aimait à entendre parler des choses spirituelles. Sa principale occupation était la prière, dans laquelle il demandait continuellement à Dieu, souvent même avec larmes, de lui faire connaître l’état qu’il devait embrasser pour lui être agréable.

Un jour qu’il était à Matines dans la cathédrale, et qu’il chantait avec le chœur ces paroles du prophète : Seigneur, conduisez nos pas dans la voie du salut (cf. Cant. Zach.). Il se trouva comme ravi en extase, et entendit une voix qui lui dit distinctement, si tu veux être sauvé va trouver l’abbé Joachim, et fais tout ce qu’il te dira. Je ne connais point cet abbé, répondit aussitôt le jeune homme, et je ne l’ai jamais vu. Quelque temps après il entendit parler de cet homme dans le monde, des merveilles qu’il opérait, et de la vie angélique qu’on menait dans son monastère : mais comme il joignait beaucoup de prudence à une grande vertu, il ne voulut point s’en rapporter à ces bruits populaires ; et quoiqu’il entendit tous les jours retentir à ses oreilles ces paroles de l’évangile : Un grand prophète s’est levé parmi nous, Dieu a visité son peuple (Luc. VII, 16), ce qu’on appliquait à l’abbé Joachim, il crut qu’il fallait en avoir d’autres assurances que celles de la renommée. Dans cette vue il résolut d’aller trouver son oncle à Rome, qui était cardinal[[113]](#footnote-114), et de s’informer de lui plus particulièrement qui était cet abbé, et du genre de vie qu’on menait dans son monastère. Il apprit de la bouche de ce prélat, que Joachim était effectivement un homme puissant en œuvres et en paroles, qu’on ne doutait point qu’il n’eut le don de prophétie, et que dans sa retraite, qui était un désert de la Calabre, on y vivait comme ces anciens solitaires, qui avaient donné autrefois tant d’édification à toute l’Église.

Il n’en fallut pas davantage pour déterminer le jeune homme, il prit des lettres de recommandation de son oncle, et partit pour l’abbaye de Flore. Joachim ne s’y trouva pas alors ; il attendit son retour avec autant de piété que de patience, puis s’étant présenté à lui ; que venez-vous faire ici, mon fils, lui dit ce saint homme ? Je viens pour être moine, répondit Jean, avec beaucoup d’ingénuité. L’abbé le regarda fixement ; et soit qu’il vit dans ses yeux et dans sa physionomie quelque chose de grand, ou que Dieu lui eut révélé la future sainteté de ce jeune homme, et la gloire qu’il devait procurer un jour à son monastère, je vous reçois, lui dit-il ; et dans le moment, il le mit au noviciat. Il en fut bientôt l’exemple et l’admiration, jamais on ne vit novice plus fervent, ni une vertu plus solide dans un âge si tendre. Sa simplicité et sa candeur le faisaient aimer de tout le monde.

Le temps des épreuves fini, l’abbé lui demanda en présence des frères, ainsi que la règle l’ordonne, s’il voulait en embrasser toute la rigueur, et devenir soldat de Jésus-Christ dans un parfait mépris du monde ? « Je suis venu d’Aquitaine en ce lieu, répondit le novice, dans le dessein d’épouser une femme, si-vous me l’ordonnez, ou d’aller en pèlerinage à Jérusalem, ou de porter les armes sous les étendards de quelque prince. » Cette réponse à laquelle on ne s’attendait pas, surprit toute l’assemblée : on crut y appercevoir ou une volonté chancelante, et peu déterminée à embrasser l’état religieux, ou du moins, une ignorance crasse et grossière des obligations de cet état y on jugea à propos de différer jusqu’au lendemain la décision de son sort. Il fut donc cité au chapitre le jour suivant, et interrogé s’il persistait dans les sentiments qu’il avait déjà témoignés, et qui avaient si peu édifié, il répondit, oui : qu’à la vérité il n’avait abandonné ses proches et sa patrie que pour se faire moine, mais qu’ayant appris qu’un moine ne doit plus avoir de volonté, et qu’il doit s’abandonner entièrement à celle de son supérieur, il avait crû ne pouvoir mieux expliquer les dispositions où il se trouvait, que par les termes qui semblaient les avoir offensés. On admira la sagesse et la simplicité du novice : il fut reçu à la profession.

Sa vie qui fut de 39 ans dans l’abbaye de Flore, fut un modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Sa pureté était plus qu’humaine, son oraison continuelle, ses communications avec Dieu, des plus intimes, ce fut un ange dans un corps mortel. Ausi fut-il regretté universellement de tous ceux qui l’avaient connu, et regardé comme une âme des plus pures qu’il y eut alors dans l’Église militante. Non seulement les religieux de la maison, mais les peuples même des environs où sa sainteté avait pénétré, accouraient à son tombeau pour obtenir de Dieu par son intercession les grâces dont ils avaient besoin, persuadés que Dieu ne pouvoir rien refuser à un serviteur aussi fidèle. Il mourut l’an de N. S. 1239, âgé de 57 ans, la treizième année du pontificat de Grégoire IX, par où l’on voit que le bienheureux Jean, car c’est ainsi qu’on l’appela dans l’ordre, n’avait que dix huit ans lorsqu’il fit profession dans l’abbaye de Flore. Bonace son maître qui écrivait sur les prophètes, quelque temps après sa mort, ne pouvait encore retenir ses larmes de la perte d’un tel fils. Il s’en explique d’une manière très touchante. C’était en effet une fleur des plus précieuses qu’ait jamais porté ce parterre mystérieux. L’abbé Joachim n’était plus au monde lorsque son abbaye fit cette perte. Reprenons son histoire.

## § 30. L’abbé Joachim fait cesser une horrible inondation, et engage toute une ville à la pénitence.

Dans les premières années de la fondation de Flore, il fut obligé d’aller à Longobuco[[114]](#footnote-115), pour faire faire des calices ; son Église en avait besoin. Dans ce voyage il était accompagné de Pierre et de Boniface, deux religieux de son monastère, Or la ville de Longobuco, était fort débordée, et les vices les plus honteux y régnaient avec scandale : malheur fort ordinaire aux villes riches et opulentes, telle qu’était celle-là. Le soir qu’ils y arrivèrent il survint un orage si terrible, qu’on eut dit que tous les cataractes du ciel étaient rompues. Personne n’osait ni ne pouvait ce jour-là sortir de sa maison, beaucoup moins de la ville. La chose n’en demeura pas là. L’orage dura pendant sept jours et sept nuits. Il y eut plusieurs maisons renversées dans la ville ; sept ou huit personnes périrent sous les ruines, d’autres furent entraînés par les torrents. On comptait déjà plus de trente personnes englouties par ce débordement; chacun se croyait perdu et n’attendait plus que la mort. Rien ne ressemblait plus au déluge universel qui arriva du temps de Noë. Dans cette affreuse extrémité, la plupart des habitants venaient en foule se jeter aux pieds du saint abbé, confessant hautement leurs péchés, et demandaient miséricorde avec des cris lamentables.

L’homme de Dieu qui n’ignorait pas la cause de cet évènement, et qui voulait les amener à une sérieuse et sincère pénitence, semblait les rebuter avec des paroles dures, ne leur permettant pas même de s’approcher de lui. Enfin au bout de sept jours il vint à l’Église suivi d’une multitude infinie de peuple, et monta en chaire. Il leur parla avec tant de force sur l’énormité de leurs crimes, sur leur ingratitude envers Dieu qui les avait comblés de tant de biens, sur la dureté de leur cœur que tous les fléaux du ciel ne pouvaient amollir, et sur leur impénitence, qu’enfin les ayant percés jusques aux os d’une crainte salutaire, on n’entendait plus que des gémissements dans l’Église, tout le monde fondait en larmes, jusqu’à ce que par un mouvement subit que la crainte ou le repentir leur inspirait, toute l’assemblée comme de concert se mit à crier : pénitence, pénitence, pardon, miséricorde.

Le saint voulant profiter de ces moments favorables, leur fit promettre que non seulement ils se corrigeraient, qu’ils ne commettraient plus les crimes dont leur conscience ne leur faisait que trop de reproches, mais qu’ils aboliraient entièrement les lieux de débauches, et qu’ils ne souffriraient jamais dans leur ville, autant qu’il serait en eux, qui que ce soit qui ne vécut chrétiennement et exemplairement.

Sur ces promesses, qui furent confirmées par les plus grands serments, le saint abbé continuait de les exhorter à faire de dignes fruits de pénitence, lorsqu’un jeune homme étant sorti, et voyant que non seulement la pluie était cessée, mais que le ciel s’éclaircissait, emporté par le mouvement d’une joie subite, rentra dans l’Église, en criant de toutes ses forces, miracle, voilà le soleil qui luit, ce qui retentit par toute l’Église, et fit reprendre aux esprits leur première sérénité. Alors le saint mit fin à la prédication, entonna le Veni Creátor, qui fut continué par le clergé, et l’abbé ajouta à la fin sept collectes en action de grâces.

On vit effectivement les nuées dissipées, le ciel serein, et le soleil darder ses rayons les plus vifs : mais comme les ruisseaux coulaient encore à grands flots dans la ville et dans la campagne, ces bons religieux ne purent partir ce jour-là. Le lendemain le peuple intimidé par un châtiment si terrible, et craignant qu’en l’absence du saint homme l’orage ne recommençât, vint en foule à son logis le prier de rester encore quelques jours avec eux. Mais l’abbé les rassura, et après leur avoir promis que s’ils étaient fidèles à Dieu, et accomplirent fidèlement le vœu qu’ils avaient fait, il ne leur arriverait plus rien de sinistre ; il partit le huitième jour depuis son arrivée, et une grande partie de la ville le reconduisit jusqu’à son abbaye de Flore en chantant les louanges de. Dieu.

## § 31. Par le seul signe de la croix il guérit une jambe cassée, et un cheval de ses amis blessé à mort.

Sa présence apportait partout la joie et la consolation, et il n’entrait presque jamais dans aucune maison sans y faire du bien et rendre quelque service important. Ses amis, il n’en avait que d’une grande piété, se ressentaient plus que tous les autres du pouvoir qu’il avait auprès de Dieu, en voici quelques exemples.

Allant un jour de Flore à Cozense, et la nuit l’ayant surpris, il fut obligé de coucher chez un gentilhomme de sa connaissance, nommé Jourdain de Madara. Il en fut reçu avec toute la charité et la cordialité possible : mais comme on était à table, on entendit un grand bruit dans les écuries qui n’étaient pas éloignées. On accourt, et l’on vit que les chevaux s’étaient battus. Celui du gentilhomme, qui probablement ne s’accordait pas avec celui de l’abbé, était fort maltraité. Dans les violentes agitations qu’il s’était données ou pour se défendre, ou pour attaquer, il était tombé sur un pieu fort pointu qui lui avait fait une plaie si profonde dans le ventre, qu’on voyait les entrailles sortir de son corps. Cet accident causa beaucoup de chagrin et de douleur au saint homme. Il s’empressait de chercher des remèdes à ce mal, et il ne pût empêcher que le gentilhomme ne s’aperçût de la tristesse où il était, et de la peine intérieure qu’il ressentait de cet accident. Consolez-vous, mon père, lui dit-il, d’une manière fort obligeante, cela ne mérite pas que vous vous en inquiétiez davantage : c’est un cheval de moins dans mon écurie, j’aime mieux que cela soit arrivé au mien qu’au vôtre. Mais ce compliment tout gracieux qu’il était, ne consolait point l’abbé. Son hôte voyant donc l’affliction où était ce grand homme, lui dit avec un air de confiance, si mon cheval vous fait tant de compassion, faites le signe de la croix sur lui, et je suis sur qu’il sera guéri. Joachim admira une si grande foi dans un homme du monde : et plein de confiance en la bonté de Dieu, il lui répondit : qu’il vous soit fait selon votre parole. En même temps il fit le signe de la croix sur cette bête mourante qui se releva aussitôt, si saine et si entière, qu’on ne voyait pas même de cicatrice à l’endroit de la plaie. Chacun fut saisi de crainte et d’étonnement, et l’on rendit grâces à Dieu qui glorifiait son serviteur en opérant par son ministère des choses si merveilleuses. Mais l’abbé avait sur cela des sentiments bien éloignés de ceux de son hôte et de sa famille. Il attribuait tout à la foi de Jourdain et à sa piété qui lui faisait exercer si généreusement l’hospitalité envers les étrangers. Dieu voulut décider cette pieuse contestation par un évènement fort extraordinaire qui suivit celui-ci d’assez près.

La sœur du saint abbé tomba malade. C’était une sœur unique, comme nous l’avons remarqué. On le vint chercher à son abbaye, sans espérance de pouvoir l’engager à la venir voir comme elle le souhaitait ; car il était un peu dur envers ses proches, si j’ose me servir de ce terme. Cependant il promit qu’il irait. On n’eut pas plutôt su dans le voisinage que le saint homme devait venir, qu’une infinité de monde s’empressa d’aller au-devant de lui par honneur. Jourdain, ce gentilhomme dont nous venons de parler était du nombre. Du plus loin qu’il apperçut l’abbé qui venait, il piqua des deux pour l’aller saluer des premiers, mais à quelques pas de là son cheval le jeta par terre et lui cassa la jambe. Il demeura donc étendu sur la place sans pouvoir se remuer avec le secours même de quelques personnes. Le serviteur de Dieu arriva à l’endroit où était cet ami qui lui tendait les bras. Il ressentit avec une extrême compassion l’état où il le voyait. À sa prière, il fit le signe de la croix sur lui, et Jourdain se releva aussitôt sans l’assistance de ses domestiques, suivant à pied son bienfaiteur. Ils conduisirent le saint chez sa sœur en chantant les louanges de Dieu : Nous avons vu aujourd’hui, disaient-ils, des choses miraculeuses. L’histoire ne dit point s’il guérit cette bonne sœur, ou si elle mourut de cette maladie : il n’en est plus parlé dans tout le cours de sa vie.

## § 32. L’empereur Henri revient une seconde fois en Sicile, et en triomphe.

Tandis que toutes ces choses se passaient aux environs de l’abbaye de Flore, on voyait un étrange spectacle dans les deux royaumes de Naples et de Sicile. L’empereur tenait à Vormes une diète générale des prélats et des princes de l’empire pour délibérer en présence du nonce de Sa sainteté sur les moyens de faire réussir la croisade qu’on prêchait dans toute l’Europe, à l’occasion de la mort de Saladin, et des divisions qui régnaient parmi les infidèles, lorsqu’il apprit que Tancrède était décédé, ausi-bien que Roger son fils aîné qu’il avait fait couronner roi de Sicile depuis quelques années. L’occasion lui parut favorable pour faire valoir ses droits sur ce royaume.

Il est vrai que Tancrède avant sa mort avait eu la précaution de faire couronner son second fils, qui avait pris le nom de Guillaume III, mais c’était un enfant de dix ans, et la reine, sa mère et sa tutrice, était une femme âgée qui n’avait pas grand crédit, ni assez d’esprit pour gouverner dans des conjonctures si difficiles : tout était à craindre d’une minorité si mal appuyée. Henri en prince habile fit promptement équiper sa flotte[[115]](#footnote-116) : et comme presque toute l’Allemagne était déjà en armes dans l’espérance d’une prochaine croisade, il se servit de ces troupes, usa d’une diligence extrême, et dès l’été de cette même année 1194, on le vit[[116]](#footnote-117) dans la Pouille à la tête de quarante mille hommes.

Il avait fait précéder sa venue d’un manifeste qui fut répandu dans tous les États. On y établissait ses droits, bons ou mauvais, sur le royaume de Sicile ; on tâchait de prouver que Tancrède était un usurpateur ; on exagérait sa cruauté et son inhumanité, d’avoir enlevé l’impératrice, et de l’avoir mise en prison ; on promettait de grandes récompenses à ceux qui favoriseraient le bon droit de l’empereur, et l’on menaçait des derniers supplices, ceux qui auraient la hardiesse de s’opposer à la justice de ses armes.

Cet écrit, quoiqu’il ne fût pas des plus solides, ne laissa pas de faire impression sur les esprits, surtout parmi le peuple qui n’était pas capable de distinguer le vrai d’avec le faux. Le nombre de ceux qui demeurèrent persuadés de l’injustice qu’on voulait faire au dernier roi de Sicile, et à ses enfants, fut très médiocre : mais lorsque le prince parut la force en main, la consternation devint générale. Son armée courait toute la campagne, sa cavalerie nombreuse jetait la terreur de toutes parts ; chacun demeurait dans un morne silence, la crainte et la pâleur étaient peintes sur le visage. On ouvrait les portes des villes avant même qu’elles fussent sommées de se rendre, on eut dit que l’esprit de vertige avait saisi les Siciliens, et qu’ils n’avaient plus de bras pour se défendre.

Ce fut ainsi qu’Henri, qui trois ans auparavant était sorti de la Sicile d’une manière si honteuse, y rentra comme en triomphe. Il traversa toute la Pouille et la Calabre, victorieux sans avoir combattu, triomphateur sans avoir livré de bataille ni répandu de sang. Le soldat comme s’il eut été dans sa patrie, et non pas dans un pays ennemi, ne faisait tort à personne, les travaux de la campagne se continuaient comme dans un temps de paix, chacun admirait ce qu’il ne pouvait comprendre ; tous confessaient que c’était ici l’ouvrage de la main du Très Haut.

## § 33. L’empereur et toute son armée, reconnaît l’abbé Joachim pour un prophète, et le comble d’honneurs.

Lorsque l’empereur approcha de Flore, le saint abbé vint au-devant de lui. Du plus loin que les soldats l’aperçurent, ils levèrent les mains au ciel avec de grandes acclamations, et se disaient les uns aux autres : c’est le saint qui nous a prédit notre heureux retour en ce pays ; c’est lui qui dirige nos pas, et qui nous rend toutes choses si faciles. Il fut conduit aux pieds du prince avec ces cris de joie. Mais l’empereur au lieu de le laisser dans l’humble posture où son devoir autant que sa vertu l’avaient mis pour saluer Sa majesté impériale[[117]](#footnote-118), le releva aussitôt avec un air gracieux, et le prenant par la main, il le montrait à tous les généraux de son armée qui l’environnaient, en leur disant : voici, mes compagnons, voici cet abbé Joachim dont je vous ai parlé tant de fois. C’est lui qui dans le temps de ma plus grande disgrâce m’a prédit tous les heureux succès dont vous êtes aujourd’hui témoins. Depuis ce moment Henri eut toujours pour le saint homme une vénération singulière, jusqu’à faire célébrer par tout l’empire le jour de sa naissance avec les mêmes cérémonies et les mêmes réjouissances qu’on faisait pour celui de l’empereur même, ce qui dura toute la vie de ce prince. Il avait en lui une entière confiance, il le consultait sur toutes ses affaires : et dans les conférences secrètes qu’il avait avec lui, ce qui arrivait très souvent, il agissait plutôt comme avec son égal que comme avec son sujet. De là cette profusion de grâces et de privilèges qu’il accorda, à son abbaye en sa considération ; les chartres en sont encore existantes, nous en parlerons en son temps.

C’était déjà quelque chose, ou pour parler plus juste, c’était déjà beaucoup pour l’empereur, d’être entré en Sicile sans aucune opposition de la part des peuples, qui pouvaient si facilement l’arrêter à son débarquement, et l’empêcher d’aller plus loin : mais ce n’était encore rien en comparaison de ce qui restait à faire pour se rendre maître de tout le royaume. On tint conseil, et il fut résolu que l’empereur pousserait sa pointe, quoi qu’il en pût arriver.

Cependant l’armée s’avançait toujours vers Messine, réduisant sur son passage toutes les villes qui n’avaient pas encore été ébranlées. Tout plia sous l’autorité d’un prince victorieux, et chacun subit le joug qu’il ne pouvait éviter, les uns de bonne grâce, les autres malgré eux dans l’espérance de quelque changement de fortune, ou en attendant quelque occasion favorable de se révolter. Il n’y avait donc plus que Messine qui tint ferme pour le jeune roi. Dans cette seule ville était renfermée toute l’espérance du salut de l’État. L’entreprise était difficile. Presque toutes les forces du royaume s’y étaient cantonnées ; malgré la flotte de l’empereur, ils avaient la mer libre, et pouvaient de jour en jour recevoir de nouveaux secours. Ainsi l’affamer, il n’y avait aucune apparence ; la prendre d’assaut, encore moins. Ses fortifications la mettaient à l’abri des attaques les plus vives. Enfin pour dernière ressource ils avaient l’impératrice entre leurs mains qu’ils étaient résolus de sacrifier sur leurs remparts à la vue de toute l’armée, au premier mouvement que l’empereur se donnerait pour emporter la ville de force.

## § 34. Messine compose avec Henri qui se fait couronner roi de Sicile.

C’est ce qui fit prendre la résolution à l’empereur d’employer la ruse et la dissimulation pour en venir à ses fins. On laissa les Messinois maîtres des conditions du traité qu’on proposait. Ils le firent le plus avantageux qu’il leur fut possible : et à l’exception de quelques tributs qu’on s’engageait de payer, le jeune roi et ses descendants paraissaient devoir toujours jouir du royaume de Sicile, au titre près, c’est-à-dire, qu’ils seraient comme lieutenants perpétuels de l’empereur, et comme ses vice-rois.

Je trouve néanmoins un historien très célèbre[[118]](#footnote-119) qui nous assure que la capitulation fut autre que celle que nous venons de rapporter ; que le royaume fut divisé en deux ; la Sicile proprement dite, devait appartenir à l’empereur : et tout le reste des États que nous appelions présentement le royaume de Naples demeurait au jeune prince Guillaume III, et à ses successeurs.

Quoi qu’il en soit le traité fut signé de part et d’autre, et confirmé par tous les serments les plus religieux. Chacun s’applaudissait de l’heureuse réussite d’une affaire si épineuse, où tout le monde paraissait avoir obtenu ce qu’il souhaitait, ou du moins ce qu’il pouvait légitimement souhaiter dans des conjonctures si délicates ; l’impératrice fut relâchée et remise entre les mains de l’empereur son époux. Celui-ci sous prétexte de traiter la reine et son fils plus honorablement, les invita de venir tenir leur cour à Palerme, qui leur convenait mieux, étant la capitale du royaume. D’ailleurs étant résolu de s’y aller faire couronner, il leur représenta qu’ils ne pouvaient, sans lui faire insulte, n’être pas présents à cette cérémonie, qui allait mettre la dernière main a leur bonne intelligence, et le sceau à leur traité en présence de tous les États du royaume. La reine trop crédule, qui depuis l’accord fait se voyait traitée avec tout l’honneur imaginable, et comblée de civilités et de bienfaits, par l’empereur même, donna dans le panneau, et suivit ce prince. Malheureuse victime, qui ne voyait pas qu’on la conduisait à la mort avec toute sa famille, ou plutôt à quelque chose de plus funeste que la mort même : comme on va le voir.

On dit que l’abbé Joachim ayant appris ce qui se passait à Messine, prononça ces paroles du prophète Élie à Achab roi d’Israël : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi le tien (III Reg. XXI). Il voulait dire, que comme ce roi impie avait trouvé la mort dans le même lieu où il avait fait périr l’innocent Naboth, de même l’empereur trouverait bientôt la sienne, dans la même ville où il avait séduit si indignement le jeune roi de Sicile avec la reine sa mère ; ce qui arriva trois ans après, Henri étant revenu d’Allemagne à Messine, où il fut empoisonné dans la fleur de son âge, lorsqu’il méditait les plus ambitieux desseins.

Il passa donc à Palerme avec toute son armée. La ville quoique très belle et très riche, n’était pas en état de défense : et peut-être n’y était-elle pas parce qu’elle était trop riche. D’ailleurs, comme il n’y avait aucune espérance de secours, c’aurait été une témérité d’entreprendre de s’y maintenir contre tant de forces. Enfin, il semble que par le traité fait avec la reine, elle était engagée à mettre l’empereur en possession du reste de la Sicile, et par conséquent de Palerme. On était alors au commencement d’Octobre de l’année 1154, et dès le 23 de ce mois, qui était un Dimanche, l’empereur en présence de tous les États du royaume s’y fit couronner roi de Sicile, par l’archevêque de Palerme.

La reine Sybille veuve de Tancrède, assista avec ses enfants à cette cérémonie, qui n’était lugubre que pour elle. Quelques historiens l’en ont blâmé, parce que, disent-ils, elle autorisait par sa présence cette usurpation tyrannique. Mais pouvait-elle faire autrement ? Il est aisé à des écrivains qui viennent cinq ou six cents ans après que les choses sont passées, et qui n’en jugent que par les évènements qui s’en sont suivis, de blâmer une conduite dans des affaires ; où ils auraient eux-mêmes été peut-être plus embarrassés que ceux qu’ils condamnent.

## § 35. L’empereur fait arrêter la reine et toute la famille royale. Il accomplit sans les savoir la prophétie de l’abbé Joachim.

À Noël suivant l’empereur tint une cour générale à Palerme, et ce fut là qu’il mit le comble à ses iniquités. Dans cette fameuse assemblée, qui représentait toute la nation, il accusa de trahison et de crime d’État une infinité de personnes des plus qualifiées du royaume ; et en conséquence de cette accusation, l’histoire ne dit point s’il en fournit les preuves, il fit arrêter la reine Sybille, son fils Guillaume III, et les trois princesses ses sœurs[[119]](#footnote-120), plusieurs évêques, Comtes, barons, etc. Les uns par ses ordres furent privés de la vue, les autres furent mis à mort, ou par le feu, ou par la corde, le reste fut envoyé en exil en Allemagne. Lui-même en prit la route un mois après ; c’est-à-dire, sur la fin de Janvier 1195, traînant après lui la reine captive et ses enfants, qu’il tint dans une rude prison.

Mais comme le jeune prince lui faisait plus d’ombrage que les autres, il fut fait eunuque par ses ordres : et comme si cela ne suffisait pas encore pour s’assurer la couronne de Sicile, il ajouta à cette cruauté celle de lui faire crever les yeux avec un miroir ardent : accomplissant ainsi, sans le savoir, la prophétie du saint abbé, qui deux ans auparavant en écrivant au roi Tancrède, lui avait dit : Le Roi impie périra ; celui qui était élevé sur le pinacle sera renversé ; ses enfants seront mis par le fer hors d’état d’avoir postérité, après cet outrage on leur crèvera les jeux par le feu, afin que sa race soit entièrement éteinte. Elle le fut effectivement, puisqu’en ce jeune prince finit le règne des normands en Sicile, après avoir duré cent ans depuis la conquête du comte Roger, et 34 depuis que Roger II eut pris le titre de roi. Mais revenons pour un moment sur nos pas.

## § 36. La ville de Salerne punie rigoureusement.

Henri dans sa première descente en Sicile, avait laissé, comme nous avons vu, l’impératrice son épouse à Salerne, avec quelques troupes pour conserver ses nouvelles conquêtes. Après sa retraite, qu’on pourrait bien nommer une véritable fuite, Tancrède n’eut pas de peine à reprendre toutes les places dont l’empereur s’était emparé, et ceux de Salerne, qui croyaient n’avoir plus rien à appréhender de la part de ce prince, furent assez lâches pour faire leur paix avec le roi, et se concilier ses bonnes grâces aux dépends de l’impératrice, qu’ils lui livrèrent honteusement. Tancrède l’envoya en prison à Messine.

Lorsque l’empereur revint pour la seconde fois en Sicile avec une puissante armée, devant qui tout pliait, ceux de Salerne virent bien qu’ils allaient être punis de leur trahison, et que les plus grands supplices ne leur seraient pas épargnés. Leur crime était trop grand, la perfidie trop criante : après s’être engagés par serment à être fidèles à cette princesse, et l’avoir reçue comme en dépôt, des mains de l’empereur sur leur bonne foi, ils devaient aux approches de Tancrède, ou la renvoyer à son époux sous une bonne escorte, ou du moins la comprendre dans la capitulation, et lui procurer des conditions honorables : mais la livrer à son ennemi, et être les ministres de sa détention, c’était un crime que la seule impuissance pouvait laisser impuni. Ils le sentirent bien. C’est pourquoi ils résolurent tous de périr les armes à la main, et de s’ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de se rendre à l’empereur, persuadés que quelque accord qu’ils pussent faire avec lui, il ne se ferait pas un scrupule de le violer, après l’exemple qu’ils lui en avaient donné eux-mêmes.

Henri voyant tant de résistance dans Salerne, ne jugea pas à propos de s’y arrêter plus longtemps, et de laisser refroidir l’ardeur de ses troupes devant cette place, qui par son opiniâtreté pourrait donner aux autres le temps de se mettre hors d’insulte. Il agit en habile capitaine[[120]](#footnote-121) ; il passa outre, et alla attaquer son ennemi par la tête, persuadé que quand il aurait Messine et Palerme, toutes les autres places ne feraient pas une longue résistance.

Lors donc qu’il se vit maître de tout le royaume par son traité, et par son couronnement, les principales têtes abattues, les autres en sa disposition, il ne pensa plus qu’à son départ pour l’Allemagne : mais bien résolu en passant de châtier les bourgeois de Salerne, comme ils le méritaient. La présence d’un maître irrité qui a les verges en main, est toujours effrayante pour des coupables. La seule vue de l’empereur victorieux à leurs portes avec une puissante armée, et sans espérance d’être secourus, leur fit tomber les armes d’entre leurs mains, et toutes ces généreuses résolutions qu’ils avaient témoigné quelques mois auparavant, s’évanouirent. Ils offrirent d’ouvrir leurs portes, de recevoir la garnison impériale, ou de détruire leurs fortifications, de donner des otages pour assurance de leur fidélité future, de payer une rançon considérable, etc. Toute composition fut refusée, on n’eut égard ni à leurs prières, ni à leurs offres, ni à leurs larmes, il fallut se rendre à la discrétion du vainqueur, qui en fit bonne justice. Le fer et le feu ôtèrent la vie aux plus coupables, on ruina leurs plus beaux édifices, les autres furent punis par la bourse, plusieurs envoyés en exil, et on les mit dans un état, je ne dis pas à ne pouvoir jamais se soulever, mais à se souvenir longtemps de leur faute. L’archevêque de Salerne fut du nombre des prisonniers qui devaient servir à illustrer le triomphe de l’empereur.

## § 37. L’empereur rend visite au saint abbé, et lui accorde des grâces singulières.

Ce fut après cette expédition que l’empereur avant que de s’embarquer pour l’Allemagne, alla rendre visite à son cher abbé Joachim, comme pour le remercier d’une couronne dont il croyait lui être redevable, et lui recommander l’impératrice qu’il laissait à Palerme pour gouverner le royaume en son absence : lui promettant au reste qu’il ne ferait pas un long séjour en Allemagne, et qu’on le verrait bientôt de retour en Sicile. Sa reconnaissance ne se termina pas à de purs compliments. Elle fut accompagnée de plusieurs grâces dignes d’un grand prince. La qualité de chapelain, ou si vous voulez, de premier aumônier des rois de Sicile, lui fut accordée à perpétuité pour lui et ses successeurs[[121]](#footnote-122). Il voulut même que le royaume de Sicile fut pour toujours tributaire de l’abbaye de Flore, et que sur ses revenus les plus liquides on en payât tous les ans cinquante bezons d’or à ce monastère. Cette pièce est trop curieuse, et fait trop bien voir quelle idée ce prince avait de la vertu de l’abbé Joachim, pour l’omettre : d’autant plus que ce tribut depuis tant de siècles n’est pas éteint, et se paye encore aujourd’hui. Il rend par conséquent un hommage comme éternel à la sainteté de ce grand homme.

Charte de l’empereur Henri VI en faveur de l’abbé Joachim.

« Henry par la grâce de Dieu, empereur des romains, toujours auguste, et roi de Sicile.

La magnificence de la dignité impériale, doit s’étendre particulièrement sur ceux qui s’étant consacrés au service de Dieu, passent leurs jours à chanter ses louanges, et à célébrer ses divins offices dans les engagements d’une religion sainte, et sous un habit de sainteté. C’est pourquoi je veux que tous nos fidèles sujets, tant présents qu’à venir qui auront connaissance de ces lettres, sachant que Nous, après une mure et sérieuse réflexion sur la probité, et sur toutes les vertus religieuses de notre cher et vénérable abbé Joachim, supérieur de l’abbaye de saint Jean de Flore, avons résolu et ordonné pour le salut de notre âme, que tous les ans à perpétuité, au jour de la fête de S. Jean-Baptiste[[122]](#footnote-123), on donnera à son monastère cinquante bezons d’or pris sur les revenus de nos Salines de Neto[[123]](#footnote-124), qui sont dans le territoire de sainte Séverine, proche le monastère de Calabro[[124]](#footnote-125), défendant à toutes sortes de personnes de quelque qualité et condition qu’elles soient, ecclésiastiques ou séculiers, de s’opposer à ce présent don que Nous faisons, ou d’oser le faire casser et annulés. Que si, nonobstant cette défense, quelqu’un est assez hardi que de le faire, qu’il sache que non seulement il encourra notre colère, et l’indignation de notre majesté souveraine, mais que pour punition de là témérité, Nous le condamnons dès-à-présent à une amende de 50 marcs d’or ; dont la moitié sera appliquée à notre fisc, et l’autre moitié à l’abbaye de Flore, sans que cet attentat puisse infirmer, ni donner aucune atteinte à cette présente donation, qui pour être plus stable, et demeurer à perpétuité, l’avons fait coucher par écrit, et munir de notre sceau dans la ville de S. Marc, l’an de N. S. 1195, la veille des nones de Mars, indiction 13.

## § 38. Estime générale qu’on a de l’abbé Joachim. L’impératrice souhaite le voir.

Tant d’évènements si extraordinaires rendirent l’abbé Joachim fort fameux dans le monde. On ne douta plus que Dieu ne l’eut fait naître dans ce siècle pour être l’arbitre de la destinée des rois et des empereurs. On le regarda comme un de ces prophètes que Dieu envoyait autrefois dans les royaumes d’Israël et de Juda pour annoncer ses volontés à son peuple et aux princes qui le conduisaient, chacun avait recours à lui pour savoir son sort : mais il ne disait que ce que Dieu lui permettait de dire. Nous verrons dans la suite comme il poussa ses prophéties jusques dans les siècles à venir, sans laisser aucun évènement considérable de son temps, soit dans l’Église, soit dans les empires qu’il ne l’eut annoncé auparavant.

Sa réputation croissait donc de jour en jour, et elle s’étendit si loin, qu’on parlait de lui avec admiration jusqu’aux extrémités du monde. Ceux qui ne l’avaient jamais vu, souhaitaient de le voir, et entreprenaient de longs voyages pour venir, comme une autre reine de Saba, entendre la sagesse de ce nouveau Salomon. Ceux qui ne pouvaient avoir ce bonheur, lui écrivaient pour se recommander à ses prières, les grands comme les petits, les savants comme les ignorants.

L’impératrice qui depuis le départ de son époux faisait sa résidence à Palerme, et se trouvait chargée du gouvernement de tout le royaume, avait une envie extrême de voir ce saint homme. Elle avait ouï souvent parler de lui, et l’empereur lui avait fait le récit de tout ce qui s’était passé entre eux depuis quelques années. C’est ce qui augmentait le désir qu’elle avait de l’entretenir sur les affaires de sa conscience. Elle ne s’en cachait point, et en parlait à tout le monde. Semblable à ce roi d’Israël qui disait à Giezi : Racontez-moi toutes les merveilles qu’a faites le prophète Élisée (IV Reg. VIII), elle prenait plaisir de faire raconter à ses courtisans tout ce que l’abbé Joachim avait prédit à Tancrède et à l’empereur. Mais le respect qu’elle avait pour le saint, était cause quelle n’osait le faire venir à Palerme, si éloignée de l’abbaye de Flore, crainte de l’incommoder, ou qu’un si long voyage ne préjudiciât aux affaires de son monastère.

## § 39. Le saint homme se fait obéir par les bêtes.

La providence permit que pendant le carême de cette année, des raisons importantes obligèrent ce saint homme de se transporter à l’abbaye du saint-esprit ordre de Cîteaux, et peu éloignée de Palerme. Comme il y était en conférence avec le vénérable abbé de cette maison, nommé Alexandre, une grue se vint pencher sur un arbre qui était proche, et se mit à croasser si fort et d’un ton si aigre, qu’ils ne s’entendaient plus. Cela dura longtemps ; mais enfin l’abbé Joachim, voyant l’incommodité que leur causait cet animal, leva la tête de ce côté-là, et lui adressant la parole : tais-toi, lui dit-il, faut-il nous faire acheter si cher une si mauvaise marchandise ? À l’instant l’oiseau, comme s’il eut eu de l’entendement, baissa la tête et se tut. Ce qui frappa tellement l’abbé Alexandre, qu’il ne put s’empêcher de lui dire : Quoi donc, mon père, non content de faire respecter aux hommes vos commandements, les bêtes vous obéissent aussi ? À quoi le saint ne répondit que par ces paroles de Jésus-Christ : Si vous avez, la foi, vous direz à cette montagne, jette-toi dans la mer, et elle s’y jettera (Matth. XXI, 21).

Cependant son arrivée à l’abbaye du saint-esprit, ne put être si secréte, que l’impératrice n’en fut bientôt informée : et sans perdre de temps, crainte qu’il ne lui échappât, et qu’il ne s’en retournât à son abbaye à son insu, dès le même jour elle lui envoya un officier de sa cour avec une voiture, pour le prier de sa part de se rendre au palais pour des affaires pressées qu’elle avait à lui communiquer; c’était le vendredi saint : et l’abbé avait peine de sortir du monastère un tel jour. Mais l’officier, selon l’ordre qu’il en avait reçu de sa maîtresse, qui se doutait bien que l’abbé ferait quelque difficulté de venir, lui en fit tant d’instance, qu’il prit le parti de le suivre, se souvenant que l’empereur en partant lui avait beaucoup recommandé cette princesse, et que d’ailleurs il ne trouverait peut-être jamais une si belle occasion de lui faire connaître l’attention qu’il avait pour tout ce que Sa majesté lui ordonnait.

## § 40. Il humilie l’impératrice.

Étant arrivé au palais, on l’introduisit dans l’appartement de l’impératrice. Qu’est-ce qui presse donc tant, madame, lui dit-il d’abord, pour interrompre le repos sacré de ce grand jour, et tirer de son cloître un solitaire qui doit être tout absorbé dans la pensée des souffrances et de la mort de Jésus-Christ ? L’impératrice[[125]](#footnote-126) sans s’étonner d’un compliment qui avait tout l’air d’une réprimande, lui parla de plusieurs choses qui ne sont pas venues à notre connaissance, et qui apparemment regardaient les affaires de l’État : mais elle se trouva si charmée de tout ce que lui dit le saint homme, qu’elle ne put s’empêcher de lui déclarer qu’elle voulait se mettre sous sa conduite, et commencer dès ce jour par lui faire une confession générale de toute sa vie. Pour ce sujet elle le fit passer dans sa chapelle. Là était un trône élevé de deux ou trois marches, et un fauteuil magnifique au milieu pour cette princesse ; à côté, mais sur un degré inférieur, était un tabouret pour le prêtre qui avait coutume d’entendre sa confession. L’orgueil des grands, et l’amour de l’indépendance, avaient introduit depuis peu cet usage à la cour. On y portait le faste jusque dans le sanctuaire, et dans les actes de religion où l’humilité chrétienne devait paraître davantage.

Joachim indigné de ce mépris des choses saintes, ne put retenir son zèle. Faites vous réflexion, madame, lui dit-il, que je suis ici votre juge, et que vous y tenez la place d’une criminelle qui va être condamnée ou absoute ; que vous êtes ici comme une Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, et que je tiens la place de ce divin maître pour décider de votre sort par une sentence ou de faveur, ou de rigueur ? Descendez donc de votre trône, et faites votre confession dans une posture plus humble, sinon je me retire sans vous entendre.

Constance, c’était le nom de l’impératrice, avait été bien élevée. Elle avait un grand fond de piété et de religion : et comme elle n’avait aucune part à ces usages profanes et scandaleux qu’elle avait trouvés introduits, elle les suivait sans presque y faire réflexion. Mais le zèle avec lequel le saint homme prononça ces paroles, l’ayant fait rentrer en elle-même, elle n’eut aucune peine de faire ce qu’il lui disait. Elle descendit, se mit à genoux sur le pavé de la chapelle, fit sa confession avec de grands sentiments de pénitence, et resta presque tout le jour à conférer avec le saint abbé. Depuis ce moment elle ne l’abandonna point, elle n’agissait plus que par sa direction. L’abbé lui fit faire beaucoup de choses d’une grande édification, et d’autres aussi utiles à l’État qu’à l’Église. Heureuse si son séjour à Palerme eut été plus long, et qu’elle eut pu profiter davantage des conseils et des instructions de ce grand homme.

Cette action d’éclat, et qui ne put être ignorée de personne, ne laissa pas que de faire du bruit à la cour. Quelques-uns en murmurèrent, ils trouvaient à redire qu’un moine eut pris tant de liberté à l’égard de sa souveraine : mais le plus grand nombre louait et approuvait ce zèle. On croyait voir revivre en sa personne les Ambroise et les Chrysostome. Il n’appartient qu’à l’abbé Joachim, disait-on, d’humilier les grands de les réduire à leur devoir. Exemple singulier qui nous fait voir qu’on trouverait encore aujourd’hui autant d’humilité et de religion dans les têtes couronnées, si nous avions encore ou des Ambroise, ou des abbés Joachim.

## § 41. Il guérit une femme miraculeusement. En reconnaissance elle permet à son mari de se faire religieux.

À son retour de Palerme, il passa par une ville de la Calabre, nommée Threbene[[126]](#footnote-127), située entre les rivières de Corace et de Simarina, distante environ de douze mille de la mer ionienne. Dans cette ville il y avait un prêtre grec nommé Léon, qui ayant épousé avant son sacerdoce une femme de son pays, avait promis à Dieu de se retirer du monde, et de se faire religieux, s’il pouvait en obtenir le consentement de sa femme[[127]](#footnote-128). Ce prêtre rencontra l’abbé Joachim qui traversait la ville : et après plusieurs instances il l’engagea à venir loger dans sa maison. Or sa femme était travaillée depuis longtemps d’une goûte très douloureuse. À peine l’abbé fut-il entré dans la chambre de la malade, qu’elle se jeta à ses pieds, je ne sais par quel instinct, et les embrassant avec une tendre dévotion, elle lui disait : Mon père, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Joachim se sentit ému, comme si Dieu lui eut ordonné de secourir charitablement cette femme. Croyez-vous, lui dit-il, que je puisse par la vertu du Tout-puissant vous rendre la santé ? Oui, mon père, lui dit-elle, je le crois très fermement Joachim leva les mains au ciel puis les abaissant sur la tête de la malade, qui était à genoux, il fit le signe de la croix sur elle, et lui dit : Allez, votre foi et votre dévotion vous ont guérie.

Elle le fut effectivement à l’instant même, permit à son mari de faire tout ce qu’il voudrait ce qu’elle lui avait toujours refusé jusqu’alors ; et l’on remarque, ce qui est assez extraordinaire, que la goutte ne la reprit jamais le reste de sa vie qui fut encore fort longue et fort chrétienne. Léon se fit religieux dans l’abbaye de Flore, où il mena aussi une vie fort édifiante.

## § 42. L’abbé se montre infatigable dans les travaux corporels.

C’était une des pratiques du saint homme, lorsqu’il revenait de quelque voyage, de s’appliquer avec plus de zèle et de ferveur à tous les exercices du cloître, comme pour se dédommager des pertes spirituelles qu’il craignait d’avoir fait dans le commerce du monde, c’est ce qui parut particulièrement cette année. Après le séjour d’environ trois semaines qu’il avait fait à la cour de l’impératrice, on le vit plus retiré plus appliqué à la prière et au travail : et comme ses amis lui représentaient qu’il ne ménageait point sa santé, et qu’il abrégeait visiblement ses jours : « Ne savez-vous pas, leur disait-il, qu’il est écrit, que celui qui ne veut pas travailler ne doit point manger, et que saint Paul, autant pour subvenir à ses besoins personnels qu’à ceux de ses coopérateurs, ne dédaignait pas de travailler de ses propres mains ? » (II Thess. III, 8-10.) On voyait donc ce digne abbé, à l’exemple du grand apôtre, se faire un devoir indispensable de cet exercice ; on le voyait à la tête de ses religieux dans les travaux les plus rudes et les plus humiliants, et quoiqu’il arrive ordinairement que les personnes qui ont beaucoup d’esprit, de pénétration et de jugement, n’aient pas beaucoup de forces corporelles, Dieu cependant lui avait donné une si bonne complexion, et une santé si robuste, qu’il se trouvait également capable des travaux du corps et de ceux de l’esprit. Au sortir de ceux-là, il entrait dans ceux-ci avec autant de facilité et de paix, que s’il fut sorti d’une profonde méditation.

La vérité est que durant le travail il méditait sans cesse, et que son esprit était dans le ciel tandis que son corps était sur la terre. Sa grande occupation, comme on le sait, était de développer les saintes écritures, d’en découvrir les mystères, d’en révéler les secrets les plus cachés, d’en expliquer les sens les plus obscurs. Ses écrits sur une matière si relevée sont en très grand nombre, nous en parlerons sur la fin de sa vie.

## § 43. Son indifférence pour ses proches. Il ne s’intéresse que pour les affaires de l’Église.

On a remarqué de tout temps que les supérieurs qui ont une forte santé, et qui sont durs à eux-mêmes, le sont aussi assez ordinairement à l’égard de leurs religieux, ou pour mieux dire à l’égard de tout le monde. Il n’en était pas ainsi de l’abbé Joachim. Cet homme impitoyable à lui-même, était tendre et compatissant pour les autres ; sa charité envers eux était sans bornes, il n’y a qu’à l’égard de ses parents qu’on peut dire qu’il était un peu dur : peut-être prenait-il trop à la lettre certains passages de l’évangile qui semblent pousser l’éloignement et la séparation de nos proches jusqu’à l’abandon, et même jusqu’à la haine.

Tous ses parents n’étaient pas également à leur aise. Il s’en trouvait plusieurs, comme il arrive quelquefois dans les familles, assez destitués des biens de ce monde et d’un rang peu relevé : mais notre abbé ne pensant qu’à leur salut ne voulut jamais, quoiqu’il ne tint qu’à lui, vu le crédit qu’il avait auprès des grands, et même à la cour de l’empereur, les tirer de l’état de pauvreté, ni les élever au-dessus de ce qu’ils étaient. Il se contentait de leur donner le nécessaire, et de ne pas les laisser mourir de faim.

Lorsque ses religieux lui représentaient qu’il ne devrait pas tenir avec ses païens une conduite si rigoureuse, il leur répondait avec ces paroles de Jésus-Christ : Qui sont mes proches, et qui sont mes parents, sinon ceux qui sont la volonté de mon père ? (Matth. XII, 50 et par.) En vain lui apportait-on l’exemple de tant d’abbés et de tant de prélats, qui élevaient leurs parents aux premières dignités, et les enrichissaient des biens de l’Église ; laissez-les, disait-il, ce sont des aveugles qui conduisent d’autres aveugles.

Il eut quelques cousins qui embrassèrent son institut, et se firent religieux dans Flore ; il exigeait d’eux une plus grande exactitude que des autres, et punissait leurs fautes plus rigoureusement.

Jamais il ne se chargea de solliciter aucune affaire à la cour à moins qu’elle ne fut juste, et que l’honneur de Dieu, ou de son Église n’y fut intéressé ; dans toutes les autres qui ne regardaient que les biens de ce monde, il ne refusait pas absolument sa médiation, et n’éconduisait point ces solliciteurs d’une manière qui put les offenser : mais il leur disait fort doucement : Celui qui a mis la main à la charrue, et regarde encore derrière soi, n’est pas propre au royaume de Dieu. (Luc. IX, 62.) Ils comprenaient ce qu’il voulait dire, et ne le pressaient pas davantage.

Il n’en était pas de même dans les affaires qui regardaient le bien de l’État ou de la religion. Sans être prié, ni sollicité de personne, il allait de lui-même trouver les rois et les princes, ou leurs ministres, et il leur parlait si efficacement qu’il obtenait toujours ce qu’il souhaitait.

## § 44. Sa conduite désintéressée dans les procès.

L’état si florissant où se trouvait alors l’abbaye de Flore ne pouvait manquer de lui attirer l’envie et la jalousie des autres religieux. Il y avait dans le voisinage une abbaye de moines Grecs qui faisaient profession de la règle de saint Basile. Ce lieu s’appelait le monastère des trois saints enfants[[128]](#footnote-129). Le supérieur qui avait nom Isaïe, homme intriguant et adroit, s’avisa en cette année 1195, d’intenter un gros procès aux religieux de Flore, sous prétexte que les domaines qui avaient été accordés à l’abbé Joachim par les rois de Sicile, leur appartenaient, et que ces princes n’avaient pu faire des aumônes du bien d’autrui. Il s’agissait particulièrement de certains droits de pacage aux environs de l’abbaye de Flore : l’affaire était délicate, elle fut portée au conseil impérial.

Les Grecs sommés de produire leurs titres, ne parurent point : et comme l’abbé Joachim fut le seul qui prouva les droits qu’on lui contestait, il y fut maintenu par arrêt du conseil. Mais le saint homme loin de s’en prévaloir, accorda de lui-même à ses adversaires, la plus grande partie de ce qu’ils souhaitaient, la liberté de faire paître leurs bestiaux dans les pacages de Misocanap et de Vulturne, le pouvoir d’avoir un haras dans la forêt voisine, d’y élever des porcs et des vaches, en un mot d’en jouir comme d’un bien qui leur aurait appartenu, à condition de payer quatre sols d’or de rente foncière et non rachetable à l’abbaye de Flore pour reconnaissance du don qu’elle leur faisait, et qu’à l’égard des autres domaines contestés, savoir ceux de Calosuber, et de Farocloue, ils resteraient à l’abbaye de Flore en toute propriété, puisqu’on avait fait voir dans le procès que jamais les Grecs n’y avaient eu aucun droit. Ils avaient lieu de se louer d’une si grande modération, puisqu’on leur donnait pour une légère redevance un bien très considérable dont ils avaient été évincés, comme n’y ayant aucun droit, et qu’on ne leur demandait que la paix et leur amitié. Aussi parurent-ils alors très satisfaits. Mais la jalousie est une passion trop inquiète pour pouvoir demeurer longtemps en repos.

Sur la fin de l’année l’abbé Joachim fonda un monastère de son ordre dans le territoire de Calosuber[[129]](#footnote-130), et y conduisit une colonie de ses religieux de Flore. Les moines Grecs et leurs adhérant ne dirent mot, et les laissaient s’établir, parce que l’impératrice dont ils redoutaient la justice, vivait encore ; mais elle ne fut pas plutôt décédée, ce qui arriva trois ans après[[130]](#footnote-131), qu’ils firent voir la haine qu’ils couvraient dans le cœur contre le saint abbé et contre ses religieux. À la première sommation qui leur fut faite de payer trois années échues de la rente qu’ils devaient à l’abbaye de Flore, non seulement ils refusèrent de payer, mais ils se jetterait à main armée sur les frères qui gardaient les troupeaux de la nouvelle abbaye, maltraitèrent les uns, dépouillèrent les autres, mirent les bestiaux en suite, dont une partie fut perdue : et non contents de toutes ces violences, ils s’assemblèrent en plus grand nombre, firent prendre les armes à leurs amis et à leurs domestiques, et vinrent fondre sur le nouveau monastère, est chassèrent les religieux, détruisirent la chapelle, les cellules et les officines qu’on y avait bâties, mirent le feu à tout ce qu’ils ne purent emporter, et se retirèrent, après de si beaux exploits, se persuadant avoir remporté une grande victoire sur leurs ennemis.

Le saint homme reçut ces tristes nouvelles avec une grande tranquillité d’esprit. Il se contenta de porter ses plaintes à la justice, et de lui remettre tous ses droits entre les mains, sans vouloir s’en mêler davantage. C’est l’affaire de Dieu, et non pas la mienne, disait-il, il resta en repos dans son monastère.

Cependant on cita les Grecs qui n’osèrent comparaître en justice. Mais leur contumace fut punie, car l’archevêque de Palerme[[131]](#footnote-132) qui était premier ministre d’État, nomma des commissaires ecclésiastiques et séculiers, qui après s’être informés de la vérité du fait, firent saisir tous les biens des moines Grecs, et ordonnèrent que les revenus seraient employés à la réparation des dommages causés au saint abbé, jusqu’à la concurrence de la somme à laquelle ils avaient été évalués : et en cas de récidive, ils furent condamnés à cent onces d’or, applicables partie au fisc, et partie à l’abbaye de Flore. Ainsi le saint homme, pour avoir remis sa cause entre les mains de Dieu, fut dédommagé amplement, et n’eut point les peines et les embarras où il se serait trouvé engagé à la poursuite d’un procès des plus épineux, vu le grand nombre de personnes considérables, et même des villes entières, qui par des vues d’intérêt, favorisaient sous main ces moines séditieux, et les soutenaient de leur crédit et de leur bourse.

On vit même dans la suite, l’accomplissement de la prophétie du saint abbé, qui dans le temps que ces Grecs lui suscitaient de si fâcheuses affaires, et ravageaient tous ses biens, avait dit : Ils ont beau faire, un jour ils seront à nous*[[132]](#footnote-133)*. En effet, cette abbaye de l’ordre de saint Basile, environ 60 ans après, passa dans celui de Flore : et dès le même siècle on la voyait déjà la septième au nombre des filles de ce chef d’ordre, sous le nom de sainte Marie la Neuve.

## § 45. Il obtient à un de ses religieux le don d’une heureuse mémoire.

Ce fut dans le voyage que le saint homme fut obligé de faire à la cour dans les commencement de ce procès, qu’il arriva une chose assez extraordinaire. Il avait pris un des anciens religieux de sa maison pour l’accompagner ; et quand ils eurent fait quelques lieues, l’abbé s’apperçut que ce religieux était fort triste. Qu’avez-vous, mon frère, lui dit-il, et quel est le sujet de cette profonde mélancolie où je vous vois ? L’autre lui avoua que sa peine venait de ce qu’il avait oublié son bréviaire, et qu’ainsi ne sachant point les psaumes par cœur, il ne pourrait l’aider à dire l’office divin, et surtout Matines. Que cela ne vous embarrasse point, mon frère, lui répondit l’abbé, Dieu par sa bonté y pourvoira. En effet, lorsque sur le soir, le saint eut commencé l’office, l’autre le suivit si bien, que quand il aurait eu le livre à la main, il n’aurait pu mieux dire : et depuis ce moment, il récita toujours son bréviaire par cœur, sans que sa mémoire qu’il n’avait pas trop heureuse naturellement, le trompât d’un seul mot : ce qui lui donna une si grande vénération pour ce pieux abbé, à qui il se croyait redevable de cette grâce, que quand il passait, il baissait les yeux, se jugeant indigne de le regarder en face.

## § 46. Sa sagesse dans les conseils qu’on lui demande.

Cet homme si puissant en œuvres et en paroles ne l’était pas moins dans le conseil ; et quand on lui en demandait quelqu’un, il répondait toujours avec tant de sagesse et de prudence, qu’on était persuadé que Dieu parlait par sa bouche, et qu’il n’y avait point d’autre parti à prendre, que celui qu’il indiquait.

Il y avait alors dans la Syrie un fameux solitaire, à qui Dieu avait donné un attrait tout particulier pour la vie contemplative. Il se nommait Jean Kala ; et il parait que c’était le supérieur d’une communauté religieuse, établie sur le mont des oliviers ; on y suivait la règle de S. Pacôme. Soit que l’abbé Joachim eut connu cet homme dans son voyage de la terre sainte, ou que sa réputation eut déjà volé dans la Palestine, il est certain que Jean Kala avait beaucoup de relation avec l’abbé Joachim, et qu’il lui écrivait souvent. Voyant donc qu’il s’était démis de son abbaye, et qu’il avait quitté son monastère de Curace, pour se retirer dans une plus profonde solitude, il fut tenté de faire la même chose, et d’abandonner son monastère pour s’aller cacher au milieu des forêts, où dans une entière séparation des hommes, il n’eut plus d’autre occupation que de méditer jour et nuit dans la loi du seigneur. Il en parla souvent au saint abbé, qui n’approuvait pas son dessein. Il revint plusieurs fois à la charge ; et enfin il lui écrivit une lettre très pressante, dans laquelle il lui déduisait toutes ses raisons, n’oubliant pas de lui reprocher qu’il défendait aux autres ce qu’il faisait lui-même ; résolu néanmoins de s’en tenir à son avis lorsqu’il aurait bien examiné ses raisons. L’abbé lui fit une réponse si sage, et en même-temps si humble et si modeste, que je crois faire plaisir au lecteur de la rapporter ici, elle était conçue en ces termes.

Lettre de l’abbé Joachim au solitaire Jean Kala,

« Homme de Dieu, que le Tout-puissant par une grâce toute gratuite a séparé de la corruption du siècle, j’ai vu par vos dernières lettres les mouvements intérieurs dont vous vous sentez agité, et qui vous pressent, dites-vous, d’abandonner le lieu où vous vous êtes pour la première fois consacré à Dieu et à son service, afin que par une entière et parfaite séparation des hommes, vous alliez goûter à long traits dans la solitude les douceurs ineffables dont on jouit, lorsqu’on n’a plus autre chose à faire qu’à s’entretenir avec J. C. cet aimable époux de nos âmes.

« Avant que de vous répondre, j’ai eu recours à la prière, et j’ai conjuré avec larmes mon seigneur Jésus, par les entrailles de sa miséricorde, de me faire connaître ses desseins et son adorable volonté sur votre personne. Écoutez donc, mon cher père, la réponse précise que notre divin rédempteur m’a fait à votre sujet. Que Jean demeure jusqu’au dernier soupir de sa vie sur la montagne où il s’était retiré au sortir du monde, et que nous avions choisie nous-mêmes pour opérer les mystères de la rédemption des hommes. Voilà ce que le Tout-puissant a daigné me révéler, à moi le plus grand et le plus misérable de tous les pécheurs, afin que je vous le fisse savoir. L’objection que vous m’avez souvent faite, et que vous me faites encore, ne m’ébranle point. Joachim, dites-vous, après avoir reçu le don de Dieu, a abandonné le saint monastère de Curace, pour se retirer dans une profonde solitude. Je pourrais vous répondre que les voies de Dieu sont différentes, et que ce qui convient à une personne ne convient pas à un autre : mais je me contente de vous dire aujourd’hui, que je l’ai fait par l’ordre du pape, qui ayant jeté les yeux sur moi pécheur très indigne, pour travailler à l’interprétation des saintes écritures, a jugé à propos de me délivrer du gouvernement d’une nombreuse communauté, et du soin embarrassant de tant d’affaires temporelles qui y est annexé. Mais pour vous qui êtes déjà dans une solitude, quelle raison avez-vous d’en chercher encore une plus grande ? Dieu ne vous a-t-il pas donné l’esprit de sagesse, d’entendement et de prophétie pour parler non à des arbres et à des bêtes, mais pour instruire des hommes ? Demeurez donc dans le lieu de votre première vocation. C’est le seigneur qui vous y a mis : travaillez-y à étendre la gloire de son nom adorable. Adieu très saint homme, ne m’oubliez pas dans vos prières, et recommandez bien au seigneur ce misérable pécheur. »

## § 47. Dieu punit le mépris qu’un particulier fait de ses avis.

L’abbaye de Curace dont il s’était démis, lui était toujours chère, et il prenait un intérêt tout particulier à la perfection de ce monastère, dont presque tous les religieux étaient ses enfants qu’il y avait reçus et élevés dans la vertu par ses soins et par ses conseils. On lui avait donné pour successeur, comme nous l’avons remarqué, un nommé Jean, autrefois son disciple et son secrétaire, qu’il avait formé sous sa discipline avec un soin et une attention peu commune. Il l’aimait parce qu’il avait remarqué en sa personne de très excellentes qualités qui donnaient lieu d’espérer que ce serait un jour un digne supérieur.

Devenu maître[[133]](#footnote-134), il ne fut pas longtemps sans s’écarter des enseignements qu’il avait reçus, en des choses même assez importantes. On s’en plaignait hautement. Alors, l’abbé Joachim se crut obligé, et par charité et par amitié, de lui écrire et de lui donner sur ce sujet quelques avis salutaires. Jean reçut fort mal ces avertissements ; il s’en trouva offensé, et par une espèce de mépris, fit un usage profane de cette lettre en la jetant dans les latrines. Dieu ne laissa pas long temps impuni ce mépris orgueilleux. Quelques jours après, il le frappa d’une maladie honteuse, qu’il porta toute sa vie : et il était si persuadé que ce châtiment lui était venu en punition de la faute qu’il avait commise, n’ayant pas eu pour les lettres et pour les avis du saint homme tout le respect qui leur était dû, qu’il ne s’en cachait point, et le confessait publiquement, aimant mieux manifester son péché que de retenir dans un injurieux silence la gloire et les mérites de son bienheureux père.

## § 48. Il présente son Apocalypse au pape, qui l’approuve.

Ce fut en cette année 1195 qu’il acheva son Apocalypse, devenue si fameuse dans la suite du temps, et alla aussitôt à Rome la présenter au pape, selon l’ordre qu’il en avait reçu de Sa sainteté, afin de la soumettre à son jugement.

Sa présence en cette ville, autant que la nouveauté du livre, firent beaucoup parler de lui ; chacun en raisonnait selon ses préjugés. Il ne pouvait paraître dans aucune assemblée, qu’on ne lui formât quelque difficulté sur l’Apocalypse. Les uns lui demandaient ce que voulait dire saint Jean par ces sept rois, dont cinq étaient morts, le sixième subsistait actuellement, et le septième était attendu ? L’abbé leur répondait conformément à ce qu’il en avait dit à Richard, roi d’Angleterre ; d’autres voulaient savoir ce que signifiait la vision de la femme revêtue du soleil, portant une couronne d’étoilés sur sa tête ; la lune lui servant de marchepied ; il en donnait des explications si sublimes, et si relevées, mais en même temps si conformes aux saintes écritures, et aux évènements qu’on avait déjà vus dans le monde depuis la fondation de l’Église chrétienne, qu’on ne pouvait s’empêcher d’admirer la profondeur de son érudition, et la facilité qu’il avait à trouver le dénouement de toutes ces prophéties énigmatiques.

Il en était de même lorsqu’on venait aux interprétations des sept cornes des sept diadèmes. Mais ce qu’on ne pouvait goûter ni lui pardonner, était ce qu’il assurait de la venue de l’antéchrist. En effet, le sentiment le plus commun qui semble nous être venu de siècle en siècle[[134]](#footnote-135), est que l’antéchrist doit naître à Babylone de la race des Juifs, de la tribu de Dan, qu’il doit régner à Jérusalem dans le temple du seigneur, et dans tous les pays que le Sauveur lui-même a parcourus durant le temps de sa vie mortelle ; que c’est dans ce temple qu’il doit se faire reconnaître et adorer comme Dieu, à la faveur des prestiges et des faux miracles qu’il doit opérer ; que son règne durera trois ans et demi ; qu’il aura de grandes disputes avec Hénoch et Élie, qui doivent s’opposer à son empire, et combattre ses miracles ; que le tyran fera mourir ces saints prophètes, ordonnant que leurs corps sans sépulture, soient abandonnés aux chiens et aux bêtes carnassières ; que Jésus-Christ ensuite détrônera cet impie, et lui ôtera la vie par le seul souffle de sa bouche ; qu’après sa mort Dieu donnera soixante jours aux hommes pour faire pénitence, particulièrement à ceux qui auront eu le malheur ou la faiblesse de se laisser séduire par les prédications de l’antéchrist et de ses disciples : toutes choses qui ne pouvaient s’accorder avec l’avenue de l’antéchrist, que l’abbé Joachim annonçait comme présente.

## § 49. Sa dispute à Rome sur l’antéchrist avec l’abbé de Perseigne.

Il y avait alors auprès du pape, un fameux abbé de l’ordre de Cîteaux, nommé Adam, homme très habile, et qui n’avait pas moins de piété que d’érudition. Son abbaye était Perseigne à deux lieues de la ville d’Alençon dans le Perche. Quelques affaires de son monastère l’avaient appelé à Rome. Certains religieux de Cîteaux en Italie, qui depuis longtemps en voulaient à l’abbé Joachim[[135]](#footnote-136), pour avoir osé s’ériger en réformateur de leur ordre, vinrent trouver cet abbé de Perseigne, et après lui avoir fait un affreux portrait de ce prétendu réformateur, tâchèrent de l’engager à entrer en dispute avec lui : persuadés que si un homme si éclairé pouvait convaincre d’imposture ce nouveau prophète, son témoignage détruirait toute la réputation qu’il s’était acquise, et justifierait les plaintes qu’on faisait de lui dans l’ordre de Cîteaux.

Adam donna dans le piège, et ayant trouvé quelques jours après l’abbé Joachim dans une nombreuse compagnie, il l’attaqua, et commença par lui demander avec quelle autorité il se mêlait de prédire l’avenir, et de s’ériger en prophète ? Si Dieu lui avait révélé toutes ces choses, s’il avait le don de prophétie, ou si parlant par conjectures, il débitait seulement ses propres pensées ?

La question était captieuse. Si le saint homme se fut dit prophète, on en eut pris occasion de le faire passer pour un présomptueux. S’il eut avoué qu’il parlait seulement par conjectures, ses prophéties auraient perdu beaucoup de leur autorité, et toute la grâce qu’on aurait pu lui accorder, eut été de le faire passer pour un visionnaire à qui une cervelle échauffée par les veilles et par les jeûnes, faisait dire mille choses qui n’avaient aucun fondement.

Joachim aurait pu lui demander, à son tour, par quelle autorité il voulait l’obliger à lui rendre compte de sa conduite, de sa doctrine et de ses écrits ? Si ses ouvrages étant entre les mains du pape, il prétendait s’ériger un tribunal au-dessus de celui de Sa sainteté, pour en juger en dernier ressort ? Mais le saint homme était fort éloigné de ces manières contentieuses. Sa réponse fut simple et modeste. Elle ne donna aucune prise sur lui à ses ennemis. Il dit donc, qu’il ne se flattait point d’avoir reçu de Dieu le don de prophétie, mais que celui qui l’avait accordé autrefois aux anciens prophètes, lui avait accordé le don d’intelligence pour entendre les mystères que son esprit saint avait caché sous l’écorce de la lettre des divines écritures, et que c’était par l’ordre des souverains pontifes qu’il les expliquait, et les annonçait aux peuples, afin qu’ils eussent recours à la pénitence, et qu’ils tâchassent par leurs larmes, en apaisant la colère de Dieu, d’éviter les maux dont ils étaient menacés, et qui pendaient sur leurs têtes.

Adam pour l’obliger à s’expliquer davantage, lui demanda ce qu’il pensait de l’antéchrist ? C’était là principalement où il en voulait venir : ne doutant point que s’il répondait sur cet article en la manière qu’il avait fait tant de fois, il n’eut une occasion favorable de le confondre, et de faire voir son ignorance. Joachim n’hésita pas un moment, et répondit hardiment que l’antéchrist était venu, quoiqu’il fût encore fort jeune[[136]](#footnote-137).

Ce fut sur cette réponse que la dispute s’échauffa, et que l’abbé de Perseigne étalant tout son savoir, prouva par une infinité de passages de l’écriture et des pères, qu’on n’en était pas encore-là, et que les temps de l’antéchrist étaient plus éloignés qu’il ne disait, puisqu’on ne voyait encore aucun des signes que J. C. et les apôtres nous avaient donnés de son avenue.

L’argument était faible, et ne prouvait rien contre son adversaire. Car enfin tous les signes et les pronostiques que l’écriture et les pères nous donnent de l’avènement de l’antéchrist, ne regardent peut-être point sa naissance, mais seulement la persécution qu’il doit faire à l’Église les quatre dernières années de sa vie, au bout desquelles il sera mis à mort par le souffle de Dieu. Il n’est donc pas impossible que l’antéchrist fait né présentement sans que nous le sachions, puisque les lignes qui doivent nous le faire connaître, ne paraîtront probablement que lorsqu’il commencera à persécuter les serviteurs de Jésus-Christ, Ainsi l’abbé Joachim demeura ferme dans son sentiment, et soutint toujours que ce qu’il avait avancé était véritable ; il ajouta même qu’on verrait bientôt éclore la persécution générale que l’antéchrist devait exciter dans l’Église. L’abbé de Perseigne fut obligé d’en rester là.

Ce fut ainsi qu’on avait vu quelques années auparavant S. Bernard disputer contre S. Norbert sur le même sujet, Celui-ci soutenait comme l’abbé Joachim, qu’avant la fin du siècle où l’on était alors, on verrait paraitre l’antéchrist. Il ajoutait même, ce qui était beaucoup plus fort et plus positifs, parce qu’il marquait que le temps était proche, qu’il ne mourrait point qu’il n’eût vu de ses yeux la persécution générale dans l’Église, causée par ce monstre[[137]](#footnote-138). Quelque vénération que S. Bernard eut pour ce S. Archevêque, il ne put entrer dans son sentiment, comme il l’avoue-lui-même, et il crut que ce saint était trompé, ou qu’il prenait ses propres pensées pour des révélations divines. Cependant quatre ans avant la mort de S. Norbert[[138]](#footnote-139), on vit l’accomplissement de ce qu’il avait prédit, le schisme qui se fit dans l’Église entre Innocent II et Anaclet, causa des maux infinis dans toute la chrétienté. On ne vit que guerres, incendies, meurtres et carnages. Grand nombre de saints prélats furent chassés de leur Siège, et persécutés à toute outrance ; les princes chrétiens se partagèrent avec autant d’animosité que s’il se fut agi de l’empire du monde : et ces cruelles divisions qui avaient mise toute l’Europe en combustion pendant dix ans, auraient duré plus longtemps, si S. Bernard ne se fut opposé comme un mur d’airain au progrès de cet incendie, et ne l’eut appaisé avec des peines et des fatigues incroyables, où il lui fallut employer tous les miracles que Dieu lui avait donné le pouvoir de faire. Alors l’abbé de Clairvaux ouvrit les yeux, sur ce que S. Norbert lui avait prédit devoir bientôt arriver, et il reconnut, quoiqu’un peu tard, que l’esprit de Dieu se communique à qui il lui plaît pour annoncer sous des paroles obscures, des choses qui n’ont alors aucune apparence, mais qui se trouvent néanmoins très véritables dans la suite.

## § 50. Justification du sentiment de l’abbé Joachim.

Il en fut de même de la prophétie de l’abbé Joachim, l’antéchrist dont il voulait parler était déjà au monde depuis un an. C’était Frédéric II. La cruelle persécution qu’il fit à l’Église arriva plusieurs années après, et tout ce que ce saint abbé avait prédit de lui fut accompli à la lettre.

Mais ce qui trompe la plupart des gens dans ces sortes de prophéties, quoique d’ailleurs très véritables, c’est qu’ils prennent le terme d’antéchrist pour le dernier persécuteur de l’Église, et le plus grand ennemi de Jésus-Christ, qui ne paraîtra au monde que sur la fin des siècles[[139]](#footnote-140). D’où il arrive que tout ce qui ne cadre pas avec cette notion et ces circonstances, ils le regardent comme apocryphe et fabuleux, infiniment éloigné de la vérité. Mais ils devraient savoir que dans le sens des divines écritures, tout persécuteur du peuple de Dieu, tout sectaire qui répand des hérésies dans l’Église ; tout homme qui s’élève contre Dieu et contre son Christ, contre la piété et contre la justice, est appelle antéchrist et faux prophète ; qu’ainsi il peut y avoir plusieurs antéchrists, comme nous l’apprend S. Jean dans sa première épître canonique (II, 18). Mes chers enfants, dit-il, nous voici à la dernière heure, et l’antéchrist va venir, comme vous l’avez, déjà entendu dire. Je dis plus. Il y a déjà plusieurs antéchrists, et ils sont venus. Dira-t-on que S. Jean en parlant ainsi était un faux prophète ?

Conformément à cette doctrine de l’apôtre, l’abbé Joachim enseigne[[140]](#footnote-141), « que le nombre des antéchrists se multipliera à mesure que nous approcherons davantage du dernier jour, et du jugement universel. Et il ne faut pas s’imaginer, ajoute-t-il, que le Sauveur ne nous a prédit qu’un antéchrist et un faux prophète : il nous en a prédit certainement plusieurs : et si S. Jean ne nous parle que d’un dragon, il dit pourtant que ce dragon a dix têtes, afin que tous les maux qu’il ne peut faire aux hommes, et surtout à l’Église par un seul antéchrist, il le fasse et y mette le comble par un autre : et celui de tous qui sera le plus méchant ; c’est celui qu’on doit appeler le grand antéchrist que nous attendons à la fin des siècles. » Ce sont les paroles de ce saint homme.

II pose encore un autre principe qui n’est pas moins incontestable[[141]](#footnote-142). C’est que ce terme, le dernier jour, ou la dernière heure dans les saintes écritures se prend en deux manières, quelquefois dans un sens propre, et dans une signification tres étroite, et alors il veut dire, le jour du jugement dernier et la fin des siècles, comme lorsque J.-C. disait à Marthe : Celui qui croit en moi je le ressusciterai au dernier jour. (Joan. VI, 40 ; cf. XI, 24). D’autrefois ce terme se prend dans un sens moins propre, et d’une plus grande étendue, comme lorsque S. Jean dit : mes chers enfants nous voici à la dernière heure, c’est-à-dire, au dernier âge du monde, qui est le septième, puisque toute la durée du monde se partage en sept âges, dont le dernier s’étend depuis Jésus-Christ jusqu’à la fin des siècles, comme le septième jour de la semaine est appelé le dernier jour de la semaine.

Faut-il s’étonner après cela si ce saint abbé, à qui Dieu avait fait connaître les ravages que Frédéric II, déjà né, devait faire dans l’Église et dans l’empire, lorsqu’il serait plus avancé en âge, en a parlé comme de l’antéchrist qui allait paraître au dernier jour ? C’est cette expression qui révolta si fort contre lui les prélats anglais qui assistèrent à la conférence qu’il eût avec leur roi. Ils ne pouvaient souffrir qu’il avançât que l’antéchrist était venu, et qu’on était au dernier jour. Ils ne comprenaient ni le terme d’antéchrist, ni celui de dernier jour. Attachés littéralement au sens que le vulgaire y donne, ils traitaient de faux prophète celui qui leur parlait ainsi. Mais les véritables prophètes que Dieu envoyait autrefois à son peuple pour lui annoncer les châtiments qui lui étaient préparés, n’étaient pas mieux entendus par ces âmes impénitentes. Elles s’imaginaient souvent trouver dans leurs prédictions de plus grandes impossibilités que ces prélats et l’abbé de Perseigne, n’en croyaient voir dans celles de l’abbé Joachim, quoique ce fût la vérité même qui parlât par leur bouche.

## § 51. L’empereur revient en Sicile, et visite le saint abbé.

L’empereur ne fit pas un long séjour en Allemagne, dès les commencements de l’année 1196, il était de retour en Sicile, comme il l’avait promis, après avoir fait élire par les princes de l’empire, son fils Frédéric roi des romains, quoiqu’il n’eut guères que deux ans, et avoir exercé sur le jeune prince Guillaume les cruautés que nous avons vues. Pour ce qui est des prisonniers qu’il avait emmenés de Sicile, il en avait confié la garde à son frère Philippe duc de Souabe qui était aussi intéressé que lui à ne les point relâcher. Ils furent tous enfermés dans différentes prisons, aussi bien que l’archevêque de Salerne : et malgré tous les efforts que firent les papes pour obtenir leur liberté, ils y moururent accablés de misères : ce qui contribue beaucoup à faire donner le surnom de cruel a l’empereur Henri.

En passant par la Calabre[[142]](#footnote-143), il rendit visite à son prophète, et eut de longues conférences avec lui sur toutes les affaires de l’empire, et celles du royaume de Sicile. L’abbé lui fit de vifs reproches de tant de cruautés commises à l’endroit de tant de personnes de mérite, et la plupart innocentes. Quel crime a donc commis la reine Sybille, lui disait-il, quel crime a commis son fils qui n’a que dix ou douze ans, quel crime ont commis ces jeunes princesses à qui on ne peut rien reprocher que d’avoir survécu à une mère infortunée ? Croyez-vous que le pape laisse impunie la hardiesse que vous avez eue d’emprisonner un grand archevêque, dont tout le crime est d’avoir été fidèle à son roi ? Et si Sa sainteté ne venge pas cet outrage fait à l’Église, Dieu ne le vengera-t-il pas ? Craignez, prince, craignez encore plus la colère de Dieu que celle des hommes. Si pour punir les péchés de ce peuple, Dieu l’a livré entre vos mains, n’attendez pas qu’il laisse les vôtres impunis. Heureux s’il se contente de vous châtier en ce monde pour vous épargner en l’autre.

## § 52. Il écrit sur la Sybille et sur le prophète Jérémie à la prière de l’empereur.

On ne fait si l’empereur promit de se corriger et de changer de conduite : mais au moins sait-on qu’il prit ces remontrances en fort bonne part, et qu’il sortit d’avec le saint abbé plus rempli que jamais de vénération et d’estime pour sa personne. Il l’engagea même à écrire sur le prophète Jérémie, et sur la Sibylle Érythrée, ce que le saint homme fit dès la même année[[143]](#footnote-144), et dédia ces deux ouvrages à l’empereur même.

Du temps de l’abbé Joachim on n’était pas si partagé sur le fait des Sibylles qu’on l’est aujourd’hui. On en admettait dix, nées en différents temps, et en différences parties du monde, dont la cinquième s’appelait Érythrée, du nom de cette ville qui est dans l’Asie mineure, où elle avait pris naissance. Elle vivait avant la guerre de Troie. On croyait bonnement qu’elle avait parlé dans ses Vers contre la pluralité des dieux, soutenant qu’il n’y en avait qu’un, créateur du ciel et de la terre ; qu’elle avait annoncé la première venue du fils de Dieu pour s’unir à notre nature, et la seconde pour juger l’univers ; qu’elle prophétisait même très distinctement toutes les circonstancies de la passion de Jésus-Christ, et la future grandeur de la religion qu’il devait établir dans le monde ; on montrait ses ouvrages, où véritablement tout cela se trouvait. Mais on ne s’avisait pas alors d’examiner si ces ouvrages étaient vrais ou bien supposés et apocryphes.

À présent la plupart de nos savants inclinent fort à croire qu’il n’y a eu qu’une Sibylle qui s’appelait Hérophile, et quelquefois Érythrée, du nom de son pays : mais qu’on lui donne encore d’autres noms, par rapport aux différents voyages qu’elle a faits ; car le génie qui l’inspirait la transportait tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre. Elle mourut à Cumes ville d’Italie. De là est venue la Sibylle Cumana.

On ne peut douter au moins que la Sibylle, ou les Sibylles, si l’on veut, n’aient été grecques, puisqu’elles ont toutes écrit en grec. À l’égard des Vers latins qu’on dît être fidèlement traduit sur le grec, on les croit supposés, et de la façon de quelques chrétiens du second siècle au plus tard, puisqu’ils sont rapportés par Clément alexandrin, par S. Justin martyr, par Lactance, et d’autres pères des plus anciens qui s’en sont servi contre les infidèles.

Quoi qu’il en soit, ce sont ces Vers de la Sibylle Érythrée que l’empereur Henri ordonna à l’abbé Joachim d’expliquer, particulièrement ceux qui regardaient les évènements des empires et de l’Église, dont les prophéties n’étaient pas encore accomplies. C’est ce qu’il fit, commençant néanmoins par le prophète Jérémie.

Je ne sais de quel œil ce prince envisagea cet ouvrage lorsqu’il lui fut présenté, et qu’il l’eut lu. Mais il est certain qu’il y est fort mal traité, et que l’abbé Joachim ne l’épargne pas, lui annonçant fort distinctement tous les malheurs qui devaient lui arriver, et à sa postérité. Juste punition de la curiosité des grands qui veulent pénétrer dans l’avenir, et prendre connaissance des secrets que Dieu s’est réservé. Ils devraient se souvenir de ces paroles de Jésus-Christ : Non est vestrum nosse témpora vel moménta quæ pater pósuit in sua potestáte (Act. I).

## § 53. Prédictions de l’abbé sur la destinée de l’empereur Henry et de son fils Frédéric II.

Sur le 20e, chapitre de ce prophète, voici comme il parle adressant la parole à lui-même[[144]](#footnote-145). Pour vous, Henri, qu’on appelle justement une vipère, vous qui avez voulu connaître les mystères de Dieu, prenez garde qu’une mort imprévue ne vous surprenne, et qu’après votre mort l’empire ne soit déchiré et mis en pièces ; car deux autres vipères après vous s’élèveront et s’empareront de la souveraineté. Mais une d’entre elles comme un autre Evilmérodach emportera tout, quoique peu de temps après il doive être renversé par la morsure du roitelet. »

C’était sur la fin de l’année que l’abbé Joachim écrivait ces choses, et peu de temps après l’évènement vérifia sa prédiction le 19 de Septembre de l’année suivante. L’empereur Henri mourut assez subitement à Messine ; et les électeurs se trouvant partagés sur, le choix d’un successeur, les uns élurent Othon duc de Saxe[[145]](#footnote-146), les autres Philippe duc de Souabe, et frère du défunt. Celui-ci fut couronné à Mayence ; l’autre à Aix-la-Chapelle ; de là ces cruelles guerres dans l’empire, qui durèrent neuf ou dix ans, jusqu’à ce que Philippe ayant été tué[[146]](#footnote-147), ceux qui soutenaient son parti ne voulurent point faire paix avec Othon, qu’à condition qu’il épouserait Béatrix fille de celui qui lui disputait l’empire, ce qu’il fut obligé d’accepter.

Cependant son règne ne fut ni heureux, ni paisible. Les dix années qu’il survécut à son compétiteur, furent toujours traversées ; car peu de temps après, Frédéric fils de cet empereur Henri, à qui Joachim avait adressé ses prophéties, et que son père avant sa mort avait tait déclarer roi de Sicile, de l’aveu même du S. Siège, se souleva contre Othon, et eut le courage en 1211 n’ayant encore que 18 ans, de venir en Allemagne avec de bonnes troupes, et assez d’adresse pour se faire déclarer empereur dans la diète générale qui se tint l’année suivante.

Après cela Othon tomba dans le mépris des peuples, son parti défila, il se vit abandonné de tout le monde jusqu’au 15 de Mars 1218, qu’il mourut à Brunswick, peu regretté des siens même. On dit qu’accablé de chagrin et de mélancolie, il se fit étouffer par son cuisinier, qui lui mit le pied sur la gorge.

Mais que deviendra ce Frédéric qui 13 ans après la mort de son père, sut remettre sur sa tête la couronne impériale qui lui avait été ravie, en supplantant tous les compétiteurs ? Quel sera sa conduite, quel sera son fort ? Joachim va nous l’apprendre, parlant toujours à son père dans la même prophétie.

« Écoutez, ô empereur, lui dit-il[[147]](#footnote-148), et soyez attentifs aux paroles du prophète. Car c’est vous, ô Henri, qui êtes le serpent, mais on vous tirera de votre royaume, et votre successeur sortira ensuite de sa caverne, et dissipera tout par sa présence. » Nous venons de voir l’accomplissement de cette prophétie. La mort qui surprit Henri en Sicile, le tira de son royaume. Son fils encore en bas âge, et sous la tutelle de sa mère, sortit 13 ans après de cette île comme d’une caverne où il était caché, et par sa présence en Allemagne, dissipa toutes les forces de l’empereur. Voyons présentement ce qu’il lui arriva dans la suite : l’abbé Joachim continue ainsi.

« Ce roitelet, dit-il[[148]](#footnote-149), est appelé ici cérastes, c’est-à-dire, armé de plusieurs cornes, parce qu’il possèdera plusieurs royaumes, mais il est à craindre qu’il ne morde le pied du cheval, en déchirant l’Église sur la fin de les jours, et qu’il ne fasse tomber le cavalier, c’est-à dire, le souverain pontife et les prélats qui lui reprocheront son impiété, qui ira jusqu’à éteindre s’il le pouvait, le culte de Dieu, en appelant à son secours des nations immondes. »

Pour peu qu’on soit versé dans l’histoire ecclésiastique on voit à la lettre l’évènement de tout ce que le saint prédit par ces paroles. Le grand schisme que Frédéric II excita dans l’Église, sa révolte contre le saint Siège, ses alliances avec les Sarrasins qu’il fit venir de l’Afrique en Italie, les adresses dont il se servit pour dissiper l’armée des croisés que le pape avait assemblée contre lui pour arrêter ses violences, en sont des preuves.

Mais voici encore quelque chose de plus positif sur ces paroles d’Isaïe : La lionne et le lion, la vipère qui en sortira, avec le roitelet volant, etc. « Ces paroles, dit l’abbé Joachim[[149]](#footnote-150), parlant toujours à l’empereur Henri, nous marquent les quatre persécutions que les empereurs doivent faire à l’Église. La première lui a été suscitée de la part d’Henri I, roi d’Allemagne, qui parut comme une lionne. La seconde par Frédéric votre père, qu’on pouvait regarder comme un Lion. La troisième par vous-même, ô Henri, qui êtes semblable à une vipère, la quatrième par votre successeur qui est appelé un roitelet volant, parce que sa puissance sera plus étendue que celle de tous les autres rois de la fille de Babylone. Mais parce que cela est ainsi, la gloire de l’impie finira en sa personne, et dans l’espace de 60 ans, ils ne seront plus regardés comme des empereurs souverains, mais comme de petits princes particuliers, et durant tout ce temps l’Église souffrira infiniment tant de la part des étrangers que de la part de ses propres enfants. »

C’est ce qu’on vit durant les 60 années qui s’écoulèrent depuis l’élection de Frédéric en 1212, jusqu’à celle de Rodolphe en 1273, que la famille des Suèves[[150]](#footnote-151) fut privée pour toujours de la couronne impériale, qui passa dans celle des Raspurges. Durant tout ce temps on ne vit que des troubles dans l’Église et dans l’empire, des schismes continuels entre les électeurs, de cruelles divisions entre les principales familles de l’Occident, enfin des temps déplorables qui semblaient nous pronostiquer la venue de l’antéchrist : et ce qui est fort à remarquer, c’est que ce saint homme ne nous prédit point toutes ces choses comme de simples conjectures, comme des évènements qui peuvent et ne peuvent pas arriver, mais il nous dit avec toute l’assurance et la confiance d’un prophète éclairé de Dieu, qui les lui a révélées pour les dire aux hommes, afin qu’ils évitent ces maux, et qu’ils ne tombent pas dans ces désordres : Quod si ita est immo quia sic futúrum est. Ce sont ses propres paroles.

Quelle sera donc la fin de ce persécuteur de l’Église, de ce Frédéric II marqué si positivement sous le nom de roitelet ? C’est ce que le saint nous va encore apprendre. « Dès son enfance, dit-il[[151]](#footnote-152), il paraîtra doux et aimable. Il sera allaité des mamelles de l’épouse de l’agneau, je veux dire, secouru, assisté de la protection de l’Église. Mais dans la suite, comme un autre Balthazar, il ne suivra que la fougue de ses passions, et profanera avec des femmes les vases sacrés du temple de Dieu, jusqu’à ce qu’il encoure l’indignation de Mardochée, pour s’être élevé comme un autre Aman contre le peuple de Dieu. Mais parce que vous me demandez quelle sera sa fin, écoutez Isaïe, qui vous l’apprendra. “Une épée non humaine le renversera et le fera périr,” une épée, qui n’est autre que le glaive de la parole de Dieu, l’exterminera, afin que vous sachiez que Dieu n’a pas besoin de la main des hommes pour tirer ce monstre de sa caverne. »

Tous ces fléaux vinrent fondre sur le malheureux Frédéric, comme le saint homme l’avait prédit. Après avoir été, pour ainsi dire, allaité par les mamelles de l’Église, qui lui avait donné le royaume de Sicile, lorsqu’il n’était encore qu’enfant ; après lui avoir donné par un surcroît de bonté, la couronne impériale[[152]](#footnote-153), par la plus noire des ingratitudes, il se révolta contre le pape, qui l’excommunia plusieurs fois, et fut enfin dépouillé de la dignité impériale dans le concile général de Lyon[[153]](#footnote-154) tenu en 1145, comme sacrílege, hérétique[[154]](#footnote-155), blasphémateur et rebelle à l’Église.

Devenu plus furieux par ce coup de foudre, il fit mille vains efforts pour détrôner le souverain pontife, et renverser l’Église. Mais à mesure qu’il multipliait ses crimes, Dieu l’abandonnait, jusqu’à ce qu’enfin il fut assassiné par Mainfroy[[155]](#footnote-156), son propre fils naturel, et laissa ainsi l’empire plein de troubles et de divisions qui durèrent jusqu’en l’an 1273 que Rodolphe, comme nous l’avons dit, fut élu empereur : et toute la race d’Henri demeura éteinte, sans qu’il en restât un seul, de tant d’enfants que lui et son fils avaient eus, soit légitimes, soit naturels.

## § 54. Suite des prophéties contre l’empereur Henri, et ses successeurs. ??? Célèbre prophétie de l’abbé Joachim sur l’Ordre de Cîteaux.

Que si on demande présentement ce que veut dire notre prophète lorsqu’il assure que Frédéric II, sous le nom de roitelet volant, doit comme un autre Baltasar profaner les vases sacrés du temple de Dieu ? On pourra répondre que tout cela s’accomplit lorsque le pape Grégoire IX ayant indiqué à Rome un concile général contre lui en 1241. Frédéric envoya un de ses bâtards nommé Henri[[156]](#footnote-157), avec une flotte pour se saisir de tous les prélats de France, d’Angleterre, et d’Espagne qui allaient à ce concile. Ils étaient sur 25 Galères que les Génois leur avaient fournies. Henri les attendit auprès de Pise, en coula trois à fond, et en prit vingt-deux, sur lesquelles étaient trois cardinaux légats de Sa sainteté, plus de cent évêques, et autant d’abbés, de docteurs et autres ecclésiastiques recommandables de toutes ces nations. Henri les envoya chargés de fers à Frédéric, qui les mit dans d’étroites prisons, et exerça sur eux tant d’indignités que le pape en mourut de douleur. De là cette main terrible qui écrivait sur la muraille la sentence de sa condamnation, et c’est ce qui fut fait quatre ans après dans le concile général de Lyon, où le pape Innocent IV l’anathématisa, l’excommunia et le déposa. C’était là cette épée spirituelle, qui selon l’abbé Joachim devait l’exterminer.

Ce saint homme pousse encore ses prophéties plus loin, jusques dans les siècles futurs. Après avoir prédit à l’empereur Henri, et à son fils Frédéric tout ce qui devoir leur arriver, il passe à ses successeurs, et lui annonce les maux infinis qu’ils causeront à l’Église de Dieu, en faisant révolter les deux Siciles[[157]](#footnote-158) contre le saint Siège, et se servant des armes des infidèles, pour renverser, s’il était possible, le trône de S. Pierre, et remplissant toute l’Italie de meurtres et de carnages, comme il arriva sous Mainfroy, sous Conrad, et sous Conradin, qui succédèrent à Frédéric, et ne firent pas moins de mal que lui. Il conclut toutes ces tristes prophéties par ces paroles si remarquables. « Si je vous annonce des choses si dures et désagréables, ô Henri, c’est que sans craindre votre redoutable puissance, je ne cherche point à vous plaire, et que la parole de Dieu où sont renfermés ses décrets éternels, ne peut être liée ni arrêtée par aucunes forces humaines, et par conséquent s’accomplira en son temps. »

Il parlait ainsi à un prince qui était son ami, qui l’avait comblé de biens, et qui lui avait même ordonné d’écrire sur ce prophète. Tout autre qu’un homme inspiré de Dieu, et attaché inviolablement à ses adorables volontés, n’aurait-il pas cherché plutôt à le flatter, qu’à lui prédire tant de duretés, qui selon toutes les apparences devaient lui faire perdre les bonnes grâces de cet empereur, et l’exposer à tous les plus funestes ressentiments de sa colère ? Cependant il en arriva tout autrement. Jamais Henri n’a témoigné plus d’estime et plus de bienveillance à ce saint abbé, que depuis ces tristes prophéties. Il s’abandonna entièrement à sa conduite, il fit de plus grands dons à son monastère, et la suite nous fera voir qu’il est allez probable, que par les avis et les conseils du S. Homme, il fit un si bon usage des maux qu’il lui avait prédit, qu’ils ne furent pour lui que des châtiments temporels qui lui en épargnèrent d’éternels.

## § 55. L’abbé Joachim réconcilie les Siciliens et l’impératrice même avec l’empereur.

Tandis que l’abbé Joachim travaillait à tous ces ouvrages dans l’abbaye de Flore, et tâchait de trouver dans les anciens prophètes les plus grands évènements de son siècle, le prince dont il était regardé comme le premier conseiller et le principal directeur donnait beaucoup de mécontentement à ses peuples. Ce n’était pas tant pour les maux qu’il leur faisait, que par ceux qu’il leur avait faits. On n’avait pas encore oublié les cruautés qu’il avait exercées à la tenue des derniers États ; combien de personnes de mérite il avait immolé à sa vengeance, les perfidies dont il avait usé pour ôter la liberté à la reine, et s’emparer de l’héritier légitime de la couronne. Enfin ce qu’il venait de faire nouvellement en Allemagne à l’endroit de ce jeune prince, inspirait une horreur de sa personne, que les traitements les plus favorables auraient eu peine à effacer.

Il est vrai que l’impératrice en son absence avait un peu adouci l’aigreur des esprits. Outre sa bonté naturelle, elle aimait les Siciliens, étant du pays, née chez eux, élevée parmi eux, elle se regardait comme leur mère, parce qu’elle était effectivement leur souveraine, et que la couronne de Sicile qui était sa dote et son patrimoine lui appartenait personnellement, l’empereur ne portant le titre de roi, que parce qu’il l’avait épousée. Ainsi il y avait lieu d’espérer que s’il eut toujours laissé cette princesse conduire ses États, on y aurait vécu en paix, au moins durant sa vie. Mais la présence d’Henri gâta tout. Il voulut reprendre ses premières hauteurs, gouverner en tyran plutôt qu’en bon prince ; il regardait la Sicile comme un pays de conquête, ne croyant être redevable de cette couronne qu’au bonheur de les armes.

Il ne faut donc pas s’étonner si l’on vit bientôt toute la Sicile en feu. Les grands commencèrent à se soulever ; les peuples aussi mécontents qu’eux les suivirent ; la reine ne put se dispenser de prendre leur parti, et de défendre ses propres sujets qu’elle voyait opprimés ; on en vint aux armes, mais les hostilités ne durèrent pas longtemps. L’abbé Joachim comme une victime publique[[158]](#footnote-159), vint se jeter à la traverse, et se servant du crédit qu’il avait également et sur l’esprit de l’empereur et sur celui de l’impératrice, il les mit d’accord, fit leur paix, et prit toutes les précautions imaginables pour empêcher qu’elle ne fut rompue par aucun accident.

Mais il est difficile de guérir des cœurs ulcérés. On fait des propositions de paix, on dresse des articles, on les signe, la bouche parle, la main y souscrit, et l’esprit aliéné est encore en guerre. Peu de jours après cet accord l’empereur tomba malade[[159]](#footnote-160), ou de chagrin de n’avoir pu réussir dans ses entreprises, ou, comme on l’a cru communément à du poison qui lui fut donné par un de les domestiques, suborné par les ennemis de ce prince : mais de dire, ainsi que quelques-uns l’ont avancé ; que l’impératrice trempa dans ce crime, que ce fut elle-même qui lui présenta le poison de ses propres mains dans un verre de limonade, c’est ce que la piété dont cette princesse avait toujours fait profession, et cette douceur qui lui était naturelle, ne nous permettent pas de soupçonner.

## § 56. Ce prince tombe malade, l’abbé Joachim l’assiste à la mort.

Quoi qu’il en soit, dès les premiers jours de la maladie de l’empereur, on vit bien qu’il n’en relèverait pas, quoiqu’il fût encore dans la fleur de son âge[[160]](#footnote-161), et qu’il eut un tempérament très robuste. Ce fut même selon les apparences la bonté de son tempérament qui empêcha le poison d’avoir un prompt effet, et qui prolongea sa vie de cinq ou six semaines. Alors l’abbé Joachim ne pensa plus qu’à disposer ce prince à la mort, il fit dans cette occasion tout ce qu’un sage directeur, un habile politique, et un sujet parfaitement attaché à son roi, peut faire de plus juste.

La conscience de ce prince était bien embrouillée. Elle se trouvait chargée d’un grand nombre de crimes énormes devant Dieu, comme devant les hommes. Il ne s’en commet guères de légers dans une place si élevée. Il était excommunié du pape pour des causes importantes. Les principales étaient, qu’il avait enlevé à l’Église plusieurs terres et plusieurs principautés d’Italie qu’il retenait encore ; l’autre, qu’il avait arrêté prisonnier Richard roi d’Angleterre, lorsqu’il revenait de la croisade, et ne lui avait rendu la liberté qu’après en avoir tiré une rançon exorbitante[[161]](#footnote-162). Loin que l’excommunication fut levée, elle avait été réagravée. Il fallait donc commencer par satisfaire l’Église sur tous ces chefs, avant que de pouvoir être absous. C’est ce que l’abbé Joachim exigea de lui, et ce qu’il fit faire par un testament où il rend à l’Église toutes les terres dont il s’était emparé, pour en faire des libéralités à ses partisans, et les récompenser des services qu’ils lui avaient rendus dans les guerres qu’il avait eues à soutenir.

À l’égard du roi Richard, il lui députa promptement son chancelier[[162]](#footnote-163), pour lui porter tout ce qu’il put ramasser d’or et d’argent : et comme cette somme n’égalait pas encore celle qu’il avait exigée de lui pour avoir la liberté, il y joignit des terres et des châteaux, jusqu’à la concurrence de la somme. À ces conditions l’abbé Joachim leva les censures, et lui donna l’absolution : mais tandis que le chancelier faisait le voyage d’Angleterre, pour s’acquitter de la commission, l’empereur mourut à Messine le 28 Septembre veille de S. Michel de l’an 1197, comme le saint homme l’avait prédit quelques années auparavant. Triste mort !

Dès les premières nouvelles que le pape avait eues de sa maladie, il avait envoyé en Sicile faire défense qu’on l’inhumât en terre sainte, s’il venait à mourir. C’est ce qui obligea l’abbé Joachim d’engager l’archevêque de Messine à faire un voyage à Rome, pour obtenir de Sa sainteté la permission de faire inhumer ce prince comme il convenait à un empereur chrétien. Le pape en faisait difficulté[[163]](#footnote-164), et voulait que préalablement le roi d’Angleterre y consentît, et rendît témoignage qu’il avait reçu tout l’argent qu’Henri avait exigé de lui si injustement. Mais lorsque l’archevêque lui eut appris que le chancelier du royaume était parti pour cela avec les sommes nécessaires, il se rendit et acquiesça à la prière, qu’on lui faisait.

## § 57. Il fait demander au pape l’investiture de la Sicile pour le fils du défunt.

Henri par son testament avait déclaré son fils Frédéric roi de Sicile, et avait recommandé qu’aussitôt après sa mort on ne manquât pas de le faire couronner en cette qualité, quoiqu’il n’eut encore que trois ans. Mais on ne jugea pas à propos, pour éviter de nouvelles brouilleries, de le faire sans le consentement du pape. C’était l’avis de l’abbé Joachim, et il semble qu’il avait raison. L’archevêque de Messine était donc encore chargé de demander cette permission : et ce fut un autre embarras : Le pape s’en remettait au jugement des cardinaux, et ceux-ci renvoyaient l’affaire au pape. On crut appercevoir dans cette conduite une espèce de collusion.

Cependant les apparences faisaient croire au monde qu’on avait eu des raisons solides pour refuser au commencement cette permission, ou du moins pour la différer ; on y mit cette condition : que l’impératrice ferait serment sur les saints évangiles que le jeune prince qu’on voulait couronner, était fils d’elle et de l’empereur. Précaution fort inutile : comme si on pouvait se persuader que cette princesse serait assez simple pour se déshonorer elle-même en refusant de faire sur cet article tous les serments qu’on voudrait. Il est vrai qu’elle approchait de quarante ans[[164]](#footnote-165), lorsqu’elle épousa Henri, qui n’était alors que roi des romains, et que depuis leur mariage ils avaient encore été plusieurs années sans avoir d’enfants : mais depuis Frédéric, né en 1194, elle avait encore eu une fille[[165]](#footnote-166). Ainsi cette seconde naissance légitimait pour ainsi dire la première, et en levait tous les soupçons. Enfin on sait que l’impératrice était accouchée publiquement de son fils[[166]](#footnote-167) ; que pour ce sujet on lui avait fait dresser un lit sous un pavillon, dans le grand portique de l’Église de Palerme[[167]](#footnote-168), où toutes les dames de sa cour étaient assemblées, tandis que le peuple au-dehors attendait avec impatience dans la place publique, quelle serait l’issue de ces couches si peu attendues.

Cet évènement était connu dans toute l’Italie. C’était le révoquer en doute que d’exiger de l’impératrice de nouveaux ferments sur ce sujet. Mais il fallut passer par toutes ces cérémonies pour ne donner aucun ombrage à la cour de Rome, et l’engager à soutenir la minorité d’un prince qui devait être dans la suite si pernicieux à l’Église. La tutelle en fut donnée à son oncle, Philippe duc de Souabe, et frère de son père : mais il semble que ce n’était qu’une tutelle honoraire, et que les soins de son éducation furent confiés à l’impératrice sa mère, sous la conduite de l’abbé Joachim.

## § 58. Reconnaissance que l’impératrice témoigne à l’abbé Joachim des obligations qu’elle lui a.

Cette princesse se sentait avoir trop d’obligations à ce saint homme, après tous les soins qu’il venait de prendre, soit en conduisant heureusement son époux pendant les dernières semaines de sa vie, tant dans ses affaires temporelles que dans celles qui regardaient le salut de son âme, soit en agissant si judicieusement pour assurer la couronne à son fils, pour ne lui en pas témoigner sa reconnaissance par quelque bienfait éclatant, dont tout le royaume fut témoin. C’est ce qu’elle fit dès le commencement de l’année suivante, en lui adressant une charte authentique, dans laquelle non contente de confirmer tous les dons que le défunt empereur, et les rois de Sicile ses prédécesseurs avaient faits à l’abbaye de Flore, dont elle fait une longue énumération, elle y ajoute encore de gros revenus et des droits considérables, afin, dit-elle, qu’on y prie Dieu jour et nuit pour toute la famille royale, pour elle-même, pour son fils en bas âge, pour feu son mari, l’empereur Henri VI, à qui elle donne la qualité de fondateur de l’abbaye de Flore. Il ne l’était pourtant pas, et ce nom était dû à Guillaume le Bon, mais parce qu’Henri avait donné à cette abbaye, en considération de son cher abbé Joachim la plus grande partie des domaines qu’elle confirme, elle pouvait sans injustice lui attribuer cette qualité, d’autant plus que nous voyons encore aujourd’hui tous les rois prendre la qualité de fondateurs des églises et des monastères qui sont de fondation royale, quoiqu’ils n’y aient rien contribué, et que tout l’honneur et le mérite en soient dus à leurs prédécesseurs qui en ont fait la dépense. L’acte est du mois de Janvier 1198, trois mois et quelques jours après la mort de l’empereur, lorsqu’on était encore, pour ainsi dire, dans le deuil de ses funérailles, que les veuves ont à peine eu le temps d’essuyer leurs larmes de la perte qu’elles viennent de faire.

## § 59. L’abbé achève ses commentaires sur les petits prophétes. Il sauve la vie à deux de ses religieux.

Après cela le saint abbé jouit durant quelque temps fort en repos des douceurs de sa chère solitude et reprit ces hautes contemplations que les affaires de l’État semblaient avoir interrompues. Il avait commencé à écrire sur les prophètes Nahum, Habacuc, Zacharie et Malachie à la prière du défunt empereur, auquel pour ce sujet il dédiait ces commentaires ; mais la mort de ce prince avait interrompu cet ouvrage. Il le continua, et l’acheva cette année 1198, sans rien changer de ce qu’il disait à l’empereur même, ni cesser de lui adresser la parole en plusieurs occasions, comme il avait fait sur Jérémie, ce qui fait croire qu’à mesure qu’il avançait dans ses ouvrages il en faisait part à ce prince, sans attendre qu’il y eut mis la dernière main pour les lui présenter.

Dans le temps qu’il écrivait sur ces prophètes, il avait coutume de se retirer seul dans le plus épais de la forêt dont l’abbaye était environnée, laissant néanmoins à ses religieux la liberté de l’y venir trouver, lorsqu’ils auraient quelque chose à lui dire. Un jour[[168]](#footnote-169) il arriva que son cher Reigner avec le cellérier du monastère vinrent le chercher dans cette sombre retraite, où le saint homme n’était que de corps, son esprit étant tout dans le ciel, occupé des grandes vérités, dont ces hommes divinement inspirés avaient reçu l’intelligence. La conversation les conduisit insensiblement assez loin hors du bois, où il y avait une ancienne chapelle. Là comme ils étaient un peu fatigués, ils s’assirent sur le gazon, ayant le dos appuyé contre les murs de la chapelle qu’ils avaient choisis exprès pour se mettre à l’ombre ; car le soleil était ardent. À peine y étaient-ils, que Dieu révéla à son serviteur la ruine prochaine de cette chapelle. Il se leva, en disant : Sortons promptement d’ici, mes frères, ce bâtiment va tomber. Les autres le suivirent ; et ils n’étaient pas encore à cinq ou six pas de là, que la chapelle fondit du côté qu’ils étaient assis. Ils en furent si surpris, qu’à l’instant même ils se jetèrent tous à genoux pour rendre grâces à Dieu de les avoir délivrés de ce danger extrême, d’une manière si extraordinaire. Ils reconnurent que dans cette occasion ils étaient redevables de la vie aux mérites de leur saint abbé, ce qui augmenta de beaucoup la vénération qu’ils avaient déjà pour sa personne : et ces faits miraculeux qui étaient assez fréquents étendirent fort loin sa réputation : on ne parlait plus de l’abbé Joachim que comme d’un prophète à qui Dieu communiquait ses plus pures lumières.

## § 60. Il est consulté par saint Cyrille sur une vision miraculeuse.

Il y avoir alors sur le mont-Carmel, un homme d’une rare vertu, que l’Église honore aujourd’hui comme un saint le 6 de Mars. C’était un de ces anciens disciples du prophète Élie, que l’amour de la vie ascétique arrachait du monde pour passer leurs jours dans la contemplation des grandeurs infinies du créateur. Celui-ci se nommait Cyrille. Il était grec[[169]](#footnote-170), né à Constantinople, avait fait sa profession religieuse parmi les Carmes : et on le compte pour le troisième général de cet ordre, avant qu’il eut été approuvé du saint Siège, et rangé sous les lois que le bienheureux Albert patriarche de Jérusalem pour les latins[[170]](#footnote-171), jugea à propos de leur donner vers l’an 1210.

Cyrille passait dans tout l’Orient pour un personnage fameux par son érudition, par sa piété, et par le don de prophétie qu’on lui attribuait. Son oraison était si pure, si élevée, si continuelle, si nous en croyons le savant évêque qui a écrit sa vie, que souvent les anges lui apparaissaient, et lui tenaient compagnie dans ses prières. C’est ainsi qu’on nous assure que sainte Cécile en avait toujours un à ses côtés, lorsqu’elle était en oraison. Un jour, continue le même prélat, que ce saint homme était à l’autel pour célébrer les divins mystères, un de ces esprits célestes enveloppé dans une petite nuée transparente se fit voir à ses yeux, et lui présentant une baguette d’argent avec deux tables d’un pareil métal : « Voici, lui dit-il, ce que Dieu Tout-puissant vous envoie comme à son ami fidèle serviteur. Lorsque vous aurez achevé les mystères, vous ferez transcrire ce qui est marqué sur ces tables, ce sont les évènements des siècles futurs, et du tout vous en serez un calice et un encensoir pour servir à l’adorable sacrifice. » Aussitôt l’ange disparut, et laissa cette argenterie sur l’autel : preuve certaine que ce n’était point ici une illusion, ni l’effort d’une imagination échauffée, comme il arrive quelquefois, même aux plus grands saints.

Au sortir de l’autel, le général assembla les frères, et leur ayant exposé le fait, il se mit en devoir d’exécuter tout ce que l’ange lui avait ordonné. On transcrivit sur du vélin[[171]](#footnote-172) ce qui était gravé sur ces tables d’argent, on les fondit ensuite, et l’on en fit un calice et un encensoir, mais quoique l’écriture fut en grec, qui est la langue ordinaire du pays, personne n’y comprenait rien. On lisait les mots, on n’en entendait pas le sens ; c’était une énigme pour toute cette assemblée, qui jugea qu’il n’y avait que le prophète d’Italie, Joachim le fameux abbé de Flore, qui put expliquer ces mystères, développer ces prophéties.

Peut-être le saint homme, à qui le ciel avait fait ce présent miraculeux, les entendait-il, nous n’en pouvons même douter, si l’explication qu’on nous en a donnée sous son nom, et qui se trouve parmi ses ouvrages est de lui. Mais soit que le mystère ne lui eut pas encore été révélé, ou que son humilité prit plaisir à cacher le trésor qui était renfermé dans son cœur, ou que l’ange, comme l’a dit un savant homme[[172]](#footnote-173), eut ordonné à S. Cyrille d’envoyer ces prophéties à l’abbé Joachim, il fut des premiers à approuver le sentiment de l’assemblée, et se chargea lui-même de la commission. Un exprès partit pour Flore, et porta à l’abbé de ce monastère une fidèle copie de ces oracles traduits en latin[[173]](#footnote-174), avec une lettre du général, dont voici la teneur.

Lettre de S. Cyrille à l’abbé Joachim.

À son seigneur l’abbé Joachim etc. éclairé par les lumières de l’esprit-saint.

Cyrille pauvre prêtre; ermite du mont Carmel, lui présente ses humbles respects dans le seigneur.

« Je vous rapporterai mot à mot, comme à mon père et à mon maître, que Dieu a rempli d’une sagesse infinie, ce qu’il a plu à J. C. mon seigneur, de découvrir à son chétif esclave dans l’obscurité de cette solitude, afin que vous ayez soin, selon la science qui vous a été donnée de le transmettre à la postérité, et d’en informer vos amis, je veux dire les véritables serviteurs de Dieu que vous connaissez, ceux particulièrement qui font leurs chastes délices des saintes écritures, et qui savent ne pas livrer aux pourceaux les perles précieuses. Ce sont tous évènements qui paraîtront dans les siècles futurs, ainsi que vous le reconnaîtrez par l’écrit que je joins à cette lettre, qui est d’autant plus précieux qu’il vient de cet unique maître qui tient la chaire dans le ciel, et se trouve conforme aux livres sacrés, dont l’Église fait sa nourriture continuelle. J’ai cru devoir y joindre ce petit mot, pour donner quelque idée de ce présent céleste, et en procurer l’éclaircissement. Toute la grâce que je vous demande, savant lecteur, est de prendre garde que la vérité de ces divines paroles ne soit en aucune façon altérée par l’ignorance des scribes, mais qu’elle soit conservée en son entier, et telle que le ciel nous l’a donnée pour vous, mon vénérable père, à qui Dieu a confié le soin de sa bergerie, vous, qui comme un autre Jean l’évangéliste, avez puisé, dans cette pure source du cœur de Jésus l’intelligence des saintes écritures, et le don de prédire les choses futures, ainsi que je l’ai appris par un grand nombre de personnes dignes de foi, et que vos ouvrages, le sont connaître ; daignez je vous en supplie, nous, faire un petit commentaire de cet oracle, et nous éclaircir cette prophétie, afin, que nous puissions pénétrer davantage dans l’abîme sacré qui se trouve dans ce présent du ciel. Rompez donc cette nue, découvrez ces mystères, et que les rayons de ce soleil lumineux, qui y est caché soient apperçus distinctement par votre moyen. »

Après cela le saint lui faisait le détail, de sa vision, tel que nous l’avons rapporté, de tout ce que l’ange, lui avait ordonné, et de l’exécution de ses ordres. L’abbé, après avoir tout examiné, crut devoir donner à cet admirable solitaire la satisfaction qu’il demandait. Il fit donc des notes marginales sur les endroits de la prophétie qui étaient les plus obscurs, il en donna, pour ainsi dire, une glose intérimaire, et la renvoya en cet état avec une grande lettre, qui nous en apprendra davantage.

Réponse de l’abbé Joachim à saint Cyrille.

## § 61. Sa réponse.

Au prêtre Cyrille, habitant du Carmel, miroir de la sainte pauvreté évangélique, l’exemple de sainteté, qui du haut de cette montagne apprend à tout le monde le chemin de la vertu. Joachim abbé de nom, mais dans la vérité un infidèle et un pécheur ; salut en celui qui est le véritable Sauveur.

« J’ai ressenti une joie indicible à la lecture de votre lettre : car qui pourrait ne vous pas congratuler, lorsqu’on voit le ciel vous faire des présents si magnifiques ? Ce serait à moi à recevoir de vous ce que vous exigez de ma bassesse, vous, à qui Dieu s’est adressé pour vous rendre le dépositaire de ses dons : vous, qu’il a rempli de sagesse et de doctrine. Mais puisque vous en ordonnez autrement, je vous obéirai avec simplicité, et en la manière que le seigneur me l’inspirera. »

Il lui expose ensuite toutes les difficultés qu’il trouve dans l’explication de cette prophétie, qui regarde, dit-il, l’état futur de l’Église, et ce qu’on doit voir dans les siècles à venir, puis il conclut par ces paroles.

« Je veux laisser à d’autres savants le soin de s’exercer dans cette pénible carrière : et ils auront besoin de toute leur érudition en certains endroits de cet oracle ; et quand le temps de l’accomplissement de ces choses sera venu, les esprits les plus pénetrans seront assez embarrassés lorsqu’ils viendront à comparer le texte avec la glose. Je ne laisserai pas néanmoins d’expliquer, comme je le pourrai ces endroits que j’ai marqués avec des points et une †, attendant de celui seul qui a dicté l’oracle le véritable sens. Car cet esprit divin est fécond, et comme infini dans les sens de ses écritures, d’où il arrive qu’on croit quelquefois que l’interprète s’est trompé, lorsque l’évènement ne correspond pas à son interprétation : et l’on ne fait pas attention que cet esprit-saint, comme dit Isaïe, est un Dieu caché, qui distribue à ses amis ce qu’il juge à propos des sens de ses oracles, en retenant toujours de son côté une partie de ce qu’il a en vue, pour ne pas se manifester entièrement, et demeurer toujours caché et impénétrable. Adieu brave soldat de la milice de Jésus-Christ. »

Est-ce humilité, est-ce adresse dans l’abbé Joachim, de prendre toutes ces précautions pour que ses explications des saintes écritures soient toujours trouvées véritables, et qu’on ne puisse jamais l’accuser d’être un faux prophète ? J’en laisse le jugement au lecteur. Mais ce qui est certain, c’est que deux cents ans après, tout fut manifesté à l’occasion que je vais dire.

## § 62. Elle est confirmée du ciel par un évènement miraculeux, plus de deux cens ans après.

Lorsque dans le XIVe siècle de l’Église on commença à entrer dans ce funéste schisme, qui par sa longueur et son opiniâtreté menaçait de renverser entièrement l’Église occidentale, et ravir aux fidèles toutes les marques de sa visibilité, ce qu’il y avait de plus saintes âmes dans le monde, en furent effrayées. La tristesse et la douleur s’emparèrent de toutes leurs puissances, ils gémissaient jour et nuit dans l’attente des maux irréparables dont l’Église était alors menacée, et demandaient à Dieu avec d’instantes prières la grâce de leur faire connaître ce qu’il y avait à faire pour n’être point submergé dans ce déluge universel.

Entre tant de saints personnages, qui comme le prophète Daniel, s’affligeaient jour et nuit en la présence du seigneur, à cause des malheurs de son peuple, il y avait dans la Calabre un prêtre d’une vertu et d’une érudition singulières qu’on nommait Télesphore. Il menait une vie solitaire aux environs de Cozense, avec un autre ecclésiastique de ses amis qui s’appelait Eusèbe. L’un et l’autre ne pensaient qu’à servir Dieu dans le jeûne et dans la prière. Télesphore particulièrement se sentait pénétré de douleur à la vue du schisme, qui commençait à éclater : et voici ce que Dieu lui en fit connaître. Il l’a laissé à la postérité sous une attestation authentique, revêtue de toutes les formalités qui peuvent rendre un fait confiant. L’abbé Joachim y a trop de part, et l’oracle de saint Cyrille, dont nous venons de parler, y est trop bien marqué, pour l’omettre. Il faut l’entendre parler lui-même. C’est dans son livre, qui porte pour titre : Des grandes calamités de l’Église*[[174]](#footnote-175)*.

« Un jour[[175]](#footnote-176), dit-il, que je m’humiliais sous la main toute-puissante de Dieu à la vue de sa gloire infinie, et que je me sentais pénétré de douleur et de tristesse, à cause des malheurs dont je prévoyais que l’Église allait être accablée, à l’occasion du schisme où nous nous trouvions alors, je me mis à prier avec toute l’instance qui me fut possible, et j’accompagnai ma prière de plusieurs jeûnes, et d’une grande abondance de larmes, afin qu’il plût au Dieu de bonté de me faire connaître quelle était la véritable cause de ce désordre, qui était celui que nous devions reconnaître pour légitime pape, parmi tous ceux qui s’en arrogeaient le titre et la qualité, combien ce schisme durerait, et enfin de quelle manière son Église serait gouvernée lorsque cette division cesserait.

« Or il arriva que le saint jour de Pâques de l’an 1386, comme l’aurore commençait à paraître, que j’étais assoupi, je vis en songe un ange du ciel, qui me parut vêtu d’une aube blanche, armé de deux ailes éclatantes, avec un visage riant, d’une beauté ravissante. Il m’adressa aussitôt ces paroles : le seigneur a exaucé tes prières, et il t’envoie dire qu’il a révélé il y a longtemps à ses fidèles serviteurs Cyrille prêtre du mont-Carmel et à l’abbé Joachim, le schisme dont l’Église est aujourd’hui affligée, quelles en sont les causes, combien durera ce schisme, et enfin quel sera l’état de l’Église, lorsque cette tempête sera apaisée. Cherche donc les livres où ils en parlent, et tu y trouvera tout ce que tu souhaite savoir. Sers-toi de toutes ces connaissances pour ton salut et pour ta perfection, et communique les aux autres afin qu’ils en profitent.

« Aussitôt la vision disparut, je m’éveillai tout en tremblant et saisi d’une grande crainte. M’étant levé, j’appelai mon cher confrère Eusèbe de Verceil, et lui fis part de ce qui m’était arrivé. Par son avis nous nous mîmes à faire la recherche de ces ouvrages. Nous fumes a Thebes[[176]](#footnote-177), à Cozense, et dans toutes les villes d’alentour où avait paru le S. Prophète Joachim, et enfin nous trouvâmes le livre de Cyrille qui commence par ces paroles : Domini totíus, etc. Livre rempli des plus grands évènements qu’on devait voir en ce monde depuis l’année 1264, ensuite nous trouvâmes tous les ouvrages de ce grand prophète Joachim, particulièrement ceux qu’il a adressés à l’empereur Henri VI[[177]](#footnote-178), et un autre qui porte pour titre : Liber de Flore, de summis Pontifícibus*[[178]](#footnote-179)*, où il traite de ce qui doit arriver aux papes depuis Innocent IV[[179]](#footnote-180), jusqu’à l’antéchrist, et qui commence par ces paroles : Tempore cólubri, leǽnæ fílii etc. les ayant donc tous lus avec beaucoup d’attention, et ayant eu soin de faire précéder ma lecture par une longue prière accompagnée de beaucoup de larmes j’ai eu la consolation d’y trouver tout ce que je souhaitais savoir, et j’ai reconnu visiblement que Dieu avait révélé à ces grands hommes le schisme où nous sommes, et toutes les circonstances qui en dépendent. C’est ce que j’atteste devant Dieu à tous et chacun des fidèles, ecclésiastiques et séculiers. Moi, F. Télesphore pécheur, pauvre prêtre, et solitaire aux environs de Thebes. »

Je n’ai point encore trouvé d’auteur qui le fait inscrit en faux contre cet acte. Il y paraît une candeur et une simplicité qui ne sont pas compatibles avec la fable, ou avec l’imposture ; il est cité par un grand nombre d’historiens très célebres, et la sainteté de l’auteur ne nous permet pas de le soupçonner d’avoir voulu en imposer au public. Du reste je ne prétends m’en servir que pour faire voir de quoi traitait l’oracle de Cyrille, et que les prophéties qui y étaient contenues en 13 articles, ne regardaient que le grand schisme d’Occident. On ne peut encore s’empêcher d’appercevoir dans ce témoignage de S. Télesphore, avec quelle estime on regardait l’abbé Joachim dans le XIVe siècle, deux cents ans après sa mort, et quelle vénération on avait alors pour sa personne, et pour ses écrits.

## § 63. Mouvements que se donne l’abbé Joachim pour assurer la couronne au fils du défunt empereur.

La mort de l’empereur Henri fut suivie de fort près de celle du pape Célestin. Dès la veille de Noël 1197, il était tombé malade, et malgré tous les efforts qu’il fit durant sa maladie pour engager les cardinaux à lui donner pour successeur le cardinal de sainte Prisque, dès le 8 Janvier suivant, qui était le propre jour de sa mort, le cardinal Lothaire qui n’avait que 37 ans, fut élu pape, nonobstant sa résistance, ses larmes et ses cris, et prit le nom d’Innocent III, ce fut un des plus savants hommes qui ait occupé le Siège de S. Pierre, et il avait toujours donné de grands exemples de vertu dès son enfance, ses mœurs étaient sans reproches.

L’abbé Joachim, qui sous l’impératrice régnante avait beaucoup d’autorité dans le gouvernement de l’État, au moins pour les affaires de conscience, conseilla à cette princesse de demander au nouveau pape l’investiture des royaumes de Sicile pour elle et pour son fils. Célestin avait déjà permis avant sa mort qu’on couronnât cet enfant, en qualité de roi de Sicile. Mais l’investiture n’était pas encore accordée, et sans cela la qualité de roi devenait pour ce jeune prince un vain titre d’honneur qui ne pouvait pas subsister longtemps, si le pape s’avisait de donner l’investiture à un autre.

Ce fut donc par le conseil du saint abbé que Constance députa à Rome, Anselme archevêque de Naples, Aimeri archidiacre de Syracuse, et quelques magistrats pour négocier cette affaire. Elle fut de longue haleine. À Rome on ne se presse pas beaucoup. C’est un effet de la politique de cette cour, parce que le temps apporte ordinairement de grands changements dans les affaires qui leur donnent toute une autre face. En effet, quoiqu’il y eut près d’un an qu’on sollicitât cette grâce auprès d’Innocent, s’il eut encore différé quinze jours, il ne l’aurait peut-être jamais accordée.

Cependant la bulle fut expédiée. Elle porte la concession du royaume de Sicile et de toutes ses dépendances en-deçà et au-delà du Phare, tant pour elle que pour son fils Frédéric, à condition qu’elle jurera entre les mains du légat qu’il lui envoyait, c’était le cardinal Octavien, de faire hommage au pape aussitôt qu’elle pourrait paraître en sa présence, et que le jeune roi le fera aussi quand il sera en âge, à condition encore de payer à l’Église romaine le cents annuel de mille squisates[[180]](#footnote-181) ; mais avant que le légat arrivât en Sicile, l’impératrice Constance n’était plus au monde.

Ceux qui prétendent que c’était elle qui avait fait empoisonner son mari, attribuent cette mort si prompte, dans un âge florissant à un effet de la vengeance divine ; ceux au contraire qui la croyaient innocente de ce crime, attribuent sa mort au chagrin qu’elle conçut de sa perte. Au moins est-il certain qu’elle n’eut presque plus de santé, et qu’elle ne fit pour ainsi dire, que traîner en langueur depuis le décès d’Henri.

## § 64. Il assiste l’impératrice dans les derniers moments de sa vie.

On ne peut se dispenser de croire que l’abbé Joachim, qui depuis plusieurs années était son directeur, ne l’ait assisté dans les derniers moments de sa vie, et n’ait eu beaucoup de part au testament qu’elle fit lorsqu’elle le vit à l’extrémité. Elle ordonna par ce testament que le pape serait Bail[[181]](#footnote-182) du royaume durant la minorité de son fils ; que le chancelier[[182]](#footnote-183) et les archevêques de Palerme, de Montréal, et de Capoue composeraient le conseil d’État, qu’on donnera au pape pour sa régence trente mille Tarins[[183]](#footnote-184) par an, pris sur les revenus du royaume, et quelques autres dispositions testamentaires que Bzovius traite de codicilles[[184]](#footnote-185), peut-être parce que son testament était fait avant l’élévation du pape Innocent : ce qui l’avait obligée de le changer et d’y ajouter ces circonstances. Elle mourut chrétiennement quelque temps après, le 27 de Novembre 1198, un an et deux mois après l’empereur son époux. Elle n’avait encore que 47 ans, malgré ce qu’en disent une infinité d’auteurs qui lui en donnent 70, puisqu’il est certain qu’elle était posthume de Roger, premier roi de Sicile, dont tous les historiens fixent la mort en 1152. Le prince son fils, qui n’avait encore que quatre ans lorsque sa mère mourut, vérifie assez que cette princesse ne pouvait pas être plus âgée.

## § 65. Nouvelle fondation de l’abbé Joachim.

Après sa mort on ne voit plus l’abbé Joachim sortir de fort monastère que pour quelques fondations. Il en fit une au commencement de 1200, qui fut dans la suite une des plus belles abbayes de son ordre. Le fond en fut donné par Hunfroy Culiny, seigneur Calabrais proche une petite rivière, dans un territoire appelé Albaneth, dont le nom resta à l’abbaye. Le cardinal Centius légat du pape en Sicile, accepta cette fondation au nom de Sa sainteté, des mains de ce pieux gentilhomme. Il est marqué dans les lettres patentes[[185]](#footnote-186) qu’il en fit expédier, et qui sont adressées à l’abbé Joachim et à ses successeurs à perpétuité, que le fondateur prétend que cette nouvelle abbaye soit de son ordre, et formée sur celle de Flore, et sur les autres qui dépendent de ce chef d’ordre, soumise immédiatement au S. Siège, sans autre dépendance que de l’Église romaine et de celle de Flore ; que l’abbé Joachim tirera une colonie de religieux de son ordre pour commencer à habiter ce nouveau monastère, et qu’il y mettra un abbé qui sera béni par tel évêque . Catholique que l’élu voudra choisir.

Simon de Manistrat, intendant pour le roi dans toute la Calabre, voulu être associé à cette bonne œuvre. Il fournit abondamment les sommes nécessaires pour élever les bâtiments et meubler l’abbaye. Le légats reçoit tous les présents au nom du pape, comme fait à l’Église romaine, et défend très expressément qu’on mette aucun obstacle à cette œuvre de piété. La charte est du mois de mars 1200. La troisième année du pontificat d’Innocent. Il était effectivement entré dans sa troisième année depuis deux mois.

Il est étonnant que l’annaliste de l’ordre prétendent que ce fut ici la première fondation première fondation que fit l’abbé Joachim depuis son établissement à Flore. Il n’y a qu’à lire les lettres de ce cardinal légat pour être persuadé du contraire. Il y parle partout de l’ordre de Flore comme d’une congrégation formée depuis longtemps. Or personne n’a, jamais dit qu’une seule maison religieuse fasse un ordre, ou une congrégation. Ajoutez que le légat ordonne que cette nouvelle fondation sera semblable aux autres maisons qui dépendent de Flore : il y en avait donc déjà plusieurs. Si l’histoire n’a pas fait mention de toutes celles que ce pieux abbé avait déjà fondées, au moins n’a-t-elle pas omis sa première fille qui s’appelait Calabro Marie, et qui est plus ancienne de dix ans que celle-ci.

Cet auteur même ne se soutient pas. Car après avoir fait une allez longue énumération des abbayes de l’ordre de Flore, il ajoute que cette fécondité cessa avec la vie de l’abbé Joachim. Cependant il est certain qu’il mourut en 1202, et qu’il ne fit plus qu’une fondation après celle-ci : tout cet ordre aurait donc été réduit à deux maisons dépendantes de l’abbaye de Flore, qui en était le chef : ce qui sans doute est un paradoxe, dans l’histoire de Cîteaux, puisqu’encore actuellement il en subsiste plus de douze, quoique les guerres, les commandes, les calamités publiques en aient absorbé trois fois autant.

## § 66. Il consulte le pape sur une difficulté extraordinaire. Réponse de Sa sainteté.

Le saint abbé se trouva cette même année dans l’obligation indispensable de recourir au pape, pour avoir l’éclaircissement d’une difficulté qui lui faisait beaucoup de peine, parce que le salut de plusieurs personnes s’y trouvait engagé. Il arrivait quelquefois que des amis de la maison de flore, se trouvant dangereusement malades, faisaient vœu à Dieu entre les mains du prêtre qui les assistait dans leur maladie, de se faire religieux dans cette abbaye, si le seigneur leur rendait la santé. Mais en ce temps-là, comme à présent le proverbe n’était que trop véritable : Le danger passé, le saint est oublié. Non seulement ils ne pensaient plus à exécuter leur vœu lorsqu’ils avaient échappé le péril de la mort, mais ils soutenaient au contraire qu’ils n’étaient point obligés de l’accomplir, parce que ce vœu, disaient-ils, n’était point libre et volontaire, n’ayant été fait que par la crainte de mourir : ce qui était cause qu’ils n’osaient plus fréquenter l’abbaye de crainte d’y recevoir des reproches de leur désertion, et que d’amis qu’ils en étaient auparavant, ils en devenaient souvent les ennemis.

Depuis peu même un chanoine de l’église d’Acheruse[[186]](#footnote-187), nommé Jean, s’étant trouvé fort mal, avait fait vœu de se rendre religieux à Flore, et craignant de mourir sans accomplir son vœu, il y avait envoyé chercher l’abbé, avait fait sa profession entre ses mains, se livrant à lui pour être son confrère et son religieux, il ne s’agissait plus que de quitter le monde après la convalescence. L’abbé Joachim était bien aise de savoir du pape même ce qu’on devait penser de ces sortes de vœux ; s’ils engagent à faire ce qu’on a promis, et si la profession de ce chanoine était valable, quoiqu’elle n’eut point été précédée d’un noviciat, ni faite avec toutes les cérémonies accoutumées.

Le pape lui fit réponse par un bref particulier[[187]](#footnote-188), qu’il n’y avait point de douté que toutes ces professions étaient valides et devaient sortir leur plein et entier effet ; qu’il fallait obliger tous ces gens-là par les censures ecclésiastiques et autres voies canoniques à quitter le monde, et à entrer dans le cloître, parce qu’ils étaient véritablement religieux, d’autant que l’habit ne fait pas le moine, dit-il, mais les vœux prononcés et acceptés de la part de l’abbé : ce qui se trouvait dans tous les cas énoncés dans la consultation.

Innocent pouvait prononcer de la sorte en ce temps-là. Il était bon canoniste, et ses décisions étaient d’un grand poids. Mais il n’en serait pas de même à présent : et depuis que le concile de Trente a déclaré que toute profession faite avant une année d’épreuves était nulle, il n’est plus permis d’en admettre qui ne soient revêtues de toutes ces formalités. D’où il arrive que si un novice étant tombé malade dans le temps de ses épreuves, venait à faire ses vœux entre les mains de son supérieur, il ne serait point tenu, s’il ne le voulait, de rester dans le cloître après le recouvrement de sa santé : sa profession étant nulle devant les hommes, et dans le for extérieur; car il paraît que le concile n’a voulu rien décider davantage, laissant à Dieu la part qu’il peut avoir dans ces sortes d’engagements, qui sont de droit divin, lorsqu’ils n’ont été ni violentés, ni formés par une crainte capable d’ébranler un homme raisonnable.

## § 67. L’abbé Joachim fait son testament.

Quoique l’abbé Joachim ne fut pas encore dans un âge décrépit, n’ayant alors que 70 ans, il pensait néanmoins à sa fin dernière, et soit que Dieu qui lui avait révélé tant de choses, ne lui eut pas caché qu’elle était proche, soit que la prudence humaine dont il ne manquait pas, lui inspirât de mettre ordre à ses affaires, tandis qu’il jouissait d’une santé parfaite, il est certain que ce fut en cette année 1200 qu’il fit son testament. C’est ainsi que j’appelle cette célèbre protestation qu’il dicta lui-même, et qu’il signa de sa propre main, pour empêcher que sa mémoire, son monastère de Flore, et tout son ordre, ne fussent troublés après sa mort au sujet de ses ouvrages qui étaient déjà en grand nombre, et qui se multipliaient tous les jours par une application infatigable à l’étude et à la méditation de l’écriture sainte.

Il considérait qu’étant homme comme les autres, il avait pu se tromper comme eux, et tomber dans quelques erreurs contre sa pensée et contre sa volonté, lui qui avait toujours été attaché inviolablement à la saine doctrine, et qui avait regardé la foi catholique comme le premier principe, et l’unique fondement sur lequel devaient être appuyés tous les écrits et les sentiments d’un docteur chrétien. Il faisait encore réflexion qu’ayant écrit d’un style un peu obscure et énigmatique, qui est le style de tous les prophètes, style qui est susceptible de diverses interprétations, ses ennemis, il n’en manquait pas, pourraient après sa mort, y donner des sens peu orthodoxes, et fort contraires à ses intentions, ce qui rendrait sa foi suspecte à l’Église, qu’il respectait comme sa mère, comme la maîtresse de la vérité, et comme l’organe du saint esprit. Il crut pour obvier à ces inconvéniens qui pouvaient altérer la paix qu’il voulait laisser à ses frères en mourant, devoir faire l’acte qui suit, qu’on peut Considérer non seulement comme une profession de foi, mais comme un souverain préservatif contre toute la malice de ses ennemis, ou de ceux qui n’aimaient ni sa personne, ni son ordre ; en voici la teneur.

Profession de foi de l’abbé Joachim par forme de testament.

« À tous ceux qui auront connaissance du présent écrit, Joachim abbé de Flore : salut éternel en Notre seigneur[[188]](#footnote-189).

« Je me suis trouvé engagé par ordre de nos saints pères, Luce III, et Urbain III à écrire quelque chose pour la gloire de Dieu, comme on le peut voir par ses lettres du pape Clément qui sont dans nos archives ; et je continue encore tous les jours cette sorte de travail en vertu de ces ordres. J’ai achevé comme j’ai pu selon les forces de mon petit génie, et comme il a plu à Dieu de me l’inspirer, l’accord des deux testaments divisé en cinq livres ; une exposition de l’Apocalypse divisée en huit parties ; le Psaltérion à dix cordes en trois volumes, et quelques autres petits ouvrages, soit contre les Juifs, soit contre les ennemis de la foi catholique : et je ne cesse point tandis que je suis encore retenu par les liens de ce corps mortel dans la vie présente, d’écrire pour l’édification des fidèles, et particulièrement des moines. Mais parce que le temps et les affaires ne m’ont pas encore permis de présenter au saint Siège apostolique tous ces petits ouvrages, si l’on en excepte l’Apocalypse, et celui de la Concorde, ainsi qu’il me l’avait été ordonné, afin de les soumettre à son jugement, et qu’il y corrige ce qu’il y aura à corriger ; car je ne nie point qu’il ne puisse s’y trouver quelque chose de répréhensible, quoique ma conscience ne me fasse là-dessus aucun reproche : et que d’ailleurs l’homme ne sachant quel sera le nombre de ses jours, je pourrais bien mourir avant que de m’être acquitté de ce devoir, je conjure au nom du Dieu Tout-puissant mes coabbés, les prieurs de nos maisons, et tous mes frères qui ont la crainte de Dieu devant les yeux : je fais plus, je leur commande par toute l’autorité que j’ai sur eux, qu’aussitôt après mon décès, ils rassemblent tous les ouvrages que j’aurai faits jusqu’à ce jour, et que conservant les originaux sous une bonne clé, ils en aillent présenter une fidèle copie au saint Siège avec le présent écrit, afin d’en recevoir en mon nom, et comme si j’y étais présent, toutes les corrections qu’il jugera à propos d’y faire, puisque ce n’est qu’à ces conditions que je me suis engagé à travailler à tous ces ouvrages.

« Qu’ils ne manquent pas aussi de lui exposer, quelle est ma dévotion envers le saint Siège, et quelle est la pureté de ma foi, qui est telle, que j’ai toujours été disposé à observer tout ce qu’il a ordonné, ou qu’il ordonnera dans la suite, loin de vouloir défendre mes opinions particulières contre ses sentiments, parce que je crois entièrement tout ce qu’il croit, et que je suis prêt à recevoir toutes les corrections qu’il voudra faire, soit dans la doctrine, soit dans les mœurs. Je rejette donc tout ce que la sainte Église catholique rejette, je reçois tout ce qu’elle reçoit, croyant très fermement que les portes de l’enfer ne peuvent prévaloir contre elle, quoiqu’elle puisse être pour quelque temps agitée de différentes tempêtes : mais sa foi persévèrera toujours entière jusqu’à la consommation des siècles. J’ai fait cet écrit, moi Joachim abbé, et l’ai signé de ma propre main, l’an de Notre seigneur 1200, et je déclare que mes véritables sentiments y sont contenus. »

⁂

Par cette démarche le saint abbé faisait deux choses. Non seulement il mettait sa personne et sa doctrine à couvert, mais il empêchait même que ses adversaires ne pussent corrompre ses ouvrages, sans être découverts et convaincus de faux, puisqu’ordonnant que tous les originaux fussent conservés sous la clé, on pouvait y avoir recours, soit qu’on lui attribuât quelque livre qui ne fût pas de lui, ou que dans ceux qui seraient véritablement sortis de sa plume, on y insérât des principes et des sentiments peu conformes aux siens. C’était-là sa vue, on n’en peut douter : et plut à Dieu que ses enfants après sa mort y eussent fait attention : ils auraient épargné à leur père une flétrissure, dont ses ennemis ont bien su se prévaloir contre lui. Car lorsqu’au concile de Latran on proposa sous son nom un livre sur le mystère de la sainte Trinité, où il y avait une proposition que l’on jugea dans la suite n’être pas orthodoxe, il ne fallait que visiter les archives de Flore, pour voir si cet ouvrage se trouvait parmi les siens, ou si y étant, la proposition condamnable s’y trouvait exprimée dans les mêmes termes. Mais on ne pensa point à prendre cette précaution, et pour abréger une discussion qui aurait consumé trop de temps, on alla au plus court. On condamna la proposition sans condamner l’auteur, tel qu’il pût être, parce que, disent les souverains pontifes, nous avons toujours tenu l’abbé Joachim, pour un homme très catholique : Eo quod eum visum Cathólicum repetámus*[[189]](#footnote-190)*. Mais nous parlerons plus au long de cette affaire en son temps.

C’est encore une chose assez digne de remarque, que ce saint homme qui avait vécu sous tant de papes, n’avait point pensé à prendre de leur temps cette sage précaution, sachant bien qu’il n’y avait rien à craindre pour lui de leur part. Mais dès qu’il vit Innocent III sur le trône de S. Pierre, comme s’il eut su que c’était lui qui devait porter cette condamnation ; car nous ne pouvons douter, après la prédiction qu’il en avait faite sous Célestin III, comme nous l’avons remarqué en son lieu, que Dieu ne lui eut révélé toute cette affaire, et le pape sous lequel elle se passerait, il mit aussitôt la main à la plume, et lui fit remettre cet écrit par les abbés de son ordre, à qui il l’avait consigné, afin qu’il lui servît de sauvegarde contre les surprises de ses ennemis.

## § 68. Dernière fondation de l’abbé Joachim. Il tombe malade à saint Martin de Joue.

L’année suivante[[190]](#footnote-191), André archevêque de Cozense fit don à l’abbé Joachim d’un lieu fort agréable, pour y fonder un monastère de son ordre. Il est situé aux portes de Pierre-Fitte, ville éloignée de celle de Cozense de quatre mille, qui sont environ cinq quarts de lieue, tirant vers le Nord. Cette fondation occupa le saint homme durant toute cette année. L’archevêque y avait mis la première pierre, et les bâtiments s’avançaient fort. Mais il restait bien d’autres choses à faire pour mettre la dernière main à cet ouvrage, et donner à cette jeune plante toute la perfection qu’elle devait avoir pour produire des fruits dignes de l’éternité. C’est ce qui obligeait l’abbé Joachim d’aller de temps en temps visiter les religieux de cette nouvelle habitation, non seulement pour faire avancer les travaux, pour les aider de ses conseils dans l’entreprise qu’ils devaient achever, mais beaucoup plus pour les former dans la piété et dans toutes les vertus qui sont plus nécessaires dans ces nouvelles fondations, que dans les grandes communautés, où la régularité toute formée entraîne, pour ainsi dire, ceux que la tiédeur ou la lâcheté pourraient arrêter en chemin. Ce lieu s’appelait saint Martin de Joue[[191]](#footnote-192). Il paraît que c’était une chapelle autrefois dédiée à ce saint.

Joachim y fut donc au commencement du carême de 1202, et quelques semaines après il y tomba malade. Sa ferveur, et le grand désir qu’il avait de se réunir à Jésus-Christ, lui firent négliger cette maladie. Il n’interrompit en aucune manière tous ses exercices de piété ; au contraire on ne le vit jamais ni plus assidu à la prière, ni plus mortifié, ni plus zélé pour les moindres observances, faisant carême comme les autres. Mais la grandeur du mal, ayant épuisé toutes ses forces, il ne put dissimuler plus longtemps l’état où il se trouvait : et l’on jugea par tous les symptômes de sa maladie qu’il ne lui restait plus que quelques jours à vivre.

Cette triste nouvelle ne fut pas plutôt divulguée qu’on vit accourir au monastère de S. Martin tous les abbés du voisinage. Celui de Curace, celui de Sambucine, celui du S. Esprit s’y trouvèrent accompagnés de plusieurs religieux, dont ceux de Flore faisaient la plus grande partie. Le jour et l’heure de son décès ne lui étant point inconnus ; il ne s’empressa point de demander les derniers sacrements de l’Église. Il employa tout le temps qui lui restait à exhorter ses enfants à l’union, à la paix, à la charité fraternelle, à l’exacte observance de leurs lois, à un grand amour pour Dieu et pour son Église. On lui entendit répéter souvent ces paroles : Je ne vous laisse que ce commandement, de vous aimer les uns les autres, comme le seigneur Jésus vous a aimés (cf. Joan. XIII, 34). Il en parlait en savant maître ; il savait par une longue expérience qu’il n’y a point d’ordre, point de congrégation, dont la décadence n’ait commencé par la désunion des cœurs et des esprits ; il leur parla sur ce sujet avec tant d’énergie, dans des termes si forts et si pathétiques, que tous les assistants fondaient en larmes.

## § 69. Il prédit la future destruction de son ordre.

Enfin ne pouvant plus leur cacher plus longtemps les sentiments et les pensées de son cœur affligé, il leur découvrit ce que Dieu lui avait fait connaître du peu de durée de son ordre, quoique son établissement lui eût tant coûté de peines et de travaux, et leur prédit distinctement qu’il serait détruit en telle année : ce qui est arrivé effectivement comme il l’avait dit[[192]](#footnote-193).

Mais en même temps, il les consola par de puissants motifs pris de la soumission qu’on devait aux ordres de Dieu, qui aurait alors tiré de cette congrégation tous les secours qu’il avait prévus pour le salut de les élus, sans vouloir entrer dans les raisons qu’il avait de n’en pas tirer davantage ; leur inculquant souvent cette importante maxime, que toute notre perfection consiste, non pas à faire de grandes choses, et de longue durée, mais précisément à faire celles que Dieu exige de nous.

Sentant approcher les derniers moments, il se munit alors des derniers sacrements de l’Église, avec une piété, une ferveur d’esprit, et une élévation de sentiments, qui semblaient ne pouvoir convenir qu’à un habitant du ciel ; puis se tournant vers ses religieux avec un air doux et affable : Encore une fois, mes chers enfants, leur dit-il, aimez vous les uns les autres, comme le seigneur Jésus nous a aimés. Je vous donne ma bénédiction.

## § 70. Il refuse sa bénédiction à un de ses enfants qu’il en croyait indigne. Sa mort.

On le vit alors comme le patriarche Jacob, bénir tous ses enfants les uns après les autres. Il commença par ceux de Curace, comme étant les aînés et ses premières élèves. Il s’en trouva un parmi eux que le saint abbé ne voulait point bénir. Ce n’est pas qu’il n’eut pour lui tous les sentiments de la plus tendre charité, mais parce qu’il croyait par cette petite confusion pouvoir le faire rentrer en lui-même, l’obliger à confesser son péché, dont on n’avait que trop d’indices, et en faire pénitence.

Les abbés de Curace, de Sambucine, et du saint esprit, le prièrent pour ce malheureux, mais en vain. Le saint homme tenait toujours ferme, alléguant quelques passages de l’écriture, entre autres ceux-ci : La bénédiction de Dieu n’est que pour les justes. Il n’y a point de paix pour les impies. Les passants ne leur ont point dit : Que la bénédiction de Dieu descende sur vous. (Prov. X, 6 ; Is. XLVIII, 22 ; Ps. CXXVIII.)

Cependant vaincu par les larmes et les instances de ces vénérables abbés, qui promettaient que le coupable s’amenderait, le saint homme, quoiqu’à regret, le bénit sous une condition, qui fut, qu’au premier moment de loisir, ils examineraient son affaire juridiquement, et le jugeraient selon les lois et la justice, afin de le retenir toujours dans la crainte et dans le respect : tel fut le zèle du saint abbé pour l’observance régulière, jusqu’au dernier soupir. Nous en verrons des marques encore plus éclatantes après sa mort.

Cette affaire ainsi terminée, il se tourna vers les enfants de flore, qu’il bénit avec des termes d’une tendresse infinie, à peu près comme Benjamin le fut de son père Jacob : et un moment après il entra dans une légère agonie qu’on eut prise pour un doux sommeil, durant laquelle il rendit son esprit à Dieu le 30 de Mars de l’an 1202[[193]](#footnote-194). C’était la veille du Dimanche de la passion, jour qu’il avait particulièrement honoré pendant sa vie, parce que c’était le commencement de la quinzaine qu’il consacrait entièrement, selon l’esprit de l’Église, à la méditation des souffrances du fils de Dieu, et à une plus fidèle imitation de ses douleurs, par une vie plus retirée, plus austère, et plus pénitente. Ce saint homme était âgé d’environ 72 ans, étant né, comme nous l’avons remarqué en 1130.

# LITRE TROISIÈME.

## § 1. Les miracles continuent après la mort de l’abbé Joachim.

Le don de prophétie, et celui des miracles, qui avaient fait comme le propre caractère de l’abbé Joachim pendant sa vie, et lui avaient attiré une réputation dont on voit peu d’exemples dans l’histoire, continuèrent encore après sa mort, et achevèrent, pour ainsi dire, de mettre le dernier sceau à la sainteté, au moins parmi les hommes.

On n’a jamais vu tant de miracles aux tombeaux des saints, ni si authentiques, ni si bien avérés, si l’on en excepte peut-être ceux des apôtres, qu’on en vit à celui de ce pieux abbé : on n’a point encore découvert tant de prophéties dans les livres des saints après leur mort, qu’on en découvrit dans ceux de l’abbé Joachim, lorsque Dieu l’eut retiré de ce monde. Tous les jours à mesure que les évènements arrivaient, ses prophéties se manifestaient. On lisait ses ouvrages, et l’on voyait les choses telles qu’il les avait annoncées longtemps auparavant. On était dans la peine ou dans la souffrance, on l’invoquait, et l’on était aussitôt soulagé : et cela pendant plus d’un siècle, avec une rapidité étonnante.

Dans la suite, le nombre des miracles a diminué ; mais on peut dire qu’il n’a point cessé, puisque nous en avons encore d’assez récents. Plusieurs ont été recueillis par ordre du S. Siège[[194]](#footnote-195), et l’on en a composé un assez gros volume. Nous en tirerons quelques-uns des moins disproportionnés au génie de notre siècle, pour développer entièrement, comme nous l’avons promis, celui dont nous écrivons la vie, et ne pas laisser une partie de lui-même, ou dans l’oubli ou dans l’obscurité.

## § 2. Il punit un pécheur impénitent.

Après que ses obsèques eurent été célébrées avec un concours de peuple étonnant que la seule réputation de sa sainteté avait formé, les abbés et les religieux qui y avaient assisté ne pensèrent plus qu’à s’en retourner chez eux. Mais des la nuit suivante[[195]](#footnote-196), et avant qu’ils partissent, au moins pour la plupart, le saint homme apparut à ce moine de Curace, à qui il avait eu tant de peine à donner sa bénédiction, et lui faisant paraître un visage sévère capable de jeter la frayeur dans les âmes les plus intrépides, il lui reprocha son crime avec des paroles énergiques, et le menaça d’un plus terrible châtiment, s’il ne se convertissait. Ce cœur endurci ne fit que rire de ces menaces, et se contenta le lendemain de faire à quelques religieux un récit plein de railleries de cette apparition.

La nuit d’après toute la communauté fut obligée de se lever aux cris effroyables que ce malheureux faisait dans son lit. On le trouva dans une espèce de frénésie, et comme un homme qui avait entièrement perdu l’esprit. On le transporte dans l’infirmerie, où il ne put jamais dire autre chose que ces paroles : Malheur ! malheur à moi, j’ai péché contre Dieu et contre son serviteur. Il mourut quelque temps après dans cet état. Tant il est vrai, c’est la réflexion de l’annaliste de l’ordre[[196]](#footnote-197), que le zèle d’Élie, n’a jamais abandonné ce saint homme, et que durant sa vie comme après sa mort, il a toujours été un zélé prophète pour la gloire de son Dieu, vengeur des crimes et des cœurs endurcis.

Il n’en était pas de même à son tombeau, on n’y recevait que des grâces et des bienfaits, parce qu’on y venait dans un autre esprit ; les peuples y accouraient en foule, et s’en retournaient en rendant gloire à Dieu, chacun ayant obtenu ce qu’il avait demandé. En peu de temps on vit la chapelle où ce saint corps avait été déposé, tapissée de bras de cire, de jambes, de têtes, de tableaux, et d’autres vœux, qui étaient autant de marques de reconnaissance, d’actions de grâce des guérisons miraculeuses qu’on avait obtenues par l’intercession du saint. Au bout de deux mois on y fonda une lampe qui brûlait jour et nuit devant son tombeau. Ces fondations se multiplièrent si fort par la dévotion des peuples, que cette chapelle durant la nuit à la faveur de toutes ces lampes qui étaient les unes d’or, les autres d’argent, paraissait comme un ciel étoilé, et comme un sanctuaire où repose la divinité.

## § 3. Il guérit subitement une personne qui était sur le point de perdre la vie.

Ceux qui étant trop éloignés, ne pouvaient venir à saint Martin de Joue, n’étaient pas pour cela frustrés de leur attente, ni privés des secours que leur piété et leur dévotion envers ce saint homme, leur faisait espérer de son crédit auprès de Dieu. La nièce de ce gentilhomme nommé Jourdain, dont nous avons déjà parlé plus d’une fois, se trouvant réduite à l’extrémité par une fluxion sur les yeux, qui non seulement la privait de la vue, mais qui semblait vouloir réduire tout son visage en pourriture, avait inutilement dépensé une partie de son bien à faire les remèdes que les médecins et ses amis lui avaient indiqués ; car dans ces occasions chacun s’en mêle, et tout le monde est médecin. Son oncle qui tant de fois avait éprouvé la vertu et les mérites du saint abbé, lorsqu’il vivait encore, lui conseilla de faire dire une messe en l’honneur de ce bienheureux. Elle le fit. On la conduisit à l’Église pour y assister, et à peine la messe fut-elle achevée, que la malade se trouva parfaitement guérie.

## § 4. Un de ses plus dignes enfants, nommé Matthieu, lui succède.

Cependant l’abbaye de Flore privée de la présence d’un si digne abbé, était dans les gémissements et dans les larmes. Elle sentait plus vivement qu’une autre la grandeur de la perte qu’elle venait de faire. C’était une fille en bas-âge, qui par la mort de son père devenait orpheline, une jeune mariée, qui par la perte de son époux se trouvait veuve avant le temps. Il n’y avait guères que douze ans que cette abbaye était fondée[[197]](#footnote-198), et elle se trouvait dans une si grande jeunesse chargée du gouvernement d’un ordre naissant dont elle était la mère.

Pour se dédommager en quelque façon de cette perte, et pourvoir autant qu’il était en elle à ses plus pressants besoins, elle résolut de se donner un père qui approchât au moins du mérite de celui qu’elle venait de perdre, et élut pour abbé de Flore un de tes plus dignes sujets, nommé Matthieu[[198]](#footnote-199), Elle ne se trompait pas dans son choix. Mathieu était un homme de mérite : et il en avait trop pour son bonheur ; car quelques années après il lui fut enlevé pour être placé sur le Siège de l’Église de Tarentaise, et il lui fallut procéder à une autre élection. Le pape cependant confirma celle-ci, et le nouvel abbé commença à gouverner l’ordre de flore en qualité de général.

## § 5. On commence à le persécuter.

Il sentit bientôt que Joachim n’était plus au monde. Ou lui suscita des affaires de toutes parts. Le grand crédit que le défunt avait à Rome et à la cour, la vénération singulière que les peuples avaient pour sa personne, tenaient ses ennemis dans le respect; ils n’osèrent, tant qu’il vécut, manifester leur mauvaise volonté, ni faire aucun effort pour détruire sa congrégation, mais après sa mort ils le persuadèrent qu’ils n’avaient plus rien à craindre, la guerre fut déclarée.

L’abbaye de Curace fut la première qui prit les armes. Cette maison souffrait avec peine que l’abbé Joachim l’eut abandonnée pour aller régner ailleurs ; elle ne voyait que d’un œil jaloux, la gloire de cette congrégation naissante, et autant de nouvelles fondations quelle faisait, étaient autant de fleurs que les moines de Curace s’imaginaient qu’on arrachait à leur couronne. L’envie de l’éteindre entièrement, et de la faire rentrer dans sa première origine, ne les avait point quittés ; un nouvel abbé dans Flore leur parut une occasion favorable de faire éclore leur mauvais dessein. C’était peu de le traiter de novateur et de schismatique, de lui témoigner de l’aversion dans toutes les rencontres, de travailler à débaucher ses religieux en leur inspirant du dégoût de leur état. Ce n’était rien faire. Il fallait lui enlever ses maisons qui faisaient toute sa force, parce qu’elles formaient sa congrégation, et faisaient un corps dont il était le chef.

## § 6. Procès qu’on lui intente au sujet de l’abbaye de Calabro.

Calabro-Marie était la première fille de Flore, et par conséquent la plus chérie. C’était autrefois une abbaye de moines Grecs qui s’étaient donnés à l’abbé Joachim, et avaient d’eux-mêmes embrassé son institut, laissant là l’habit et les règles de S. Basile qu’ils avaient suivies jusqu’alors. L’abbé Joachim leur avait donné quelques-uns de ses religieux de Flore pour les former dans les pratiques qui s’y observaient. La donation avait été faite dans toutes les formes par l’abbé grec et par les moines, autorisée du seigneur du lieu, et de l’agrément de la cour. Ceux de Curace commencèrent par faire signifier au nouvel abbé de Flore que cette maison leur appartenait, et qu’ils voulaient y entrer, qu’ainsi il n’avait qu’à retirer les religieux qu’il y avait mis, y laissant seulement les anciens, qui s’étaient, disaient-ils, donnés à l’abbaye de Curace.

Leur prétendu droit sur cette abbaye était fondé sur un fait qui paraîtrait incroyable, si de nos jours nous n’avions vu pareille chose, et si depuis peu l’ordre de Cîteaux n’avait perdu une de ses plus belles et plus riches abbayes par des voies assez semblables.

L’abbé grec qui s’était donné au bienheureux Joachim, étant décédé, le cellérier ou procureur prit ce temps de la vacance du Siège pour jouer son coup. Il fut trouver les religieux de Calabro et par mille raisons spécieuses leur fit entendre qu’ils trouveraient bien mieux leur compte, et pour le spirituel, et pour le temporel, s’ils dépendaient de l’abbaye de Curace plutôt que de celle de Flore. Pour le spirituel, puisque Flore, disait-il, n’était qu’un amas de déserteurs, de vagabonds et d’esprits inquiets, qui avaient abandonné leur institut pour suivre des lois étrangères et chimériques, au lieu que Curace appartenait à un ordre plein d’honneur et de gloire, un ordre qui produisit presqu’autant de saints qu’il avait de religieux, un ordre établi sur de si solides fondements que rien n’était capable de l’ébranler, tandis que celui de Flore était sur le penchant de sa ruine, et périrait infailliblement avec son fondateur. C’était un enfant qu’on verrait mourir dans le berceau. Pour le temporel, disait-il, Curace était une abbaye très riche qui ne manquerait pas de les assister de ses biens avec profusion, eux qui étaient fort pauvres, tandis qu’ils ne recevaient aucun secours de Flore.

Cette dernière raison fit impression sur l’esprit des moines de Calabro. Ils n’étaient pas riches, et manquaient effectivement de beaucoup de choses. L’adroit procureur fit glisser en même temps une somme d’argent dont ils se servirent pour leurs plus pressants besoins, et leur en promit davantage lorsque leur traité serait consommé.

Ce traité se fait ; on le signe de part et d’autre, les religieux de Calabro se donnent avec leur abbaye à celle de Curace ; le procureur accepte pour sa maison, quoiqu’il ne parût point autorisé de ses supérieurs : mais on ne doutait point qu’il n’agit par leur instigation. Ils avaient leurs raisons pour ne point paraître dans cette affaire. Si elle réussissait, ils se trouvaient en possession d’une nouvelle abbaye qui grossissait leur filiation, et diminuait celle de Flore ; si elle échouait, ils étaient en droit de désavouer le cellérier, et de le regarder comme un particulier qui avait agi de sa tête. Il n’est pas extraordinaire dans les communautés qu’on abandonne un procureur à l’indignation du public pour sauver l’honneur du corps.

Afin de donner plus de poids à cet acte informe, ou pour mieux dire, à cette vente simulée, on la fit approuver par le chancelier de Sicile, au nom du jeune roi Frédéric, qui en cette qualité était premier patron de cette abbaye ; on eut encore adroitement la permission de l’archevêque de sainte Séverine, dans le diocèse duquel était située l’abbaye de Calabro. Tout cela fut pratiqué fort sourdement, sans que l’abbé Joachim qui vivait encore, en eût aucune connaissance. C’était même une des conditions du pacte, qu’on ne ferait rien paraître de ce qui s’était fait qu’après sa mort.

Quelque temps après les religieux de Calabro ouvrirent les yeux, et ils reconnurent leur faute. Pour la réparer, autant qu’il était en eux, ils s’adressèrent à Guischard, puissant seigneur en ce pays, et dans la seigneurie duquel l’abbaye de Calabro était située. Il la regardait même comme une fondation de ses ancêtres, ce qui l’engageait à s’intéresser dans les affaires de cette maison. Il fut indigné de la manœuvre du procureur de Curace, autant qu’il eut de compassion de la simplicité de ces pauvres moines Grecs. Il s’adressa au chapitre de sainte Séverine, parce que le Siège était vacant, lui expliqua toute l’affaire, et n’eut pas de peine à en obtenir des lettres, qui cassaient et annulaient tout ce qui s’était fait au préjudice de la première donation faite à l’abbé Joachim, qu’ils confirmèrent. L’archevêque qui vint prendre possession de son Église, quelques jours après, ratifia l’acte de son chapitre. Sur ces entrefaites mourut l’abbé Joachim. Les religieux de Curace n’attendaient que ce moment pour éclater et pour faire valoir leurs droits. Ils se mirent en devoir aussitôt de s’emparer de Calabro.

La surprise du nouvel abbé de Flore fut extrême. Il ne s’attendait pas à un pareil tour de la part de ses voisins et de ses confrères les religieux de Curace. Sans perdre de temps, en homme d’esprit, il s’adressa au pape, et lui demanda des commissaires sur les lieux : le pape nomma l’évêque de Marturano, celui de Squiliaque, avec l’abbé de Sambucine qui avait été disciple de l’abbé Joachim, mais originairement religieux de la filiation de Cîteaux. Ce fut en leur présence que l’affaire fut discutée avec beaucoup de chaleur de part et d’autre, et avec tout l’esprit que donne ordinairement le désir de gagner un procès, où il y va et de l’honneur et du bien.

L’abbé de Flore insistait beaucoup sur la première donation possédée paisiblement pendant plusieurs années, et revêtue de toutes les formalités requises : au lieu que la seconde en était destituée ; les parties intéressées n’y avaient point été appelées ; cinq ou six moines sans abbé à leur tête n’avaient pas été capables de donner leur monastère et ses biens à qui bon leur avait semblé ; la confirmation de l’archevêque qu’ils apportaient avait été annulée par le chapitre Sede vacante, et par son successeur ; les lettres patentes du roi qu’ils montraient étaient fausses, puisqu’elles n’étaient point de Sa majesté, mais seulement au nom du chancelier, qui n’avait pu même les donner, puisqu’alors il n’avait pas les sceaux, et qu’il était fort éloigné de Palerme, quoique ces lettres fussent datées de cette ville. Par toutes ces raisons il semblait qu’on ne pouvait l’évincer de ses prétentions.

Mais les religieux de Curace répondaient à tout, et faisaient voir qu’en leur donnant l’abbaye de Calabro, on ne leur donnait rien qui ne leur appartint, puisqu’ils l’avaient bien achetée par toutes les sommes qu’ils avaient fournies aux religieux de cette maison, pour subvenir à leurs besoins ; que les lettres du chapitre de sainte Séverine, qui annulaient leur donation, n’étaient que l’effet des violences et des menaces du seigneur Guischard, qui avait menacé les chanoines de leur ôter leurs femmes, s’ils n’accordaient ce qu’on leur demandait, car ces chanoines, comme Grecs, étaient mariés ; que ce seigneur même ne se serait jamais porté de lui-même à ces violences sans les pressantes sollicitations de son épouse qui avait été une dévote du défunt abbé Joachim, que c’était elle aussi qui par ses intrigues avait engagé l’archevêque successeur à confirmer l’acte de son chapitre, avant même qu’il fût sur les lieux, ayant été au-devant de lui pour le prévenir et le solliciter; qu’enfin le chancelier ayant tout pouvoir dans le royaume durant la minorité du roi, les lettres expédiées en son nom valaient celles de Sa majesté, et que s’il n’était pas à Palerme lorsqu’il les avait données, c’est que la coutume était de dater toutes les expéditions de la cour, de la ville capitale du royaume, où le roi est toujours censé faire sa demeure.

Les commissaires embarrassés par toutes ces raisons, ou peut-être faisant semblant de l’être pour ne contrister aucune des parties dont ils voulaient conserver l’amitié et les bonnes grâces, prirent le parti de renvoyer l’affaire au pape même, avec toutes les pièces du procès, qui était bien instruit et prêt à être jugé. Sa sainteté fut un peu surprise d’une telle conduite : et comme c’était l’homme du monde qui entendait le mieux la procédure, et qu’il voulait qu’on expédiât les affaires, sans les laisser traîner en longueur, ce qui déshonore la justice, et consume les parties en frais, il n’eut garde de renvoyer cette cause aux auditeurs de rote, c’aurait été un autre labyrinthe, il voulut la juger lui-même.

## § 7. Le pape le juge en sa faveur.

Pour cet effet, il fit venir les parties en sa présence. Curace députa un religieux, différent du procureur dont nous avons parlé, qui n’osa jamais paraître à Rome, redoutant trop l’intégrité du pape qui était grand justicier. L’abbé de Flore en députa deux des siens : et Sa sainteté les ayant entendu tous en deux audiences qu’elle leur donna, prononça en faveur de l’abbé de Flore, sur cette seule raison, que l’abbaye de Curace étant soumise à l’ordre de Cîteaux, elle n’avait pu accepter une nouvelle fondation, sans la permission et l’intervention de ses supérieurs majeurs, qu’elle n’avait pas, laissant à part toutes les autres raisons qui avaient retenu ses commissaires si longtemps.

Aussitôt le pape en fit expédier une bulle, qu’il adresse à l’abbé de Flore et à tous ses religieux. Il y fait le détail de l’affaire, et donne les raisons de son prononcé. Cette bulle peut être regardée comme un modèle achevé d’un arrêt parfait en tous ses points. Il y est parlé de l’abbé Joachim en des termes très honorables. Le pape l’appelle un homme d’une sainte et heureuse mémoire ; c’est d’une pièce si authentique que nous avons tiré cette histoire qui a tant de liaison avec la vie du saint homme que nous écrivons. Elle est datée du 30 Août, de la 14e année du pontificat d’Innocent ; c’est-à-dire, de l’an 1211[[199]](#footnote-200), par où l’on voit, s’il n’y avait point d’erreur dans la datte, que ce procès avait duré au moins sept ou huit ans. Peut-être aurait-il duré encore autant, si le pape n’avait pris soin de le terminer lui-même, et d’abréger toutes les procédures.

La réflexion que fait ici l’annaliste de Cîteaux, est trop juste pour l’omettre. « Quelle est donc l’autorité de ce grand homme, dit-il[[200]](#footnote-201), en parlant de l’abbé Joachim ? quel pouvoir n’avait-il point dans le monde, pour arrêter lui seul par sa présence tout l’ordre de Cîteaux qui était si puissant en ce temps là ; de sorte que nos religieux avec tout le crédit qu’ils avaient alors, n’aient jamais osé de son vivant intenter ce procès : et après sa mort même, sa mémoire et le seul souvenir de son nom, eut assez d’empire sur l’esprit du pape pour adjuger une abbaye à ses enfants, contre une partie, si accréditée, parce que leur père de son vivant l’avait possédée. Jugement contre l’ordre de Cîteaux qui n’avait point eu beaucoup d’exemples. »

## § 8. Nouveaux Dons que le jeune roi de Sicile et son épouse sont à l’abbaye de Flore, en mémoire de l’abbé Joachim.

Ce n’était pas seulement à là cour de Rome que la mémoire de l’abbé Joachim était en bénédiction, elle l’était encore davantage à la cour du roi de Sicile. À peine le jeune roi Frédéric eut-il épousé Constance fille du roi de Castille, que pour attirer la bénédiction du ciel sur son mariage, et la protection du saint abbé pour son royaume, il confirma par une charte authentique, tout ce que le roi son père avait donné à ce saint homme et à son monastère de Flore. Constance de son côté ne voulant point céder en piété ni en générosité à son époux, donna du sien, et de ses propres à cette même abbaye où reposait le corps du vénérable abbé Joachim, dit la Chartre, une ferme avec les terres, les vignes, les bois, et le moulin qui en dépendent, proche la ville de Casabuerdo. L’acte est passé à Messine l’an de N. S. 1215[[201]](#footnote-202), par où nous voyons que la translation du corps de ce saint homme, de l’abbaye de saint Martin où il était décédé, à celle de Flore, était faite avant l’an 1215, quoiqu’on ne sache pas précisément en quelle année. Pour moi, je ne puis me persuader qu’on l’ait différée plus longtemps qu’il en fallut, pour lui faire dresser dans Flore un mausolée digne de lui : ce qui pourrait avoir occupé trois ou quatre ans. Ce fut donc environ l’an 1106, que se fit cette cérémonie, dont la mémoire se conserve encore dans l’Église, qui en fait la fête le 29 de Mai[[202]](#footnote-203), auquel jour en est persuadé que ce saint corps fut transporté à Flore avec toute la pompe et la magnificence qui accompagnent ordinairement les translations des saintes reliques.

## § 9. Translation solennelle de son corps. Un abbé de son ordre y recouvre la santé. Figures et portraits de l’abbé Joachim.

On ne peut douter au droit que les religieux de Flore avaient sur cette glorieuse dépouille ; il était incontestable : et les merveilles qui s’étaient déjà opérées à son tombeau, ne faisaient qu’augmenter l’ardent désir qu’ils avaient de posséder les cendres de leur père et de leur fondateur. Tout étant donc disposé dans l’abbaye de Flore[[203]](#footnote-204), pour cette cérémonie, et le jour indiqué, il se trouva dans le monastère de saint Martin, un grand nombre d’abbés, de religieux, et d’ecclésiastiques, sans compter les personnes de dehors, dont la multitude couvrait, pour ainsi dire, toute la terre.

Entre les abbés de son ordre, il y en eut un nommé Guillaume, qui malgré les fièvres quartes dont il était incommodé depuis longtemps, avec une douleur d’estomac qui l’avait réduit à la dernière faiblesse, voulut s’y faire transporter. C’était un effet de la vénération qu’il avait toujours eue pour le défunt qu’il regardait comme un saint. Toutes les remontrances qu’on lui fit pour l’engager à faire céder sa dévotion à une impossibilité morale où l’on était de le transporter en ce lieu sans exposer sa vie, furent inutiles, il fallut le satisfaire. Ce ne fut pas sans peine. Enfin il arriva dès la veille de la fête à l’abbaye, et passa fort mal toute la nuit, l’agitation du voyage ayant encore aigri son mal, et augmenté sa fièvre. Cependant son zèle l’emporta sur sa propre faiblesse. Il vint avec les autres abbés à la sacristie, se revêtir des habits sacerdotaux, d’où ils partirent tous ensemble, avec un cierge allumé à la main, vers le lieu où reposait le saint corps. On le leve du sépulcre, on le dépose sur une table, on écarte la terre qui était attachée à ses vêtements, on le trouve encore entier sans aucune corruption, ni mauvaise odeur, seulement un peu desséché, et ses habits fort humides. Le malade par un excès de dévotion, ou de curiosité, lui découvre le visage : et à l’instant même, il se sentit si parfaitement guéri de tous ses maux, qu’il eut assez de force pour faire le voyage à pied, et accompagner le saint corps jusqu’à l’abbaye de Flore, qui en était éloignée de quatre ou cinq lieues.

Cette guérison miraculeuse causa une joie indicible à toute cette sainte assemblée, et fit connaître que si Dieu avait rendu son serviteur admirable pendant sa vie, il voulait encore le glorifier après sa mort par des œuvres merveilleuses. On le déposa dans la grande chapelle de la sainte vierge proche de la sacristie. C’était le lieu qu’on avait choisi pour l’y conserver dans un tombeau de pierre, qui avait ses pilastres et ses ornements, autant que la modestie religieuse pouvait le permettre. Sur la tombe extérieure était sa figure en bosse, couchée tout de son long, comme celle d’un homme qui repose ; il tenait sa crosse dans la main gauche ; et un livre dans sa droite, pour marque de tant de beaux ouvrages dont il avait enrichi l’Église. À l’entour de la tombe étaient gravés son nom, ses qualités, le jour et l’an de son décès, et de sa translation[[204]](#footnote-205) en des termes qui faisaient assez connaître la grande idée qu’on avait de sa sainteté, et de son bonheur éternel.

Dans le fond de la chapelle on voyait son tableau en peinture où il était de sa hauteur naturelle, revêtu d’une coule[[205]](#footnote-206) blanche, et dans une attitude si proportionnée, qu’on ne pouvait s’empêcher d’y remarquer un homme contemplatif, dont l’âme était toute dans le ciel, tandis que son corps était encore sur la terre. C’est sur ce modèle qu’ont été tirées toutes les autres images de l’abbé Joachim qui parurent ensuite, et dont on voit encore quelques-unes dans plusieurs églises d’Italie, surtout dans la Calabre.

Ce saint homme était d’une taille médiocre, avait le port majestueux, les traits du visage agréables, et l’on remarquait dans ses yeux un certain éclat mêlé de douceur et de modestie ; quoique sa vie austère et pénitente eût répandu la pâleur sur son visage un peu décharné sur la fin de ses jours, ce n’était plus cela lorsqu’il était à l’autel, ou en oraison, ou lorsqu’il prêchait. Alors, comme nous l’avons déjà remarqué, sa face devenait toute lumineuse, enflammée comme celle d’un chérubin. Enfin tout son extérieur était si bien composé, qu’à le voir seulement, on était obligé d’avouer que cet homme se possédait parfaitement, et que la sérénité de son âme n’était jamais troublée par aucune passion.

## § 10. Les miracles continuent au premier lieu où il avait été inhumé.

L’abbaye de S. Martin privée par cette translation de ce glorieux dépôt, ne le fut pas pour cela des grâces et des secours qu’elle recevait tandis qu’elle possédait ce trésor. On laissa toujours dans la chapelle où il avait été inhumé, les lampes allumées et les autres marques de vénération qui y avaient été apportées par dévotion. Les peuples des environs continuaient avec le même empressement à visiter ce saint lieu, et ils y trouvaient la même protection qu’ils avaient éprouvée tant de fois, les mêmes soulagements à leurs maux, les mêmes miracles. Les dons et les offrandes pour la même raison continuaient aussi : ce qui contribua beaucoup à mettre la dernière perfection à cette abbaye naissante, et à lui donner une grande réputation dans le monde.

Une troupe de voleurs étant venus la nuit pour piller le monastère[[206]](#footnote-207), avaient déjà enlevé tout ce qu’ils avaient pu trouver dans la sacristie, dans l’Église et dans les officines de la maison. Ils en voulaient particulièrement aux lampes d’argent qui étaient dans la chapelle qu’on appelait toujours le tombeau du bienheureux Joachim, quoique son corps n’y fût plus. C’était là où les frères au premier bruit qu’ils avaient entendu s’étaient réfugiés, pour prier leur saint fondateur de les secourir, et de les délivrer du danger où ils se trouvaient ; car ils craignaient autant pour leur vie que pour les biens de leur monastère, et ils ne se trouvaient pas en état de résister à cette multitude armée que l’ardeur du butin rendait invincible. Lorsque les voleurs approchèrent de la chapelle, dont la porte même était ouverte, chose surprenante ! ils se trouvèrent tout d’un coup arrêtés par une main invisible : et quoique personne ne se mît en devoir de les repousser, qu’ils fissent tous les efforts imaginables pour y entrer, ils ne le purent jamais. En même temps une terreur panique les ayant saisis, ils prirent la fuite, abandonnant même le butin qu’ils avaient déjà fait, dont les religieux rendirent aussitôt grâces à Dieu et à leur saint libérateur. Mais ce fait qui ne tarda pas à être divulgué, rendit ce lieu si vénérable, qu’on n’osait plus en approcher qu’avec crainte et tremblement, et la vénération pour le saint abbé en reçut de merveilleux accroissements dans toute la province.

## § 11. Les religieux de Flore éprouvent sa puissante protection.

Cependant ce corps saint transporté à l’abbaye de Flore, y fut comme l’arche du seigneur dans la maison d’Obédédom. Il combla ce monastère de bienfaits, et le rendit en peu de temps le plus célèbre de toute la Sicile. Les miracles continuèrent à son tombeau, et devinrent même plus fréquents qu’ils n’avaient été à sa première sépulture. Le concours du peuple y était plus grand, et les inconvéniens qui en arrivèrent firent délibérer si l’on ne mettrait point des gardes pour empêcher qu’on n’approchât du tombeau, parce qu’on s’était apperçu que plusieurs avec un couteau raclaient les pierres du mausolée, par l’expérience qu’ils avaient que ces limures mises dans un verre d’eau guérissaient de toutes sortes de maladies ceux qui en buvaient, outre que la multitude des cierges qu’on y attachait pour les faire brûler en son honneur noircissait l’ouvrage et le défigurait.

Il n’était pas juste que les enfants fussent traités moins favorablement que les étrangers, et que ce bon père qui faisait tant de grâces à ceux de dehors qui venaient l’invoquer, n’en fît aucune à ceux de sa maison. Le premier d’entre eux qui ressentit le pouvoir du saint abbé auprès de Dieu[[207]](#footnote-208), fut un bon frère laïque, qui dans l’abbaye exerçait le métier de charpentier. Il avait une douleur de reins si véhémente, causée apparemment par les fatigues de son travail, qu’on sait être assez violent, que ne pouvant plus se tenir sur ses pieds, il était réduit à être toujours couché : et cette situation n’étant pas encore capable d’apaiser ses douleurs, il jetait des cris si pitoyables, qu’il excitait la compassion et les larmes de tous ceux qui le voyaient souffrir. Il était depuis un mois dans cet état lorsque Dieu lui inspira de se faire transporter au tombeau de son serviteur Joachim. Il n’y eut pas plutôt fait sa prière en la compagnie de ceux qui l’y avaient porté, qu’il se sentit guéri, et s’en retourna de lui-même sans le secours de personne à l’infirmerie, Dès le lendemain il se trouva en état de travailler à son métier comme auparavant.

## § 12. Punition exemplaire de ceux qui manquaient de respect au saint abbé.

Si ceux qui portaient respect à la mémoire de ce saint homme en recevaient tant de grâces, ceux qui en manquaient en étaient punis aussi rigoureusement. Du temps de l’abbé Bernard[[208]](#footnote-209), qui quelques années après fut fait évêque de Geruntino, il y avait à Sambucine un jeune homme naturellement colère, qui avait quelque envie de se faire religieux dans cette abbaye. Comme il savait bien écrire on l’occupait à transcrire l’Apocalypse de S. Jean, avec les explications que l’abbé Joachim y avait données. Un jour qu’il avait l’esprit fort abstrait[[209]](#footnote-210), étant venu à ces paroles : Que celui qui a des oreilles entende ce que l’esprit dit aux églises ; il transcrivit sans y penser les mêmes mots jusqu’à trois fois, ce qui rendant son manuscrit fort difforme à cause des ratures qu’il y fallait faire, il entra dans une telle fureur, qu’il se mit à pester et contre le livre, et contre le commentateur, proférant même quelques blasphèmes. La nuit suivante il vit en songe un vénérable vieillard qui lui demandait raison de ses emportements : et comme au lieu de s’humilier, et de demander pardon de sa faute il continuait à maudire l’Apocalypse et celui qui l’avait voulu expliquer ; le saint ordonna aux exécuteurs de la justice divine qui l’accompagnaient, de le châtier comme il le méritait ; il fut si bien accommodé, qu’on le trouva le lendemain matin tout moulu de coups, comme un homme prêt à expirer.

D’abord qu’il put marcher, il demanda son congé, et l’on ne douta point que ce ne fut ici une punition divine contre celui qui avait osé proférer des injures contre un livre sacré et contre le saint qui avait travaillé tant d’années sur ce livre.

## § 13. Les religieux de Cîteaux travaillent à faire condamner sa mémoire et ses ouvrages au concile de Latran.

Cependant les émules de ce grand homme, ou plutôt les jaloux de sa gloire faisaient tous leurs efforts à Rome pour l’y faire condamner.

Ses ouvrages étaient depuis plusieurs années dans les mains de tout le monde. Ceux qui ne lui étaient pas favorables y cherchaient, avec toute l’exactitude dont l’envie est capable, ce qu’on y pourrait reprendre : cependant après tant d’années de recherches, après un examen si rigoureux, on ne trouva dans plus de vingt volumes qu’une proposition dans un livret qu’il avait fait, étant encore fort jeune, contre Pierre Lombard[[210]](#footnote-211), appelé communément le maître des Sentences ; l’auteur de ce livre ne pouvait souffrir que ce docteur avançât comme il avait fait dans ses Sentences[[211]](#footnote-212), qu’une chose souveraine est Père, et Fils, et S. Esprit, et qu’elle n’engendre, n’est engendrée, ni ne procédé. Il croyait que cette proposition était hérétique, parce qu’elle donnait en Dieu l’idée d’une quaternité, au lieu d’une Trinité seulement que nous y devons confesser. Le père qui engendre, disait-il, le fils qui est engendré, et le S. Esprit qui procédé, en voilà déjà trois ; si donc il faut encore admettre une autre chose qui n’engendre, ni n’est engendrée, ni ne procédé, ce sera une quatrième chose, un Dieu monstrueux que nous allons former.

Ses délateurs crurent que c’était ici un blasphème, que Pierre Lombard avait raison et parlait juste ; que l’abbé Joachim au contraire était dans l’erreur, et avait tort de reprendre dans ce savant homme une doctrine très catholique ; ils le déférèrent au saint Siège.

Le pape Innocent III assemblait alors à Rome un fameux concile pour les affaires de l’Église, où l’on devait traiter de la doctrine, des mœurs, de la discipline, et des intérêts de toute la chrétienté[[212]](#footnote-213). C’est celui que nous appelions le IVe concile général de Latran, parce qu’il se tint dans l’Église patriarcale de Latran, autrement appelée la basilique de Constantin.

L’ouverture s’en fit par le pape même le jour de S. Martin onzième de Novembre 1215 et il dura jusqu’au jour de S. André, dernier du même mois. Il était composé de quatre cents douze évêques, en comptant les patriarches, les primats, et les métropolitains, et de huit-cents tant abbés, que prieurs, et procureurs pour les absents. Tous les princes chrétiens y avaient leurs ambassadeurs. Une condamnation faite dans une assemblée si auguste devait être d’un poids infini, et subsister à jamais dans tout le monde chrétien. C’est pourquoi les parties de l’abbé Joachim crurent qu’ils ne pouvaient trouver une occasion plus favorable à leur dessein ; aussi ne la laissèrent-ils pas échapper.

On sait que les promoteurs de cette affaire étaient principalement les religieux de Cîteaux : et l’annaliste de l’ordre n’en disconvient pas[[213]](#footnote-214). Savoir présentement si leurs vues étaient, après avoir fait flétrir la mémoire du fondateur de la congrégation de Flore, et avoir fait condamner sa doctrine, faire abolir en même temps cette congrégation, et s’en faire attribuer toutes les abbayes, comme on le disait communément dans le monde, c’est ce que Dieu seul connaît, et ce que je n’ai garde de leur attribuer : dans une chose de cette conséquence il faut avoir d’autres preuves que des bruits populaires pour en juger sainement.

Quoi qu’il en fait, ils se portèrent pour accusateurs, le livre fut déféré par eux au concile ; il était intitulé : de l’unité de l’essence divine. Il était de l’abbé Joachim, quoiqu’il ne portât pas son nom, il ne l’a jamais mis à aucun de ses ouvrages. On n’y voit personne de la part de l’abbé Joachim pour défendre sa cause, si ce n’est peut être Mathieu son successeur dans l’abbaye de Flore, s’il est vrai qu’il ne fut pas nommé à l’archevêché de Tarentaise avant le concile de Latran. Telle était la situation des choses lorsqu’on agissait dans ce concile contre l’abbé Joachim.

Le livre dont il s’agit fut donc mis à l’examen, et la proposition qui en fut extraite fut condamnée par les prélats, et par le pape, qui en parle en ces termes dans le second canon des 70 qui nous restent de ce concile.

## § 14. Le pape condamne une seule proposition, sans condamner l’auteur.

« Nous condamnons le traité de l’abbé Joachim contre Pierre Lombard sur la Trinité[[214]](#footnote-215), où il l’appelle hérétique et insensé, pour avoir dit dans ses Sentences, qu’une chose souveraine est père, fils et S. Esprit, et qu’elle n’engendre, n’est engendrée, ni ne procédé. Cet auteur soutient que c’est admettre une quaternité, plutôt qu’une Trinité, savoir, les trois personnes et cette essence commune. Pour nous, ajoute le pape, avec l’approbation du concile, nous croyons et confessons qu’il y a une chose souveraine, qui est père, fils et S. Esprit, sans qu’il y ait de quaternité en Dieu, parce que chacune des trois personnes est cette chose, c’est-à-dire, la substance, l’essence, ou la nature divine, qui seule est le principe de tout. Nous ne prétendons pas cependant, poursuit le pape, porter aucun préjudice par ce décret au monastère de Flore, ni à son ordre, que Joachim a institué, parce que l’observance en est très régulière, et que de plus Joachim a ordonné de nous remettre tous les écrits pour être approuvés ou corrigés par le jugement du S. Siège, et que par une lettre souscrite de sa main, il déclare qu’il tient la foi de l’Église romaine. »

Telle est la condamnation dont, on voulut se servir dans la suite pour flétrir la mémoire de l’abbé Joachim, et ternir la réputation de son ordre, contre l’intention même du concile, qui sans toucher à la personne dont il reconnaît l’attachement à la foi de l’Église romaine, se contente de condamner ce que pensait cet abbé de la proportion de Pierre Lombard.

## § 15. Son adversaire avait été flétri d’une pareille condamnation sous Alexandre III.

La même chose au reste était arrivée à Pierre Lombard, sous le pontificat d’Alexandre III, car l’abbé Joachim n’était pas le seul qui avait écrit contre ce docteur avant qu’il fut évêque de Paris. On avait déjà déféré son livre des Sentences au S. Siège, comme contenant des propositions téméraires qui présentaient un sens hérétique : et le pape condamna celle-ci : Jésus-Christ en tant qu’homme n’est pas quelque chose. Christus secúndum quod est Homo, non est áliquod. Et quoique ce docteur le défendit dans un sens fort abstrait, fondé sur des minuties de logique, la proposition ne laissa pas que de demeurer condamnée dans son sens véritable, sans toucher à la personne qui l’avait avancée, parce qu’elle s’était expliquée elle-même devant le pape, et avait déclaré en quel sens elle l’entendait. Il en aurait été de même probablement dans le concile de Latran, si l’abbé Joachim eut encore été au monde, et qu’il eût pu s’expliquer en présence des pères. Dans plusieurs de ses ouvrages, il parle du mystère de la sainte Trinité d’une manière si orthodoxe[[215]](#footnote-216), on y voit si clairement et si distinctement le contraire de la proposition censurée ; il y dit en termes si formels et si positifs, que l’union qui est entre les trois personnes divines n’est pas semblable à celle dont les actes des apôtres parlent en disant : la multitude des croyants n’avaient qu’un cœur et une âme (Act. IV, 32) ; qu’elle n’est pas même semblable à celle dont Jésus-Christ parlait, lorsque s’adressant à son père il lui disait de ses disciples : Je veux qu’ils soient un comme nous (Joan. XVII, 23). Qu’on ne peut assez s’étonner que l’abbé Joachim ait enseigné le contraire.

Cette raison, ou plutôt ce fait incontestable[[216]](#footnote-217), a tellement frappé M. Fleuri, que ne sachant comment accorder des contradictions si visibles, il a été obligé de dire, que si on ne trouve rien de semblable dans les autres écrits de l’abbé Joachim, et même qu’on y trouve tout le contraire de ce que le concile a condamné dans un de ses ouvrages, c’est que l’auteur s’était corrigé dans la suite, voyant que son sentiment n’était pas approuvé, et ce moyen peut servir pour excuser la personne de l’abbé Joachim, comme il a été dit, sans pouvoir servir d’excuse à sa proportion.

Ainsi quand on lit dans quelques historiens modernes[[217]](#footnote-218), que l’abbé Joachim fut condamné dans le IVe concile de Latran avec sa doctrine et ses ouvrages ; il est aisé de voir que ce sont des gens qui écrivent sur de faux mémoires, et qui n’ont jamais lu les ouvrages de ce grand homme, ni même le décret de sa condamnation, que nous avons rapporté mot pour mot, comme il se trouve dans les conciles.

Les personnes les plus éclairées en ont parlé d’une autre manière. « Si le pape Innocent III, dit un de nos plus habiles historiens[[218]](#footnote-219), jugea à propos de justifier cette proposition de Pierre Lombard, qui d’elle-même était très obscure, il en demeura-là ; car pour les autres ouvrages de l’abbé Joachim, sa vie religieuse, l’intégrité de ses mœurs, son érudition, et tant de rares vertus qu’il avait fait paraître dans son abbaye de Flore, non seulement le pape n’y toucha pas, mais il en fit l’éloge, les approuva, et les recommanda à la postérité. » Ce sont ses paroles.

## § 16. Novice miraculeusement guéri au tombeau du saint abbé.

Dieu cependant continuait à manifester la sainteté de son serviteur par de nouveaux prodiges. Un jour que la communauté de Flore était au travail dans le jardin[[219]](#footnote-220), selon la louable coutume de l’ordre, il s’y trouva un novice pressé de quelque besoin naturel ; mais il était si timide et d’une si grande pudeur, qu’il n’osa jamais demander à son maître la permission de se retirer, ainsi que la règle l’ordonne. Les efforts qu’il fit pour se retenir furent si grands, qu’ils lui causèrent une rupture dans les intestins dont il tomba évanoui. On l’emporta à la maison : et comme le mal est incurable, on n’attendait plus que sa mort. Quelques-uns de ses frères, sans doute inspirés de Dieu, proposèrent de le porter au tombeau du saint abbé. On le fit ; on s’y mit en prières, et le novice fut guéri.

## § 17. Autre guérison miraculeuse d’un habitant de Cucurri.

Une guérison non moins surprenante fut accordée à un habitant de la ville de Cucurri, éloignée d’environ huit mille de l’abbaye de Flore. Cet homme nommé Bastian, étant passé tout d’un coup d’une santé parfaite à un état de maladie désespérée, disait en lui-même : serrai-je le seul qui ne ressentirai point les effets du pouvoir que le bienheureux Joachim à auprès de Dieu ? Aucun de ceux qui jusqu’à présent ont imploré son secours dans leurs plus grandes nécessités ne l’ont fait en vain. Qu’on me porte donc à son tombeau, j’espère de Dieu la même grâce. On le fit, et il fut guéri si parfaitement, qu’il s’en retourna de lui-même en sa maison, au grand étonnement de ses parents et de ses amis, qui venaient en foule le congratuler, et en rendre grâces à Dieu. Il est admirable dans ses saints, disaient-ils tous, avec de grands sentiments de foi et de gratitude.

## § 18. Fous furieux guéris par ses reliques.

Mais un des plus grands miracles et des plus avérés qui se fit alors, trois mois après le concile de Latran, fut à l’occasion d’un fou nommé Roger[[220]](#footnote-221). Cet homme était si furieux et si violent dans sa furie qui ne l’abandonnait que rarement, qu’on ne peut le comparer qu’à ce démoniaque de l’évangile, qui rompait ses chaînes comme il aurait fait une paille. Chacun fuyait de si loin qu’on l’appercevait. C’était la terreur de tout le pays. Un jour qu’un religieux de l’abbaye qui portait le même nom, était occupé à cueillir des olives dans les campagnes de Cozense, le furieux l’apperçut, et courut à lui comme pour le mettre en pièces. Tous ceux qui travaillaient aux environs criaient de loin à ce religieux de se sauver promptement. Mais lui sans s’étonner descend de l’arbre où il était, va au-devant du fou, le prend par la main, et l’emmène sans aucune résistance de sa part, à l’hospice du monastère : il le garda pendant deux jours en ayant beaucoup de soin, au bout desquels il prit un morceau d’une vieille tunique qui avait été autrefois à l’usage du saint abbé, le cousit dans son chapeau à l’insu du malade, et le lui mit sur la tête. Ce divin remède opéra aussitôt ; et des ce moment ce fou devint si sage et si sensé, que du reste de ses jours on n’apperçut en lui aucune marque d’égarement d’esprit. En reconnaissance il se consacra au service de l’abbaye, où il a passé toute sa vie avec beaucoup d’édification. Ses moments de loisir étaient employés à prier Dieu au tombeau du saint abbé.

La même grâce fut accordée à un religieux de cette maison qui était tombé en frénésie[[221]](#footnote-222), et devenu insupportable à tous les frères, par ses clameurs, ou plutôt par ses rugissements. Son infirmier lui appliqua sur la tête un morceau de cette tunique du saint abbé, et le fit boire une fois dans la tasse dont il se servait pendant sa vie. Il fut guéri, et cette guérison causa une grande joie à tout le monastère qu’il avait si longtemps troublé. La même chose est arrivée en d’autres temps à différents religieux de cette maison, affligés de la même maladie. On en garde encore les procès verbaux dans les archives de l’abbaye.

## § 19. L’huile de la lampe qui brûle à son tombeau produit les mêmes merveilles.

Il n’y a pas jusqu’à la lampe qui brûlait jour et nuit devant le tombeau du saint homme dans son abbaye de Flore, qui n’eût quelque chose de miraculeux. Souvent il est arrivé que ne trouvant point d’huile dans le monastère pour y mettre[[222]](#footnote-223), elle a continué d’éclairer comme s’il y en eut eu ; d’autre fois la corde qui la suspendait s’étant rompue, la lampe est tombée sur le pavé, non seulement sans se casser, quoiqu’elle fut de verre, mais encore sans se répandre, comme si on l’eut posée doucement avec la main. Cette huile était devenue un baume céleste pour plusieurs qui ont été guéris après s’en être frottés aux endroits où ils sentaient de la douleur.

## § 20. On reconnaît qu’il a prédit la naissance des ordres de S. Dominique et de S. François.

On voyait tous les jours l’accomplissement des prophéties dont ses ouvrages étaient remplis : et à mesure que le temps en amenait l’évènement, on était surpris d’entendre clairement ce qui avait paru auparavant impénétrable. Dans son commentaire sur Isaïe, pour consoler l’Église de tous les maux qu’il lui avait annoncés, et la soulager dans les détresses qu’il lui avait prédites ; il déclare « que Dieu enverrait bientôt à son secours deux ordres religieux qui brilleront comme des étoiles éclatantes, et qui iront prêcher l’évangile par tout le monde. L’un de ces ordres, dit-il, prendra naissance en Ombrie, et l’autre en Espagne[[223]](#footnote-224). »

Sur le septième chapitre de ce prophète, lorsqu’il vient à expliquer ces paroles : En ces jours-là l’homme nourrira une vache et deux brebis, et il en tirera une si grande quantité de lait, qu’il en sera du beurre en abondance. « Par cet homme, dit l’abbé Joachim, il faut entendre Jésus-Christ, et par cette vache fécondé l’Église romaine, qui abonde en docteurs[[224]](#footnote-225). Par ces deux brebis, les deux ordres religieux qui vont bientôt paraître, et qui répandront dans l’Église une si grande quantité de lait par leurs insinuantes prédications, qu’à peine tous les cœurs suffiront-ils pour contenir le beurre de l’intelligence céleste qui coulera de leur bouche. »

« Ces deux hommes qui prophétisent dans les camps d’Israël, dit encore l’abbé Joachim sur Jérémie[[225]](#footnote-226), nous signifient deux ordres religieux que Dieu dans ces derniers temps nous enverra comme une double pitance, ainsi qu’autrefois il faisait pleuvoir une double portion de manne à son peuple, le dernier jour de la semaine, ils passeront jusqu’à la montagne d’Horeb pour convertir les âmes superbes d’une nation perfide. »

Il va jusqu’à distinguer ces deux ordres par les habits dont seront revêtus ceux qui s’y engageront. Les uns y dit-il, porteront une robe blanche, et les autres seront ceints d’une corde. C’est ce qu’il avance sur ces paroles du prophète Zacharie (XI, 7) : Assúmpsi mihi duas virgas, unam appellávi decórem, álteram funículum.

Dans sa Concorde des deux testaments, qui était fort antérieure à ce qu’il a écrit sur les prophètes, il avait déjà annoncé ces deux ordres religieux, comme un évènement qui n’était pas fort éloigné. On verra deux hommes disait-il, l’un d’un côté, l’autre d’un autre : et de ces deux hommes qui nous signifient deux grands ordres, l’un sera italien, et l’autre espagnol. Erunt duo viri, unus hic alíus inde ; qui duo órdines interpretántur, unus Itálus, alter Hispánus erunt autem, etc.

Lors donc qu’on vit paraître pour la première fois, et dans le même temps, sous les papes Innocent et Honorius, saint Dominique et S. François, l’un espagnol, l’autre italien, accompagnés de leurs disciples, dont les premiers étaient vêtus de blanc, et les autres ceints d’une corde ; qu’on eut vu leurs fonctions apostoliques, le zèle avec lequel ils allaient prêcher par tout le monde, les conversions admirables qu’ils faisaient dans les villes et dans les campagnes, la vie austère et pénitente qu’ils menaient, leurs travaux immenses pour attirer des âmes à Dieu, l’onction qui était attachée à leurs paroles, qui faisaient de si douces impressions sur les cœurs, que les pécheurs les plus endurcis étaient obligés de se rendre ; on n’eut pas de peine à reconnaître que c’était-là ces deux ordres religieux que le vénérable abbé Joachim avait annoncés tant d’années auparavant, puisqu’il en avait si bien marqué toutes les circonstances : ce qui ne contribua pas peu à confirmer l’idée qu’on avait déjà, que c’était un prophète envoyé de Dieu.

Mais ce qui surprit davantage, c’est de voir les moines de Flore, venir en procession avec la croix en chantant des cantiques spirituels, recevoir des religieux de S. Dominique et de S. François, lorsqu’ils vinrent, à leur abbaye pour la première fois, et qu’on sut d’eux qu’il ne faisaient en cela que ce que leur saint fondateur leur avait recommandé avant sa mort : car ce saint homme, comme Jésus-Christ qui expliquait en particulier à ses disciples les paraboles et les énigmes qu’il avait répandues dans ses prédications en présence du peuple, ne se contentait pas de mettre ses prophéties par écrit de les envelopper de certaines obscurités dans les livres, il en donnait souvent l’explication à ses chers enfants lorsqu’il conversait familièrement avec eux. Il s’était expliqué si nettement en leur présence sur le chapitre de ces deux ordres religieux qui allaient paraître dans l’Église, il leur en avait dit tant de bien, que non content de leur ordonner de les recevoir dans toutes les maisons de son ordre, avec tout l’honneur et le respect qui leur étaient dûs, il avait fait peindre dans deux tableaux ces deux saints instituteurs, revêtus chacun de l’habit de leur ordre, plus de vingt ans avant qu’ils le prissent, afin que ses religieux ne s’y méprissent pas, et eussent plus de facilité de les reconnaître lorsqu’ils paraîtraient.

C’est ce qui est attesté par tous les historiens des deux ordres, anciens et modernes, dont l’annaliste de Cîteaux[[226]](#footnote-227) rapporte les témoignages les plus authentiques. Les étrangers[[227]](#footnote-228) qui n’ont aucune part à ces merveilles, et qui ni prennent d’autre intérêt que celui de la vérité, n’en ont pas parlé autrement, et je n’ai encore vu aucun écrivain de marque qui les ait révoques en doute.

Aussi faut-il avouer que dans ces temps-là les ordres de S. Dominique et de saint François, furent d’un si grand secours à l’Église, qu’ils répandirent par toute la terre une si suave odeur de sainteté, que non seulement tout le bien qu’en a dit l’abbé Joachim n’égale pas à beaucoup près ce qu’on en vit alors, mais qu’il était même de la grandeur de Dieu, et des soins de sa providence, de faire annoncer par ses prophètes leur prochaine naissance pour consoler son Église dans les persécutions qu’elle souffrait alors, et de la part des tyrans[[228]](#footnote-229), et de la part des hérétiques[[229]](#footnote-230).

## § 21. Les effigies de ces deux saints dans l’Église de S. Marc à Venise faussement attribuées à l’abbé Joachim.

Mais si des faits rapportés par tant de graves auteurs, venus jusqu’à nous par une tradition constante, nullement combattus ni par d’autres écrivains, ni par la raison, ni par la suite de l’histoire, ne doivent pas être rejetés ; il n’en est pas de même de ceux qui ne peuvent s’accommoder avec les époques générales, et qu’on voit directement opposés aux points historiques les plus connus.

C’est ce qui fait que je ne puis entrer dans le sentiment de ceux[[230]](#footnote-231) qui prétendent que l’abbé Joachim, non seulement fit peindre les portraits de S. Dominique et de S. François dans son abbaye de Flore, longtemps avant qu’ils établirent leurs ordres, mais qu’il fit encore la même chose dans la célèbre basilique de S. Marc à Venise. J’avoue qu’on y voit aujourd’hui l’effigie de S. Dominique avec son habit religieux, tenant un lys à la main, avec cette inscription au bas : Agios Dominicos. On y voit aussi celle de S. François avec ses stigmates. Mais il est aisé de connaître que ces peintures sont fort postérieures au temps qu’on nous marque, et ne peuvent être un ouvrage prophétique de l’abbé Joachim, comme quelques-uns le prétendent. Premièrement, nous ne voyons point dans la vie de ce saint homme qu’il ait jamais été à Venise, ni même que les affaires dont il se vit accablé les trente dernières années de sa vie, lui aient fourni l’occasion de faire ce voyage. 2° La magnifique Église de S-Marc a été bâtie depuis la naissance de S. Dominique et de S. François. Le premier est de 1170 et l’autre de quelques années après. Or le doge Sébastien Zani, qui légua en mourant ses richesses immenses pour la construction de ce temple, ne quitta la vie qu’en 1178. On sait d’ailleurs combien de temps il faut pour élever un si somptueux édifice, avant que d’en venir aux peintures et aux embellissements intérieurs. On y employa plus de 20 années si nous en croyons les historiens de la République[[231]](#footnote-232). Comment donc peut-on dire que ces images aient été peintes dans cette Église avant la naissance de ces saints patriarches.

Enfin le savant Justinien[[232]](#footnote-233) nous a lassé un détail fort exacte de toutes les beautés dont cette Église fut alors enrichie, tant au dedans qu’au dehors, et de toutes les histoires de l’ancien et du Nouveau testament qui y furent dépeintes, tant au plafond, que sur les murailles, et sur le pavé, sans dire un mot des images de S. Dominique et de S. François. Aurait-il omis un fait aussi singulier que celui qu’on expose aujourd’hui à notre crédulité ?

J’ajoute que le voyage que fit l’abbé Joachim à Vérone, qui est l’époque qu’on donne de ce fait, ne peut y convenir. Ce fut en 1185 que ce pieux abbé fit ce voyage pour aller parler au pape Urbain III, qui venait de succéder à Luce III, décédé dans cette ville. Je conviens qu’alors il n’était plus éloigné de Venise que de quelques journées : mais où trouvera-t-on qu’il ait fait tout ce qu’il pouvait faire ? est-ce assez qu’une chose soit possible pour en conclure qu’elle a été faite ? Posons néanmoins que le saint homme ait alors poussé jusqu’à Venise, quoique les historiens de sa vie n’en disent mot : qui ne sait qu’en cette année 1185, à peine les fondements de l’Église de S. Marc étaient-ils hors de terre. Était-ce le moyen de faire faire des peintures au plafond, et sur les murailles intérieures de ce temple ?

Il y a donc plus d’apparence que ces deux images ont été ajoutées aux autres peintures quelque temps après la canonisation de ces saints, qui suivit de fort près leur mort arrivée en 1221[[233]](#footnote-234) et que S. Antonin qui fleurissait deux cents ans après, les aura prises pour être du même temps que les premières, qui peuvent avoir été faites sur la fin de la vie de l’abbé Joachim, sans qu’il en soit l’auteur, comme le prétendent les historiens après S. Antonin.

## § 22. Ce qu’on doit penser de la prédiction de l’établissement des Jésuites.

Ceux qui ont avancé[[234]](#footnote-235), que l’établissement des PP. Jésuites, les progrès de cette illustre société, le grand crédit qu’elle devait avoir un jour dans le monde, les travaux immenses où elle s’engagerait pour l’honneur de l’Église, les combats qu’elle aurait à soutenir pour la défense des vérités catholiques, et tant de beaux exploits qui sont aujourd’hui toute sa gloire, avaient été prédits par l’abbé Joachim, prétendent avoir mieux rencontré. J’en laisse la décision au lecteur, et je me contente de rapporter les prophéties de l’abbé dont se servent les historiens de la société pour établir leurs prétentions.

Dans son Apocalypse il parle ainsi[[235]](#footnote-236). « Nous croyons que celui qui est assis sur une nuée blanche, et qui est semblable au fils de l’homme, signifie un certain ordre de justes à qui il a été donné d’imiter parfaitement la vie de Jésus-Christ et de saint Jean l’évangéliste. Les enfants de cet ordre auront une langue diserte pour prêcher l’évangile du royaume de Dieu, et pour ramasser dans l’aire du seigneur sa dernière moisson… Cet ordre s’élèvera et paraîtra aux hommes comme fort nouveau quoiqu’il ne le soit pas. Il seront vêtus d’un habit noir, et ceints d’une ceinture par-dessus. Ils feront de grands progrès, leur réputation s’étendra par toute la terre, ils prêcheront l’évangile, et la défendront avec l’esprit d’Eli jusqu’à la consommation des siècles. »

Sur le premier chapitre de Jérémie, l’abbé Joachim parle encore de cet ordre en ces termes. « On verra bientôt paraître dans l’Église des docteurs et des prédicateurs fidèles, qui feront des plaies profondes dans les cœurs terrestres et charnels, et par leur grand savoir imposeront silence à ces esprits superbes qui sont les maîtres en Israël. Or c’est avec raison que Jérémie est appelé ici fils d’Helcias le pontife, parce que cet ordre qui va paraître, obéira spécialement au souverain pontife, et se conduira en toutes choses par ses volontés. »

Voici encore un autre endroit que ces historiens se persuadent devoir décider la question. C’est sur le quatrième chapitre du même prophète. « La fille de Sion, dit l’abbé Joachim, est l’Église romaine, et il faut qu’au temps de son enfantement qui est très proche, elle enfante un fils au milieu des plus vives douleurs, un fils également spirituel, et orné du don de la parole spirituelle par la sainteté de la vie, orné du don de la parole par sa science, et sa profonde érudition, afin qu’il sorte du sein de l’Église comme son premier né, ainsi qu’un autre Jésus-Christ, et apporte aux hommes une nourriture céleste. »

Ceux qui ne sont pas de ce sentiment répondent qu’on ne voit rien jusqu’à présent dans tous ces passages, qui convienne plus aux Jésuites qu’aux dominicains, et à tant d’autres congrégations religieuses qu’on a vu depuis ce temps-là paraître dans l’Église. S’il y est dit que les sectateurs de cet ordre doivent avoir un habit noir, les dominicains n’en sont pas exclus, puisque leur habit extérieur, sans lequel ils ne paraissent jamais dehors, est de cette couleur.

Mais ce qui serait croire que le prophète ne veut parler ni des uns, ni des autres, c’est qu’il ajoute, que cet ordre sera un ordre d’ermites qui imiteront parfaitement la vie des anges[[236]](#footnote-237). Qui erit Ordo Eremitárum imitántium vitam Angelórum. Il dit encore, que la ceinture de ces religieux par-dessus leur habit noir, sera une ceinture de cuir Zona pellícea. Ce que plusieurs[[237]](#footnote-238) entendent des ermites de S. Augustin, qui parurent dans le treizième siècle. Ils rendirent effectivement dans leurs commencement d’importants services à l’Église ; on vit parmi eux de grands hommes, puissants en œuvres et en paroles ; leur ceinture de cuir sur un habit noir, est proprement ce qui les distingue de tous les autres ordres ; on sait assez dans le monde ce que c’est que la ceinture de S. Augustin, et combien de personnes sont enrôlées dans cette confrérie ; cet ordre paraissait nouveau aux hommes, quoiqu’en effet il ne le fut pas, puisque ces ermites prétendent être du temps de S. Augustin, et que ce n’en était ici qu’un renouvellement. Enfin le prophète parle d’un ordre qui allait paraître incessamment, et l’on ne vit les Jésuites paraître que trois cents ans après. C’est ce que disent ceux qui favorisent les ermites de S. Augustin.

Mais ces raisons ne font pas quitter prise aux historiens de la société. Ils allèguent un autre passage du saint abbé qui paraît entièrement favorable à leurs prétentions, et qui ne peut convenir à d’autres, puisque cette célébré compagnie y est désignée par son propre nom, et par des caractères qui ne peuvent être attribués qu’à elle seule. Le prophète parle d’Elizabeth qui était dans son sixième mais lorsque l’ange annonça à la sainte vierge l’incarnation du fils de Dieu, et il dit : « Ce sixième mois nous marque le sixième âge de l’Église, dans lequel il faudra qu’elle enfante ce fils infiniment plus spirituel que tous les autres, c’est-à-dire, cet ordre que Jésus, dont Marie était enceinte, figurait, ordre plus aimable et plus brillant que tous ceux qui l’ont précédé, etc.

C’est au lecteur à voir comment il pourra se débarrasser d’une preuve si plausible ; car enfin on ne peut nier que le nom de Jésus ne s’y trouve. Jésus avec Marie et Élizabeth nous représente certainement la compagnie de Jésus : et cet ordre plus brillant que ceux qui l’ont précédé, ne peut convenir à d’autres. Ainsi parlent les historiens de la société.

## § 23. Véritable sens de ces prophéties de l’abbé Joachim.

Sans nous arrêter plus longtemps à cette discussion, qui peut-être nous conduirait trop loin ; il semble qu’on pourrait dire que l’abbé Joachim par tous ces passages, n’a voulu nous apprendre autre chose, sinon que le temps allait venir, où l’Église produirait des ordres religieux, qui, joignant l’action à la contemplation, l’office de Marthe à celui de Marie, les emplois laborieux de celle-là avec le doux repos de celle-ci, ne travailleraient pas seulement à leur propre perfection, mais encore au salut des peuples qu’ils iraient chercher parmi les infidèles et les nations les plus barbares, afin d’y combattre les vices et les erreurs, autant par leurs ferventes prédications, que par l’exemple et par la sainteté de leur conduite ; genre de vie qui renferme toute la perfection de la vie apostolique, qu’on ne voyait pas encore dans les autres ordres du temps de l’abbé Joachim, puisque tous les religieux alors ne s’occupaient que de leur propre salut, et avaient pris la contemplation pour leur partage.

C’est après l’établissement de ces grands ordres prédits par notre saint abbé, longtemps avant qu’ils parussent au monde, qu’il nous annonce des jours heureux, que nous, verrons, dit-il[[238]](#footnote-239), après la troisième persécution que l’Église aura soufferte : des jours où une Église servante, habile dans l’intelligence des saintes écritures, débarrassée de toutes les chicanes de la scholastique, nous donnera des maîtres et des docteurs qui expliqueront aux fidèles les plus hauts mystères de la religion d’une manière facile, et qui sera à la portée de tout le monde ; docteurs qui réfuteront invinciblement les erreurs qui naîtront contre le dogme et contre la morale, confondront les hérétiques allumeront dans le cœur de tous les chrétiens l’amour et l’étude de la religion, et le désir de s’instruire à fond de leurs devoirs : et d’un siècle d’ignorance en feront un siècle savant et éclairé, malgré tous les efforts que doivent faire les partisans du monde corrompu pour empêcher ces merveilleux effets, pour faire dominer les maximes pernicieuses, favoriser l’amour propre, et entretenir les vices.

Je ne sais si ces temps heureux ne nous marquaient point le renouvellement de l’Église depuis le saint concile de Trente, car c’est effectivement depuis ce temps-là qu’on a vu toutes ces merveilles. Les ténèbres de l’ignorance dissipées dans le clergé, les ordres religieux réformés, les peuples instruits, les abus dans le culte abolis, les pasteurs vigilants, les maximes corrompues, foudroyées, des séminaires de science et de vertu érigés dans tous les diocèses, et le trésor de l’Église rempli d’un nombre infini de savants ouvrages, qui ne permettent plus aux chrétiens de pécher par ignorance.

Or ces trois persécutions de l’Église, donc la première, dit notre saint abbé, est figurée par la prise de Jésus-Christ dans le jardin des olives. La seconde par les outrages et les coups qu’il reçut chez les pontifes. La troisième, dans sa sanglante et ignominieuse mort, peuvent fort bien s’entendre de celles qu’elle a eu à endurer, de la part des empereurs, tant idolâtres que mauvais chrétiens jusqu’à la fin du règne des princes de la maison de Souabe, qui firent une si cruelle guerre à l’Église romaine, et tâchèrent par tous les moyens imaginables de lui ravir ses biens, ses droits et ses libertés. 2° De celle qu’elle a soufferte de la part des mahométans qui détruisirent l’empire d’Orient, et y abolirent presqu’entièrement la religion catholique après la prise de Constantinople. 3° Enfin de telle qu’elle a eu à souffrir de la part de Luther, et des autres hérétiques de son siècle, qui lui ravirent tant de royaumes, tant de provinces et de peuples ; persécution, qui, comme un grand incendie ne fut arrêtée dans son cours que par le saint concile de Trente. C’est le sens, à ce que je crois, le plus naturel de ce que prédit l’abbé Joachim sur l’onzième chapitre de Jérémie.

## § 24. Suite des persécutions faites à l’abbé Joachim et à ses disciples.

La joie que les parties de l’abbé Joachim pouvaient ressentir de la condamnation qu’ils avaient obtenue dans le concile de Latran ne dura pas longtemps. Celui qui l’avait prononcée fut enlevé de ce monde quelques mois après au milieu de ses plus beaux jours, et cessa d’être pape à un âge, qui aujourd’hui suffirait à peine pour commencer à l’être[[239]](#footnote-240). Il n’eut pas même la consolation de mourir à Rome, ni d’exécuter aucun des grands desseins qu’il avait formés pour le repos et l’avantage de la chrétienté.

Le cardinal Savelli, du titre de S. Jean et S. Paul, lui succéda dès le lendemain, et prit le nom d’Honoré III. L’abbé de Flore et ses religieux s’adressèrent à lui pour avoir raison de l’injustice qu’on commettait à leur égard. Car sous prétexte de la condamnation dont nous avons parlé, ceux qui l’avaient procurée publiaient de toutes parts, que l’abbé Joachim était un hérétique anathématisé par l’Église ; que tous ses religieux et ses partisans étaient comme lui dans des sentiments erronés ; ils détournaient ceux qui voulaient se faire religieux dans cet ordre, empêchaient qu’on ne fréquentât leurs églises et leurs monastères ; les sacrement qu’on recevait de la main des Joachimites, car c’est le nom qu’ils leur donnaient, étaient nuls ; on parlait déjà de déterrer son corps, et de jeter ses cendres au vent, et peut-être l’auraient-ils fait, vu l’autorité qu’ils s’étaient acquise dans le monde, s’ils avaient crû pouvoir le faire impunément : mais ils craignaient le peuple.

Ils étaient soutenus dans cette guerre injuste qu’ils faisaient à la vertu de l’abbé Joachim et de ses disciples par quelques évêques. L’archevêque d’Aqueruse, nommé André, était à la tête de ce parti. Jamais on ne vit un plus zélé anti-joachimite. Il les poursuivait à feu et à sang, c’était tous les jours de nouvelles persécutions de sa part. Tout son diocèse était en trouble à ce sujet.

Il est vrai que cet esprit séditieux fut bien puni[[240]](#footnote-241) dans la suite, de toutes ses injustices. On le vit quelque temps après déposé honteusement de l’épiscopat, par trois commissaires que le pape Grégoire IX envoya sur les lieux pour lui faire son procès, deux archevêques et un religieux de Cîteaux. Ses crimes, et surtout ses simonies, car c’était un homme qui faisait argent de tout, furent prouvées juridiquement et manifestées, sa mémoire fut flétrie, et il fut relégué dans un monastère pour y faire pénitence le reste de ses jours. Mais comme cela n’arriva que plusieurs années après, ce loup ravissant aurait encore fait bien du ravage dans la bergerie du seigneur, sous ce vain prétexte de joachimisme, si le pape Honorius n’y avoir remédié promptement.

## § 25. Le pape Honoré III en arrête le cours.

Sur les plaintes qui furent donc portées à son tribunal dès la première année de son pontificat, il fit expédier une bulle à cet archevêque[[241]](#footnote-242), où il le traite comme il le méritait. Après lui avoir fait le détail d’une partie de ses injustices, il lui dit que c’est une chose manifeste, qu’il agit en cela contre les intentions du saint Siège, et de toute l’Église, laquelle en condamnant le livre contre Pierre-Lombard, a mis à couvert l’honneur, la réputation et la catholicité de l’abbé Joachim auteur de ce livre, aussi bien que celle de ses religieux, qui non seulement sont très orthodoxes mais qui vivent avec une édification infinie ; qu’ainsi il lui défend sous de très grièves peines dont il le menace, d’en user ainsi à l’avenir, de souffrir qu’aucun des siens fasse ou débite de pareilles choses ; il lui ordonne de les punir, loin de leur accorder sa protection. Cette bulle est de la première année du pontificat d’Honoré III. J’omets tout ce qu’il y dit à la louange de l’abbé Joachim.

Mais comme il est bien difficile d’arrêter tout d’un coup ces sortes, d’esprits, qui par un aveuglement qu’on ne peut assez déplorer, croient faire honneur à Dieu, et rendre service à son Église, de persécuter certaines personnes qui ne leur plaisent pas, souvent sans autre sujet que parce qu’elles valent mieux qu’eux. L’archevêque d’Acheruse ne se pressait pas d’obéir cette bulle du pape, ou du moins le faisait avec tant de réserves, qu’elle ne produisait pas tout le bien que Sa sainteté s’en était promis, loin de faire cesser entièrement le mal auquel elle avait voulu remédier par sa bulle. C’est ce qui obligea ce digne pontife d’en faire expédier une seconde quelque temps après, et de l’adresser à d’autres prélats, dont la soumission et l’obéissance au S. Siège lui étaient connues, autant que leur vertu et leur équité, exempts de ces honteuses partialités qui causent si souvent tant de maux dans l’Église.

Ce fut sur l’archevêque de Cozense, et sur l’évêque de Bisiniano qu’il jeta la vue pour cette affaire ; deux prélats qui ne pouvaient être suspects à aucun parti, et qui étaient dans une approbation générale. Il leur mande par cette bulle, et leur ordonne comme à ses propres légats revêtus de toute son autorité pour l’effet des présentes, de procéder contre ceux qui ont la témérité de traiter l’abbé Joachim et ses disciples d’hérétiques, et de les châtier si rigoureusement, qu’ils puissent servir d’exemples dans une licence si effrénée ; de plus, il leur commande de faire publier son ordonnance dans toute la Calabre, et de déclarer par tout que le saint Siège tient cet abbé pour très catholique d’autant qu’il a soumis tous ses ouvrages au jugement de l’Église romaine. Fraternitáti vestræ per Apostólica scripta mandámus, quátenus per totam Calábriam faciátis públice enuntiári, quia eum fuísse virum Cathólicum reputámus, sanctæ fídei orthodóxæ sectatórem, et regulárem observántiam quam instítuit salutárem. La bulle est de la cinquième année de son pontificat, sur la fin du mois de Décembre ; elle eut tout l’effet que le pape s’en était promis. Tunc obstrúctum est os loquéntium iníqua, dit l’historien.

## § 26. Suite des miracles faits au tombeau de l’abbé Joachim.

Les sentiments avantageux qu’Honorius avait témoigné pour l’abbé Joachim, se trouvèrent confirmés par le grand nombre de miracles qui continuaient de se faire au tombeau du saint homme, souvent même à la seule invocation de son nom les étrangers comme les domestiques éprouvaient tous les jours le pouvoir de ce saint abbé auprès de Dieu. Entre plusieurs qui regardent des personnes de tout sexe et de toute condition, et dont les attestations ont été rendues publiques, je n’en rapporte qu’une seule, qui par sa singularité fera juger des autres. Elle est d’un illustre chanoine de l’Église de Cozense si fort renommé en son temps pour sa vertu et son érudition ; il était aumônier de l’archevêque : il parle en ces termes[[242]](#footnote-243).

« Je soussigné, Placide chanoine de Cozense, déclare devant Dieu et devant les hommes, qu’ayant souffert pendant plus de six ans une douleur extrême à l’épaule droite, qui m’avait rendu le bras et la main comme perclus, de sorte que je ne pouvais me servir ni de l’un, ni de l’autre, non pas même les remuer sans de grands cris ; j’épuisai en vain tous les remèdes de la médecine pour trouver quelque soulagement à mon mal, et toujours inutilement, parce que Dieu avait réservé cette cure à un médecin céleste, et non pas aux médecins de terre. N’ayant donc plus aucune espérance de pouvoir guérir, on voulut me persuader de me faire appliquer un cautère au bras : mais l’horreur que j’avais naturellement de ce remède, avec l’impuissance où j’étais de pouvoir endurer le feu, me fit rejeter ce conseil. Ajoutez que la saison n’était pas propre pour ces sortes d’opérations. Me voyant donc destitué de tous les secours humains, j’eu recours à ceux du ciel. Je me vouai à toute sorte de saints. Mais soit que mes péchés me rendissent indigne d’être exaucé, ou que n’ayant pas encore invoqué celui par le mérite duquel Dieu voulait m’accorder la grâce que je lui demandais, je restai toujours dans le même état.

« Un soir que j’étais sur le point de me mettre au lit, Dieu m’inspira d’invoquer le saint abbé Joachim. Je le fis avec toute la dévotion et la confiance dont j’étais capable. Seigneur, lui dis-je, la larme à l’œil, délivrez-moi, je vous en supplie par les mérites de votre serviteur Joachim, de la douleur que je souffre, et je vous promets que pour marque de ma reconnaissance, je serai faire un bras de cire que j’irai moi-même suspendre à son tombeau, afin que toute la postérité sache la grâce que vous m’aurez faite par les mérités de ce saint homme.

« Ayant prononcé ce peu de paroles à genoux avec une grande foi, je me mis au lit, l’esprit tout occupé des vertus de ce saint, et de tant de merveilles qu’il avait opérées durant sa vie et après sa mort. À mon réveil je me trouvai sans douleur, et si parfaitement guéri, que je ne me souvenais point de m’être jamais servi de mon bras et de ma main avec tant de force et de facilité. Je fis faire le bras de cire : et en attendant la commodité de l’aller porter au tombeau du saint, et y faire mes actions de grâces, je l’enfermai dans un des coffres de mon archevêque[[243]](#footnote-244).

« Un soir les bougies étant venu à manquer dans la salle du palais épiscopal, je crus, comme il était près de minuit, et par conséquent hors d’heure d’en envoyer chercher à la ville, qu’il n’y avait qu’à prendre ce bras de cire, et en faire promptement des bougies, résolu cependant d’en faire faire un autre. Je m’approchai donc pour le tirer de l’endroit où il était, quoiqu’en tremblant ; j’ouvre le coffre : mais ma témérité fut punie aussitôt ; car comme j’avançais la main pour le prendre, je demeurai perclus, et toutes mes douleurs me reprirent. On peut juger de la surprise où je fus. Je me mis à verser beaucoup de larmes. Cependant ne perdant point confiance, je redoublai mes prières fort confus de ma faute, et Dieu eut la bonté de me la pardonner, et de me rendre encore une fois la santé par l’invocation du saint abbé que j’appelai à mon secours. Je ne tardai pas d’aller à Flore m’acquitter de mon vœu.

« J’ai écrit ceci, moi Placide, chanoine de Cozense, afin qu’un chacun se joigne à moi pour rendre grâces à Dieu d’un bienfait si signalé, dont je suis redevable aux mérites du bienheureux Joachim. »

Pierre autre chanoine de la même Église[[244]](#footnote-245), dont le mérite l’avait fait concourir pour être archevêque de Cozense, à la place de celui qui régnait alors, reçut quelques années après la même faveur dans une pareille maladie, et en donna les mêmes marques de gratitude. Si bien que la chapelle où reposait le corps du saint abbé était tout entourée de vœux, qui rendaient témoignage aux plus incrédules des merveilles que Dieu opérait continuellement par l’intercession de l’abbé Joachim.

Ses ennemis en frémissaient de rage, mais ils ne pouvaient rien opposer de solide à des preuves de sainteté si éclatantes. Les faits étaient constants; les personnes favorisées étaient encore au monde, et en état de les démentir s’ils avaient osé les nier. Ils attribuaient ces effets merveilleux à la foi et à la piété de ceux en faveur desquels ils arrivaient. Je le veux. Mais la plupart des miracles se font-ils autrement ? En voici pourtant d’autres où certainement la foi de ceux en faveur desquels ils ont été faits, n’a aucunement contribué. Ils ne pensaient pas à ce saint homme, et n’étaient pas en état d’avoir recours à Dieu.

Dans l’abbaye d’Eau-Vive[[245]](#footnote-246), de la dépendance de Flore, il y avait un enfant de dix ou douze ans qu’on élevait sous la discipline de son oncle, dans la vue d’en faire quelque jour un bon religieux comme lui; car il était d’une grande édification dans cette communauté. Dieu permit que cet enfant devînt possédé du démon, mais d’une manière fort étrange. Il s’imaginait à tout moment voir une troupe de démons devant lui. Alors il faisait des cris horribles, et appliquait ses mains devant ses yeux pour ne les point voir. Quoique la communauté fût fort troublée de ces accidents, ce n’était rien en comparaison de la malice qu’avait le démon qui le possédait ; car par la bouche de cet enfant il découvrait et publiait tous les péchés qu’on avait commis. Il ne paraissait personne dans le monastère qu’il ne lui dit : Vous avez fait telle et telle chose : et nommait le jour, les personnes et toutes les circonstances, sans épargner les péchés les plus honteux, et les plus capables de couvrir de, confusion, quoique l’enfant avant sa possession ne sût pas même le nom de ces crimes.

On laisse à juger de toutes les suites affreuses d’une telle maladie, et de la douleur qu’en ressentait son oncle. Dans le fort de son affliction il se souvint qu’il avait un morceau de la robe qui avait servi autrefois au saint abbé, dont un religieux de Flore lui avait fait présent. Plein de foi et de confiance aux mérites du saint, il le trempa dans une tasse d’eau qu’il fit boire à son neveu. Celui-ci ne l’eut pas plutôt avalée que le démon prit la fuite, et laissa l’enfant dans route la liberté ordinaire.

Ce n’était pas seulement le peuple qui venait de toutes parts faire les dévotions au tombeau du saint pour lui demander quelques grâces. On y voyait aussi très souvent des évêques et des personnes de la première qualité. Un jour que l’archevêque de Cozense y était[[246]](#footnote-247), après avoir fait sa prière dans l’Église, il demanda à entrer dans l’infirmerie pour y voir et consoler les malades ; car sa charité pour les infirmes était infinie. Un religieux prit les devants pour voir si tout était en ordre en ce lieu, avant que d’y introduire ce prélat : mais l’infirmier qui faisait fondre actuellement du beurre pour l’usage de ses malades, ayant appris que l’archevêque allait entrer, se hâta de retirer du feu la chaudière, et la versa dans un vase de terre, destiné à conserver ce beure pour la provision de l’année. Ce vase ne put soutenir longtemps l’ardeur de cette liqueur bouillante, et se fendit en deux ou trois pièces. Alors il fit un grand cri comme si tout était perdu. Le beurre effectivement commençait déjà à couler de toutes parts. La première pensée qui lui vint fut d’invoquer le saint abbé. Secourez-moi, dit-il, mon saint père Joachim, secourez-moi dans mon malheur. À peine eut-il prononcé ce peu de paroles, que cette liqueur contre sa nature prit une consistance sans s’écouler davantage, et changea l’affliction de ce pauvre religieux en une joie qui se répandit en action de grâces. L’archevêque fut témoin du miracle, qui contribua beaucoup à augmenter la vénération qu’on avait déjà pour le saint.

## § 27. Le pape Grégoire IX arrête, par une bulle, la guerre que l’ordre de Cîteaux faisait à celui de Flore.

Il restait toujours un certain levain entre les deux congrégations, je veux dire entre l’ordre de Cîteaux et celui de Flore, comme on l’avait vu autrefois entre l’ordre de Clugni et de celui de Cîteaux, dont ce dernier était sorti comme une branche de sa souche. Malgré tous les soins que S. Bernard avait pris pour apaiser ces divisions et réunir les esprits, il n’avait pu en venir à bout.

On sait que les religieux de Clugni poussèrent leur ressentiment jusqu’à lui débaucher son neveu, et l’enlever de Clairvaux par des voies qui ne purent être approuvées de personne. Ils n’en demeurèrent pas là : et tout autant de religieux de Cîteaux qu’ils pouvaient attirer chez eux, et les dégoûter de leur état, ils ne manquaient pas de le faire, jusqu’à ce qu’enfin pour faire cesser cette guerre intestine, on fit un accord par lequel était stipulé que les supérieurs de l’ordre de Clugni ne recevraient plus de religieux de Cîteaux sans un consentement par écrit de leurs propres supérieurs, et que ceux de Cîteaux observeraient la même chose à l’égard des religieux de Clugni.

Il en était de même en ce temps-là, entre l’ordre de Cîteaux et celui de Flore qui en était sorti comme un rejeton d’un grand arbre. Les religieux de Cîteaux employaient tout ce qu’ils avaient d’autorité d’adresse pour attirer chez eux ceux de Flore. Prières, caresses, insinuations, remontrances, rien n’était oublié. Tantôt c’était leur salut qu’ils voulaient leur procurer, disaient-ils, n’étant pas en sureté de conscience parmi des gens qu’ils traitaient de déserteurs et d’apostats ; des gens qui avaient altéré la règle, changé les constitutions, et fait des lois à leur mode, dont on ne voyait aucunes traces dans l’antiquité. Tantôt ils les prenaient par le faible commun à tous les hommes, qui aiment naturellement la vie aisée et commode. À t’on jamais vu la nature se plaire dans la gêne et dans la torture ? De là ces nouveaux apôtres leur représentaient les rigueurs excessives de leur nouvel institut, et les douceurs au contraire qu’ils trouveraient parmi eux. Plusieurs donnèrent dans le piège, il ne se passait point d’année qu’ils n’enlevassent par ces artifices quelque bon sujet à la congrégation de Flore.

Ils n’oubliaient pas l’affaire du concile de Latran. Quelque soumission, disaient-ils, que votre réformateur ait témoigné aux décisions du S. Siège, c’est toujours une tache d’avoir été condamné dans un concile général ; c’est un déshonneur qui rejaillit sur toute votre congrégation ; c’est un reproche qu’on aura droit de vous faire éternellement. Eh ! que n’a-t-on point sujet de soupçonner dans des disciples dont le maître a été taxé d’erreur, et condamné par un jugement de l’Église universelle? Pourquoi ne vous pas mettre à couvert de ces reproches en passant parmi nous dont l’ordre a toujours été hors d’atteinte, et dans une estime et une réputation générale ? C’est ainsi qu’on s’efforçait d’ébranler ces âmes innocentes par ces raisons spécieuses.

L’abbé de Flore, qui en qualité de général de son ordre, était obligé de veiller à sa conservation, n’eut pas de peine à reconnaître le tort que lui causait une telle conduite, qui n’allait pas moins qu’à le détruire entièrement, après l’avoir affaibli par la perte de ses sujets. Il crut devoir aller à la source pour y remédier efficacement : c’est pourquoi il s’adressa au pape, c’était Grégoire IX. Et après lui avoir exposé ses raisons, que Sa sainteté trouva très justes, il en obtint une bulle, qui défend aux religieux de Cîteaux de recevoir à l’avenir aucun de ceux de la congrégation de Flore, il n’en excepte pas même le cas auquel ils auraient obtenu la permission de leurs supérieurs pour cette translation. Parce que, dit ce pape, il n’est jamais permis de passer d’un ordre austère à un autre moins austère et moins régulier.

Telle est l’idée qu’on avait alors à Rome de la congrégation que l’abbé Joachim avait établie. On la croyait plus austère que l’ordre même de Cîteaux, qui n’avait guère qu’un siècle d’antiquité, et qui dans ses commencements avait passé pour un genre de vie qui surpassait de beaucoup les forces de la nature. La bulle est de l’année 1217, vingt-cinq ans après le décès du fondateur.

Quelque temps après S. Dominique fut mis par le même pape au nombre des bienheureux : et dans la bulle de sa canonisation, il y fait encore un éloge magnifique de cet congrégation de Flore. Il en parle comme d’un établissement qui a fait refleurir l’ordre monastique qui a donné à l’état religieux un nouveau lustre, et à l’Église un grand nombre de saints. Le fondateur n’y est pas oublié, il y trouve son panégyrique. Ces bulles sont d’autant plus remarquables qu’elles viennent d’un pape qui était neveu d’Innocent III, le même qui avait condamné au concile de Latran les opinions de l’abbé Joachim sur le mystère de la Trinité.

## § 28. Cruel incendie appaisé par les mérites du saint abbé.

Le ciel en même temps favorisait les bonnes intentions de ce pontife, et soutenait par de nouveaux miracles l’idée avantageuse qu’il avait de la congrégation de Flore, et du saint homme qui l’avait formée. Un religieux de cette abbaye nommé Nicolas[[247]](#footnote-248), chéri particulièrement de la communauté à cause de sa grande simplicité, et de l’amour qu’il avait pour la pauvreté religieuse, allait un jour à un village des environs pour quelque besoin du monastère. Il n’en était qu’à cent pas qu’il vit un tourbillon de flammes s’élever en l’air avec tant de fureur, et de rapidité qu’il semblait devoir bientôt engloutir tout le bourg. En effet, le feu y avait pris si subitement, que les habitants dans l’étonnement et la confusion où ils se trouvèrent, couraient çà et là, sans savoir ce qu’ils faisaient, ni ce qu’il fallait faire. Aussitôt qu’ils virent ce religieux, ils vinrent le jeter à ses pieds, le conjurant de prier Dieu pour eux, afin que sans avoir égard à leurs péchés, il eut pitié de son peuple, et ne les perdît pas entièrement avec leur Église.

Ce bon religieux fut touché de leurs larmes et de leurs prières ; l’état où il les vit réduits lui fit compassion, et rentrant en lui-même, il éleva son cœur et son esprit au ciel, avec ce peu de paroles : Mon très saint père Joachim priez Dieu pour ce pauvre peuple. Dans le moment le feu cessa de tous côtés ; et se réduisit en fumée qui se dissipa bientôt.

À la vue d’une chose si extraordinaire les habitants de ce lieu qui en ignoraient la cause voulaient déférer des honneurs presque divins à ce pauvre religieux, comme ceux de Lystres firent autrefois à l’égard de S. Paul (Act. XIV) : mais fidèle à ne point usurper la gloire des autres, il leur déclara celui à qui ils étaient redevables de ce bienfait : et ils vinrent en corps en rendre des actions de grâces a Dieu au tombeau du saint abbé.

## § 29. Il sauve la vie à un pèlerin qui allait à Flore, et empêche un religieux de se noyer.

Son commentaire sur l’Apocalypse était alors dans une si grande vénération par toute l’Italie à cause des mystères qu’il y découvrait, que tout le monde voulait l’avoir. Les personnes les plus aisées envoyaient des scribes à l’abbaye de Flore pour le transcrire, ce qui ne pouvait se faire qu’avec de grandes dépenses. Un de ces scribes nomme Jean, de la ville de Nicastro, éloignée de Flore d’environ 18 milles[[248]](#footnote-249), était en chemin pour le même sujet. Lorsqu’il fut arrivé à ces montagnes des Alpes appelés Sila, la nuit le surprit, et il s’égara entièrement au milieu des rochers escarpés et des forêts dont elles sont environnées. Après avoir marché longtemps dans ces défilés sans savoir où il allait, la peur le prit, les forces lui manquèrent, et ne sachant plus que devenir, il se coucha par terre, s’abandonnant pour ainsi dire, à son désespoir, parce qu’il ne pouvait pas, moralement parlant, éviter d’être dévoré des bêtes. En cet état, cette pensée lui vint : faut-il que je périsse misérablement pour une si bonne cause ? Cette première pensée en produisit une autre, puisque ce sont les ouvrages d’un saint que je vais transcrire, se dit-il à lui-même, adressons-nous à lui, peut-être s’intéressera-t-il dans cette affaire. Il le fit, et ayant achevé sa prière il se leva. Il n’eut pas plutôt fait quelques pas que comme un autre Habacuc, sans savoir comment cela s’était fait, il se trouva avoir passé toutes les montagnes, et dans l’avenue qui conduit à l’abbaye, ce qui lui causa une joie extrême. Il en fit part aux religieux, et tous en allèrent rendre grâces à Dieu au tombeau du saint.

Ce que cet homme avait éprouvé sur la terre[[249]](#footnote-250), le cellérier de l’abbaye d’Altilia[[250]](#footnote-251), l’éprouva sur les eaux. Il était sorti de son monastère pour quelques affaires, et étant arrivé au fleuve du Neth qui descend des Alpes, il le trouva un peu débordé. Cependant comme il l’avait souvent passe en cet endroit, où était ordinairement un gué, il crut qu’il en ferait de même ce jour-là, et qu’il n’y avait aucun danger. Il entra dans l’eau : mais il n’eut pas fait cinquante pas, qu’un torrent descendu de la montagne l’entraîne avec rapidité. Déjà les eaux le suffoquaient, lorsque du fond du cœur, plutôt que de la voix qu’il avait perdue, il s’écria : Sauvez-moi mon saint père Joachim, sauvez-moi, ayez, pitié de moi. Dans le moment il se trouva sur la rive du côté qu’il était venu, mais si troublé, et si hors de lui-même, qu’il ne savait où il était. Ayant repris ses esprits et connu le danger qu’il avait évité, il se mit à genoux au même lieu, et remercia son bienfaiteur. Ensuite il reprit le chemin de l’abbaye, et fit le récit de toutes ces choses à ses frères, avec une telle effusion de larmes, et une si grande componction de cœur, qu’ils en étaient surpris. On en rendit à Dieu des actions de grâces publiques : on le regardait comme un autre S. Paul délivré miraculeusement du naufrage.

## § 30. Un peu de raclures de son tombeau guérit toutes sortes de maladies.

Les montagnes de Sila sont aussi redoutables en été à cause des voleurs, qu’elles sont à craindre en hiver à cause des neiges. Un habitant de Cozense étant donc venu à Flore dans le temps de la belle saison, et faisant réflexion au danger où il allait être exposé en s’en retournant, crut qu’il aurait une sauvegarde assurée contre les bandits des montagnes„ s’il emportait avec lui une petite pierre du tombeau où reposait le corps du saint abbé ; il en détacha donc une fort secrètement qu’il enveloppa dans un linge, et la cousit dévotement dans la doublure de son habit.

Ce qu’il avait prévu arriva ; au milieu des défilés des montagnes il tomba entre les mains des voleurs qui délibérèrent quelque temps s’ils ne lui ôteraient point la vie, pour lui ôter ensuite la bourse : mais Dieu changea tellement leur cœur, qu’ils le laissèrent aller sans lui faire aucun tort. Ce qui est plus étonnant est qu’à peine fut-il hors de leurs atteintes, qu’ils commencèrent à se quereller, s’accusant les uns les autres, qu’ils étaient cause qu’une si bonne proie leur avait échappée, chacun protestant qu’il avait envie de lui couper la gorge pour avoir son argent, et qu’il ne savait pas comment il ne l’avait point fait.

Le bourgeois délivré d’un si grand danger qu’il avait couru, sa dévotion et sa confiance dans les mérites du bienheureux Joachim, à qui il se croyait redevable de cette grâce augmentèrent beaucoup ; de sorte que lorsque ses amis ou ses voisins étaient malades, il ne faisait que racler un peu de cette pierre dans leurs bouillons, et ils étaient guéris.

Le bruit de ces guérisons miraculeuses se répandit de tous côtés. De là cet empressement où furent les peuples de venir enlever des raclures du tombeau de ce saint homme, on le voit encore déchiqueté de toutes parts, et il n’en serait pas resté une seule pierre, si l’on ne se fût avisé, mais un peu trop tard, de l’environner d’une balustrade de fer si étroite qu’on n’y peut passer la main.

## § 31. Le chapitre général de l’ordre député vers le pape pour procéder à sa canonisation. Ordre du pape de rédiger tous ses miracles en un volume.

Cette continuité de miracles qui durait depuis plus d’un siècle, obligea le chapitre général de Flore de l’an 1350 de députer vers le pape pour obtenir de Sa sainteté qu’elle envoyât quelques prélats sur les lieux, qui informassent juridiquement de ces merveilles, afin de procéder ensuite à sa canonisation. Pierre, abbé général de l’ordre, fut chargé lui-même de cette commission par le chapitre. Il en présenta la requête au pape, c’était Clément VI. Elle était signée non seulement de tous les abbés de l’ordre, mais encore de tout ce qu’il y avait de grand et de distingué dans la Calabre, soit dans l’État ecclésiastique, soit parmi les gens du monde.

Le pape sur cette requête[[251]](#footnote-252) ordonna qu’il serait fait un recueil exact de toutes ces merveilles, accompagné des preuves les plus authentiques qu’on pourrait en avoir, et qu’ensuite il serait envoyé au S. Siège pour en ordonner ce que de raison. On commença donc dès-lors à travailler à cet ouvrage qui était déjà fort avancé, lorsque la mort du pape en interrompit et le cours et les suites, sans qu’on sache pourquoi l’affaire n’a pas été suivie sous ses successeurs. C’est ce que disent la plupart des historiens qui en ont parlé.

Mais s’ils avaient fait réflexion qu’il n’y avait plus alors de pape à Rome, et que peu de temps après on entra dans ce grand schisme qui dura près d’un siècle ; que toutes les affaires de l’Église étaient bouleversées, les royaumes divisés, les peuples consternés, la guerre allumée de toutes parts, partout autel contre autel, S. Pierre, pour ainsi dire, divisé contre lui-même, tandis qu’on voyait ses clefs arborées dans les étendards des deux concurrents, ils auraient été obligés d’avouer qu’on avait bien d’autres choses à penser en ce temps-là qu’à canoniser des saints, et ils n’auraient plus été surpris de voir celle de l’abbé Joachim qui avait été commencée avec tant d’ardeur, demeurer indécise, et s’évanouir entièrement.

Les procédures sont donc restées dans les archives de l’abbaye. On y voit le décret du chapitre général, la requête présentée au pape, l’ordonnance de Clément VI, pour recueillir les miracles, et faire les informations : et c’est de cet ouvrage que nous avons tiré le peu de miracles qui ont été rapportés dans cette histoire. Si nous en avons omis beaucoup d’autres, c’est que nous sommes persuadés que ceux-ci suffisent pour montrer aux plus incrédules que des évêques, des prêtres, des religieux, des séculiers, des hommes, des femmes, des enfants, et généralement toutes sortes de personnes, ont eu des preuves évidentes de la sainteté de ce grand homme, qui par conséquent ne peut être ni suspecte, ni équivoque, appuyée sur tant de témoignages.

## § 32. On lui rend un culte public dans la Calabre au su du S. Siège. Dernier de ses miracles.

Avant cette démarche qu’on fit dans le XIVe siècle pour sa canonisation, il était déjà reconnu pour bienheureux dans toute la Calabre, du consentement au moins tacite du S. Siège, par un culte public qu’on lui rendait dans les églises, en exposant ses reliques à la vénération des peuples, en tenant des cierges allumés devant son tombeau, en faisant mémoire de lui dans les divins offices[[252]](#footnote-253), et par plusieurs autres cérémonies qui ne sont en usage qu’à l’égard des saints.

Mais on peut dire que si les troubles de l’Église, et en particulier le grand schisme d’Occident, fut un obstacle à la canonisation du saint abbé, ce même schisme fut une occasion favorable qui manifesta encore sa sainteté par la révélation qui fut faite alors au bienheureux Télesphore, des écrits de l’abbé Joachim qui avaient prédit ce schisme, et où l’on trouva effectivement une exacte description de tous les malheurs dont l’Église se trouvait alors accablée, des causes de tant de maux, des suites qu’ils auraient, et des remèdes qu’on y pouvait apporter. Nous avons rapporté ce fait en son lieu.

Après le schisme, comme si le saint eut voulu reprocher aux hommes l’injustice qu’ils commettaient à son égard, en différant si longtemps sa canonisation, après tant de preuves qu’ils avaient de sa sainteté, il continua encore à faire des miracles. Le dernier qui fait venu à notre connaissance, et dont nous avons les preuves juridiques, est de l’an 1586.

Un jeune religieux de l’ordre de S. Dominique[[253]](#footnote-254), nommé André Macusi, était devenu entièrement perclus du bras gauche, et comme il était réduit dans cet état depuis plusieurs années, il désespérait d’entrer jamais dans les ordres sacrés. Il vint un jour à l’abbaye de Flore où il était fort connu, et il y fut reçu avec beaucoup de bienveillance et de gracieuseté. Les religieux lui ayant demandé comment il se portait ? Toujours de même, dit-il, toujours estropié de ce bras, comme vous me voyez. Le prieur, homme vénérable pat son âge et par sa piété, lui dit, pourquoi ne vous recommandez-vous pas au bienheureux Joachim ? Je m’y recommande souvent, répondit ce religieux, mais je ne sais ce que je dois faire. Suivez-moi, dit le prieur. Il le mena à la chapelle où le saint est inhumé ; tous les religieux de la maison l’y accompagnèrent. Le prieur mit une étole à son cou, fit sa prière, puis ayant avec un grand respect raclé de la pierre du tombeau de ce saint homme, il la mit dans un verre d’eau qu’il fit avaler à ce religieux de S. Dominique, qui était à genoux et en prières avec le reste de la communauté. Le prieur récita ensuite sur lui l’antienne et la collecte qu’on dit ordinairement à l’Église en l’honneur de ce bienheureux, telle que nous l’avons rapportée ci-dessus, et le dominicain avant que de sortir de la chapelle fut entièrement guéri. Ç’a été dans la suite un des grands religieux de son ordre, et il y était actuellement maître des novices lorsqu’en 1602, en reconnaissance de cette grâce, il en vint faire sa déposition juridique chez un notaire, pour en perpétuer la mémoire la postérité par un acte public, d’où nous avons tiré ce fait avec ses circonstances.

## § 33. Témoignage que le fameux Guerra rend à la sainteté de l’abbé Joachim.

Enfin nous avons un témoignage de la sainteté de l’abbé Joachim, qui ne peut être suspect. Tout esprit non préoccupé doit s’y rendre. Il a toutes les conditions nécessaires pour être cru. Il n’y a point de savant qui ne connaisse le fameux Matthieu Guerra. Ce fut un des prélats qui parut avec plus d’éclats dans le concile de Trente. Toute décision qui n’aurait pas été appuyée du suffrage de ce savant homme, y aurait paru douteuse. Il avait premièrement été évêque de Fondi à cause de son érudition. On reconnut quelque temps après que cet évêché était trop peu de chose pour un homme de ce mérite. C’était effectivement un des plus habiles et des plus profonds théologiens de son temps, et des plus versé dans le droit canon. Ainsi il fut transféré à l’évêché de S. Marc en 1576.

Or ce savant homme, entre plusieurs ouvrages que nous avons de sa façon, a fait un commentaire fort étendu sur le Psaltérion de l’abbé Joachim. Pour commenter ce livre, il ne fallait pas avoir moins d’érudition qu’en avait ce prélat, puisqu’il traite du plus haut et du plus obscure mystère de notre religion, qui est celui de la sainte Trinité ; et voici en quels termes il finit son ouvrage.

« Moi Matthieu Guerra, j’ai écrit ceci. L’abbé Joachim mon compatriote, était né à Celique, bourgade éloignée de la ville de Cozense de cinq quarts de lieues. Il fut moine de Cîteaux, fondateur de l’ordre de Flore, illustre par ses prophéties et par ses miracles pendant sa vie, à sa mort, et après sa mort. Il décéda dans le monastère de S. Martin du Canal, diocèse de Cozense, et quelques années après, son corps incorrompu fut transporté par les abbés et les religieux de son ordre, dans la principale abbaye, appelée S. Jean de Flore, située dans la forêt de Cozense. Ce prélat en six ou sept lignes nous a tracé ici comme un abrégé de la vie de l’abbé Joachim : et il nous en dit assez avec un style simple et naïf, pour connaître ce que c’était que cet abbé, et quelle idée on en doit avoir. Les modernes qui en ont voulu parler auraient dû consulter de pareils auteurs, et aussi dignes de foi, plutôt que leurs conjectures et leurs préventions.

## § 34. On ne voit rien dans tous les saints que l’Église honore, qui ne se trouve dans l’abbé Joachim.

Qu’il nous fait donc permis présentement de dire qu’on ne voit rien dans les autres saints de tout ce qui a pu contribuer à leur donner cette qualité parmi les fidèles, et leur procurer un culte public dans l’Église, qui ne se trouve dans l’abbé Joachim, si l’on en excepte le martyre ; quoique l’austérité de sa vie, la rigueur de sa pénitence, les persécutions qu’il a souffertes avec une patience et une charité sans bornes pour la défense de la religion et pour le maintien de l’observance, puissent bien en un sens être appelées un martyre : qualité que les souverains pontifes ont donnée pour les mêmes raisons à S. Bernard, dans la bulle même de sa canonisation[[254]](#footnote-255).

En effet les rares vertus de l’abbé Joachim qui dès son vivant avaient donné à tous les peuples de la Sicile une si haute idée de sa sainteté[[255]](#footnote-256), jusqu’à faire dire aux habitants de Cozense, que durant les guerres civiles[[256]](#footnote-257), lorsque leur ville était dans de continuelles alarmes par la proximité des troupes, et par le passage des armées, ils étaient plus en assurance lorsque le saint abbé était avec eux, que si ils eussent eu une garnison de dix mille hommes ; cet esprit de prophétie qui l’avait rendu célèbre à tout l’univers, et qui faisait que de la Palestine même on s’adressait à lui pour avoir le dénouement des oracles les plus obscurs et les plus énigmatiques ; ce grand nombre de miracles par lesquels Dieu a voulu donner au monde des preuves de sa sainteté ; ces écrits si spirituels et si remplis de l’esprit de Dieu ; cette vie si retirée et si contemplative ; ces jours et ces nuits passés dans une oraison presque continuelle ; ce mépris du monde et de soi-même qui a été jusqu’à vivre dans un corps mortel comme s’il n’en avait point eu ; ce don admirable de chasteté, qui devenait même visible à l’extérieur, et qui le faisait respecter comme un ange par toutes les personnes de piété, autant qu’il le rendait redoutable aux impudiques ; cet ascendant qu’il avait sur les têtes couronnées, jusqu’à ne point craindre de les humilier lorsqu’il y allait de la gloire de Dieu, et de leur annoncer en face les châtiments dont le ciel allait punir leurs désordres ; ce zèle d’Élie, et vraiment apostolique dont il accompagnait toutes ses actions : voilà une partie de ce qu’on a vu dans l’abbé Joachim pendant sa vie.

Après sa mort-que de merveilles ! Les miracles continuent à son sépulcre, les peuples y accourent en foule, ils y trouvent la guérison de leurs maux les plus désespérés ; on voit des lampes allumées devant son tombeau, des vœux, des tableaux, et toutes les autres marques que la reconnaissance des bienfaits reçus par son intercession peuvent inspirer ; on dresse des autels sur ce tombeau, on y célébré l’auguste sacrifice de notre religion ; les personnes les plus qualifiées par leur naissance et par leurs dignités y viennent en pèlerinage comme le reste du peuple. Quelques années après on en fait une translation solennelle, et l’on porte ces sacrées dépouilles encore incorrompues, dans son abbaye de Flore avec toute la pompe et l’éclat qui est en usage dans l’Église, lorsqu’on fait la translation des corps saints ; Dieu relève la pompe de cette cérémonie par de nouveaux miracles. Le premier lieu de sa sépulture n’est pas moins honoré, quoique le saint corps n’y soit plus, la lampe allumée y persévère toujours. Cette lampe dans le besoin brûle et éclaire sans huile, elle tombe de haut sans se briser ni se répandre ; l’huile qui y est, guérit de toutes sortes de maladies ; les peuples des environs continuent avec le même empressement à venir faire leurs prières en ce même lieu, les miracles s’y sont presqu’aussi fréquent ment que torique le corps y reposait.

Transporté à Flore, cet empressement des peuples loin de diminuer, ne fait qu’augmenter. On lui dresse un mausolée, les cierges y brûlent jour et nuit, les miracles continuent. Un peu de raclure des pierres de ce mausolée opèrent des guérisons surprenantes ; les fidèles qui en ont une heureuse expérience, l’apprennent à leurs enfants, cela passe de race en race, tous ont recours à ce divin remède : et ce tombeau devenu pour ainsi dire la ressource des malades, devient lui-même presqu’à rien à force d’en enlever des limures ; on est contraint pour en conserver les précieux restes de l’entourer d’une grille de fer qui en défende l’approche. Tout ce qui a été à l’usage de ce saint homme durant sa vie, la tasse où il buvait, quelques morceaux de ses vieux habits, des choses encore moins considérables, tout cela devient une source féconde d’œuvres miraculeuses après sa mort.

Je ne dis rien de cette multitude de monastères qu’il a fondés, de la protection que les rois, les empereurs, les papes et les grands du royaume lui ont accordée, des dons qu’ils lui ont faits, de la vénération qu’ils ont eue pour sa personne, de l’empressement avec lequel, comme du temps des apôtres, on apportait à ses pieds des biens infinis pour ses fondations : nous avons vu tous ces prodiges dans le cours de cette histoire. Voici quelques circonstances que nous n’avons pas encore eu lieu e remarquer.

Dans les églises d’Italie[[257]](#footnote-258), et surtout dans la Calabre, on y voit son tableau avec tous les ornements dont on a coutume d’embellir ceux des saints ; le visage rayonnant, la couronne de gloire sur la tête, avec cette inscription de sainteté : Beátus Joachim, Abbas Flori. On la voit exposée dans ces lieux saints, au même rang et dans le même degré que celles de S. Benoît et de S. Bernard, tout cela d’un ouvrage très ancien, et qui paraît au moins de quatre ou cinq cents ans d’antiquité, ce qui nous approche fort du temps de son bienheureux décès. On voit la maison où ce saint homme avait pris naissance dans la ville de Celique, changée en Église, et dans le plafond de cette Église, on voit l’image de la sainte vierge, tenant à sa droite le bienheureux abbé de Flore, à sa gauche S. François de Paule, tous deux nés dans cette province. Dans l’Église de la paroisse dédiée à S. Michel, qui était celle de l’abbé Joachim avant qu’il eut quitté le monde, on y voit sa figure en relief dans le chœur, et au-dessus des orgues. L’une et l’autre porte cette inscription : B. Joach. Ab. Flor. On y montre dans une châsse, une partie de ses précieuses reliques ; on y fait à vêpres et à Matines mémoire de lui, comme des autres saints, aussi bien que dans toutes les églises de son ordre : il est mis entre les patrons titulaires de ces églises.

Dans le monastère de S. Étienne du Bose en Calabre[[258]](#footnote-259), qui est à présent une Chartreuse, mais qui avait été autrefois une abbaye de la réforme de Flore, avant que Léon X l’eut donnée aux Chartreux, on y conserve précieusement une dent de l’abbé Joachim, enfermée dans un riche reliquaire, qu’on expose sur l’autel avec les autres reliques des saints canonisés; aux jours solennels. D’autres églises en Italie, ont part à ce trésor, et ne le conservent pas moins religieusement. Une partie de ce corps saint est enfermé dans une châsse dans le trésor de l’abbaye de Flore, avec les autres reliques des saints : et l’on ne la montre aux archevêques, aux évêques, et aux autres personnes de considération qui demandent à la voir, qu’après qu’un prêtre revêtu de l’étole, en a fait l’ouverture, et l’a encensée en présence des religieux qui tiennent chacun un cierge allumé et chantent l’antienne et la collecte qui se disent tous les jours en son honneur dans les divins offices.

Je ne sais pas qu’on en fasse davantage pour tous les autres saints., qui sont reconnus pour tels dans l’Église catholique : et si Rome ne s’est pas encore solennellement déclarée avec toutes les formalités qui sont en usage depuis quelques siècles, elle n’a jamais cependant empêché les provinces qui depuis longtemps sont en usage et en possession de le traiter de saint, et de lui déférer les honneurs qui lui sont dûs en cette qualité : ce qu’elle ne souffrirait pas certainement, si elle n’avait de lui les mêmes sentiments. Enfin tous les anciens martyrologes de l’ordre de S. Benoît et de l’ordre de Cîteaux en font mention au 19 de Mai, qui est le jour de sa seconde translation, comme d’un bienheureux, d’un grand docteur, d’un prophète éclairé, d’un homme puissant en œuvres et en paroles, illustre par quantité de miracles : et ces martyrologes sont approuvés de Rome et de la congrégation des rits. En faut-il davantage pour faire connaître ce que le saint Siège pense de ce grand hommes, et l’idée qu’on s’en doit former, lorsqu’on en veut juger sainement.

## § 35. La seconde translation de ses reliques.

Je parle d’une seconde translation, parce qu’il est certain que lorsqu’il fut transporté solennellement de l’abbaye de S. Martin à celle de Flore, quelques années après son bienheureux décès, il ne se fit alors aucun démembrement de ce saint corps qu’on trouva sans aucunes marques de corruption ce qui inspira un si profond respect, que personne n’osa y toucher, ni diviser ce que Dieu avait conservé en son entier. Il fut donc déposé dans le tombeau qui lui avait été préparé à Flore, tel qu’il avait été trouvé à S. Martin, sans lui changer même d’habits. Ainsi, puisque nous voyons dans les siècles postérieurs plusieurs églises qui possèdent de ses reliques, c’est une marque assurée qu’il, a été levé de terre une seconde fois, lorsque la multitude des miracles qui se faisaient à son tombeau inspira cette pensée, et qu’alors il se fit quelque distraction de ses reliques pour satisfaire à la dévotion des peuples et de quelques églises.

Il y a même bien de l’apparence que ce ne fut que depuis ce temps-là qu’on commença à lui rendre un culte public dans les églises de la Calabre, à faire mémoire de lui dans les divins offices, à exposer ses reliques à la vénération des siècles, à encenser ses images, à lui dresser des statues. Une suite prodigieuse de miracles depuis tant d’années, autorisa cette vénération publique que Rome approuva tacitement, ne jugeant pas à propos de l’arrêter ; la voix du peuple l’emportant alors sur celle des coutumes et des lois particulières qu’on avait établies depuis quelque temps pour canoniser les saints. Combien en avons-nous en France, à qui on rend un pareil culte dans les provinces, sans qu’ils soient reconnus pour saints dans toute l’Église, ni canonisés dans les formes ? Charlemagne, la bienheureuse Isabelle, sainte Jeanne, et tant d’autres dont M. Baillet a écrit la vie en lettres italiques, en font foi.

C’est de là, si je ne me trompe, qu’est venue cette différence qu’on trouve dans les martyrologes, dont les uns mettent sa fête au 19 les autres au 29 de Mai. Il est certain que ces fêtes ne peuvent être que des translations, puisque le jour du décès de ce saint homme est marqué positivement au de Mars 9 veille du Dimanche de la passion, par tous les auteurs qui ont écrit sa vie : on convient aussi que la première translation de l’abbaye de saint Martin à celle de Flore, est du 29 de Mai. Reste donc que la seconde ait été faite le 19 de ce mois, et qu’elle ait tellement effacé la première par sa solennité, par le culte public qu’on commença alors à rendre à ce saint homme, que la plupart des historiens qui sont venus dans la suite, ne sassent plus mention que de celle-ci. Mais pour l’année de l’une et de l’autre, elle est entièrement inconnue.

## § 36. Gui de Perpignan est le premier qui ait mal parlé de l’abbé Joachim. Les autres n’ont fait que le copier.

Reste à éclaircir un doute qui vient naturellement dans l’esprit à tous ceux qui n’ont pas approfondi ce point de l’histoire ecclésiastique. Si l’abbé Joachim, pourront-ils dire, est tel que vous venez de nous le dépeindre dans toute cette histoire, d’où vient donc qu’on voit tant d’auteurs qui le traitent d’hérétique, de faux prophète, de visionnaire, etc. ?

On répond à cela, premièrement, que pour un auteur qui aura parlé outrageusement de l’abbé Joachim, on en trouvera cent qui en ont parle avec éloge, et qui confirment tout ce que nous en avons dit : Auteurs irréprochables, et presque contemporains.

Secondement, on ne voit aucun écrivain qui ait mal parlé de l’abbé Joachim avant Gui de Perpignan[[259]](#footnote-260) Général de l’ordre des Carmes dans le XIVe siècle : et tous ceux qui sont venus après loi, et qui ont tenu le même langage, n’ont fait que copier cet auteur mot pour mot, sans se donner la peine d’examiner les écrits de celui qu’ils condamnent, et de voir si ce Gui de Perpignan parlait juste, et n’en imposait point à l’abbé Joachim. C’est ce que remarqueront facilement ceux qui voudront confronter ce qu’en ont dit Trithème, Alphonse de Castro, Prateolus, Gaultier, Baronius, Moreri, et quelques autres. Ils n’y trouveront certainement autre chose que ce qu’avait avancé Gui de Perpignan, et presque dans les mêmes termes. Aussi ont-ils grand soin de le citer. Il suffit donc de faire voir l’ignorance de ce Carme, et de montrer combien il s’est trompé dans ses idées, pour confondre en même temps tous ses copistes, et les réduire à parler de l’abbé Joachim, comme en ont parlé tous les autres auteurs plus éclairés qu’eux, C’est ce que nous allons faire voir en peu de mots.

Il semble d’abord que pour le réfuter, et lui imposer un éternel silence, il suffirait de lui opposer le témoignage de deux autres généraux de son ordre, dont le poids, l’autorité, le mérite et la sainteté, l’emportent certainement sur tous les discours de Gui de Perpignan : je veux dire saint Cyrille, qui vivait sur la fin du douzième siècle, et le vénérable Jean-Baptiste Mantuan, dont le corps depuis tant d’années[[260]](#footnote-261) est resté incorrompu. On sait l’estime et la vénération que ces deux grands hommes avaient pour l’abbé Joachim, et que loin de passer dans leur esprit pour hérétique, ils l’ont regardé comme un homme inspiré de Dieu, et comme un prophète. Mais allons à la source. Voyons ce que dit l’abbé Joachim, et s’il est conforme à ce que lui fait dire Gui de Perpignan.

L’hérésie de cet abbé, selon son antagoniste, consiste à distinguer dans les hommes trois états ; le premier sous la loi qui avait commencé depuis Adam jusqu’à Jésus-Christ ; le second, sous l’évangile qui avait commencé du temps du prophète Élisée, et du roi Ozias. Le troisième, sous l’esprit qui avoir commencé du temps de S. Benoît. Dans le premier état les hommes avaient reçu une loi toute charnelle ; dans le second une loi spirituelle qui est l’évangile, mais qui avait été prêchée par les apôtres plutôt selon le sens littéral que selon le sens spirituel, c’est pourquoi dans le troisième état il devait être prêché selon le sens spirituel par les disciples de ce grand patriarche ; c’est de S. Benoît qu’il parle, et voilà cet évangile éternel si fameux dans les disputes du quatorze et du quinzième siècle, le premier état était appelé l’ordre des mariés ; le second, l’ordre des clercs, le troisième, l’ordre des moines. Tel est, selon Gui de Perpignan, tout le plan de la doctrine de l’abbé Joachim ; ses ouvrages ne contiennent pas autre chose ; c’est le précis de tout ce qui est sorti de sa plume. Tous les copistes de ce Carme qui ont parlé après lui, ont dit la même chose lorsqu’ils ont fait mention de l’abbé Joachim, croyant pouvoir en conscience se reposer sur le témoignage de cet écrivain, qui par là leur épargnait sa peine d’aller feuilleter et examiner tous les ouvrages de cet abbé, qui sont en très grand nombre.

J’avoue que si l’abbé de Flore s’était Expliqué en ces termes, on pourrait l’accuser non seulement de nous avoir débité des hérésies, mais encore d’avoir proféré des blasphèmes. Car c’en est un de dire que l’Église sous J. C. et sous ses apôtres, était moins parfaite qu’à présent c’en est un de dire que les disciples, de S. Benoît ont mieux entendu l’évangile que les apôtres, et l’ont annoncé au peuple d’une manière plus, parfaite, c’en est un de dire que les disciples de ce patriarche étaient plus spirituels que les apôtres mêmes : toutes conséquences néanmoins qui suivent nécessairement des principes qu’on vient de poser. Mais il y a autant de différence entre le ciel et à terre, entre le mensonge et la vérité, entre la lumière et les ténèbres, qu’il y en a entre la doctrine de l’abbé Joachim, et celle que lui impute ici ce général des Carmes.

Il est vrai que l’abbé distingue le monde en trois états[[261]](#footnote-262). La loi, l’évangile et la fin du siècle. « Dans ce premier état, dit-il, le peuple de Dieu qui était en très petit nombre, se trouvait comme dans l’esclavage, assujetti sous les éléments de ce monde, ainsi que parle l’apôtre. Dans le second l’homme vivait sous l’évangile, et cet état persévère jusqu’à présent. État de liberté, par rapport aux cérémonies légales qui ne sont plus, mais non pas encore dans une pleine liberté à l’égard du futur ; car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons, comme dit Sv Paul. Dans le troisième état, qui ne sera qu’à la fin des siècles, nous jouirons d’une parfaite liberté d’esprit, le bandeau sera levé, nous ne serons plus sous le voile obscur de la lettre. Le premier de ces états a eu ces commencements dans Adam : c’en était pour ainsi dire l’aurore. Son midi n’a paru que du temps de la circoncision et de la loi qui l’a suivie. Le second état a eu son commencement du temps d’Élisée, où l’on vit cet homme abandonner toutes les choses de la terre pour suivre Dieu seul, et se consacrer uniquement à son service : mais le beau midi de cet état ne parut que sous Jésus-Christ, et à la prédication de l’évangile. Enfin le troisième état a commencé du temps de S. Benoît, après qu’il eut publié sa règle, cette règle si spirituelle, qui nous donne comme des avant-goûts de la gloire, mais qu’on ne découvrira bien qu’après la consommation des siècles. »

Primus trium státuum de quibus nobis est sermo, fuit sub témpore legis, quando pópulus Dómini adhuc pro témpore páuculus sérviens erat sub eleméntis hujus mundi, secúndus status fuit sub Evangélio, et manet usque nunc, in libertáte quidem respéctu prætériti, sed non in libertáte respéctu futúri. Dicit enim Apóstolus ex parte cognóscimus et ex parte prophetámus. Tértius ergo status erit circa finem sǽculi, jam non sub velámine líttera, sed in plena spíritus libertáte. Et primus quidem status qui cláruit sub lege et circumcisióne, initiátus est ab Adam Secúndus qui cláruit sub Evangélio initiátus est, ab Eliséo et Ozía. Tértius à Témpore Sancti Benedícti, cujus excéllens cláritas expectánda est circa finem.

## § 37. Justification de l’abbé Joachim,

Il faut avoir une grande envie de trouver des hérésies partout, pour en trouver dans ce passage. Qui ne voit que par la servitude dont parle l’abbé Joachim, il n’entend autre chose, sinon d’être dans un état qui fait seulement la figure des choses à venir ; et par la liberté dont il fait mention, être dans un état où l’on joint des choses figurées et promises par les figures. Ainsi sous l’évangile nous sommes tirés de l’esclavage, et nous nous trouvons en liberté, parce que nous possédons ce que la loi écrite nous figurait : et dans le ciel nous serons encore dans une plus grande liberté, parce que nous possèderons ce que l’évangile et la règle de S. Benoît, qui n’en est que l’explication, nous promettent[[262]](#footnote-263).

C’est ce qu’il explique lui-même dans un autre endroit, où il dit : « Dans ce premier état on n’avait que des figures ; dans le second, on possédait des figures et des choses figurées ; dans le troisième, il n’y a plus de figures, et l’on jouit des seules choses figurées[[263]](#footnote-264).

Scimus quod in primo statu præcésserint significántia, in secúndo significántia et significáta ; in tértio amótis significántibus, sequúntur tantúmmodo signíficat.

Mais parce que la condition des figures est d’être quelque chose de sensible, et pour ainsi dire terrestre et charnel, et que nous ne sommes point sans figures sous lai loi écrite, ni même sous l’évangile ; de là est que cet abbé a pu dire, en parlant très -correctement, que l’état présent où nous sommes est encore terrestre charnel, et qu’il ne deviendra entièrement spirituel que lorsque nous posséderons là vérité sans figures.

Ce qui a trompé Gui de Perpignan, c’est qu’il n’a pas apperçu, ou plutôt qu’il n’a pas voulu appercevoir, que l’abbé Joachim ne faisait pas consister son troisième état si spirituel dans la règle de S. Benoît, mais dans la possession de la vérité sans figure, ce qui n’est que dans le ciel ; et qu’il regarde seulement l’exacte observation de cette règle qui est toute spirituelle et toute contemplative comme l’aurore et le commencement de cette vie spirituelle que les bienheureux mènent dans le ciel[[264]](#footnote-265). Jamais il n’a opposé la règle de S. Benoît à l’évangile ; jamais il ne la séparée de l’évangile comme un état différent plus parfait : mais cette règle jointe à l’évangile qu’elle renferme toute, à qui elle donne encore plus d’étendue par les conseils qu’elle multiplie, contribue beaucoup à spiritualiser les hommes, et à leur apprendre à mener une vie angélique dans un corps mortel, ce qu’il regarde comme l’aurore de la vie bienheureuse.

Que deviennent donc à présent tous ces blasphèmes que ce général des Carmes, et ceux qui l’ont suivi, mettent dans la bouche de notre saint abbé, lorsqu’ils lui sont dire que l’évangile n’a été prêché par les apôtres que selon le sens littéral ; qu’il est réservé aux disciples de S. Benoît de le prêcher selon le sens spirituel ; que J’Église était moins parfaite sous Jésus-Christ et sous ses apôtres qu’elle ne l’est depuis que S. Benoît à publié sa règle, et tant d’autres absurdités qu’ils lui fond dire ?

Elles se trouvent encore toutes, si on les en veut croire ; dans ces paroles de l’abbé. « Nous savons que le premier état des hommes depuis Adam était une vocation au travail sous les préceptes de la loi. Le second sous l’évangile, une vocation aux souffrances. Le troisième qui résulte des deux premiers, une vocation à la douce liberté de la contemplation. Scimus quod primus Ordo qui institútus est primo vocátus est ad labórem legálium præceptórum. Secundus qui institútus est secúndo, vocátus est ad labórem passiónis. Tértius qui procédit ex utróque, eléctus est ad libertátem contemplatiónis*[[265]](#footnote-266)*. » Mais cela veut-il dire que le second état de l’Église de Jésus-Christ fait moins parfait que celui d’à présent depuis que S. Benoît a paru ? Le sens naturel de ce passage est sans doute que les fidèles étant délivrés présentement du dur travail des cérémonies légales, et de cette multitude de préceptes et d’ordonnances dont ils étaient accablés sous la loi ; étant même délivrés de la peine et de la nécessité d’aller prêcher la foi aux gentils, et de la confesser devant les tyrans, comme ils étaient tenus du temps des apôtres ; ils ont le moyen à présent de venir par troupes se retirer dans les monastères pour vaquer à la contemplation, comme il est arrivé effectivement depuis que S. Benoît a publié sa règle. C’est en cela seul qu’il fait consister tous les avantages qu’il attribue à ce troisième état de l’Église. Y voir autre chose, c’est y voir ce qui n’y est point.

Mais cet abbé n’a-t-il pas dit en termes formels « que le premier état des hommes, qui est aussi le premier état de l’Église, était l’ordre des mariés qui a commencé à fructifier dans Abraham, que le second était l’ordre des clercs, qui a commencé sous Ozias, et qui a fructifié en la personne de Jésus-Christ ; enfin que le troisième état était l’ordre des moines selon une forme particulière qui a commencé a S. Benoît, et qui ne fructifiera qu’à la fin des temps[[266]](#footnote-267). »

Sans doute qu’il l’a dit. Mais il est question de savoir où est l’hérésie dans ces paroles, qui ne disent autre chose que les précédentes, et qui en sont l’explication ; qui ne sait que le premier état du monde a été particulièrement destiné à la propagation du genre humain, et que les lois du mariage ayant été fort altérées par la postérité d’Adam, omnis quippe caro corrúperat viam suam ; elles furent rectifiées sous Abraham, qui est le père des croyants, et la tige du peuple de Dieu ? Mais alors on ne savait ce que c’est que le vœu de virginité. Les bons comme les méchants, les saints comme les autres étaient non seulement mariés, mais beaucoup avoient plusieurs femmes : tous ne pensaient qu’à grossir leur famille : et le grand nombre de leurs enfants faisait leur puissance et leur richesse. L’abbé Joachim a donc pu appeler ce premier état du monde, l’état des mariés, puisque tout le monde, ou presque tout le monde l’était.

Mais lorsque Jésus-Christ est venu sur la terre, il a appris aux hommes, et par son exemple et par sa doctrine à préférer le célibat au mariage : et tous les clercs, c’est-à-dire, tous ceux qui ont voulu se consacrer au culte des autels, l’ont embrassé, ce qui n’était pas avant Jésus-Christ, quoiqu’Élie et Élisée du temps de la loi en eussent donné quelque exemple qui ne fut suivi que de très peu de personnes. L’abbé Joachim a donc parlé assez juste, en appelant ce second état de l’Église l’état des clercs : et s’il fait entrer le roi Ozias dans les prémices de cet état, c’est que le sacerdoce de Jésus-Christ est un sacerdoce royal, étant lui-même et roi et prêtre, dont Ozias était la figure aussi-bien que Melchisédech, pour avoir offert l’encens au seigneur[[267]](#footnote-268) ; enfin lorsqu’il dit que le troisième état est celui des moines, selon une forme particulière qui a commencé à S. Benoît, il ne nie pas qu’il y ait eu des moines avant S. Benoît, mais il avance seulement que ceux de ce patriarche étaient selon une forme particulière. C’est-à-dire, qu’il leur a donné des lois plus saintes et plus spirituelles que les autres, qu’il les a formés dans une plus grande perfection, dans une vie plus contemplative, qui ne trouvera son accomplissement qu’à la fin des siècles, lorsqu’ils possèderont la vérité éternelle qu’ils ont méditée pendant toute leur vie.

Il n’y a rien en tout cela que d’orthodoxe : et si Gui de Perpignan et ses copistes croient y trouver des hérésies, c’est qu’ils ne l’entendent pas, ou ne veulent pas l’entendre.

Tous les ouvrages de l’abbé Joachim avaient été examinés au IVe concile de Latran : et si les pères de ce concile n’y ont rien trouvé de répréhensible que la condamnation qu’il avait faite : du sentiment de Pierre Lombard sur la Trinité ; si les papes suivants n’ont pas fait, mention d’autre chose ; si tant d’ennemis qu’avait ce saint abbé n’ont pu lui objecter d’autre erreur, ni le déférer au S. Siège pour aucun autre point de doctrine, il ne faut pas croire que quelques particuliers seront plus éclairés que toute l’Église, et que tant d’habiles gens qui se sont mêlés de cette affaire, et qui ne manquaient pas d’envie de faire condamner cet abbé comme un hérétique, s’ils en eussent trouvé aucun sujet légitime.

Lorsque sur la fin du XIIIe siècle les fraticelles et autres hérétiques parurent ; ce fut en vain que pour appuyer leurs erreurs ils se servaient des passages de l’abbé Joachim que cite Gui de Perpignan, et soutenaient que leur évangile éternel, leur bizarre et ridicule pureté, n’était autre chose que ce troisième état de l’Église prédit par ce prophète ; état selon eux, plus saint et plus parfait que les autres. L’Église condamna leurs erreurs sans condamner l’abbé Joachim, parce que leurs sentiments n’étaient hérétiques que dans le sens que ces visionnaires donnaient à ces passages, et non pas dans le sens de l’auteur, au lieu que lorsqu’elle condamna les béguins[[268]](#footnote-269), qui appuyaient leurs erreurs sur les livres de Jean-Pierre de Serviliaco, fameux docteur de l’ordre des frères Mineurs, qui avait écrit sur l’Apocalypse comme l’abbé Joachim, elle condamna et les sentiments des béguins, et les ouvrages de ce docteur sur lesquels ils s’appuyaient, parce qu’elle reconnut que ces sentiments étaient hérétiques, et dans le sens qu’y donnaient ces sectaires, et dans le sens qu’y donnait le docteur même.

Voilà tout ce qu’on peut dire sur l’hétérodoxie de l’abbé Joachim, et nous ne voyons pas que ses adversaires lui aient objecté autre chose pour tâcher de le faire passer dans le monde pour un hérétique. Disons un mot de la qualité de faux prophète qu’ils lui donnent encore. L’une n’est pas mieux fondée que l’autre.

## § 38. Ignorance de ceux qui traitent l’abbé Joachim de faux prophète.

Dieu nous apprend dans ses écritures à quelles marques les faux prophètes peuvent se reconnaître. « Si un prophète, dit-il, a avancé quelque chose de ma part, et que la chose n’arrive pas, c’est une preuve que je ne lui ai point parlé, mais qu’il a parlé de lui-même[[269]](#footnote-270). » Le principe est incontestable, personne ne le nie. Or l’abbé Joachim, disent-ils, a prédit plusieurs choses qui non seulement ne sont point arrivées, mais dont on a vu tout le contraire : il a prédit au roi Richard en 1190 que Saladin perdrait Jérusalem et route la terre sainte, sept ans après la prise de cette ville sur les chrétiens par ce même prince, ce qui devait par conséquent arriver en 1194 ; car il y avait déjà près de trois ans qu’il s’était rendu maître de Jérusalem. Cependant les infidèles possèdent encore cette ville et tout le royaume de Jérusalem. Il a prédit à ce même roi d’Angleterre, que son voyage de là terre sainte serait très utile et très glorieux : cette croisade néanmoins fut très malheureuse. Il assura en présence de ce prince et de toute sa cour, que l’antéchrist était déjà né, cependant il n’a pas encore paru depuis cinq cents ans que l’abbé Joachim l’a ait. C’est donc une marque que cet homme ne parlait point par l’esprit de Dieu, mais de lui-même, et par conséquent que c’est un faux prophète.

Ainsi raisonnent les adversaires de l’abbé Joachim. Je ne sache point qu’ils apportent d’autres preuves pour montrer que cet abbé était un faux prophète, car ce qu’ils disent de l’empereur Frédéric, qui selon eux a été un prince très sage et très soumis à l’Église, quoique l’abbé Joachim eut prédit que c’en serait le persécuteur, nous avons déjà fait voir sur cep article l’ignorance de Trithème, et le peu de connaissance qu’il avait de l’histoire.

Il ne nous sera pas plus difficile de montrer ici le peu de solidité qu’il y a dans le raisonnement de ces écrivains, et qu’ils ne sont guère éclairés dans la science des prophètes, ou pour mieux dire, que le don de prophétie leur est entièrement ; inconnu, c’est pour eux un pays perdu.

Premièrement, ils devraient savoir que la plupart des prophéties sont énoncées en des termes obscurs et ambigus, dont le véritable sens est caché, et ne se manifeste que par l’évènement. Les prophéties, dit S. Irénée[[270]](#footnote-271), sont des énigmes jusqu’à ce qu’elles s’accomplissent. Qui aurait dit par exemple, que Daniel est un faux prophète, parce que le Messie ne vint point soixante et dix semaines après sa prédiction, comme il l’avait assuré, aurait été lui-même un faux prophète. Pourquoi ? Parce que Daniel par ses semaines entendait des semaines d’années, et non pas des semaines de jours, comme on est obligé présentement de le reconnaître. Qui a donc dit à ces historiens que l’abbé Joachim par les années n’entendait pas des siècles, et que les sept ans après lesquels Saladin devait prendre Jérusalem et toute la terre sainte, ne veulent pas dire sept siècles ? En ce sens les infidèles possèderont encore la terre sainte pendant deux cents ans ; car il n’y a que cinq siècles que la prédiction a été faite, et ils ne seront chassés de la Palestine par les chrétiens que dans le dix-neuvième siècle. Alors la prophétie serait véritable.

Mais sans aller si loin, ni les obliger à attendre si longtemps pour vérifier la prophétie de cet abbé, n’est-il pas vrai que Saladin mourut justement au bout des sept années, et qu’ainsi, il perdit pour toujours et la ville et le royaume de Jérusalem, qu’il n’eut pas même des enfants pour recueillir sa succession ? Mais parce que ces prophéties ne s’accomplissent pas dans le sens et dans les vues qu’ont les hommes, ils les traitent d’impostures, et croient raisonner juste.

Secondement, par la gloire, par les utilités et les avantages, Dieu et ses prophètes entendent souvent une gloire céleste et des avantages tout spirituels, les hommes grossiers et charnels ne l’entendent que d’une gloire mondaine et passagère, d’une utilité et d’un avantage temporel. Ce fut ainsi que S. Bernard prédit au pape Eugene et à tous es chrétiens, que la croisade de son temps serait glorieuse et avantageuse ; il fit même plusieurs miracles pour confirmer ce qu’il disait, et ce qu’il prédisait de la part de Dieu. Cependant de toutes les croisades il n’y en eut guère de plus malheureuse selon le monde, et tout l’avantage qu’on en retira fut que des milliers d’hommes qui se seraient damnés dans la vie licencieuse et libertine qu’ils menaient dans le monde, trouvèrent leur salut et leur bonheur éternel dans cette expédition, où ils s’engagèrent par un esprit de pénitence, donnant leur bien et leur vie pour Jésus-Christ, et pour la gloire de son saint nom, comme le saint l’écrivit au pape dans la suite : et personne n’a assez peu de religion pour dire que S. Bernard ait été un séducteur et un faux prophète.

On ne l’est point quand on ne fait qu’annoncer aux hommes ce que Dieu veut qu’on leur annonce ; et s’ils l’entendent autrement que Dieu ne l’entend, c’est leur faute, et non pas celle de la personne dont Dieu s’est servi pour leur déclarer ses volontés. On pourrait donc dire la même chose de l’abbé Joachim si l’expédition du roi Richard eut été aussi malheureuse que celle dont parlait S. Bernard : mais il y a bien de la différence. Richard prit des villes et gagna des Batailles, il remit sur pied les affaires des chrétiens en Orient, qui étaient fort délabrées, il leur procura le temps de respirer par la trêve qu’il fit avec Saladin ; elle ne fut malheureuse que pour lui seul, parce qu’à son retour il fut fait prisonnier par le duc d’Autriche, et livré entre les mains de les ennemis ; et c’est précisément tout ce que l’abbé Joachim avait prédit à ce prince. Votre voyage ne sera pas inutile pour les affaires de l’Église, il ne sera malheureux que pour vous, lui avait-il dit.

À l’égard de l’antéchrist on a déjà fait voir qu’il était né lorsque l’abbé Joachim l’assura devant le roi d’Angleterre et devant toute sa cour, puisque par cet antéchrist il entendait parler de Frédéric II, ce grand persécuteur de l’Église romaine. C’est ainsi, comme nous l’avons remarqué, que S. Norbert prêcha publiquement que l’antéchrist était proche, et qu’il ne mourrait point qu’il ne l’eut vu paraître : ce qu’il entendait de l’antipape Anaclet ; sans qu’on ait osé pour cela traiter ce saint de faux prophète.

Ce n’est pas tout. Quelquefois par l’antéchrist qui doit faire la guerre à l’Église, les prophètes entendent une hérésie, quelque vice monstrueux qui doit s’élever dans le monde, causer de grands scandales dans l’Église, et entraîner dans le précipice une infinité d’ames. C’est donc juger témérairement et faire paraître peu de connaissance dans les sciences divines, que de traiter de faux prophètes ceux qui de la part de Dieu annoncent aux hommes toutes ces choses sous le nom d’antéchrist, sous prétexte que le dernier persécuteur de l’Église, connu ordinairement sous le nom d’antéchrist, n’est pas encore venu, il y a d’autres règles plus certaines pour juger si un homme est un faux prophète.

## § 39. Règles certaines pour juger si un homme est un faux prophète.

Il faut en premier lieu remarquer avec S. Grégoire pape[[271]](#footnote-272), que les prophètes lorsqu’ils sont consultés par les hommes, leur disent quelquefois, par le fréquent usage qu’ils ont de prophétiser, des choses que Dieu ne leur a point révélées, mais que leur propre esprit leur inspire. En ce cas ils sont trompés, mais ils ne sont point trompeurs, et l’on ne peut sans injustice les traiter d’imposteurs et de faux prophètes. Ce fut ainsi que le prophète Nathan consulté par David s’il bâtirait un temple au seigneur qui lui fut agréable et digne de sa majesté[[272]](#footnote-273) ; le prophète approuva ce dessein, l’encouragea à l’exécuter, et lui promit le secours de Dieu dans cette entreprise. Mais la nuit suivante le seigneur l’obligea de s’aller rétracter, et de dire à ce prince que cet honneur était réservé à son fils. L’abbé Joachim consulté par le roi d’Angleterre sur la réussite de sa croisade, aurait donc pu répondre par ses propres lumières, qu’elle serait heureuse quoiqu’elle ne l’ait pas été, sans être pour cela ni imposteur, ni un faux prophète : parce qu’il n’est pas nécessaire pour être prophètes que tout ce qu’ils disent soient autant de prophéties de l’accomplissement du futur, ni que Dieu leur révèle tout ce qu’ils ont à dire. Alors ils parlent comme hommes, et non pas comme prophètes, par leur propre esprit, de non pas par l’esprit de Dieu.

Il n’en est pas de même lorsqu’ils annoncent aux hommes quelque chose de la part de Dieu ; car dans ces conjonctures, si la chose n’arrivait pas comme ils la disent, on serait en droit de les appeler faux prophètes et imposteurs. Encore faut-il que l’affaire ne soit pas conditionnelle en Dieu, autrement la chose ne pourrait ne pas arriver, sans que celui qui l’a annoncée de sa part comme future fût un faux prophète. C’est ainsi que Jonas alla crier dans toutes les rues de Ninive de la part de Dieu : Encore quarante jours et la ville sera renversée. Elle ne le fut pas néanmoins, parce que la menace était conditionnelle en Dieu, et renfermait cette autre proposition : Si les ninivites ne sont pénitence. Ils la firent cette pénitence, et la ville ne fut point détruite, sans que Jonas ait été un faux prophète.

Il arrive encore quelquefois que les prophètes ou ne comprennent pas bien ce que Dieu leur a révélé, ou que l’ayant bien compris, ils ne s’expliquent pas comme il faut, et donnent à entendre toute autre chose que ce que Dieu a dit. C’est ainsi que S. François prédit au roi de Portugal, que jamais ses États ne seraient réunis au royaume de Castille[[273]](#footnote-274). Ils le furent néanmoins sous Philippe second, après la mort du jeune roi Sébastien, sans que ce saint patriarche puisse être dit un faux prophète, parce que Dieu l’entendait d’une réunion perpétuelle et permanente, ce que le saint homme ou n’avait pas bien compris, ou n’avait pas bien expliqué.

Enfin ceux qui ont fait une étude particulière des révélations que les saints ou saintes nous ont laissées par écrit, savent qu’on y trouve souvent des choses fort contraires, les unes aux autres, que Dieu par conséquent n’a pu révéler, puisqu’il ne peut se contredire ; mais cela ne porte aucun préjudice à leur sainteté. Ils se sont trompés sens avoir voulu tromper personne. Ils ont dit ce qu’ils croyaient que Dieu leur avait révélé, mais ils ont mal entendu ce que Dieu leur avait dit. Tant il est vrai qu’il faut apporter beaucoup de discernement, de sagesse, de précaution et d’intelligence, quand il s’agit de taxer quelqu’un d’imposture dans des révélations, ou de faux prophète dans des prédirions, surtout quand la vie de ces personnes est sainte et sans tache, comme était sans doute celle de l’abbé Joachim, soutenue d’ailleurs par plusieurs miracles avérés.

C’est ce qui a obligé le docteur angélique S. Thomas, à parler de lui avec beaucoup de sagesse et de retenue. Il savait ce que ses adversaires disaient contre lui, et il n’ignorait pas aussi ce que les autres disaient à son avantage. Il veut bien supposer avec les premiers tout ce qu’ils lui objectaient, et croire comme eux qu’il s’est trompé en certaines choses, mais il n’en conclut pas comme eux que cet abbé était un imposteur et un faux prophète. S’il n’a pas eu le don de prophétie, dit-il[[274]](#footnote-275), on ne peut nier au moins qu’il n’ait eu le don d’intelligence, qui est compatible avec quelques méprises.

Un écrivain plus célèbre de nos jours par le grand nombre de volumes qui ont paru sous son nom avec une rapidité étonnante, que par la solidité de ses preuves et de son jugement, a cru avoir mieux rencontré que tous ceux qui avaient jusqu’ici parlé de l’abbé Joachim. Une seule raison, dit-il[[275]](#footnote-276), prouve invinciblement que cet homme était un faux prophète. Quelle est cette raison ? Écoutons-là. « L’écriture, dit-il, n’a qu’un sens littéral, lors donc qu’une prophétie a été accomplie littéralement, elle ne peut plus s’appliquer à d’autres choses : et quiconque voudrait s’en servir encore pour prédire des évènements futurs, abuserait manifestement des livres sacrés, et passerait pour un faux prophète, parce qu’il s’éloignerait des intentions de Dieu-même, qui n’a inspiré ces paroles à ses prophètes que pour annoncer des choses dont on a vu l’accomplissement. Or il est certain, ajoute-t-il, que l’abbé Joachim se sert de mille prophéties de l’un et l’autre testament, qu’il applique à des choses de son temps. Tout ce qu’il prédit de Frédéric II, de l’ordre de Cîteaux, de l’établissement des ordres de S. Dominique, de S. François, de S. Ignace, de l’état futur de l’Église dans les siècles postérieurs, etc. sont autant de passages de l’écriture, dont on a vu l’accomplissement dans le peuple de Dieu, dans la Synagogue, et dans la personne de Jésus-Christ même : Il est donc constant que ces prophéties ne peuvent plus se vérifier à la lettre dans aucune autre rencontre, et qu’ainsi ce prétendu prophète est dans l’erreur, et donne ses imaginations pour de véritables prophéties. »

Sans examiner ici toutes les circonstances de ce grand raisonnement, dont la plupart ne se trouvent pas véritables, je ne m’arrête qu’au principe. L’auteur pose pour fondement que l’écriture-sainte ne peut avoir un double sens littéral : et c’est ce qui est manifestement faux. Entre un grand nombre d’exemples que je pourrais citer, je n’en rapporte que deux ou trois qui sont à la portée de tout le monde.

Premièrement ces paroles du prophète Osée : Ex Ægýpto rogávi fílium meum*[[276]](#footnote-277)*. J’ai rappelé mon fils de l’Égypte. Il est certain que le prophète en cet endroit parle du peuple d’Israël, que Dieu appelait son fils par un excès d’amour et de tendresse, comme il le fait assez entendre dans le même verset, où il dit : Quia puer est Israel, diléxi eum, et ex Ægýpto vocávi fílium meum. Dieu délivra ce cher fils de la servitude d’Égypte sous la conduite de Moïse et d’Aaron, par une infinité de miracles et de prodiges. Voilà certainement le sens littéral du prophète. Cependant S. Matthieu nous assure, que ce fut pour accomplir à la lettre les paroles de ce prophète, que Dieu envoya dire à S. Joseph par un ange de sortir de l’Égypte avec l’enfant Jésus, et de retourner en Judée, afin d’accomplir ce qui avait été prédit par le prophète : j’ai retiré mon fils de l’Égypte. Ut adimplerétur quod dictum est a Dómino per Prophétam dicéntem ; ex Ægýpto vocávi fílium meum*[[277]](#footnote-278)*. Il n’est donc pas impossible qu’un même passage de l’écriture ait un double sens littéral, et qu’il s’accomplisse à la lettre en différentes personnes éloignées les unes des autres de plusieurs siècles, et dans des conjonctures toutes différentes.

Dans le massacre des innocents le même évangéliste nous assure que l’on vit l’accomplissement de ces paroles de Jérémie : « Une voix lamentable a été entendue dans Rama ; on a vu des pleurs et des hurlements, Rachel pleurait la perte de ses enfants, et n’a point voulu recevoir de consolation, parce qu’elle était sans espérance de les revoir[[278]](#footnote-279). » Cependant tous les interprètes conviennent que le prophète en cet endroit parle de la captivité de Babylone, et des cris que les femmes de la tribu de Benjamin jetaient, lorsqu’elles virent passer sur leurs terres tout ce pauvre peuple qu’on conduisait enchaîné dans l’Assyrie. Il y a donc encore un double sens littéral dans ce passage de Jérémie.

Isaïe dans son chapitre IX, assure les peuples du royaume de Juda, que Dieu les retirera bientôt de l’oppression où les rois d’Israël et de Syrie les ont réduits, et qu’alors les contrées de Zabulon et de Nephtali, et tout le pays au-delà du Jourdain seront non seulement soulagées, mais que ces peuples qui étaient comme dans les ténèbres et dans les ombres de la mort par une cruelle oppression qu’ils souffraient, seront éclairés d’une brillante lumière qui leur rendra la vie et des jours paisibles. C’est ce qui s’accomplit à la lettre par la puissante protection que Dieu donna aux rois de Juda contre ses ennemis, et qui fit que ce peuple, non seulement commença à respirer, mais fut toujours dans la suite supérieur à ses cruels persécuteurs. Cependant nos évangélistes attribuent l’accomplissement de cette prophétie à la demeure que Jésus-Christ fut faire dans les confins de Zabulon et de Nephtali, après que S. Jean eut été mis en prison par les ordres du roi Hérode. Venit et habitávit in fínibus Zábulon et Néphtali, ut adimplerétur quod dictum est per Isaíam Prophétam : terra Zábulon, et terra Néphtali, via maris trans Jordánem, Galilǽæ géntium, pópulus qui sedébat in ténebris vidit lucem magnam, sedéntibus in regióne umbra mortis, lux orta est eis.

L’écriture sainte est pleine de pareilles prophéties qui ont un double sens littéral. Le principe de ce docteur est donc faux, et il n’en peut rien conclure contre l’abbé Joachim, pour avoir prédit des choses qui s’étaient déjà accomplies en un autre sens dans les siècles antérieurs.

Je dis plus. Admettons son principe, tout faux qu’il est, la conséquence qu’il en tire, est-elle juste ? Nullement. Voici sa conséquence, « Donc cet homme est un faux prophète, qui nous donne ses imaginations pour de véritables prophéties en tout ce qu’il a prédit de Frédéric II, de l’ordre de Cîteaux, de l’établissement des ordres de S. Dominique et de S. François, de l’état futur de l’Église, etc. » Cette conclusion ne suit point de son principe : mais seulement il s’ensuit que l’abbé Joachim n’a pu appuyer ses prophéties sur les passages de l’écriture qu’il cite, puisqu’ils avaient eu déjà leur accomplissement en d’autres temps. Du reste il demeure toujours prophète véritable, puisque tout de qu’il a prédit sur ces différents articles est arrivé comme il l’avait prédit plusieurs siècles auparavant.

## § 40. Bévues de Moreri et de ses reviseurs sur l’abbé Joachim.

Au reste il est si visible que les auteurs, particulièrement les modernes qui ont parlé désavantageusement de l’abbé Joachim, ne le connaissent point, et n’ont jamais lu ni sa vie, ni ses ouvrages, qu’on les voit en dix ou douze lignes commettre autant de fautes contre la vérité de l’histoire. C’est ce qui est arrivé principalement au célèbre Moreri, et à ceux qui se sont mêlé de corriger et d’amplifier son ouvrage[[279]](#footnote-280).

1°. Ils commencent par se tromper sur le temps qu’il a paru au monde. Cet abbé, disent-ils, fleurissait sur la fin du onzième siècle. Il est constant néanmoins qu’il est décédé dans le XIII sicle âgé seulement de 72 ans. 2° Le concile de Latran, continuent-ils, condamna ses ouvrages comme hérétiques. Le concile ne toucha point à ses ouvrages qui contiennent plus de 20 volumes, et ne condamna qu’une seule proposition d’un livret, qu’il avait fait contre le maître des Sentences. Du reste le concile fait son éloge. 3° Un abbé de son Ordre, nommé Grégoire de Laude, disent-ils, a cru le devoir justifier dans un livre in folio, imprimé à Paris en 1660. Ce livre de Grégoire de Laude n’a jamais été imprime à Paris, mais à Naples, où était l’auteur. 4°. Il croyait avoir la clé de l’Apocalypse, que personne n’avait encore jamais pu trouver. On ne voit rien de semblable, ni dans ses écrits, ni dans ses discours qui étaient d’une humilité parfaite, savait que l’écriture sainte peut avoir plusieurs sens véritables ; il en donnait un à l’Apocalypse, mais il ne niait pas qu’on ne lui en pût donner plusieurs autres. 5° Il soutenait que chaque personne de la Trinité, avait sa propre essence particulière, dont l’une engendrait l’autre, ce qui donnait ouvertement dans le trithéisme. Ce n’a jamais été là l’état de la question proposée dans le concile de Latran. Il s’agissait de savoir si la proposition de Pierre Lombard, qui disait qu’en Dieu il y avait une chose souveraine qui n’engendrait, ni n’était engendrée, ni ne procédait, et qui n’était ni père, ni fils, ni saint esprit ; si dis-je, cette proposition était hérétique, et allait à établir une quaternité en Dieu, comme l’abbé Joachim le prétendait. Pour lui, il soutenait que cette chose souveraine était le père, le fils et le saint esprit, et n’en devait point être distinguée. Ainsi loin de multiplier les dieux, il croyait au contraire que c’était son adversaire qui les multipliait ; c’est pourquoi son livre était intitulé : De l’unité de Dieu dans la Trinité, contre Pierre Lombard.

6°. Moreri et ses reviseurs rapportent ensuite la conférence du roi Richard avec l’abbé Joachim, et traitent d’extravagance tout ce qu’y dit l’abbé. Nous avons fait voir dans le cours de cette histoire, que cette conférence était des plus censées, et que tout ce qu’y avait prédit l’abbé Joachim, se trouva véritable par l’évènement.

7°. Ils terminent ce récit fabuleux, en disant qu’après cette conférence l’abbé Joachim fut renvoyé à sa solitude de haute-Pierre : ce qui n’est pas plus véritable que le leste, puisque l’abbé Joachim avait abandonné sa solitude de haute-Pierre depuis longtemps, et était établi à Flore, plus d’un an avant que le roi Richard abordât en Sicile. Il s’en retourna donc à son abbaye de Flore après avoir pris congé du roi. Il est fâcheux de trouver tant de fautes et tant de bévues dans un livre qui devrait être pour le public une source féconde de toutes les vérités scientifiques.

## § 41. Liste des ouvrages de l’abbé Joachim, tant imprimés que manuscrits.

Il ne nous reste plus, pour avoir une juste idée de l’abbé Joachim, et satisfaire pleinement la curiosité du lecteur, qui désirerait ne rien ignorer de tout ce qui concerne ce fameux abbé, qu’à donner la liste de ses ouvrages, et de distinguer ceux qui sont de lui, d’avec ceux qu’on lui attribue faussement ; de marquer ceux qui sont imprimés, et ceux qui restent manuscrits, et d’indiquer les bibliothèques où ceux-ci se trouvent.

Le premier ouvrage de ce saint abbé, fut sa Concorde sur les deux testaments, qu’il composa par ordre du pape Luce III, et qu’il fut présenter à son successeur. Il fut reçu avec l’applaudissement de toute la cour romaine.

Le second, est le Psaltérion à dix Cordes, divisé en trois livres, ou il parle particulièrement du mystère de la Trinité en des termes bien différents de ceux que lui attribuent ses ennemis.

Le troisième, est son exposition de l’Apocalypse, divisée en cinq distinctions. Il la fit par ordre des papes Clément et Urbain III, qui l’approuvèrent.

Le quatrième, sont des Apostilles, ou si l’on veut un Commentaire fort court sur la révélation qui fut faite à S. Cyrille, et l’abbé Joachim fit ce commentaire à la prière de ce saint.

Le cinquième, est un commentaire sur la Sybille Érythrée, et sur le fameux Merlin, surnommé l’Enchanteur. Ce fut à la prière de l’empereur Henri VI, qu’il composa cet ouvrage.

Le sixième, est un Commentaire sur l’Évangile de S. Jean.

Le septième, est un Commentaire sur Isaïe, qu’il composa à la prière de son illustre disciple Reigner, et le lui dédia.

Le huitième, sont des commentaires sur Jérémie, sur Ezéchiel, et sur Daniel,

Le neuvième, sont des commentaires sur quatre petits prophètes, Habacuc, Zacharie, Nahum, et Malachie. Celui de Nahum porte pour titre : De onéribus futúri témporis, et c’est-là où l’on voit particulièrement bien des choses surprenantes qui devaient arriver dans l’Église.

Tous ces ouvrages ont été imprimés à Venise en 1519, et en 1527, mais si mal, et si pleins de fautes qu’on ne peut s’empêcher de souhaiter que quelques savants en entreprennent une nouvelle édition. Ce serait un service considérable qu’ils rendraient à l’Église et à la République des lettres.

On y a joint un autre traité, qui porte pour titre : Vaticiniórum in summos Pontífices, liber unus. Mais qui certainement n’est point de l’abbé Joachim, quoiqu’on avoue qu’il en avait composé un sur cette matière, et qui fit même beaucoup de bruit en son temps. Il était intitulé : Liber de Flore seu de summis Pontifícibus. Outre cette différence du titre, celle du style et de l’élocution est encore plus grande. Le style de l’abbé Joachim est pur, clair et net, quoiqu’il ne soit pas des plus élégants : mais celui de ce livre qu’on lui suppose, est un style embarrassé, barbare, et qui se ressent parfaitement des temps de la basse latinité. L’ouvrage de l’abbé Joachim sur les papes, commençait, ainsi que nous l’a assuré S. Télesphore, au pontificat d’Innocent IV, élu pape en 1242, et continuait jusqu’à la fin de l’Église Militante, et jusqu’à la venue du dernier antéchrist. Celui-ci commence à Nicolas III, élu pape en 1277, et sans dire un mot des dix papes qui se trouvent depuis cette époque jusqu’au grand schisme d’Occident, il finit à Innocent VIII, décédé en 1492, et qui n’a certainement jamais passé pour antéchrist.

Tout ce qu’on peut donc dire de cet ouvrage, est que comme les partisans d’Urbain VI, forgèrent des prophéties sous le nom de S. Malachie, pour faire voir que Clément VII, son concurrent, était l’antipape : de même ceux de Clément en forgèrent d’autres sous le nom de l’abbé Joachim, pour montrer qu’Urbain VI, était lui-même l’antipape, prédit par ce saint homme, dont le nom, la sainteté et la réputation étaient capables d’en imposer aux peuples.

Mais comme tous les savants conviennent aujourd’hui que ces prophéties attribuées à S. Malachie, ont un ouvrage supposé, il en faut dire autant de celles qu’on a attribué à l’abbé Joachim. Qu’est donc devenu celui de cet abbé ? Car il est certain qu’il en avait composé un sur le même sujet, et que S. Télesphore l’a eu entre ses mains ; c’est-à-dire, qu’il paraissait encore dans le quatorzième siècle. Nous en avons dit notre pensée dans le cours de cette histoire (II, 62), et nous laissons aux savants le soin de nous en apprendre davantage.

Outre tous ces ouvrages de l’abbé Joachim, qui ont été imprimés, en voici d’autres qui se trouvent sous son nom en manuscrits, dans différentes bibliothèques de l’Europe.

Dans celle du Vatican, à l’entrée de la première salle, N° 225, on y trouve :

1°. Fusior explanátio revelatiónis factæ Cyríllo, montis Carméli Presbýtero. Liber. 1.

2°. De vita Solitária. Lib. 2.

3°. De virtútibus. Lib. 1.

4°. In Régulam sancti Benedícti. Lib. 1.

5°. De últimis tribulatiónibus. Lib. 1. Je ne sais si ce ne serait point son commentaire sur le prophète Nahum, qui portait pour titre : De onéribus futúri témporis. Si cela est on l’a imprimé,

6°. De artículis fídei. Lib. I.

7°. Sententiárum. Lib. I.

8°. De consolatióne. Lib. I.

9°. Epístolæ ad divérsos. Lib. I

Dans la Bibliothèque de sainte Foy, abbaye de l’ordre de Cîteaux en Espagne, à deux lieues de la ville de Saragosse, on y trouve encore ces ouvrages manuscrits sous le nom de l’abbé Joachim :

1°. De semínibus Scripturárum. Lib. I.

2°. De Testaméntis Patriarchárum. Lib. 1.

3°. Commentária in Psaltérium Decadordon ; mais faussement attribué à l’abbé Joachim, car il est certainement de Matthieu Guerra, ainsi que nous l’avons déjà dit. Ce serait une chose assez nouvelle, de voir un auteur faire des commentaires sur ses propres ouvrages. D’ailleurs l’éloge que l’auteur fait à la fin de l’abbé Joachim, fait assez connaître que cet ouvrage est d’un autre que de cet abbé.

4°. De Prophetía ignóta. Lib. I.

5°. Expositiónes vérsuum extraneórum. Lib. I.

6°. De Provinciálibus præságiis. Lib. I.

7°. De septem Sigíllis contra Judǽos. Lib. I. Il commence par ces paroles : Primum Tempus Synagóga, etc.

Il n’y a guère d’abbayes considérables dans l’ordre de Cîteaux, surtout en Flandres, où il ne se trouve quelque Manuscrit des ouvrages de l’abbé Joachim : mais je n’en sache aucun qui soit différent de ceux dont nous venons de donner la liste. Cette idée générale ne pourrait-elle point exciter le zèle de quelque savant, et l’engager à mettre au jour tant de pièces curieuses ?

## § 42. Dernière destinée de l’abbaye de Flore, et de cet ordre. Conclusion de l’ouvrage.

Mais qu’est devenue cette congrégation de Flore qui a tant coûté de peines et de travaux à ce saint abbé ? Elle ne fit que croître et augmenter après sa mort ; les fondations se multiplièrent ; les abbayes se remplirent de rares sujets ; elle donna à l’Église des cardinaux et des évêques en grand nombre : et ce qui est infiniment plus considérable et plus précieux, grand nombre de saints, dont la mémoire est encore en bénédiction, non seulement dans l’ordre, mais dans toute l’Italie. Les historiens n’en parlent qu’avec une singulière vénération. Les principaux d’entre eux, et qui avaient tous été formés par les mains du saint abbé, sont Pérégrin, Bonace son frère, Luc son secrétaire, Gérard, Jean et Nicolas[[280]](#footnote-281). Matthieu, Roger, Pierre, un autre Nicolas et Reigner. Tous ont été ou cardinaux, ou évêques, ou abbés, et ont donné en leur temps de grands exemples de vertu. Un mauvais arbre ne peut pas produire de si bons fruits, et c’est ce qui fait ici une preuve sans réplique de la saine doctrine de l’abbé Joachim. A-t-on jamais vu d’hérésiarque dont les disciples n’aient pas retenu au moins quelqu’une des erreurs de leur maître ? Serait-il donc possible que parmi tant de disciples qu’a eu l’abbé Joachim, disciples très attachés à leur maître, il n’en ait été aucun à qui on ait pu reprocher la moindre erreur, quoique élevé sur le chandelier, et en place pour instruire les autres, si leur maître leur eut enseigné une doctrine hérétique ? Et aurait-il manqué de la leur enseigner, s’il eut été lui-même imbu des erreurs que ses ennemis lui attribuent ?

À l’égard de la régularité Monastique, elle se maintint dans la congrégation de Flore pendant près de trois cent ans avec la même ferveur qu’elle avait fait paraître du temps de son fondateur : et nous avons vu les éloges magnifiques que les papes Innocent III, Honorius, Grégoire XI, etc. en ont fait, en différentes occasions, jusqu’à l’appeler le boulevard et le soutien de l’ordre monastique. Comme elle ne relevait que du saint Siège, le pape après la mort du saint fondateur y nomma des Visiteurs apostoliques. Le premier qui fut revêtu de cette qualité fut Luc, archevêque de Cozense[[281]](#footnote-282) ; autrefois disciple de l’abbé Joachim, et il lui donna pour Adjoint l’abbé du saint-esprit de l’ordre de Cîteaux proche de Parme, avec lequel le défunt avait toujours entretenu, pendant sa vie une correspondance très étroite. Ces deux commissaires de concert avec Matthieu, premier abbé ; général de Flore depuis l’abbé Joachim, dressèrent des Règlements salutaires pleins de sagesse et de circonspection pour le gouvernement de l’ordre, et les firent confirmer par le pape. La bulle de confirmation est d’Innocent III, de l’an 17 de son pontificat, ce qui revient à l’année 1215 de l’ère commune, six mois avant le quatrième concile de Latran.

Avec ces lois qui allaient au-devant de tout ce qui peut introduire le relâchement dans une congrégation, autant que la sagesse humaine peut le prévoir, l’ordre fut gouverné saintement sous dix-huit abbés Réguliers, qui se succédèrent les uns aux autres, et dont les noms se conservent encore dans les archives; jusqu’à ce qu’enfin le moment fatal de la désolation de l’abbaye de Flore, prédit si distinctement par le saint fondateur, étant arrivé du temps du grand schisme d’Occident, toutes les maisons qui en dépendaient s’en ressentirent ; le pasteur frappé dans le chef de toute la congrégation, les brebis furent comme dispersées, errantes et vagabondes au gré de leurs passions; le relâchement entra de toutes parts. Les Commendes achevèrent de ruiner l’ordre, et mirent le comble à la désolation ; du moment que le temporel est enlevé, il faut que le spirituel tombe.

Cent ans après, les pitoyables restes de cet ordre furent recueillis et réunis à l’ordre de Cîteaux : cela se fit en 1570, et par un décret du chapitre général de cet ordre célébré en 1601, ce qui subsistait encore des maisons de cette congrégation, fut érigé en filiation, dont le chef est toujours l’abbaye de Flore, où reposent les cendres de l’abbé Joachim. Ainsi ce ruisseau si fécond qui était sorti trois ou quatre cents ans auparavant de l’ordre de Cîteaux, rentra alors dans sa source pour ne plus faire avec elle qu’un même fleuve, dont il faut espérer que les eaux couleront paisiblement jusqu’à la consommation des siècles : mais non pas si pures et si saines qu’elles étaient quand elles en sont sorties.

Dieu avait tiré de cet ordre tous les fruits qu’il en avait prévus pour le salut des siens ; le nombre de ceux qui devaient se sauver par les saintes pratiques établies dans Flore était rempli ; c’en est assez. Ce n’est pas à nous autres mortels d’aller plus loin, ni de vouloir pénétrer dans les causes de ces grands évènements : il nous suffit de savoir qu’ici bas tout rend hommage à l’immutabilité de Dieu, et qu’il n’arrive rien en ce monde que pour le bien et l’avantage de ceux à qui il destine une gloire éternelle, ómnia propter eléctos.

### APPROBATION.

J’ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, l’Histoire de l’Abbé Joachim, surnommé le Prophète, Religieux de l’Ordre de Cîteaux, etc. Cette Histoire m’a paru curieuse, non-seulement à cause de son sujet qui a été célébré, mais de plus par tous les éclaircissements que l’Auteur a su apporter, pour découvrir la vérité des faits qui y ont rapport. En Sorbonne le 5. Septembre 1743.

Signé, DE MARCILLY.

### PERMISSION.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu’il appartiendra : SALUT, Notre bien amé le sieur \*\*\*, Nous a fait exposer qu’il desirerait faire imprimer et donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : Histoire de l’Abbé Joachim, surnommé le Prophète, Religieux de l’Ordre de Cîteaux. S’il nous plaisait de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter le sieur Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, et autant de fois que bon lui semblera, et de les faite vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, et autres personnes de quelque qualité et condition qu’elles soient d’en introduire d’impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que cesdites Présentes seront enregistrées tout au-long son le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d’icelles : Que l’impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en bon papier et beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes; que l’Impétrant se conformera en tout aux Réglements ee la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1715. qu’avant de les exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l’impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état ou l’Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher et féal Chevalier le iseur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; et qu’il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, et un dans celle de notredit très cher et féal Chevalier le sieur DAGUÉSSEAU, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité desdites Présentes : Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant et les ayans causes, pleinement et paisiblement sans souffrir qu’il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l’Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l’exécution d’icelles tous Actes requis et nécessaires, sans demander autre permission ; et nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE à Paris le treizième jour du mois de Novembre l’an de grâce mil sept cent Quarante-quatre, et de notre Règne le trentième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, N° 381. fol. 321, conformément au Règlement de 1723. qui fait défense art. 4. à toutes personnes de quelque qualité qu’elles soient autres que les Libraires et Imprimeurs, de vendre, débiter et faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leur noms, soit qu’ils s’en disent les Auteurs, ou autrement, et à la charge de fournir à ladite Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, huit Exemplaires prescrits par l’art. 108 du même Règlement. À Paris le 17. Novembre 1744.

Signé VINCENT, Syndic.

1. C’est ainsi qu’en parle le P. Maimbourg dans son Hist. des Croisés, t. 2. [↑](#footnote-ref-2)
2. En 1130. [↑](#footnote-ref-3)
3. N’aurait-on pas voulu par ce nom, exprimer les belles qualités de la mère ? Car Gemma en Latin veut dire une perle. [↑](#footnote-ref-4)
4. La Calabre est une province d’Italie dans le royaume de Naples, avec titre de duché. Cozence qui est un Siège archiépiscopal, est aussi la capitale du duché possédée alors par les princes Normands depuis près d’un siècle. On la divise en ultérieure et extérieure, par rapport à cette chaîne de montagnes qui la divise en deux. [↑](#footnote-ref-5)
5. Dans sa lettre à Jean Kala, il lui parle ainsi : Tu inquis, o Joachim, donum Dei accepísti, etc. [↑](#footnote-ref-6)
6. Clément III dans son bref à l’abbé Joachim : Dilécto fílio Joachim Abbáti de Curacio. [↑](#footnote-ref-7)
7. L’Ordre de St. Benoît s’en empara au milieu du XIIIe siècle. [↑](#footnote-ref-8)
8. Ce prince, après le saccagement de Rome et de la Campanie, chargé des dépouilles de toute l’Italie, mourut subitement près de Cozense, lorsqu’il se disposait de passer en Sicile en 410. Ses soldats, qui l’aimaient jusqu’à l’adoration, lui firent une sépulture dont on ne voit point d’exemple dans l’histoire ; car après s’être servis de 1a multitude innombrable de captifs qu’ils emmenaient pour détourner le cours de la rivière de Bisance, ils y firent une fosse profonde ou ils déposèrent le corps d’Alaric avec toutes ses richesses, qui étaient immenses, puis ils firent rentrer les eaux de ce fleuve dans son lit naturel ; et afin que le lieu de ce tombeau fut inconnu à tout le monde, ils massacrèrent impitoyablement tous ces pauvres captifs qui avaient travaillée cette bizarre sépulture. [↑](#footnote-ref-9)
9. Cylique est un démembrement de la ville de Cozense ; car les sarasin d’Afrique l’ayant pillée et brûlée en 970, sous le pontificat de Jean XIII et sous l’empire d’Othon I, ceux qui purent échapper de cette déroute, bâtirent plusieurs bourgades aux environs, dont Cylique fut une des principale, de qui fit que tous les habitants de ces bourgs, furent depuis regardés comme citoyens de Cozense, et jouissaient des mêmes privilèges ; c’est la raison pour laquelle on voit quelques écrivains avancer que l’abbé Joachim était de Cozense. [↑](#footnote-ref-10)
10. Mort en 1153, le 20 d’août ; ainsi il n’y avait pas encore deux ans et demi qu’il était décédé. [↑](#footnote-ref-11)
11. En latin Caza-Marii, parce qu’on prétend que ce lieu était autrefois la maison de campagne du grand Marius, si célébré dans l’histoire romaine pour avoir été sept fois consul. Cette abbaye n’est pas éloignée de la ville de Verula. Sa fondation est de 1005, pour des bénédictins, mais en 1140, le relâchement s’y étant glissé, elle fut donnée à l’Ordre de Cîteaux, sous la domination de Clairvaux. [↑](#footnote-ref-12)
12. Greg. Lascr. Jac. grec. et álii apud Boll. [↑](#footnote-ref-13)
13. Rhenda est une ville de la Calabre, éloignée de deux lieues de celle de Cozense dans les montagnes de l’Apennin. Elle s’appelait autrefois Arintha. [↑](#footnote-ref-14)
14. Peccatóri autem dixit Deus : Quare tu enárras justítias meas ? et assúmis testaméntum meum per os tuum ? Psal. XLIX. [↑](#footnote-ref-15)
15. Catanzaro était un évêché fondé en 78 3 par Léon Grandi. Il est situé entre les rivières de Corace et d’Allium qui vont se jeter dans la mer Adriatique. [↑](#footnote-ref-16)
16. Cet abbé s’appelait Colomban. C’était le deuxième depuis la fondation de ce second monastère. [↑](#footnote-ref-17)
17. Acry, petite ville du diocèse de Bessiniano, dont elle n’est éloignée que de deux lieues en tirant vers l’Orient. [↑](#footnote-ref-18)
18. Cet abbé était le même sous lequel Joachim avait vécu environ un an, en qualité de portier de son monastère. [↑](#footnote-ref-19)
19. Le nom de ce Prieur était Hilaire. Il en est souvent parlé dans l’histoire de l’Ordre. [↑](#footnote-ref-20)
20. L’illustre Merlo, si renommé par son érudition dans la judicature, était à la tête de cette députation. [↑](#footnote-ref-21)
21. Cet archevêque s’appelait Rufus. La matricule de son Église, qu’on conserve dans un coffre à trois clefs, en fait une honorable mention en l’année 1184. [↑](#footnote-ref-22)
22. Luc. Archiep. Coz. in vit. B. Joach. [↑](#footnote-ref-23)
23. Ceux qui ont avancé que l’Église de Flore était dédiée à saint Jean-Bapt. n’ont pas assez étudié la vie de l’abbé Joachim. Ils peuvent avoir été surpris par une charte de l’empereur Henry VI qui fait don d’une rente à l’abbaye de Flore, payable à la saint Jean-Bapt. mais cette preuve est trop faible pour détruire ce que nous disons. [↑](#footnote-ref-24)
24. Reg. S. Bened. c. 50. « 50. Les frères qui travaillent loin de l’oratoire et ceux qui voyagent. 1. Certains frères travaillent très loin et ils ne peuvent se rendre à l’oratoire au moment voulu. 2. L’abbé voit que c’est vraiment trop loin. 3. Dans ce cas, ces frères célèbrent le service de Dieu à l’endroit où ils travaillent, et ils s’agenouillent avec un grand respect pour Dieu. 4. De la même façon, ceux qu’on envoie en voyage n’oublieront pas de dire les heures fixées, mais ils les célèbrent seuls, comme ils peuvent. Et ils ne négligent pas d’accomplir ce service qui est pour eux un devoir. » [↑](#footnote-ref-25)
25. C’est Guillaume II, surnommé le Bon. Pierre de Blois avait été le précepteur de ce prince. [↑](#footnote-ref-26)
26. On voit par là que les abbayes de l’Ordre de Cîteaux, au moins plusieurs, étaient encore dépendantes de la juridiction des évêques en 1177. [↑](#footnote-ref-27)
27. Syllano est une ville éloignée de Marturano, Siège épiscopal de la province d’environ cinq mille pas, qui sont plus d’une lieue et demie. Curace comme Syllano, étaient de ce diocèse. [↑](#footnote-ref-28)
28. Vit. per Jacob. Grec. c. 4. [↑](#footnote-ref-29)
29. Greg. Laud. c. 16. [↑](#footnote-ref-30)
30. Jacques Grec, natif de Syllano même, et Antoine de Flore, qui écrivait la vie de l’abbé Joachim au commencement du XVIIe siècle, et qu’il dédia à François de Monacho évêque de Marturano, qui avait depuis peu consacré cette nouvelle Église, 25 ans après que les fondements en avaient été jetés par son prédécesseur. [↑](#footnote-ref-31)
31. Jacob. Grec. de Mirac. c. 3. [↑](#footnote-ref-32)
32. Jacob. Grec. ut sup. [↑](#footnote-ref-33)
33. Jacob. Grec. de Mirac. B. Joach. c. 2. [↑](#footnote-ref-34)
34. # Le Haut Mal est le nom anciennement donné à l’épilepsie. [↑](#footnote-ref-35)
35. Libri Juris Civílis, vel Canónici in Armário commúni, mínime resídeant, nec præsúmat áliquis novas librórum expositiónes fácere, nisi consénsu capítuli generális, lib. definit. ord. dist. I. cap. 11. [↑](#footnote-ref-36)
36. Jacob. Grec. in vit. c. 4. [↑](#footnote-ref-37)
37. Velitri, ou Veltri, en Latin Verula, ville de la campagne de Rome, avec évêché, qui a été depuis uni à celui d’Ostie. [↑](#footnote-ref-38)
38. Nommé Humbaldo Hallucigoli, noble Lucquois, fait cardinal prêtre du titre de sainte Praxède, par Innocent II et crée pape le 29 Août 1181. [↑](#footnote-ref-39)
39. Joach. Præf. in Apoc. [↑](#footnote-ref-40)
40. Matth. Guor. Episc. Fund. Chron. Sect. 47. [↑](#footnote-ref-41)
41. Luc. vit. B. Joach. c. 1. [↑](#footnote-ref-42)
42. Solitaire du Mont-Carmel, 8° général des Carmes dans le douzième siècle ; mis au nombre des saints. — Cyril. ep. ad Joach. Guilel. par. lib. de virt. Bellarm. de Script. Eccles. Vincenti Boll. l. 29, c. 40. S. Thom. in 4 Dist. 43 q. 1. [↑](#footnote-ref-43)
43. Greg. Laur. in Joach. [↑](#footnote-ref-44)
44. C’est ce qu’on appelle le détroit des Dardanelles. [↑](#footnote-ref-45)
45. Cogne ou Cogni, capitale d’Iconie, ou demeurait ordinairement le Suabe d’Iconie, elle fut prise d’assaut par Frédéric. [↑](#footnote-ref-46)
46. Petite rivière, appelée dans le pays la rivière de fer. [↑](#footnote-ref-47)
47. Frédéric II, duc de Souabe, second fils du défunt, qui mourut aussi en chemin. [↑](#footnote-ref-48)
48. Joach. Præf. in Psalt. [↑](#footnote-ref-49)
49. Fosseneuve monastère très-ancien de l’Ordre de S. Benoît, donné à celui de Cîteaux en 1135. [↑](#footnote-ref-50)
50. Ce saint docteur y mourut en 1174, en passant par-là pour aller au concile général de Lyon, par ordre du pape Grégoire X. durant sa maladie, il y expliqua le Cantique des cantiques à la prière des religieux de cette abbaye. [↑](#footnote-ref-51)
51. # Non. Fosseneuve dans le Latium est très éloignée (à plus de 500 Km) de Curace en Calabre. Les abbayes Fossanova et Casamare sont distantes de 80 Km. [↑](#footnote-ref-52)
52. Elle regarde l’abbaye de Curace, comme sa quatrième fille ; ainsi elle n’en avait encore que trois, lorsque l’abbé Joachim lui mit la sienne en dépôt. [↑](#footnote-ref-53)
53. Luc. in vit. B. Joach. [↑](#footnote-ref-54)
54. Joach. in Apoc. text. 13. [↑](#footnote-ref-55)
55. Jacob. Grec. c. 4. [↑](#footnote-ref-56)
56. Joach. Præf. in Psalt. [↑](#footnote-ref-57)
57. Boll. ad 29 Maj. [↑](#footnote-ref-58)
58. Jacob. Grec. de Mirac. Joach. c. 1. [↑](#footnote-ref-59)
59. On croit que ce Reigner est le même, qui dans la suite s’attacha inviolablement à l’abbé Joachim, lorsqu’il fonda sa nouvelle congrégation de Flore. Mais en ce cas, il ne faudrait pas dire qu’il était religieux de Sambucine, car le disciple de l’abbé Joachim ne l’a jamais été. [↑](#footnote-ref-60)
60. Ann. Cist. t. III ad ann. 1188, c. 4, n. 8. [↑](#footnote-ref-61)
61. cf. Prov. XXV, 27. « Comme manger beaucoup de miel n’est pas une bonne chose ; ainsi celui qui scrute la majesté sera accablé par la gloire. » — « Le miel est agréable au gout, mais celui qui en mange trop s’en trouve mal. Pareillement, il est très agréable de se livrer à l’étude des choses divines, mais il n’est pas permis à notre intelligence bornée de vouloir, par curiosité et par présomption, scruter la majesté du Très-Haut. Si nous avons la témérité de le faire, nous serons éblouis par l’éclat même de cette majesté, accablés du poids de sa gloire, et nous nous perdrons dans la profondeur de ses secrets. » (Glaire.) [↑](#footnote-ref-62)
62. # Cela arriva en effet lorsqu’il fit la promotion des ordres monastiques et militaires. [↑](#footnote-ref-63)
63. En Latin Petra lata. D’autres cependant le nomment Petra alta, haute Pierre, sans qu’on sache d’où peut venir cette différence. [↑](#footnote-ref-64)
64. Par le pape Innocent III, en 1212, Il était alors dans le monastère de saint Vincent et de saint Anastase à Rome : on ne sait en quelle qualité, peut-être d’abbé. Son nom était René, ou Reignier Capoccio. [↑](#footnote-ref-65)
65. Jacob. Grec. Vit. Joach. c. 5. [↑](#footnote-ref-66)
66. Joach. Præf. super Isaíam. [↑](#footnote-ref-67)
67. Guillaume II, surnommé le Bon, Roi de Sicile. [↑](#footnote-ref-68)
68. Greg. de l’Aud. c. 14. [↑](#footnote-ref-69)
69. Mort à Palerme au mois de Novembre 1189, âgé d’environ 36 ans, après en avoir régné 14, n’ayant que 12 ans lorsque son père mourut. [↑](#footnote-ref-70)
70. Fille d’Henry II, Roi d’Angleterre. [↑](#footnote-ref-71)
71. Roger, premier duc de Sicile, père de Guillaume I, par conséquent aïeul du défunt Roi Guillaume le Bon. [↑](#footnote-ref-72)
72. Tous les Comtes du royaume de Sicile, et par conséquent Tancrède lui-même, l’avaient ainsi promis avec serment au moment du mariage. Il n’y avait que Matthieu, chancelier du royaume, qui s’y était opposé. [↑](#footnote-ref-73)
73. Au moins depuis Charles-Magne. On voit par S. Grégoire le grand, que de son temps les papes y avaient déjà de grands domaines, et que ce saint y envoyait un diacre tous les ans, pour en recueillir les revenus. [↑](#footnote-ref-74)
74. Cette fable consiste en ce que la plupart des historiens assurent, que Constance étant née, son père Roger, premier Roi de Sicile, fit venir l’abbé Joachim, déjà reconnu dans toute l’Italie pour un grand prophète, afin de savoir de lui quel serait le sort de cette princesse ; et qu’ayant répondu qu’elle mettrait au monde un fils qui serait le « fléau et le destructeur de sa, patrie » Roger pour empêcher ce malheur voulait la faire empoisonner, mais par l’avis de Tancrède, il la mit dans le convent des religieuses de S. Sauveur de Palerme, ou étant plus grande, il lui fit faire ses vœux. Mais dans la suite Henry VI, étant venu à Rome, pour se faire couronner empereur, sous Célestin III, ce pape ne voulut lui accorder la couronne impériale, qu’à condition qu’il chasserait Tancrède de la Sicile, et pour lui donner droit sur ce royaume, il lui fit épouser cette religieuse, dont il eut Frédéric II, qui causa tant de maux à l’Italie. Mais la vérité est que confiance est née en 1144 et Joachim en 1145. Par conséquent il n’a pu rien prophétiser sur cette princesse, puisqu’il n’était pas encore au monde. — Bar. t. XII, ad an. 1186. [↑](#footnote-ref-75)
75. Annal. Cist. ad ann. 1190, c. 6, n. 4. [↑](#footnote-ref-76)
76. Ce monastère est dans le diocèse de saint Marc, à une demie lieue de la ville, qui porte ce nom. Il a été donné depuis à l’Ordre de Cîteaux, sous la filiation de Casemar. [↑](#footnote-ref-77)
77. Jacob. Grec. c. 6. [↑](#footnote-ref-78)
78. C’est ce qui fait que dans toutes les anciennes chartres, l’abbaye est appelée S. Jean de Flore, on ne la nommait pas même autrement dans le pays. [↑](#footnote-ref-79)
79. A Pascha usque ad Kal. Octóbris, mane exeúntes, a prima, usque ad horam pene quartam labórent. Cela fait près de 4 heures. Kaléndis autem Octóbris usque ad caput Quadragésima, hora 2a, agátur 3a et usque ad 9am, omnes in opus suum labórent. Cela fait au moins sept heures et demie de suite de travail. Reg. c. 48. [↑](#footnote-ref-80)
80. Ann. Cist. ad ann. 1188, c. 4, n. 11. [↑](#footnote-ref-81)
81. Clément III. [↑](#footnote-ref-82)
82. Philippe Auguste Roi de France s’était embarqué à Gênes, et Richard à Marseille, mais ils se réunirent à Messine au mois de Septembre 1190 où ils passèrent l’hiver. [↑](#footnote-ref-83)
83. Ils s’accordèrent sur cet article, et le pape approuva et confirma l’accord. [↑](#footnote-ref-84)
84. Joan. de Bonatio ; Greg. de Laude ; Bolland. in Joach. ; et álii. [↑](#footnote-ref-85)
85. Si quis frater pro quavis mínima causa ab Abbáte, vel a quocúmque prióre suo corripiátur, vel si léviter sénserit ánimum prióris cujuscúmque contra se irátum vel commótum, quamvis módice, mox sine mora, tándiu prostrátus in terra ante pedes ejus jáceat satisfáciens, usque dum benedictióne sanétur illa commótio. S. Bened. Reg. c. 71. — « Si un frère est réprimandé par l’abbé ou un autre supérieur, pour une raison quelconque, même peu importante ; s’il se rend compte que ce supérieur est un peu fâché contre lui, ou un peu troublé, même très légèrement, alors, tout de suite et sans attendre, qu’il se jette aux pieds du supérieur et se prosterne à terre pour réparer sa faute jusqu’à ce que l’émotion du supérieur se calme, et que celui-ci lui donne une bénédiction. » [↑](#footnote-ref-86)
86. Cet empereur était Henry VI, qui ayant de si grandes prétentions sur le royaume de Sicile, n’avait vu qu’avec chagrin Richard en tirer tout l’argent, sous prétexte du douaire et des conventions matrimoniales de sa sœur Jeanne, veuve du dernier Roi de Sicile. Il les faisait monter si haut, qu’il semblait devoir envahir toute la couronne de Sicile ; et pour les obtenir, il fit des extorsions et des violences dans Messine et ailleurs qui allaient jusqu’à jeter les peuples dans le désespoir. Mais comme il avait une puissante armée dans le port, Tancrède se voyait obligé de tout souffrir sans oser rien dire : trop heureux de ce que Richard lui laissait encore la couronne. [↑](#footnote-ref-87)
87. Maimbourg, Hist. des croisades, t. IV ; Fleury, Hist. Eccles. 12 siècle ; Moreri, grand dict. hist. art. Joach. etc. [↑](#footnote-ref-88)
88. Trithémius, de Script. Eccles. — # Johann von Tritheim ou Trittenheim (Trittenheim, 1462 - Wurtzbourg, 1516), est un abbé bénédictin allemand. [↑](#footnote-ref-89)
89. Annal. Cist. ad ann. 1189, c. 3, n. 4. [↑](#footnote-ref-90)
90. Si invídia étiam sanctos adússit quanto magis cavéndum est ne inflámmet peccatóres ? S. Amb. lib. de S. Joseph. PL 14. [↑](#footnote-ref-91)
91. Roger, p. 681 ; Fleury, Hist. Eccles. l. 74, n. 26. [↑](#footnote-ref-92)
92. Jacob. Grec. Vit. Joach. c. 6. [↑](#footnote-ref-93)
93. Ibid. [↑](#footnote-ref-94)
94. Il avait été élu en 1169, n’ayant encore que cinq ans. [↑](#footnote-ref-95)
95. Chron. R ? ?cher. ad ann. 1191. [↑](#footnote-ref-96)
96. Il régna encore plus longtemps que les trois papes ses prédécesseurs, qui avoient été élus beaucoup plus jeunes que lui, ayant tenu le saint Siège près de 8 ans. [↑](#footnote-ref-97)
97. Arnald. l. 4, c. 4. [↑](#footnote-ref-98)
98. Roger Rou. p. 689. [↑](#footnote-ref-99)
99. La ville fut prise le 3e des Kal. de Mai de la même année ; c’est-à-dire, le 19. d’Avril, 13 jours après le couronnement de empereur. [↑](#footnote-ref-100)
100. Annal. Cist. ad ann. 1191, c. 2, n. 2 ; Jac. Grec. apud Boll. [↑](#footnote-ref-101)
101. Baron. ad. ann. 1191. [↑](#footnote-ref-102)
102. Chacon in Celest. III. — # Alfonso Chacón ou Alphonsus Ciacconius (Baeza, 1540 – Roma, 1599), dominicain espagnol. [↑](#footnote-ref-103)
103. Ric. S. Germ. ann. 1191. [↑](#footnote-ref-104)
104. Annal. Cist. ; Jacob. Grec. sup. [↑](#footnote-ref-105)
105. Ibid. [↑](#footnote-ref-106)
106. Il décampa au mois d’Octobre 1191, après avoir employé plus de six mois à ravager toute la Sicile. [↑](#footnote-ref-107)
107. Par cette puissance formidable, il entend l’empereur Henry, qui trois ans après vint d’Allemagne, qui est à l’aquilon, au respect de la Sicile, où il aborda pour la seconde fois et s’empara de tout le royaume, sans répandre de sang. [↑](#footnote-ref-108)
108. Fleuri, Hist. Eccles. ad hanc ann. [↑](#footnote-ref-109)
109. En la personne de son Fils Henry. Car du reste nous ne voyons pas que l’abbé Joachim ait eu grande relation avec Frédéric Barberousse. Il ne l’a jamais vu qu’une fois à Vérone et ce fut pour lui prédire son malheur. [↑](#footnote-ref-110)
110. Il le fit appeler Roger II, qui était le nom du premier Roi de Sicile, dont Tancrède n’était que bâtard, afin de couvrir par cette apparence succession, la honte de son origine. Moreri se trompe, lorsqu’il dit que ce fut ce Roger que l’empereur Henri emmena captif en Allemagne. Il était mort avant qu’Henri fît sa seconde descente en Sicile. V. Tancrède. [↑](#footnote-ref-111)
111. Jacob. Grec. in Vit. Joach. c. 6, ap. Boll. [↑](#footnote-ref-112)
112. La troisième Aquitaine, nommée la Novempopulanie, érigée par l’empereur Adrien, qui démembra de la première Aquitaine neuf peuples pour en former cette nouvelle province. [↑](#footnote-ref-113)
113. Les auteurs qui en ont parlé, l’appellent le cardinal de Bayonne. Cependant on ne trouve point dans Ciaconius aucun cardinal de ce nom. Mais il faut avouer que cet historien n’était guère bien informé des noms des anciens cardinaux, et que plusieurs lui ont échappé. C’est ce qu’ont remarqué nos plus habiles critiques. [↑](#footnote-ref-114)
114. Longobuco à 15 mille de Cozence, et autant de la mer Ionienne, sur la rivière de Trianto. C’est là où sont les mines d’argent. [↑](#footnote-ref-115)
115. Baron. ad. ann. 1193 ; Fleuri, ad ann. 1195 ; et álii. [↑](#footnote-ref-116)
116. Baronius et l’annaliste de Cîteaux se sont trompés en mettant cet événement en 1193. Le P. Pagi les a assez bien relevés. Je dirai seulement que la mort de Tancrède, qui fut l’occasion de cette irruption en Sicile, n’étant que du mois de Février 1194, l’empereur ne pût venir en Sicile en 1193. [↑](#footnote-ref-117)
117. Jacob. Grec. Sect. 30 ; Annal. Cist. ad ann. 1193, c. 2 ; Boll. ad 19 Maj. [↑](#footnote-ref-118)
118. Tho. Fasc. l. 7. [↑](#footnote-ref-119)
119. Fasullius, historien du pays leur donne ces noms, Alteria, Constantia, Madonia. Decad. 2. l. 7. c. 7. [↑](#footnote-ref-120)
120. Chron. Fos. Nov. apud Baron. ad ann. 1193. [↑](#footnote-ref-121)
121. Cette qualité se trouve dans une chartre de Jeanne reine de Sicile, et de Jérusalem, adressée à l’abbé de Flore, quelle appelle son chapelain domestique, son cher et fidèle. Ex parte Abbátis sancti Joánnis de Flore, Capelláni familiáris, et fidélis nostri dilécti, etc. apud Jacob. Grec. Sect. 43. [↑](#footnote-ref-122)
122. Cette clause pouvoir faire croire que le titulaire de l’Église de Flore, serait saint Jean-Baptiste. Il paraît néanmoins par d’autres monuments plus positifs, que c’était saint Jean l’évangéliste, patron de l’abbé Joachim. Peut-être était-ce en la fête de saint Jean-Baptiste, que les revenus de ces Salines se payaient au Roi. [↑](#footnote-ref-123)
123. Cette Saline était sur le rivage du fleuve de Neto, à deux lieues de la ville de sainte Séverine. Il y en avait beaucoup d’autres en Sicile, mais celle-ci est une des plus considérables, et se trouvait plus à la portée de l’abbaye de Flore. [↑](#footnote-ref-124)
124. Calabro était la première fondation de Flore, et s’appelait Calabro Maria. [↑](#footnote-ref-125)
125. Boll. Vit. B. Joach. c. 7. [↑](#footnote-ref-126)
126. # Taverne, entre les fleuves Corace et Tacina, au nord de Catanzaro. [↑](#footnote-ref-127)
127. Jacob. Grec. de Mirac. B. Joach. c. 2. [↑](#footnote-ref-128)
128. Quelques-uns ont cru que ce nom lui avait été donné à cause de trois frères inhumés en cette Église, qui étaient décédés en odeur de sainteté : mais il est plus probable que l’Église était dédiée sous le titre des trois enfants de la fournaise de Babylone. — De statu tempor. in Flore, sub Joach. apud Boll. ad 29 Maj. [↑](#footnote-ref-129)
129. Ce monastère fut appelé Bonbois, de bono Ligno, et c’est le troisième que l’abbé Joachim avait déjà fondé. [↑](#footnote-ref-130)
130. Au mois de Novembre de l’an 1198. [↑](#footnote-ref-131)
131. Il s’appelait Barthélémy. Les États l’avaient élu pour gouverner le royaume, après le décès de l’impératrice. [↑](#footnote-ref-132)
132. Greg. de Laud. p. 161. [↑](#footnote-ref-133)
133. Jacob. Grec. de Mirac. B. Joach. c. 2. [↑](#footnote-ref-134)
134. Voy. Corn. a Lap. et les autres expositeurs. [↑](#footnote-ref-135)
135. Manriq. Boll. et álii in Joach. [↑](#footnote-ref-136)
136. # Innocent IV est né vers 1180/1190. Il a donc en 1995 entre 5 et 15 ans. [↑](#footnote-ref-137)
137. S. Bern. Ep. 56. [↑](#footnote-ref-138)
138. Décédé en 1134. [↑](#footnote-ref-139)
139. # La minutieuse explication de Joachim de Flore et son système complet d’interprétation, en un mot sa prophétie ne s’applique pas à un antéchrist mineur mais à un antéchrist qui a à voir avec l’antéchrist proprement dit.

     Il y a les antéchrists mineurs qui causent divers troubles et l’antéchrist véritable, proprement dit, qui ruine de fond en comble l’Église. Ce dernier cependant a un prédécesseur. Il y a deux antéchrists principaux : celui qui ouvre la ruine de l’Église, Innocent IV, et celui qui la consomme, Benoit XVI. [↑](#footnote-ref-140)
140. Joach. in Apoc. Par. I, c. I, tex. 3 et alibi. [↑](#footnote-ref-141)
141. Ibid. ut sup. et par. 3, c. 9, tex. 13 et par. 4, c. 13, tex. 9. [↑](#footnote-ref-142)
142. Annal. Cist. ad ann. 1197, c. 3, n. 9. [↑](#footnote-ref-143)
143. C’est ce qui se voit dans le chapitre 24 de ce Commentaire. [↑](#footnote-ref-144)
144. Vide autem tu Henríce, qui vípera díceris, volens scire Mystéria Daniélis, ne te pereúnte, mortéque prevénto, impérii látera disrumpántur, et áliqui quasi dua vípera ad ápicem potestátis ascéndant, et quasi alter Evilmérodach, unus eórum obtíneat, qui in brevi tempore a morsu Réguli retro cadat. Joach. in cap. 20 Jerem. [↑](#footnote-ref-145)
145. Quatrième du nom, de la maison de Brunswick, surnommé le superbe, parce qu’il s’était rendu insupportable par son orgueil de son mépris pour les grands. C’est le même que Philippe Auguste défit entièrement dans la célèbre bataille de Bouvines en 1214, quoi qu’il fut assisté du Roi d’Angleterre et du comte de Flandre. [↑](#footnote-ref-146)
146. À Bamberg par Othon Wittelsbach, qui l’assassina dans sa chambre, un jour qu’il avait été saigné des deux bras le 23 Juin 1206. [↑](#footnote-ref-147)
147. Audi tu, Dómine Imperátor, et atténde quod dícitur. De radíce cólubri egrediétur Régulus et semen ejus absórbens vólucrem. Tu enim es cóluber in via, edúceris e Regno, successor de cavérna sua exíliet, qui intúitu suo ómnia dissipábit. Joach. ibid. [↑](#footnote-ref-148)
148. Hic dícitur Cerástes, id est cornútus, quia ad regna plura ascéndet. Sed timéndum est ne úngulam equi mórdeat, lacerándo Ecclésiam scílicet, circa extréma témpora sua et cádere fáciat ascensórem, summum Pontíficem Prælátos, quasi cessáre fáciens príncipem pópuli sui, quia sibi suam malítiam improperábunt, et cultum Dei immínuet adhíbitis sibi córnibus géntium immundárum. Joach. ibid. [↑](#footnote-ref-149)
149. “Leǽna et leo, et ex eis vípera et régulus volans” (Is. XXX, 6), vidétur quadripartítam ab Império sustinére jactúram Ecclesia, et primo quidem ab Henríco I. Alemanórum Rege, quasi a leóne. 2° A Frederíco patre tuo, quasi a leóne. 3°. Quasi a viper a te ipso, Henríce. 4°. Quasi a Régulo successóre tuo, idcírco volátilis dícitur, quia majóris dignitátis erit ceteris régibus fíliæ Babylónis. Et quia sic futúrum est, vidétur quod in eo Imperiále fastígium defíciat, et protendátur vita ejus, non quasi Imperatóris suprémi, sed quasi uníus regis priváti in sexagínta annis quibus necésse est dolórem et labórem pérpeti Ecclésiam, tam ab extráneis, quam suis. Joach. ibid. [↑](#footnote-ref-150)
150. # Dom Gervaise écrit les Suèves : pour les Hohenstaufen et les Raspurges pour les Habsbourg. [↑](#footnote-ref-151)
151. Hic tamen blandiétur fácie in principio ortus sui, mamíllis sponsa agni, lactándus, scílicet auxíliis Ecclésia. Sed témpore procedénte velut alter Baltássar abutétur in feminárum concupiscéntiis, templi scílicet Ecclésia, vasis, quoadúsque veniátur ad odium Mardóchaï, et sit cor ejus contra Testaméntum sanctum quemádmodum Aman. Si autem quæras qui sit finis ejus: Isaías docet scribens: “cadet in gládio non viri, et gládius non hóminis vorábit eum,” (Is. XXXI, 8) gládius Spíritus verbi ut scias quod sine mánibus conterátur, et educátur de cavérna Ecclésiæ. Joach. sup. [↑](#footnote-ref-152)
152. Par donner la couronne impériale, nous n’entendons autre chose que la cérémonie de son couronnement : elle le fit deux fois. 1° En Allemagne en 1215, par les mains de Syfroi archevêque de Mayence et légat du S. Siège. 2°. À Rome par les mains du pape Honorius III, en 1219, avec Constance d’Aragon sa première femme, car il en eut six. [↑](#footnote-ref-153)
153. Tenu par Innocent IV, qui pour se mettre à l’abri de la fureur de Frédéric, s’était retiré en France, où l’on n’approuvait pas néanmoins cette déposition qu’on croyait nulle et illégitime, quoiqu’on convint des excès de Frédéric. [↑](#footnote-ref-154)
154. Frédéric n’était pas seulement hérétique, mais athée, sans foi et sans religion. On a encore des Vers de lui, remplis non seulement d’insolences contre le pape Grégoire IX, mais aussi d’impiétés contre la religion. [↑](#footnote-ref-155)
155. Il l’avait eu de Blanche, marquise de Montserrat, avec plusieurs autres. Il étouffa son père dans son lit à Florenzola dans la Pouille le 13 de Décembre 1250, âgé de 56 ans. Il fit aussi périr par le poison Conrad, second fils de Frédéric ; car pour Henry son aîné, le père l’avait fait mourir lui-même en prison, parce qu’il favorisait les mécontents. [↑](#footnote-ref-156)
156. Il était aussi fils de la marquise de Montserrat, et Roi de Sardaigne. [↑](#footnote-ref-157)
157. C’est ce qui obligea le pape Urbain IV de donner l’investiture du royaume de Sicile à Charles d’Anjou, frère de S. Louis, qui défit le tyran Mainfroy dans la fameuse bataille de Bénévent, au mois de Février 1266, il fut trouvé parmi les morts : et comme il était excommunié, on jeta son corps dans une fosse, près du pont de Bénévent. [↑](#footnote-ref-158)
158. Roger. sub Celest. III ; Manriq. ad ann. 1197 ; baron. ibid. [↑](#footnote-ref-159)
159. Fleuri, ad ann. 1197. [↑](#footnote-ref-160)
160. Il n’avait pas 40 ans. [↑](#footnote-ref-161)
161. Cent mille marcs d’argent, dont une partie fut payée, et des otages furent donnés pour le reste. [↑](#footnote-ref-162)
162. Savaric Fitz Geldewin évêque de Bath, et son parent. [↑](#footnote-ref-163)
163. Roger in sup. [↑](#footnote-ref-164)
164. Elle était fille posthume de Roger II, premier Roi de Sicile, qui mourut en 1152, et elle épousa Henry en 1186, selon quelques-uns : et selon d’autres en 1191, la première année de Célestin III, ainsi elle avait 39 ans selon cette dernière opinion, et 34, selon la première. [↑](#footnote-ref-165)
165. Faulius, l. 7, Hist. c. 3. [↑](#footnote-ref-166)
166. Elle s’appelait Marie, et dans la suite elle épousa Conrad, marquis de Moravie. [↑](#footnote-ref-167)
167. Ceux de Palerme débitent ainsi la chose, mais ceux qui ont écrit qu’elle accoucha à Giesy, qui est une ville de la Pouille, paraissent approcher davantage de la vérité. Quelle apparence en effet qu’on eut obligé cette princesse à aller faire ses couches dans le portique d’une Église, où tout le monde passe ? [↑](#footnote-ref-168)
168. Jacob. Grec. de Mirac. B. Joach. c. 2. [↑](#footnote-ref-169)
169. Manriq. ad ann. 1200, c. 8. [↑](#footnote-ref-170)
170. Ce patriarche qui avait auparavant été évêque de Verceil, faisait alors sa résidence à Acre, aussi bien que les Rois de Jérusalem, depuis que les infidèles s’étaient emparés de la sainte citée. [↑](#footnote-ref-171)
171. Le texte dit : In membránis. Ce terme peut se prendre absolument pour du papier, quelquefois pour des écorces d’arbres, mais plus ordinairement pour du parchemin ou du vélin. [↑](#footnote-ref-172)
172. Tu fac pópulis ex nota latínis, etc. Mantuan ? In fastis ad Mens. Mart. [↑](#footnote-ref-173)
173. Contínuo mutans Románis Attica verbis

     Nómina ad Abbátem sǽculum transmíttit, etc. [↑](#footnote-ref-174)
174. Il est imprimé à Venise chez Lazare se Soardis en 1516. [↑](#footnote-ref-175)
175. Apud Boll. ad 29 Maj. et Manriq. ad ann. 120 ?. [↑](#footnote-ref-176)
176. C’est ce qu’on appelle aujourd’hui Castelluccio, où l’on dit qu’était autrefois la fameuse ville de Thèbes, dans la Calabre supérieure, proche la rivière de Corace. Pline et les anciens auteurs en parlent sous le nom de Lucana, parce qu’on prétend quelle avait été bâtie par un nommé Lucius. — # Non trouvé. [↑](#footnote-ref-177)
177. Ces livres, outre un Commentaire sur Jérémie, sont, une exposition du prophète Daniel, un autre de quelques chapitres de Nahum, d’Habacuc, de Zacharie, et de Malachie, qui porte pour titre : De onéribus sexti Témporis, ou il prédit tout ce qui doit arriver aux villes épiscopales d’Italie. Les savants dans l’histoire, y aperçoivent la plupart de toutes ces choses, comme étant déjà arrivées, d’où ils peuvent facilement juger de celles que l’évènement n’a pas encore vérifiées. [↑](#footnote-ref-178)
178. Ce livre est perdu et l’on n’en voit plus aucune trace présentement, soit par la soustraction qu’en auront pu faire les abbés commendataires peu de temps après, soit par la timidité des religieux de Flore qui craignirent, peut-être, que ce livre ne leur attirât quelque persécution de la part de ceux qui se trouvaient intéressés dans ces prophéties, ou ils étaient notés par des caractères qui ne leur faisaient point honneur. [↑](#footnote-ref-179)
179. Cet Innocent IV, dont il est parlé ici, ne fut élu que 40 ans après la mort de l’abbé Joachim. Qui pouvait donc le lui avoir révélé ? On ne sait si par l’antéchrist, dont il parle ici, il veut entendre Clément VII, qui s’opposa à Urbain VI, ou le dernier antéchrist qui viendra à la fin du monde. J’inclinerais assez pour le premier sentiment. [↑](#footnote-ref-180)
180. Les Squisates valaient environ six livres de notre monnaie, ainsi c était une redevance, etc. [↑](#footnote-ref-181)
181. Bail, selon le langage de ce temps-là, veut dire régent, ou gouverneur, on se sert encore de ce terme à Venise, et dans d’autres États, mais le pouvoir n’en est pas uniforme partout. [↑](#footnote-ref-182)
182. C’était Haultier évêque de Troyes en Sicile. [↑](#footnote-ref-183)
183. Le Tarin était une pièce d’or, qui valait à peu près autant que nos écus d’or. Cette somme était pour l’entretient du cardinal légat, que ce pape était obligé de tenir Sicile pour gouverner cet État en son nom. [↑](#footnote-ref-184)
184. Bzov. ad ann. 1199, n. 9. — Abraham Bzowski ou Bzovius (1567-1637), dominicain et historien polonais. [↑](#footnote-ref-185)
185. Manriq. t. 3, ann. p. 241. [↑](#footnote-ref-186)
186. Acheruse en Calabre et non pas Acheruse en Épire. Cette ville tire son nom du fleuve qui l’arrose, et qui s’appelle l’Acheron. — # Cerenzia, IT Acerenthia (Akerentia, Acheronthia), GR Αχερενθία. [↑](#footnote-ref-187)
187. Ex Regest. l. 3 apud Manriq. ad ann. 1200. [↑](#footnote-ref-188)
188. Apud Manriq. ad ann. 1200. [↑](#footnote-ref-189)
189. Honor. III ad Archiepisc. Cos. 2. [↑](#footnote-ref-190)
190. Jacob. Grec. Joach. c. 8, apud Boll. ; Manriq. ad ann. 1211. [↑](#footnote-ref-191)
191. S. Martínus de Jove. Dans la suite on le nomma S. Martin du Canal (de CANÁLE), à cause des eaux qui y coulent en abondance. On crut même ce nom plus convenable à une abbaye religieuse, que le premier, qui marquait encore son origine honteuse ; car autrefois il y avait eu en ce lien un temple dédié à Jupiter. [↑](#footnote-ref-192)
192. La désolation de cet Ordre, et nommément de l’abbaye de Flore, qui en était le chef, arriva en 1470, deux cent quatre vingt-trois ans après sa fondation. Alors elle fut mise en commende : et les religieux furent obligés de l’abandonner, et de se refugier dans une solitude, où ils bâtirent un petit monastère qui subsiste encore sous le nom de Notre-Dame de Secours. Cette désolation dura plus de cent ans, durant lesquels l’abbaye fut ruinée de fond en comble. Il ne resta que l’Église, encore était-elle dans un état très pitoyable ; c’était plutôt une grange qu’une Église, aussi n’avait-elle plus d’autre usage. Après ce long intervalle, elle fut rétablie, et donnée avec toutes les maisons qui en dépendaient, à l’Ordre de Cîteaux. [↑](#footnote-ref-193)
193. Quelques-uns mettent sa mort en 1200, d’autres un peu plus loin. D’autres la reculent jusqu’en 1114, mais nous avons la fondation de son monastère de S. Martin, où il est décédé, et qui est certainement de 1201. Nous avons une charte adressée à l’abbé Matthieu son successeur en 1203, il faut par conséquent que l’abbé Joachim soit mort en 1202, outre que le 30 de Mars, veille du Dimanche de la Passion, ne se rencontre qu’en 1202 [↑](#footnote-ref-194)
194. Ce fut Clément VI, qui en donna l’ordre. Voy. Boll. ad 29 Maj. § 2. [↑](#footnote-ref-195)
195. De Mirac. B. Joach. c. 3. [↑](#footnote-ref-196)
196. Ergo quem vivens spíritum Elíæ Joachímus habúerat, conservávit in morte zelátor et Prophéta, atque in utróque dono singuláris. Manriq. ad an. 1211, c. 6. [↑](#footnote-ref-197)
197. Annal. Cist. ad ann. 1211, c. 8. [↑](#footnote-ref-198)
198. C’est le 20e archevêque de cette ville, depuis 1216, qu’il fut élu, jusqu’en 1240, il succéda à Nicolas II. [↑](#footnote-ref-199)
199. Ce pape avait été élu le 8 de Janvier 1198, par conséquent la quatorzième année de son pontificat avait commencé au 8 de Janvier de 1211. [↑](#footnote-ref-200)
200. Ex quibus libet dedúcere quanta auctoritátis fúerit Joachímus cum quo vivénte nec nostri litigáre, quamvis poténtes ausi sunt, et cui vel mórtuo Innocéntius Papa détulit, dum fíliis Monastérium quod ipse possedísset, advérsus Cisterciénses, quod illa ætáte rarum, adjudicávit. Manriq. ad an. 1211, cap. 8. [↑](#footnote-ref-201)
201. Apud Boll. ad 29 Maj, de Stat. rei tempor. sub Joach. [↑](#footnote-ref-202)
202. Quelques auteurs disent le 19 de Mai, mais c’est une faute d’impression. Peut-être que le 2 n’étant pas bien marqué, ils l’auront pris pour un 1, ou bien ils veulent parler d’une seconde translation, lorsqu’on leva son corps pour le mettre dans une chasse, et qu’on fit quelque distribution de ses reliques. [↑](#footnote-ref-203)
203. Jacob. Grec. vit. Joach. c. 8, apud Boll. [↑](#footnote-ref-204)
204. Le temps, les guerres, les commendes, et la ruine de l’abbaye de Flore dans le quinzième siècle ont ravi ce précieux monument à la postérité ; il n’en reste que peu de chose : ce qui fait que les auteurs varient si sort sur l’année de son décès et de sa translation. Il y a seulement dans le trésor de la sacristie, une châsse où est enfermée une partie de ses ossements. Ce qui prouve qu’il s’est fait plus d’une translation de son corps, et ce qui pouvait être la raison pour laquelle certains auteurs la mettent au 19, d’autres au 29 de Mai. [↑](#footnote-ref-205)
205. # Froc à capuchon du religieux. (TLF) [↑](#footnote-ref-206)
206. De Mirac. B. Joach. c. 3, apud Boll. [↑](#footnote-ref-207)
207. Ibid. [↑](#footnote-ref-208)
208. Cet abbé avait succédé à Luc, secrétaire de l’abbé Joachim, qui en douze cent quatre avait été tiré de Sambucine pour être archevêque de Cozense ; et comme ce Bernard fut fait évêque de Geruntino en 1209, il faut nécessairement que ce fait soit arrivé avant 1209. [↑](#footnote-ref-209)
209. De Mirac. B. Joach. c. 5, apud Boll. [↑](#footnote-ref-210)
210. Il était de Novare en Lombardie, ce qui le fit appeler Lombard. Il fit un corps de théologie en 4 Livres, intitulé des Sentences, où il avance entre autres propositions celle-ci, qui fut condamnée par le pape Alexandre III : Christus, secúndum quod est homo ; non est áliquod. Il fut fait évêque de Paris en 1159. [↑](#footnote-ref-211)
211. Liv. 1. Dist. 5. 3. [↑](#footnote-ref-212)
212. Abb. Usperg. ; Matth. Paris. ; et álii Hist. [↑](#footnote-ref-213)
213. Damnátus in Concílio Lateranénsi, idque agéntibus Cisterciénsibus Mónachis. Manriq. ad an. 1197, cap. 3 [↑](#footnote-ref-214)
214. T. XI, Conc. Labb., p. 144. [↑](#footnote-ref-215)
215. C’est particulièrement dans son Psaltérion à dix cordes. Voyez la Dissert. de Boll. sur ce sujet au 29 de Mai. Il y prouve l’orthodoxie de l’abbé Joachim sur le mystère de la Trinité. Le fameux docteur Grégoire de Laude a fait la même chose. Tous les passages tirés des ouvrages de cet abbé qu’ils rapportent sont sans réplique, et prouvent qu’il enseignait tout le contraire dans ses autres ouvrages. [↑](#footnote-ref-216)
216. Hist. Eccles. t. 15, in Joach. [↑](#footnote-ref-217)
217. Moréri. Voy. Joachim, et d’autres qui l’ont copié. [↑](#footnote-ref-218)
218. Senténtiam Magístri qua obscúrior videbátur, explanávit. Cétera autem Joachími opúscula; et vitam ejus religiósam, et Institutiónem, et eruditiónem quam in Monastério Florentíno idem Joachim relíquerat, Innocéntius III, non improbávit, sed pótius approbándo commendávit. Chron. Belg. ad an. 1101. [↑](#footnote-ref-219)
219. Mirac. cap 3, apud Boll. [↑](#footnote-ref-220)
220. Ibid. [↑](#footnote-ref-221)
221. Ibid. cap. 4. [↑](#footnote-ref-222)
222. Ibid. [↑](#footnote-ref-223)
223. In Ducátu isto, et in território Hispano, duo órdines, sicut stella lúcidi oriéntur ad prædicándum regni Evangélium. Joach. in c. 13 Isaï. [↑](#footnote-ref-224)
224. Sane secúndum cursum témporis, vacca boum ínnuit Románam Ecclésiam doctóribus insignítam, dua oves, duas religiónes futúras, in quibus fiet tanta ubértas sermónis et lactis, ut ad capiéndum bútyrum spiritális intelligéntia vasa córdium defíciant. In c. 7 Isaíæ. [↑](#footnote-ref-225)
225. Isti sunt duo órdines designáti in duóbus prophetántibus in Castris Israël, ut quasi duplicáto cibo in sexta, Féria ad montem Oreb transíbunt ad supérbas mentes pérfida, gentis converténdas. Joach. c. 4. in Jerem. [↑](#footnote-ref-226)
226. Manriq. ad an. 1200, c. 7. ex Ann. Prædicat. ; per Thomas de Malvenda; per Humbert. Bivar. et altos; ex Ann. ss. min. per Wading.; per Robert. de Licio; per S. Anto. de Pad. et altos. [↑](#footnote-ref-227)
227. Véluti per Boll. ad 19. Maj. [↑](#footnote-ref-228)
228. Frédéric II Marconvalde, Mainfroy, et álii. [↑](#footnote-ref-229)
229. Amaury, les Albigeois, les Vaudois, etc. [↑](#footnote-ref-230)
230. Saint Antonin, et álii script. ord. [↑](#footnote-ref-231)
231. Justini in hist. Venet. l. 2. [↑](#footnote-ref-232)
232. Ibid. [↑](#footnote-ref-233)
233. S. Dominique décédé en 1221 et S. François en 1226. [↑](#footnote-ref-234)
234. Apud Boll. ad 29 Maj., Disquisítio hist. §. VIII. [↑](#footnote-ref-235)
235. Joach. in Apocal. p. 4, dist. 7, text. 11, c. 24. [↑](#footnote-ref-236)
236. In Apoc. loc. cit. [↑](#footnote-ref-237)
237. Manriq. t. 3. Annal. ad Ann. 1200, cap. 7. [↑](#footnote-ref-238)
238. Quia tribus diébus Christus in corde terræ jácuit mórtuus, et nunc spíritus vitæ sub líttera occultándus est, adhíbitis milítibus, id est, Doctóribus et Magístris, in custódiam lítteræ occidéntis, quasi sepúlcri : donec tránseat tribulátio reipúblicæ, novæ scílicet Babylónis, tribulátio gentis infidélis, et tribulátio hæréticæ synagógæ. Quarum prima, designáta est in captióne Christi ; secúnda, in percussióne ejúsdem Christi ; tértia in morte ejus. Post quam, velit nolit mundus, séptimus Angelus, id est, spíritus Dei septifórmis, resuscitábit intelligéntiam spirituálem, qua cæci vídeant et intélligant mystéria Trinitátis. Joach. in .cap. 11, Jerem. [↑](#footnote-ref-239)
239. Il mourut à Pérouse au mois de Juillet 1116 âgé seulement de 54. ans. [↑](#footnote-ref-240)
240. En 1231, quinze ans après le commencement de cette persécution. — Apud Boll. ad 29 Maj., cap. 5. [↑](#footnote-ref-241)
241. Ibid. [↑](#footnote-ref-242)
242. De Mirac. B. Joach. c. 4, apud Boll. [↑](#footnote-ref-243)
243. Cet archevêque était Luc, le même à qui le pape venait d’adresser la bulle dont nous avons parlé. [↑](#footnote-ref-244)
244. Ibid. ut sup. [↑](#footnote-ref-245)
245. Cette abbaye était autrefois très-célèbre : mais aujourd’hui elle est abandonnée faute de religieux. — Ibid. [↑](#footnote-ref-246)
246. Ibid. [↑](#footnote-ref-247)
247. De Mirac. B. Joach. c. 5, apud Boll. [↑](#footnote-ref-248)
248. 18 mille d’Italie, sont six lieues de France. # Cette lieue vaut env. 4 Km, donc le mille d’Italie vaut environ 2 Km. [↑](#footnote-ref-249)
249. Ibid. [↑](#footnote-ref-250)
250. Altilia s’appelait auparavant Calabro-Marie, première fille de Flore, distante de 4 mille de Marturano, où allait ce religieux. [↑](#footnote-ref-251)
251. Boll. ad 29 Maj. § 2. [↑](#footnote-ref-252)
252. Voici ses mémoires. À Laudes Ant. Beátus. Joachim, primus Abbas Florénsis, húmilis et amábilis cláruit miris, per quæ fuit mirábilis. ℣. Implévit eum Dóminus spíritu sapiéntiæ et intelléctus. ℞. Stolam glóriæ índuit eum. — À Vêpres. Joachim, spíritu dotátus prophético, decorátus intelligéntia erróre procul hærético, dixit futúra ut præséntia. ℣. et ℞. Sup. Collect. Deus, qui glóriam tuam tribus Apóstolis in monte Thabor manifestásti, et in eódem loco Beáto Joachim veritátem Scripturárum revelásti, tríbue quǽsumus, ut ejus méritis et intercessióne ad eum, qui via, véritas, et vita est, ascendámus. Qui vivit et regnat. etc. [↑](#footnote-ref-253)
253. Mirac. Chap. 5, apud Boll. [↑](#footnote-ref-254)
254. In afflictióne vero córporis sui, usque ádeo sibi mundum, seque mundo réddidit crucifíxum, ut confidámus mártyrum quoque eum mérita obtinére sanctórum, quem concessiónis órdine, et parsimónia vitæ, tam longum constat duxísse martýrium. Alex. III. in Bul. Canonisat. [↑](#footnote-ref-255)
255. Luc. Episc. Coz. apud Boll. ad 29 Maj., in præfat. [↑](#footnote-ref-256)
256. Du temps de l’empereur Henry VI, qui fit deux descentes en Sicile. [↑](#footnote-ref-257)
257. Greg. Laur. c. 68 ; Boll., p. 90 ; et álii. [↑](#footnote-ref-258)
258. Ibid. [↑](#footnote-ref-259)
259. Il fut nommé de Perpignan, à cause qu’il était natif de cette ville. Il fut depuis évêque de Majorque, et décéda à Avignon le 21 d’Août 1330. Il a laissé beaucoup d’écrits dont les savants ne sont pas grand cas. [↑](#footnote-ref-260)
260. Décédé en après avoir été six fois vicaire général de son Ordre, et enfin général, et avoir composé quantité de beaux ouvrages qui sont imprimés. [↑](#footnote-ref-261)
261. Joach. introd. ad Apocal. c. 5. [↑](#footnote-ref-262)
262. # Et que nous promettent l’Évangile et la règle de S. Benoit ? Voilà la question qui fait la séparation entre les partisans et les ennemis de l’abbé Joachim. Lorsqu’on découvre ce qui est promis et qu’on ne le veut pas, on accuse l’abbé Joachim d’hérétique car on ne veut que le présent et non ce qui arrive dans le futur. On veut l’illusion de sa puissance, de sa gloire, et non la révélation de son néant. [↑](#footnote-ref-263)
263. Joach. Concord. l. 4, c.3. [↑](#footnote-ref-264)
264. # La perfection n’est pas appliquer la règle à la lettre mais d’arrivé au but vers lequel elle pousse ses disciples : la connaissance et l’acceptation joyeuse de son néant. [↑](#footnote-ref-265)
265. Concord. tract., l. 2, c. 4. [↑](#footnote-ref-266)
266. II Par. XXVI. [↑](#footnote-ref-267)
267. Concord. tract., l. 2, c. 6. [↑](#footnote-ref-268)
268. En 1320, par le pape Jean XXII. [↑](#footnote-ref-269)
269. Deut. XVIII, 22. [↑](#footnote-ref-270)
270. Prophetía ántequam compleántur sunt ænígmata. Iren. Lib. adv. hær. [↑](#footnote-ref-271)
271. Aliquándo sancti Prophétæ dum consulúntur, ex frequénti usu prophetándi, quædam ex próprio spíritu próferunt. Greg. Hom. I, in Ezéchiel. [↑](#footnote-ref-272)
272. II Reg. VII. [↑](#footnote-ref-273)
273. Annal. Minor. ad an. I. [↑](#footnote-ref-274)
274. Dupin, 12 siècle, in Joach. [↑](#footnote-ref-275)
275. S. Thom. in IV dist. 43 q. 1 an. 3 ad 30. [↑](#footnote-ref-276)
276. Os. XI, 11 [↑](#footnote-ref-277)
277. Matth. II, 15. [↑](#footnote-ref-278)
278. Matth. II, 12 ; Jer. XXXI, 15. [↑](#footnote-ref-279)
279. Édition de 1699 chez Thierri. [↑](#footnote-ref-280)
280. Boll. ad 29 Maj. [↑](#footnote-ref-281)
281. Gab. Bar. in vit. B. Joachim [↑](#footnote-ref-282)